LORD BEACONSFIELD

ET SON TEMPS

I.

L'ANGLETERRE APRÈS LE BILL DE RÉFORME.

L'ouverture du parlement d'Angleterre, pour la session de 1877, avait été fixée au 8 février. La haute société anglaise semblait attacher à cette cérémonie un intérêt plus qu'ordinaire, car plus de dix mille demandes avaient été adressées au lord chancelier pour obtenir des places dans les tribunes de la chambre des lords. On savait, et c'était l'explication de cette ardente curiosité, que ce jour-là le premier ministre, élevé à la pairie depuis la clôture de la session précédente, devait prendre séance et rang en qualité de comte de Beaconsfield. Les plus grands noms de la noblesse anglaise s'étaient disputé l'honneur d'assister le nouveau pair dans cette circonstance solennelle, et il devait avoir pour parrains les deux comtes dont les titres sont les plus anciens, les comtes de Shrewsbury et de Derby, chefs des deux illustres maisons de Talbot et de Stanley.

Aussitôt que les pairs en grand costume eurent occupé leurs sièges, on vit entrer solennellement Jarretière, le roi d'armes d'Angleterre, et l'huissier à la verge noire, précédant le grand maréchal, qui est le chef de la maison de Howard, et le grand chambellan, qui est un Percy. Derrière ceux-ci apparut, entre lord Shrewsbury et lord Derby, le nouveau lord Beaconsfield, revêtu de la robe de comte et la couronne comtale sur la tête. Il s'age-

nouilla devant le lord chancelier et lui présenta les lettres patentes qui lui conféraient le titre de comte. La lecture faite, il se releva, et, précédé du grand maréchal et du grand chambellan, assisté de ses deux parrains, il fit le tour de la salle des séances avant de s'asseoir au banc des comtes, où les pairs vinrent en foule le complimenter.

Quelles pensées remplirent l'âme du nouveau pair pendant cette marche solennelle autour de cette salle où se réunissent les représentans de la plus fière aristocratie d'Europe? quels souvenirs s'éveillèrent dans son esprit en contemplant ces blasons dont beaucoup remontent à la conquête normande? Sans doute, son passé vint tout entier et d'un seul coup se retracer à ses yeux. Il se revit, fils d'une race proscrite et méprisée, demandant à sa plume une partie de son modeste revenu, et conquérant à force de persévérance et de talent une place éminente au sein de la représentation nationale; contesté, envié, critiqué sans relâche, avançant lentement, mais sans reculer jamais; puis il avait fait accepter sa direction au parti conservateur : il était devenu le chef autorisé des représentans des plus vieilles familles anglaises, et voilà qu'il allait s'asseoir comme un égal à côté des chefs de ces illustres maisons qui font remonter leur origine aux compagnons du Conquérant. Embrassant d'un coup d'œil ces quarante années de labeurs, de luttes et de succès, il a pu se dire, avec un légitime orgueil, qu'il avait pleinement justifié la devise adoptée par lui à ses débuts dans la vie : *Forti nihil difficile.*

C'est cette carrière de quarante ans que nous voulons retracer et que nous essaierons d'apprécier (1).

I.

De 1825 à 1840, le salon littéraire et politique le plus en renom à Londres fut celui de lady Blessington. Les infortunes de la comtesse et son mariage romanesque avaient éveillé la sympathie des femmes; son éclatante beauté attirait les hommes et son esprit les retenait, bien avant qu'elle eût taché d'encre ses jolis doigts à écrire des romans fashionables. Elle avait une véritable cour d'écrivains, d'artistes en renom et d'hommes politiques : d'ailleurs, pour donner la vogue à son salon, il eût suffi de la présence de son beau-fils, le comte d'Orsay, le roi de la mode, l'arbitre suprême en matière d'élégance et de bon goût. L'un des ornemens de ce salon,

(1) Des publications récentes nous ont fourni d'utiles renseignemens : *the Public Life of the earl of Beaconsfield*, by Fr. Hitchman; 2 vol., Londres, Chapman et Hall; — *Benjamin Disraeli, earl of Beaconsfield*, a biography by S.-A. Beeton. — *Lord Beaconsfield, ein Charakterbild*, von J. Brandes.

dont le prince Louis-Napoléon devait devenir l'hôte le plus assidu, était un ancien chancelier d'Angleterre, Irlandais comme la comtesse, lord Lyndhurst, l'un des plus grands noms de la magistrature anglaise et un maître en fait d'éloquence. Parmi tous ces hommes distingués à des titres divers, on remarqua de bonne heure un jeune homme dont la beauté frappait le regard. Des cheveux d'un noir de jais, tombant en boucles épaisses, encadraient à ravir des traits fins et réguliers et faisaient ressortir la pâleur d'un teint qui avait la blancheur mate du marbre. Une mise d'une recherche excessive accusait des prétentions à la suprême élégance : c'étaient toujours des habits de la dernière mode, avec des revers de satin blanc, des gilets merveilleusement brodés, des flots de dentelles pour manchettes et pour jabot, et sur ces dentelles de grosses chaînes d'or d'un beau travail : c'était enfin une canne d'ivoire avec un chiffre gravé en or. Les hommes ne voulaient voir dans ce jeune homme que l'étoffe d'un fat. Plus indulgentes ou plus perspicaces, les femmes s'accordaient à dire qu'il deviendrait un homme remarquable et qu'il ferait son chemin. Et de fait, bien qu'habituellement réservé et silencieux, et comme uniquement préoccupé d'écouter, il se transformait tout à coup s'il venait à être provoqué, ou si le sujet de la conversation l'intéressait plus particulièrement; alors la flamme semblait jaillir de ses yeux noirs et brillans, un sourire sarcastique se dessinait sur ses lèvres frémissantes; il prenait la parole avec un feu et une verve extraordinaires; l'originalité quelquefois étrange de la pensée était relevée par le tour piquant de l'expression et par le charme d'une voix harmonieuse : personne ne se lassait plus ni de le regarder ni de l'entendre.

Ce jeune homme, qui alliait à des dons si rares des prétentions et des afféteries que la jeunesse pouvait seule faire excuser, était Benjamin Disraeli, en qui personne alors, excepté lui-même peut-être, ne soupçonnait un futur premier ministre d'Angleterre. C'était le fils d'un simple homme de lettres, et il semblait ne vouloir point d'autre carrière, car, placé chez un attorney en renom pour se préparer au barreau, il avait, au bout de quelques mois, complètement abandonné l'étude des lois. La fortune lui réservait une plus haute destinée.

Le nom seul de M. Disraeli indique suffisamment son extraction ; loin d'en rougir, il s'est toujours fait honneur d'appartenir à la plus ancienne nationalité qui soit sur terre. Il a mis une sorte de complaisance, on pourrait même dire d'ostentation, à faire ressortir, dans plusieurs de ses livres, le rôle considérable que les Juifs ont toujours joué dans les affaires de ce monde, en dépit du mépris injuste et des persécutions dont ils étaient l'objet : il les a

représentés volontiers comme une race prédestinée au gouvernement de l'humanité. Il a recherché avec un soin pieux les origines de sa famille, et il les a fait connaître dans une préface qu'il a mise à une réimpression des œuvres de son père. La famille Disraeli faisait partie des *Sephardim*, c'est-à-dire de ces juifs d'Aragon et d'Andalousie, désignés souvent sous le nom de *nouveaux chrétiens*, qui avaient conservé leurs antiques croyances malgré une apparente adhésion au christianisme, et qui, après de longues années de prospérité et même de faveur, furent chassés d'Espagne, au XVIe siècle, par l'inquisition, et transportèrent à Venise leurs richesses, leur savoir et leurs aptitudes industrieuses. Le grand-oncle de lord Beaconsfield était un des plus riches banquiers de Venise : en 1748, il envoya en Angleterre son frère cadet, Benjamin Disraeli, alors âgé de dix-huit ans, pour lui servir de correspondant. Celui-ci s'établit à Londres, s'affilia à la synagogue espagnole et épousa une de ses coreligionnaires. Bien que naturalisé Anglais, il demeura fidèle à la foi de ses pères; mais sa femme, d'un esprit original et vif et d'un caractère plein de fierté, supportait malaisément les préjugés qui régnaient encore contre les Juifs en Angleterre et s'irritait des avanies et des dédains contre lesquels les relations étendues et la grande fortune de son mari ne la protégeaient pas. Elle finit par prendre en aversion la religion dans laquelle elle était née, et elle fit partager ce sentiment à son fils unique, Isaac Disraeli. Envoyé de bonne heure en Hollande et en France, pour y apprendre les affaires, celui-ci rapporta du continent, en 1789, un ardent enthousiasme pour Jean-Jacques Rousseau et ses doctrines, des cahiers de vers et de prose, et une insurmontable aversion pour la banque et le commerce. Écrire était sa seule passion : il se laissa marier à la fille d'un architecte de mérite, Basevi, à qui l'on doit plusieurs monumens; mais ni le mariage, ni la naissance de quatre enfans ne purent le distraire de ses lectures et de ses travaux littéraires. Il ne quittait guère son cabinet que pour aller faire des recherches dans les bibliothèques ou passer de longues heures dans les boutiques des bouquinistes, d'où il revenait toujours les poches remplies de livres. Dépourvu de toute originalité, il était surtout un vulgarisateur : il était sans cesse à la poursuite des anecdotes et des menus faits destinés à former le fond des articles de biographie et de critique qu'il a réunis sous le titre de *Curiosités de la littérature*, et qui ont rendu son nom populaire.

Isaac Disraeli avait refusé d'occuper aucune fonction dans la synagogue : il se tenait complètement à l'écart des coreligionnaires de sa famille; lorsque la mort de son père, arrivée en 1817, lui rendit toute liberté à cet égard, il rompit absolument avec le judaïsme et fit ou laissa baptiser ses enfans dans la religion anglicane. Il en

avait quatre : Sarah, née en 1802; Benjamin, né le 21 décembre 1804, et deux autres fils plus jeunes de quelques années. On dit que lord Beaconsfield eut pour parrain Rogers, le poète millionnaire, dont les dîners étaient aussi renommés que les vers, et qui menait de front la banque et la poésie; la marraine fut M[rs] Ellis, femme d'un critique alors en réputation. Ce fut, assure-t-on, sur leurs sollicitations réunies qu'Isaac Disraeli, absolument indifférent en matière de religion, consentit à faire entrer ses enfans dans le sein de l'église officielle. Ce fut du reste à peu près le seul souci qu'il prit de leur éducation et de leur avenir. Après quelques années passées dans un pensionnat de Winchester, Benjamin reçut, dans la maison paternelle, les leçons d'un professeur particulier, le docteur Cogan, qui lui enseigna le latin et le grec; mais il fut surtout son propre maître. Abandonné à lui-même, sans conseil et sans direction, il passait une grande partie de son temps dans la bibliothèque de son père, lisant sans méthode et un peu au hasard tous les livres dont le titre éveillait sa curiosité, et ajoutant sans cesse par ces lectures assidues à la somme de ses connaissances. Il n'eut donc point les avantages de cette éducation des universités, si prisée des Anglais, et plus précieuse encore par les amitiés qu'elle fait naître et par les relations qu'elle prépare que par l'instruction qu'elle permet d'acquérir. En revanche, il n'en subit pas la routine et n'en contracta point les préjugés; si cette éducation solitaire fit entrer dans sa jeune tête des connaissances confuses et mal digérées et une foule de notions incohérentes que l'âge et la réflexion devaient rectifier, il lui dut en retour l'indépendance de son jugement, l'habitude de penser par lui-même et, dans l'expression de ses idées, un tour personnel et imprévu qui donnait à ses paroles la saveur de l'originalité.

A l'âge de dix-huit ans, il fut placé dans l'étude de MM. Swain et C[ie], attorneys à Londres; mais il n'y demeura que quelques mois, et, cédant sa place à son frère cadet, il partit pour un voyage sur le continent. Il visita successivement la France, l'Italie et enfin l'Allemagne, où le nom de son père et les lettres de recommandation dont il était muni lui ouvrirent la porte de plusieurs écrivains en renom, et particulièrement de Gœthe et d'Henri Heine. Il séjourna assez longtemps en Allemagne pour en apprendre la langue et en étudier la littérature, et il y contracta quelque peu ce goût pour les théories abstraites et ces habitudes de généralisation précipitée que les jeunes gens prennent volontiers pour des aptitudes philosophiques. La trace en est sensible dans plusieurs de ses ouvrages, et l'on ne saurait rapporter à une autre influence les conceptions nuageuses et les effusions mystiques auxquelles se complaît parfois un écrivain qui semble né pour la satire et qui

ne donne jamais plus complètement sa mesure que quand il flagelle avec une ironie puissante les ridicules et les vices de la société contemporaine.

Deux ou trois années s'écoulèrent ainsi, et, au retour d'une dernière excursion sur le continent, Benjamin Disraeli ne retrouva plus sa famille à Londres. Son père avait acheté un domaine, Bradenham-House, dans le comté de Buckingham, et, à la fin de 1825, il y fit transporter sa bibliothèque et s'y établit à demeure. Il y passa les vingt dernières années de sa vie. Benjamin demeura seul à Londres ; il était déjà en relation avec la plupart des écrivains et des critiques du jour. L'amitié de Rogers lui ouvrit l'entrée de plusieurs salons où sa jeunesse, sa bonne mine et son esprit lui valurent le meilleur accueil. A ce moment naquit un nouveau journal politique, *the Representative*, qui, fondé à grands frais et avec fracas, disparut au bout de quelques mois, après avoir coûté beaucoup d'argent à la maison Murray. Une tradition fort accréditée attribue à M. Disraeli, si jeune qu'il fût encore, le rôle principal dans la fondation et dans la rédaction de cette feuille éphémère, dont le nom même serait aujourd'hui oublié sans cette prétendue collaboration. M. Disraeli a été absolument étranger à cette entreprise, dont on a voulu faire retomber sur lui l'avortement. Ses débuts ont été plus modestes, ils ont eu pour théâtre un petit journal littéraire dont l'existence n'a pas été de longue durée, *the Star Chamber*, auquel il donna quelques articles de critique et une satire en vers, *la Dunciade du jour*, contre les poètes du temps. M. Disraeli n'a rien épargné pour faire disparaître toute trace de ces premiers essais de sa plume, mais un collectionneur implacable a préservé de la destruction quelques numéros de la petite revue, et le corps du délit existe encore.

Le véritable coup d'essai de M. Disraeli fut un roman anonyme, *Vivian Grey*, qui parut à la fin de 1826, avant que l'auteur eût complété sa vingt-deuxième année. Le jeune écrivain voyait journellement défiler devant lui, dans les salons dont il était l'hôte assidu, tout le personnel de la haute société anglaise : ministres, diplomates, grands seigneurs, femmes à la mode, orateurs et écrivains en renom. La médisance l'instruisait des secrets de leur passé, et lui révélait leurs faiblesses. Son esprit observateur lui faisait mesurer toute la disproportion qui existait entre la valeur réelle et le rôle de certains personnages : il voyait en action l'influence de la fortune et de la naissance, la puissance des préjugés, les ressources de l'intrigue, le jeu des passions et des infirmités humaines. La jeunesse n'est pas d'ordinaire portée à l'indulgence; l'expérience de la vie n'a pas encore émoussé la vivacité de ses impres-

sions : la méchanceté l'indigne, le triomphe de la sottise l'irrite, le ridicule l'agace. Le spectacle que le jeune Disraeli avait sous les yeux n'était pas seulement pour lui une récréation instructive, il était aussi une tentation perpétuelle ; éveillant le démon de la satire qui sommeillait en lui, il surexcitait sa verve malicieuse et faisait affluer à son cerveau un torrent d'épigrammes auquel il fallait une issue. Un jour, M. Disraeli prit la plume, et *Vivian Grey* fut écrit tout d'un trait.

Ce fut un événement : jamais succès littéraire n'eut cette rapidité foudroyante et ce retentissement. La cour s'arracha le livre : la ville prit feu aussitôt; puis ce fut le tour de la province : sept ou huit éditions se succédèrent en quelques semaines. Il ne faut pourtant chercher dans ce roman ni intrigue fortement nouée, ni passions dramatiques, ni scènes émouvantes : c'est une succession d'épisodes à peine rattachés les uns aux autres par le fil le plus ténu; c'est une lanterne magique dans laquelle défilent une foule de personnages dont le nom seul est déjà une épigramme, et dont aucun ne peut intéresser; mais n'avoir point lu *Vivian Grey*, n'en pouvoir nommer les personnages réels, n'en point saisir toutes les malices, c'eût été se donner un brevet de béotisme et se mettre soi-même en dehors de la bonne compagnie. Aussi le livre fit-il fureur, et sept ou huit clés furent publiées par les journaux ou les revues pour venir en aide à la pénétration des lecteurs.

L'auteur s'est toujours défendu d'avoir voulu faire une galerie de portraits, et la multiplicité des clés dues à la malignité contemporaine suffirait elle seule à le justifier. Des portraits où l'on reconnaît plusieurs personnes ne méritent plus ce nom. Le jeune écrivain avait évidemment emprunté aux originaux qu'il avait sous les yeux les différens traits qui lui avaient servi à composer ses personnages : si les grands seigneurs, les femmes à la mode, les hommes politiques qu'il mettait en scène n'avaient ressemblé à personne de la vie réelle, s'ils n'avaient pas eu le ton, les habitudes, les idées qui avaient cours dans les salons, son livre eût été l'esquisse d'un monde imaginaire peuplé d'êtres de fantaisie, il n'eût pas été une peinture fidèle de la haute société anglaise. C'était l'exactitude du tableau, c'était la vérité de l'ensemble qui conduisaient à rechercher des ressemblances de détail, et à disséquer en quelque sorte les personnages du roman pour retrouver la trace des emprunts que l'auteur avait faits au monde réel.

Si *Vivian Grey* n'avait été qu'une galerie de portraits et de caricatures empruntée à la société anglaise de 1826, son succès eût été aussi éphémère qu'étourdissant. La malignité des contemporains une fois satisfaite, le livre aurait perdu tout intérêt. Il n'en a rien été : tous les personnages qu'on avait voulu reconnaître

sont depuis longtemps descendus dans la tombe : le nom même de la plupart est ignoré de la génération actuelle, et *Vivian Grey* a conservé des lecteurs : il a été réimprimé aussi souvent qu'aucun des autres ouvrages de M. Disraeli. C'est que ce livre est un tableau plein de vivacité et de vérité de la haute société anglaise, dont les côtés secondaires ont pu se modifier, mais dont le caractère général n'a pas changé. Où les contemporains n'ont voulu voir que la caricature de gens qu'ils connaissaient, les générations suivantes ont vu la peinture de la nature humaine : ce que l'auteur a emprunté aux originaux qui posaient devant lui, ce sont moins les traits accidentels et fugitifs qui donnent un certain relief à une figure, que les traits permanens qui constituent le fond de l'humanité : il a pu faire des portraits, mais il a surtout tracé des caractères. C'est là ce qui a sauvé son livre de l'oubli où tombent nécessairement les œuvres qui n'empruntent leur intérêt qu'à la curiosité ou aux passions du jour.

Le principal personnage du roman est un jeune aventurier, sans naissance et sans fortune, mais plein de confiance dans les dons qu'il a reçus de la nature et dans la puissance de sa volonté, et déterminé à parvenir. Il compte, pour s'élever, mettre à profit l'incapacité, la sottise et la faiblesse de ses contemporains : pour faire des grands seigneurs les instrumens de ses desseins, il flattera leur vanité; il flattera les préjugés et les passions de la foule pour conquérir cet autre levier, non moins puissant que la richesse, la popularité. Il n'embrassera d'opinions, il n'épousera de causes que celles qui pourront servir à sa fortune. Les maximes et les préceptes de conduite que Vivian Grey laisse échapper dans ses confidences formeraient un petit manuel qu'on pourrait intituler *l'Art de parvenir*, à la condition de n'avoir ni moralité ni vergogne et de ne rencontrer que des dupes. Les ennemis personnels et les adversaires politiques de M. Disraeli n'ont pas manqué de dire qu'il s'était peint lui-même sous le nom de Vivian Grey, révélant avec un cynisme effronté sa résolution de faire fortune et les moyens qu'il comptait employer pour réussir. A l'appui de cette thèse peu charitable, on a relevé tous les détails de l'éducation, de l'entourage et du caractère de Vivian Grey qui paraissent se rapporter à M. Disraeli. C'est à l'aide d'argumens de cette sorte qu'on a voulu retrouver dans *Werther* l'histoire personnelle de Gœthe, comme si, au début de leur carrière littéraire, de très jeunes écrivains n'ayant fait encore qu'entrevoir le monde, n'étaient pas nécessairement conduits à emprunter à leurs impressions personnelles et à leur entourage immédiat quelques traits du tableau qu'ils esquissent. A vingt-deux ans, M. Disraeli songeait-il déjà sérieusement à embrasser la carrière politique, qui semblait lui être fermée par

d'insurmontables barrières? En tout cas, s'il eût entendu se peindre lui-même sous les traits de Vivian Grey, se serait-il montré sous un jour aussi peu favorable? Son héros est un ambitieux vulgaire, chez qui de brillantes facultés ne rachètent pas l'absence du sens moral : il ne se recommande par aucune des qualités qui peuvent éveiller la sympathie; ni ses projets ni ses aventures ne peuvent exciter l'intérêt : finalement, il ne réussit à rien en Angleterre, et c'est en Allemagne seulement, dans une principauté lilliputienne qu'il peut trouver l'emploi de ses talens. La conclusion qui se dégage du livre, c'est que la richesse ignorante et vaniteuse trouve toujours quelque intrigant qui l'exploite. Ce n'est pas là une biographie, c'est l'histoire éternelle des faiblesses humaines.

Le goût des voyages s'était-il réveillé chez M. Disraeli? L'Orient exerçait-il sur lui cette fascination irrésistible qui entraîne en Palestine le héros d'un de ses romans? Désirait-il seulement se soustraire au retentissement persistant de son livre et aux secrètes inimitiés qu'il avait pu lui valoir? mais il ne tarda point à quitter l'Angleterre pour plusieurs années. Après avoir publié, au commencement de 1828, *les Aventures du capitaine Popanilla*, imitation aujourd'hui oubliée du chef-d'œuvre de Swift, et sans attendre l'effet de ce nouvel ouvrage, il partit pour Constantinople avec sa sœur Sarah et un de ses amis, M. Meredith, qui était le fiancé de sa sœur. Tous trois passèrent à Constantinople l'hiver de 1829 : ils employèrent l'année 1830 à parcourir la Roumélie, la Grèce et l'Albanie. En 1831, ils visitèrent la Troade et l'Asie-Mineure ; arrivés en Syrie, il leur fallut se séparer. Ils avaient espéré que ce long séjour en Orient fortifierait la santé délicate de Meredith : loin de là, la phtisie se déclara et fit de rapides progrès. Se transformant en garde-malade, Sarah Disraeli ramena son fiancé en Angleterre, mais ce fut pour le voir expirer presque en touchant le sol natal et sans qu'il pût lui donner son nom. Prenant alors le deuil pour ne le quitter jamais, elle se consacra à son vieux père, dont elle devint la lectrice et le secrétaire, et qui ne tarda point à la pleurer à son tour.

Demeuré seul en Syrie, Benjamin mit à exécution le projet qu'il avait formé de visiter toutes les contrées où les Juifs ont séjourné, de demander à l'aspect des lieux, au climat, au ciel de l'Orient le secret de leur étrange destinée et de suivre de pays en pays leurs pérégrinations. L'ardente curiosité et les préoccupations mystiques qui entraînent à Jérusalem lord Tancrède Montaigu ne sont-elles pas des réminiscences personnelles plutôt que les conceptions imprévues d'un romancier? Il est permis de le conjecturer. Arrivé en Palestine, le jeune voyageur voulut tout voir, même la mosquée d'Omar, dont le fanatisme musulman interdit l'entrée aux infi-

dèles, et cette imprudente curiosité faillit lui coûter la vie. Ce fut à grand'peine qu'on l'arracha des mains d'une foule irritée.

De Jérusalem, il se rendit en Égypte et remonta le Nil jusqu'aux cataractes, voyage alors plein de difficultés et de périls, et que bien peu d'Européens avaient osé entreprendre depuis l'expédition française. Ce fut ensuite le tour de l'Espagne, où il visita l'une après l'autre ces belles cités de l'Andalousie, autrefois habitées par les Séphardim, et qu'il s'est complu à décrire. Enfin, après une nouvelle visite à Venise et à Rome, où il passa l'hiver, il revint en Angleterre au mois de mars 1832, après une absence de trois années. Il rapportait d'Orient, outre des impressions ineffaçables dont la trace est manifeste dans tous ses livres, de nombreux matériaux, un poème, et le canevas sinon les manuscrits de trois romans.

Le premier en date de ces romans, *le Jeune Duc*, parut presque immédiatement après le retour de M. Disraeli en Angleterre. C'était une peinture de la haute société anglaise sous une forme vive et spirituelle et dans un style élégant, mais sans l'attrait particulier que des portraits vrais ou supposés avaient donné à *Vivian Grey.* Cet ouvrage fut favorablement accueilli par le public et par la critique, qui reprocha seulement à l'auteur d'avoir abusé des digressions et d'avoir fait de trop fréquentes allusions à ses voyages et à ses impressions personnelles. On ne remarqua point que c'était, comme *Vivian Grey*, une satire voilée de l'aristocratie anglaise, où l'auteur mettait en relief quelle éducation frivole et superficielle recevaient les enfans des plus illustres familles, quelle préparation insuffisante ces futurs législateurs apportaient dans la vie politique, et quel discrédit l'ignorance, l'incurie et les préjugés de la plupart des grands seigneurs faisaient rejaillir sur un ordre appelé à jouer un rôle considérable dans l'état. On ne saurait laisser passer inaperçu ce côté des deux premiers ouvrages de M. Disraeli : c'est l'éclosion d'idées auxquelles l'auteur demeurera fidèle; s'il veut maintenir entre les mains de l'aristocratie la haute direction des affaires publiques, c'est à la condition qu'elle se fera la gardienne des intérêts des masses, et qu'ayant la facilité et par conséquent le devoir de tout apprendre, elle justifiera sa prépondérance en se montrant toujours la classe la plus instruite, la plus éclairée, la plus vraiment libérale de la nation.

Au *Jeune Duc* succéda, en 1833, *Contarini Fleming*, que l'auteur intitula lui-même « revue psychologique. » C'est l'histoire d'une âme ardente et généreuse, incapable de résister à ses premières impressions et passant d'un entraînement à un autre sans pouvoir jamais se tenir dans une juste mesure ni arriver à la fixité. Dans ce roman, les événemens comme les caractères dépassent toutes les

limites de la vraisemblance et atteignent, on peut le dire, à l'extravagance. Aussi le public fit-il à *Contarini Fleming* un accueil assez froid pour décourager l'auteur, qui avait écrit ce livre avec passion. Ce jugement de la première heure n'était pas sans appel. L'Allemagne se montra plus indulgente que l'Angleterre pour les conceptions aventureuses et les effusions mystiques de l'auteur. Gœthe s'exprima favorablement sur le livre, et Henri Heine en fit l'objet d'un article louangeur. En Angleterre même, la critique rendit justice au talent qui éclatait dans des descriptions d'une rare beauté, aux pages brûlantes et parfois d'une éloquence singulière qui rachetaient le décousu du récit et l'étrangeté des situations. Le découragement de l'auteur ne fut point d'ailleurs de longue durée; car, au bout de quelques mois à peine, paraissait un roman, *Alroy*, qui portait pour second titre : « Récit surprenant. » L'auteur ne pouvait en effet se dissimuler l'invraisemblance absolue des aventures de son héros, bien qu'il essayât de la pallier en ajoutant à son livre une notice étendue sur Scanderberg. Alroy est un prince de la maison de Juda qui entreprend d'arracher ses coreligionnaires à l'oppression et aux outrages dont ils sont victimes. Il les appelle aux armes, les enflamme par ses chants et tente de reconstituer un état juif : après des succès inespérés, il succombe dans une lutte héroïque, emportant dans la tombe l'admiration de ses ennemis. On trouve ici distinctement la trace des préoccupations qui avaient conduit le jeune Disraeli au fond de l'Orient : ses prédilections particulières et, si l'on peut s'exprimer ainsi, son orgueil national s'y sont donné libre carrière. Il semble que, dans la conception primitive de l'auteur, *Alroy* ait dû être un poème, car les vers y abondent : non-seulement les vers blancs, qui se confondent aisément avec la prose, mais les vers rimés, et des pages entières pourraient presque sans changement être réimprimées comme des vers. Une œuvre comme *Alroy*, malgré l'étrangeté et l'invraisemblance du sujet, devait moins choquer en Angleterre que sur le continent : les esprits y sont familiarisés dès l'enfance, par une lecture assidue de la Bible, avec les lieux où l'auteur place le théâtre de son récit, avec les sentimens qu'il met dans le cœur de ses personnages et avec toutes les traditions de la race hébraïque. Guerrier et poète, Alroy tient de David et de Macchabée : on sent à la vivacité et à la chaleur du récit que l'auteur est plein des souvenirs de l'Ancien-Testament, et ses descriptions, par leur éclat et par l'impression de vérité qu'elles laissent après elles, trahissent l'homme qui a vu avec l'âme autant qu'avec les yeux, et dont la pensée a encore présens devant elle, dans leur antique beauté, les lieux qu'elle décrit.

Après *Alroy*, qui était un poème en prose, vinrent, au commen-

cement de 1834, les trois premiers chants d'une œuvre poétique qui en devait avoir six : *l'Épopée des révolutions* (*the Revolutionary Epick*). M. Disraeli a raconté lui-même qu'en visitant les ruines de Troie, et l'imagination échauffée par les souvenirs poétiques que ces ruines lui rappelaient, la pensée lui était venue de mettre en vers la lutte et les vicissitudes des diverses formes de gouvernement. L'âge des héros avait donné naissance à une épopée héroïque et guerrière, *l'Iliade;* le grand mouvement de la réforme avait enfanté une épopée religieuse, *le Paradis perdu;* notre époque, marquée par tant d'agitations et de bouleversemens, semblait appeler une épopée politique. De cette conception était sortie une œuvre étrange, une de ces interminables et fastidieuses allégories dont Chaucer et Bunyan avaient déjà donné des exemples, le premier en vers et le second en prose. On devine aisément quel genre d'intérêt peut inspirer la lutte de Magros et de Lyridon, représentant l'un le principe féodal et l'autre le principe fédératif ou républicain, avec leur cortège de personnages symboliques, Foi, Fidélité, Chevalerie, Opinion, etc. Par une juste défiance de ses facultés poétiques, M. Disraeli ne fit imprimer la première partie de *l'Épopée des révolutions* qu'à cinquante exemplaires, destinés à des amis particuliers et aux journaux, dont il désirait provoquer le jugement. S'inclinant devant leur arrêt, il renonça à continuer son œuvre et dit adieu à la poésie. C'était agir en homme d'esprit : il avait tout à gagner à rentrer dans sa véritable voie.

II.

Il semble que trois romans et un poème publiés en deux années auraient dû suffire à absorber l'activité de l'homme le plus laborieux et le mieux doué. Loin qu'il en eût été ainsi, M. Disraeli avait encore trouvé moyen de consacrer un temps considérable à la politique, et déjà il songeait à abandonner la littérature pour la carrière parlementaire. Il était parti pour l'Orient au moment où l'émancipation des catholiques faisait entrer dans la chambre des communes un élément nouveau avec lequel les hommes politiques devaient désormais compter parce qu'il pouvait déplacer la majorité; à l'agitation en faveur de l'égalité religieuse en avait succédé une autre qui avait pour objet la réforme de la chambre des communes elle-même. Cette agitation avait atteint son paroxysme au printemps de 1832, précisément au moment où M. Disraeli revenait en Angleterre. La présence d'un ministère libéral au pouvoir arrêtait seule l'explosion de l'irritation populaire; la chambre des lords avait deux fois rejeté le bill de réforme, mais sa résistance semblait épuisée; le duc de Wellington jugeait que le moment de céder

était arrrivé, et l'adoption définitive du bill était imminente. Les conditions de la vie politique allaient donc être changées; une nouvelle invasion d'élémens inconnus allait détruire l'équilibre des forces parlementaires, effacer peut-être les anciennes divisions des partis et donner lieu à des combinaisons imprévues. Sans doute il y aurait une place à prendre et un rôle à jouer pour les hommes jeunes et instruits auxquels l'absence d'antécédens laisserait toute liberté d'action.

La tentation devait être irrésistible pour M. Disraeli. Débutant dans la vie à une époque d'extrême fermentation, où des questions politiques de la plus haute gravité étaient débattues avec une ardeur sans égale et formaient presque l'unique sujet d'entretien dans les salons et jusqu'au sein des plus humbles foyers, comment serait-il demeuré indifférent à ce qui passionnait tous les esprits autour de lui! Mille traits épars dans le *Vivian Grey* prouvent qu'il avait étudié avec soin le mécanisme des institutions anglaises et que les combinaisons de la stratégie parlementaire avaient dû souvent être dévoilées et analysées devant lui. Il se savait le talent d'écrire; il se sentait le talent de parler; il était mieux doué, plus instruit, plus actif, plus laborieux que la plupart des hommes politiques qu'il avait rencontrés dans les salons; pourquoi ne jouerait-il pas un rôle aussi bien qu'eux? A quoi conduisaient les lettres en Angleterre? A rien, pas même à la fortune, pas même à l'indépendance. Heureusement pour lui, la sienne était assurée par la modeste aisance qu'il pouvait attendre après son père et après son grand-père maternel; mais que de gens de talent ne voyait-il pas vivre péniblement de leur plume, s'ils ne voulaient être les esclaves des libraires ou les parasites des grands seigneurs? En quelle médiocre estime Byron avait-il été tenu pour n'avoir voulu être qu'un poète, quand il avait le droit de haranguer les lords sur la question des sucres et sur la balance du commerce? Quand Moore luttait contre la pauvreté, était-ce à ses vers ou à ses millions que Rogers était redevable de son crédit? Dans le plus cher de ses amis, dans Bulwer, était-ce l'auteur de romans agréables et émouvans que les salons accueillaient avec empressement? n'était-ce pas le baronnet et surtout le membre du parlement? Non, les lettres étaient impuissantes à élever un homme qui n'avait pour lui ni la fortune ni la naissance : la politique pouvait seule renverser la barrière artificielle que les préjugés et la constitution aristocratique de la société anglaise opposaient à l'essor du mérite, et elle permettait toutes les ambitions. Ne pouvant être ni soldat ni légiste pour se frayer la route de la chambre des lords, il fallait forcer la porte de la chambre des communes.

Sous quelle bannière se rangerait-il? Serait-il whig ou tory?

Non-seulement les whigs étaient en possession du pouvoir, mais ils semblaient avoir toutes les chances de le conserver. Ils étaient portés par le courant populaire, ils s'étaient mis à la tête du mouvement qui entraînait toute l'Angleterre, et la réforme ne pouvait que consolider leur ascendant. M. Disraeli n'avait eu que peu de relations avec les whigs, et il ne devait se sentir aucune inclination pour eux. La direction du parti était concentrée entre trois ou quatre familles, étroitement unies entre elles par des alliances matrimoniales, et appartenant à la fraction la plus élevée, mais la plus dédaigneuse et la plus exclusive de l'aristocratie. Nul n'était compté ni même admis dans les conseils secrets des whigs, à moins d'être un Grey, un Russell, un Canning ou un Elliot. Ils avaient entrepris d'accomplir la réforme, mais ils entendaient la faire tourner exclusivement à leur profit. Pour eux, elle consistait à supprimer les bourgs-pourris où s'exerçait l'influence des tories, et à conserver autant que possible ceux dont les grands seigneurs whigs disposaient. On faisait bien la part du feu, mais surtout aux dépens de ses adversaires. On entendait s'en tenir là : on proclamait bien haut que le bill de réforme, tel qu'il était présenté, serait une mesure définitive et qu'il ne serait plus apporté aucun changement ni dans la législation électorale ni dans la composition du parlement. Quant à ceux à qui la réforme paraissait insuffisante ou qui auraient voulu lui faire produire d'autres conséquences qu'un déplacement de la prépondérance politique, on les qualifiait de radicaux, on les reléguait parmi les utopistes, et, en acceptant leur coopération et leur vote, on les excluait soigneusement du pouvoir.

Cependant telle est l'influence du succès et tel est l'attrait de la nouveauté que tous les aspirans à la vie politique, tous les jeunes gens se tournaient du côté des whigs; un homme de valeur pouvait-il s'exposer à demeurer perdu dans cette foule de recrues empressées? D'ailleurs les plus anciennes et les plus étroites relations de M. Disraeli étaient du côté des tories. En achetant Bradenham-House, son père avait pris rang parmi les propriétaires terriens du comté de Buckingham, comté essentiellement agricole, où presque toutes les grandes influences étaient conservatrices; lui-même ne devait pas tarder à se lier d'amitié avec le fils aîné du duc de Buckingham, le marquis de Chandos, qui tenait à la chambre des communes un certain rang parmi les conservateurs. Une inclination naturelle devait donc faire pencher M. Disraeli de ce côté, mais on ne pouvait attendre qu'un homme de son intelligence et de son éducation, qui avait autant de lecture, qui avait vécu dans le milieu le plus éclairé et le plus propre à ouvrir l'esprit aux idées nouvelles, qui avait parcouru l'Europe, non pas en oisif et en homme de plaisir, mais en observateur pénétrant et studieux, devînt un

tory à la façon des gentilshommes campagnards qu'il a criblés des traits d'une si fine ironie, et qu'il nous montre aussi inaccessibles à toute pensée de changement qu'inflexibles sur leurs droits de chasse et leurs prérogatives seigneuriales. Si nous cherchons le secret des opinions de M. Disraeli dans ses premiers ouvrages, et particulièrement dans cette *Épopée des révolutions*, où les théories politiques tiennent tant de place, nous y voyons qu'il estimait déjà que l'impulsion politique doit venir d'en haut, parce que l'autorité seule peut accomplir des réformes sans déchiremens et sans secousse, et qu'il croyait à l'utilité d'une classe dirigeante, d'une aristocratie, à la condition qu'elle justifiât sa prépondérance par ses lumières, son dévoûment au bien public et sa promptitude à tous les sacrifices, en se montrant toujours l'amie du pauvre, la protectrice des arts, l'initiatrice de tous les progrès. Pour que la noblesse anglaise remplît les conditions de cette aristocratie idéale, il était nécessaire qu'elle se transformât, qu'elle apprît à faire un plus généreux usage de sa richesse et un meilleur emploi de ses loisirs, qu'elle préparât de bonne heure ses enfans aux fonctions législatives par des études sérieuses et qu'elle se tînt constamment au niveau des idées de son temps. Pour être plus sincèrement et plus sérieusement libéraux que les whigs, pour se montrer ce qu'ils étaient, les véritables amis du peuple, les tories n'avaient d'ailleurs qu'à demeurer fidèles aux traditions de leur parti. Si une irrésistible réaction contre les excès de la révolution française, si les exigences d'une lutte terrible contre Napoléon les avaient contraints de faire un usage rigoureux du pouvoir, on n'avait pas le droit d'abuser des nécessités d'une situation exceptionnelle et temporaire pour identifier leur nom avec les idées de compression. N'étaient-ce pas leurs orateurs et leurs hommes d'état qui, sous les trois premiers George, avaient défendu les libertés publiques contre les whigs et avaient lutté contre le despotisme démoralisateur de Walpole?

Tout en professant les mêmes idées que les tories sur le respect de la prérogative royale, sur l'autorité de la chambre des lords et sur le maintien de l'église établie, M. Disraeli ne se croyait tenu de repousser aucune réforme utile, d'être hostile à aucun progrès. Un esprit puissant et libre de préjugés, Bentham, avait soumis à une critique rigoureuse toutes les parties de la législation anglaise : il en avait fait ressortir les incohérences, les vices et les lacunes. Bien qu'il eût exposé ses idées sous une forme et dans un style bien propres à rebuter les lecteurs, il avait fait école. Des hommes jeunes, ardens et, pour la plupart, d'un incontestable mérite, s'étaient déclarés ses disciples et s'étaient voués à la propagation de ses doctrines. Ils s'étaient groupés autour d'un recueil trimestriel,

la *Revue de Westminster*, dont la courte existence n'a pas été sans éclat, et ils avaient fondé pour leur servir de centre de réunion un club qui s'appelait aussi Club de Westminster. On leur donnait et ils ne repoussaient point le nom de radicaux par lequel on les distinguait des whigs, c'est-dire des libéraux qui poursuivaient uniquement les réformes politiques. Il ne faudrait donc pas que ce nom fît illusion sur leurs sentimens, fort différens de ceux que professent les radicaux d'aujourd'hui, dont les uns sont républicains et dont les autres sont socialistes. M. Disraeli avait adopté sur les devoirs de la richesse envers la pauvreté, sur l'amélioration du sort des classes laborieuses, sur la réforme de la loi des pauvres, sur la diffusion de l'instruction et sur d'autres questions encore les opinions émises par Bentham et propagées par ses disciples. Il comptait en outre parmi les benthamites des amis très chers, entre autres sir Edward Lytton Bulwer, aujourd'hui vice-roi des Indes, qui n'épargna rien pour l'attirer dans leur camp et qui l'avait fait inscrire d'office parmi les membres du club de Westminster.

Ainsi M. Disraeli, au début de sa carrière politique, n'avait aucun lien ni aucun rapport d'opinions avec les whigs : par le fond de ses convictions politiques, il tenait aux tories; par les tendances libérales et généreuses de son esprit et par ses opinions sur certaines questions spéciales il tenait également à ce petit groupe de réformateurs qui n'allait pas tarder à se fondre dans l'un ou l'autre des deux grands partis. M. Disraeli fut donc logique et conséquent avec lui-même en se présentant tout d'abord comme un candidat libre de toute attache, comme un conservateur indépendant. On excusera l'abondance de ces détails si l'on réfléchit à l'action considérable que M. Disraeli a exercée sur son pays : ils contiennent l'histoire de ses opinions et donnent l'explication de sa conduite.

A quelques milles de Bradenham-House, au cœur du comté de Buckingham, se trouvent la paroisse et la ville de High Wycombe. La ville, ou plus exactement les habitations groupées sur un espace de 50 hectares, formaient un bourg parlementaire, représenté à la chambre des communes par deux députés. La franchise, ou droit d'élection, était le privilège de la corporation, c'est-à-dire du conseil municipal, et des propriétaires fonciers ayant le titre de bourgeois : en tout, moins de 40 personnes. High Wycombe avait pour représentans, en 1832, le plus grand propriétaire de la paroisse, l'héritier présomptif de lord Carington, M. Robert Smith et sir Thomas Baring, nommé par l'influence de M. Smith. Tous deux étaient whigs et comptaient parmi les amis dévoués du ministère. Quelques semaines après son retour d'Orient, M. Disraeli fut informé que sir Thomas Baring allait donner sa démission de député de High Wycombe pour se porter dans le Hampshire, où l'une

des deux places de député du comté était devenue libre. Une circonstance plus favorable ne pouvait se présenter : M. Disraeli n'avait point à chercher un collège électoral dont il pût solliciter les suffrages : une vacance se produisait dans le comté même où sa famille résidait, où il était le mieux connu, à quelques milles de la demeure paternelle. Sa détermination fut prise immédiatement. Il ne pouvait ignorer que l'influence de M. Robert Smith était toute-puissante sur la corporation de High Wycombe, et que cette influence allait s'exercer en faveur d'un personnage officiel, le colonel Grey, troisième fils et secrétaire particulier du premier ministre; mais le bill de réforme venait enfin d'être voté, et il devait nécessairement avoir pour conséquence une dissolution prochaine du parlement. L'élection qui allait avoir lieu à High Wycombe n'était donc en quelque sorte qu'une élection préparatoire; il était important de prendre date et de se faire connaître des futurs électeurs que le bill de réforme allait investir du droit de suffrage. M. Disraeli posa donc sa candidature. Sir E. L. Bulwer lui rendit le mauvais service de demander à Joseph Hume, le vétéran du radicalisme parlementaire, et à O'Connell, de vouloir bien le recommander. Ni l'un ni l'autre ne connaissait personne à High Wycombe, et les lettres banales qu'ils envoyèrent à sir E. L. Bulwer ne pouvaient être d'aucune utilité pour le candidat : encore Joseph Hume, sur une réclamation de M. Robert Smith s'empressa-t-il de retirer la sienne, trois jours après l'avoir envoyée. Néanmoins, ces deux lettres ont suffi pour échafauder une accusation qui a pesé sur toute la carrière politique de M. Disraeli et dont la persistance étonne encore plus que l'injustice : aujourd'hui encore, après plus de quarante ans, on ne manque point d'invoquer ce prétendu patronage de Joseph Hume et d'O'Connell comme la preuve que le chef actuel du parti conservateur n'a jamais eu ni convictions ni principes, et qu'après avoir professé, pour entrer au parlement, les opinions radicales les plus avancées, il les a reniées à la voix de l'intérêt.

Une seule remarque suffirait à faire justice de cette imputation. A ce moment, les radicaux du parlement faisaient cause commune avec le ministère, qui avait pris en main la réforme électorale; ils votaient avec lui à la chambre des communes; ils votaient pour ses candidats dans les élections. C'est à raison de cette alliance que Joseph Hume se reconnaissait dans l'obligation de retirer la lettre qu'il avait écrite en faveur de la candidature de M. Disraeli. Or celui-ci se présentait en concurrence avec un candidat ministériel, avec le fils du premier ministre, et il se déclarait l'adversaire irréconciliable des whigs. Il agissait donc au rebours de la conduite que les radicaux croyaient devoir tenir, et il ne pouvait compter

sur leur appui. La vérité est que M. Disraeli, par un excès de confiance dans ses propres forces, s'annonçait comme un candidat indépendant et libre de tout lien de parti. C'était ainsi que sa candidature était envisagée, et le journal tory du comté, *the Bucks Herald*, s'exprimait en ces termes au sujet de la lutte électorale engagée à Wycombe: « Nous ne sommes d'accord, au point de vue politique, avec aucun des deux candidats, mais nous n'hésitons pas à préférer la déclaration pleine d'indépendance et de franchise de M. Disraeli aux plates protestations du colonel Grey... De plus M. Disraeli n'est pas un whig... C'est un indépendant, sans engagement vis-à-vis d'aucun parti; et comme il a du talent et de la volonté, il peut se faire une place honorable et distinguée à la chambre, ce à quoi le colonel ne peut prétendre. Nous pesons impartialement la valeur des deux hommes, et la balance penche très décidément du côté de M. Disraeli. »

Trois mois plus tard, les nouveaux électeurs qui se proposaient de donner leurs suffrages à M. Disraeli lui offraient un banquet à l'hôtel de ville de Wycombe, et le président s'exprimait ainsi sur son compte : « M. Disraeli est venu à nous sans l'aide d'aucune influence, sans l'appui de personne, ni dans cette salle, ni dans la ville, et il a conquis sa popularité actuelle uniquement par son talent et son mérite. En lui, ce n'est pas un zéro que nous enverrons au parlement, mais un homme qui fera honneur à Wycombe. »

S'il faut dire toute notre pensée, nous croyons que M. Disraeli avait, dès ce moment, des visées plus hautes que d'entrer au parlement à la remorque d'un parti quelconque. Il avait le sentiment de sa force; il ajoutait tous les jours à ses connaissances par un travail acharné; il avait été gâté par les éloges de tous ceux qui l'entouraient et par la précocité de ses succès; il s'était fait, du premier coup, une place parmi les romanciers : lui serait-il plus difficile de se faire une place parmi les hommes politiques? L'application du bill de réforme devait désorganiser les partis, priver les tories de leurs principaux moyens d'action et affaiblir les whigs eux-mêmes : une foule d'hommes nouveaux allaient arriver à la chambre des communes sans engagemens et sans idées arrêtées : il s'en trouverait nécessairement un certain nombre disposés à se grouper autour d'un orateur, autour d'un chef qui, tout en rassurant les sentimens conservateurs de la nation, saurait faire la part du progrès. Il pouvait être, il serait cet orateur et ce chef. Il l'est devenu en effet, mais après une longue attente et au prix de persévérans efforts. Voyons si son langage devant les électeurs concorde avec l'ambition que nous lui supposons.

« Je suis un indépendant, dit-il à High Wycombe, en paraissant pour la première fois sur les hustings, et je ne porte la livrée d'au-

cun parti. Je veux faire produire à la réforme électorale tous ses fruits ; car elle n'est pas un acte définitif, elle n'est que le moyen d'atteindre un grand but. » Répondant au reproche qui lui était adressé d'avoir l'appui des tories, il se félicita de cet appui, qui prouvait que, cette fois, les tories se rangeaient du côté du peuple, et le besoin que les tories devaient éprouver de conquérir les sympathies populaires lui faisait présager que cette alliance serait durable. Dans une circulaire adressée aux électeurs pour leur annoncer qu'il solliciterait de nouveau leurs suffrages lorsque la dissolution du parlement serait prononcée, il donnait à sa candidature le même caractère : « Je me présenterai sans porter l'étiquette d'aucun parti ni la livrée d'aucune faction. Je vous demanderai vos suffrages à titre de voisin indépendant, qui, sympathisant avec vos besoins et avec vos intérêts, consacrera tous ses efforts à satisfaire les uns et à servir les autres. » Et, après un tableau de la crise redoutable que l'Angleterre traversait, la circulaire concluait par cet appel : « Anglais, rejetez loin de vous tout ce jargon politique et ces dénominations factieuses de whigs et de tories, deux noms qui n'ont qu'un seul sens et qui servent uniquement à vous tromper ; unissez-vous dans la formation d'un grand parti national, qui seul pourra sauver le pays de la destruction... » La même conclusion et presque les mêmes paroles se retrouvent dans une petite brochure publiée quelques mois plus tard, sous ce titre : *Ce qu'il est*. Dans cette brochure, M. Disraeli exprimait l'opinion qu'il fallait compléter la réforme dans un sens démocratique, si l'on voulait obtenir désormais un bon fonctionnement de la machine gouvernementale. Les institutions anglaises avaient eu jusque-là pour moteur le principe aristocratique : ce principe avait été sapé à sa base par le bill de réforme, on ne pouvait songer à lui rendre sa force et son rôle passés, parce qu'il n'y avait pas de conciliation possible entre les tories et les whigs, et que l'antagonisme avait été rendu plus violent encore par la façon dont les whigs avaient accompli la réforme. Il fallait donc donner au gouvernement une force motrice nouvelle qu'on ne pouvait trouver que dans la transformation des partis. « Je puis comprendre, disait l'écrivain anonyme, un tory et un radical ; mais un whig, un aristocrate démocratique, dépasse mon intelligence. Si les tories renoncent réellement à restaurer le principe aristocratique et sont sincères dans l'aveu qu'ils font que la machine gouvernementale ne peut marcher dans sa condition actuelle, il est de leur devoir de se fondre avec les radicaux, et de faire disparaître ces deux dénominations politiques dans l'appellation commune, plus intelligible et plus relevée, de parti national. »

Cette création d'un parti, ralliant et réunissant dans une action commune, au lendemain même de la bataille et avant que l'ardeur

de la lutte fût tombée, les tories vaincus et une partie de leurs vainqueurs, les représentans des classes conservatrices et les partisans des idées nouvelles, devait demeurer à l'état d'utopie. Tout n'était pas chimérique, néanmoins, dans la façon dont M. Disraeli envisageait la situation politique de l'Angleterre. L'axe du gouvernement allait, en effet, se déplacer; mais ce changement ne devait pas s'opérer brusquement, il devait s'effectuer graduellement et en un certain nombre d'années. Les whigs, dernière expression de l'aristocratie territoriale, devaient aller sans cesse s'affaiblissant, faute de pouvoir se recruter aux mêmes sources que par le passé : ils étaient destinés à être dominés et absorbés par leurs alliés, par les représentans des classes qu'ils avaient appelées à la vie politique, et ils devaient perdre leur existence propre et jusqu'à leur nom. Quant au parti tory, ce n'était pas par l'intrusion d'élémens étrangers qu'il devait se régénérer : c'était par l'adoption d'idées nouvelles, et M. Disraeli devait être le principal instrument de cette transformation.

Laissons donc cette vieille et oiseuse querelle du patronage sous lequel M. Disraeli aurait cherché à entrer dans la carrière politique : ce qui est intéressant, c'est de constater quelles idées professait le jeune candidat; la suite de cette étude montrera s'il y a été ou non fidèle.

« Je sors du peuple, dit-il aux électeurs de High Wycombe dans son premier discours, et n'ayant dans les veines le sang ni d'un Plantagenet ni d'un Tudor, c'est assez vous dire que je mets le bonheur du plus grand nombre au-dessus de la satisfaction de quelques-uns. » La réforme, ajouta-t-il, n'était à ses yeux qu'un moyen qui devait conduire à des améliorations pratiques. Il était nécessaire de réduire les dépenses publiques et de supprimer les emplois inutiles afin d'arriver à une diminution des impôts. Il fallait assurer au clergé inférieur une rémunération convenable et en rapport avec ses services afin de lui assurer considération et influence. Il était urgent d'amender la législation et la procédure criminelles. Au-dessus de toutes ces réformes, le jeune orateur plaçait l'amélioration du sort du peuple : il fallait que l'homme qui travaille fût mieux nourri, mieux logé, mieux instruit. Il travaillerait de toutes ses forces à obtenir cette amélioratiou dans le sort du peuple, sans laquelle on ne pouvait envisager l'avenir avec confiance. — C'était là un langage tout nouveau dans la bouche d'un candidat. N'oublions pas, en effet, qu'à ce moment, le bill de réforme n'avait pas encore été mis à exécution : cette grande mesure n'avait été défendue par les uns et repoussée par les autres qu'en invoquant des considérations exclusivement politiques; on s'était surtout préoccupé de l'influence qu'elle pouvait exercer sur la force

numérique des partis au sein du parlement; ceux mêmes des whigs qui étaient guidés par un sentiment d'équité croyaient avoir tout fait pour les classes industrielles en appelant les grandes villes manufacturières à envoyer des représentans à la chambre des communes, comme si la concession du droit du suffrage pouvait être le dernier mot de la justice distributive au sein d'une société chrétienne. Bien peu de gens portaient plus loin leur pensée et se disaient qu'en dehors du cercle des nouveaux électeurs, il y avait des multitudes qui luttaient péniblement pour l'existence, et qui, pour ne point prétendre aux droits politiques, n'en avaient que plus de titres à la sollicitude du législateur. Rendons cette justice à M. Disraeli qu'à son début dans la carrière politique, son premier mot a été un appel en faveur des déshérités de la fortune. Toute la vie, il est demeuré fidèle à cette grande cause : dans le parlement, jamais sa parole et son vote n'ont manqué à une mesure favorable aux classes laborieuses; hors du parlement, son initiative, son influence et sa bourse ont toujours été au service de toutes les œuvres qui pouvaient améliorer la condition matérielle et morale du pauvre. Aussi ce dut être pour lui une noble et légitime satisfaction, lorsqu'au lendemain de son élévation à la pairie, une députation d'ouvriers vint lui apporter une couronne comtale, produit d'une souscription ouverte entre les ouvriers d'Angleterre, et qui lui était offerte en reconnaissance de ses persévérans efforts en faveur de tous ceux qui travaillent et de tous ceux qui souffrent.

Au nombre des mesures, dont M. Disraeli se déclarait partisan dans ses premiers manifestes électoraux, se trouve encore l'abolition des taxes sur l'instruction, c'est-à-dire du timbre sur les publications périodiques et du droit d'excise sur le papier. Il se prononçait en faveur de l'abolition immédiate de l'esclavage dans les colonies, moyennant une indemnité aux propriétaires d'esclaves. Il demandait que l'église d'Irlande fût ramenée à des proportions en rapport avec le nombre des habitans dont elle desservait les besoins spirituels, et qu'en Angleterre, tout en améliorant le sort du clergé inférieur, on remaniât les taxes ecclésiastiques de façon à en rendre la perception moins onéreuse. Il demandait encore l'allégement et surtout la simplification des taxes compliquées dites *assessed taxes*, dont le fardeau pesait presque exclusivement sur le petit commerce et la petite industrie. Enfin il mettait au premier rang des réformes à obtenir le rétablissement de la triennalité du parlement et le vote au scrutin secret. C'étaient là deux des points principaux du programme politique des radicaux, et il est incontestable qu'ici M. Disraeli se plaçait sur le même terrain que la fraction la plus avancée du parlement. Lui-même reconnaissait qu'il donnait ainsi prise à l'accusation de radicalisme : il

justifiait son opinion par des raisons historiques en rappelant que la durée des parlemens avait commencé par être de trois années, que c'étaient les wighs qui, en 1714, pour se perpétuer au pouvoir, l'avaient étendue à sept années, et que, pendant l'ère des George, les tories n'avaient cessé de protester contre la septennalité et de réclamer le retour à l'ancienne coutume. Loin de mériter le reproche d'être un radical et un ennemi de la constitution, il ne faisait donc que suivre la doctrine et l'exemple des hommes les plus illustres du parti tory. Quant au scrutin secret, il lui paraissait une conséquence nécessaire de la réforme : du moment que l'on conférait l'électorat à des citoyens dont la condition offrait moins de garanties d'indépendance, il devenait utile de leur assurer le moyen d'exercer leur droit de suffrage à l'abri de toute intimidation et de toute influence illégitime.

Disons tout de suite, pour n'avoir point à y revenir, que la fréquence des dissolutions qui se succédèrent à de courts intervalles ne tarda pas à faire perdre de vue par l'opinion publique la première des deux réformes : le scrutin secret est la seule question sur laquelle M. Disraeli ait fait aux préventions de son parti le sacrifice de ses sentimens personnels.

III.

Après avoir exposé les opinions du candidat, il nous reste à raconter ses mésaventures. High Wycombe n'avait qu'environ quarante électeurs, presque tous dans la dépendance de M. Robert Smith, qui était dévoué au ministère. Dans ces conditions, M. Disraeli ne pouvait espérer de réussir : il eut seulement 11 voix contre 23 données au colonel Grey; mais il n'avait tenté cette première épreuve que pour se faire connaître des habitans de High Wycombe et préparer le terrain en vue de la nouvelle élection qui devait suivre la dissolution du parlement. L'application du bill de réforme éleva le nombre des électeurs à près de 300 : M. Disraeli s'était déjà concilié assez de sympathies dans la ville pour que le colonel Grey s'en alarmât; un des membres de l'administration, lord Nugent, fut envoyé pour seconder M. Smith et jeter dans la balance électorale le poids de l'influence ministérielle. M. Disraeli avait affaire à trop forte partie : c'eût été miracle que, débutant dans la vie politique, en dehors des deux grands partis qui se disputaient le pouvoir, et ayant contre lui le propriétaire le plus influent de la circonscription, il l'emportât sur un personnage aussi considérable que le colonel Grey, énergiquement soutenu par le gouvernement. M. Smith eut 179 voix, le colonel Grey 140, et M. Disraeli 119. L'échec était honorable; mais il semblait fermer

la carrière au vaincu. Il ne paraissait pas probable, en effet, que de nouvelles élections eussent lieu avant plusieurs années. Tout autre, assuré de trouver dans des succès littéraires la consolation d'une défaite électorale, aurait abandonné la partie : M. Disraeli n'en fit rien, donnant ainsi une première preuve de la ténacité de son caractère. Il avait décidé qu'il entrerait à la chambre des communes : prenant d'avance son parti de tous les obstacles qu'il aurait à renverser, de tous les revers qu'il pourrait essuyer, il résolut de ne pas détacher les yeux, un seul jour, du but qu'il poursuivait et de rentrer dans la lice chaque fois qu'une occasion se présenterait. Ainsi, informé qu'une vacance allait se produire dans la représentation de Marylebone, il adressa aussitôt une circulaire aux électeurs pour leur annoncer sa candidature; mais la démission dont il avait été question ne fut pas donnée. En attendant, on le voyait entretenir soigneusement des relations avec ses voisins du comté de Buckingham, quitter fréquemment Londres et ses travaux littéraires pour assister aux réunions des fermiers, y prendre la parole, faire partie des comités qu'ils nommaient pour la défense de leurs intérêts, rédiger les pétitions qu'ils adressaient au parlement, ne rien négliger, en un mot, pour ajouter à sa popularité naissante et pour acquérir une influence sérieuse.

Le ministère qui avait accompli la réforme n'avait pas tardé à se diviser, et ses dissensions intestines déterminèrent sa retraite au mois d'octobre 1834. Contre toute prévision, les tories revenaient au pouvoir, mais ils ne pouvaient espérer de gouverner avec une chambre élue sous l'influence de leurs adversaires, et une dissolution était inévitable. L'activité surprenante de M. Disraeli, l'instruction étendue dont il faisait preuve et le remarquable talent de parole qu'il avait déployé en toute occasion, ne pouvaient manquer, indépendamment de ses succès littéraires, d'appeler sur lui l'attention. Lord Durham, qui s'était séparé des wighs pour se mettre à la tête des radicaux, le faisait presser par sir Edward Lytton Bulwer de se joindre à eux. Lord Lyndhurst, dont l'esprit large et élevé ne s'inquiétait pas des ébullitions naturelles chez un jeune esprit, faisait grand cas des qualités éminentes de M. Disraeli, qu'il voyait souvent chez lady Blessington, et il aurait désiré que les tories s'attachassent cette brillante recrue. Il fit une démarche en ce sens auprès de M. Greville, qui était chargé d'organiser et de conduire les élections dans l'intérêt du parti; mais, malgré l'influence que lui donnaient ses hautes fonctions, il ne réussit pas. Les partis n'aiment point les gens qui se réservent et qui veulent penser par eux-mêmes; pour obtenir leurs sympathies et leur concours, il faut adopter surtout ce qu'il y a d'excessif dans leurs idées et épouser leurs passions. A la date du 6 décembre 1834, M. Greville raconte

lui-même dans son journal, en termes railleurs, la démarche infructueuse de lord Lyndhurst. « Le chancelier, écrit-il, est venu me voir hier pour me parler de faire entrer le jeune Disraeli au parlement comme député de Lynn. Je lui avais dit que George Bentinck avait besoin d'un bon second pour mettre dehors William Lennox, et le chancelier m'a proposé le gentleman en question, qu'il m'a dit être ami de Chandos. Il faut pourtant que ses opinions politiques soient encore en suspens, car le chancelier m'a dit que Durham fait tout son possible pour le gagner par l'offre d'un siège et le reste; si donc il ne s'est pas encore prononcé et s'il flotte entre Chandos et Durham, ce doit être un personnage d'une bien grande impartialité. Je ne pense pas qu'un tel homme nous convienne, bien qu'il soit précisément tout ce qu'il faut pour être des amis de Lyndhurst. » Voilà l'accueil que les chefs des tories firent à l'homme qui devait, un jour, relever la fortune de leur parti. Ce qui ajoute à l'intérêt du récit de M. Greville, c'est qu'il prouve par un témoignage irrécusable que M. Disraeli est l'auteur de sa propre fortune, qu'il n'a rien dû au parti sous la bannière duquel il s'est rangé volontairement : ainsi s'explique, du même coup, l'indépendance hautaine dont nous le verrons faire preuve vis-à-vis des chefs de ce parti.

La chambre des communes ayant été dissoute, M. Disraeli se présenta de nouveau à High Wycombe et sans plus de succès : il échoua encore devant les influences réunies de M. Smith et du colonel Grey. Quelques jours après ce nouvel échec, un banquet lui fut donné par les électeurs conservateurs, et il y prit la parole : « J'ai livré, dit-il, deux combats pour l'indépendance de Wycombe, et je suis prêt, si l'occasion se présente, à en livrer un troisième. Je ne suis pas découragé. En aucune façon je ne me sens battu : peut-être est-ce parce que j'y suis habitué. Je puis presque m'appliquer le mot d'un illustre général italien, à qui l'on demandait, dans sa vieillesse, pourquoi il était toujours victorieux. Il répondit : « Parce que, dans ma jeunesse, j'ai toujours été battu. » Le jeune orateur ne devait pas tarder à montrer qu'en effet sa résolution n'avait pas fléchi. Bien que les tories eussent gagné cent cinq voix dans les élections générales, ils n'avaient pas une majorité suffisante pour se maintenir au pouvoir : ils furent renversés dès le mois d'avril 1835, grâce à l'appui que leurs adversaires reçurent d'O'Connell. M. H. Labouchère, qui tenait un certain rang parmi les whigs, fut appelé à faire partie de la nouvelle administration comme directeur général de la Monnaie. Il dut se soumettre à la réélection. Il avait été nommé cinq fois déjà par le bourg de Taunton ; il n'avait pas eu de concurrent aux élections générales, et il s'attendait à n'en point avoir, lorsque son influence personnelle

était encore accrue par les fonctions auxquelles il était appelé. Les tories n'avaient même pas songé à lui susciter un compétiteur. Quelle ne fut donc pas sa surprise de voir surgir tout à coup la candidature de M. Disraeli! Les journaux whigs fulminèrent à l'envi contre le présomptueux candidat, qu'ils qualifièrent de renégat du radicalisme et d'instrument stipendié des tories. Des attaques personnelles dirigées contre lui, cette dernière est la seule que M. Disraeli crut devoir relever : « J'ai livré quatre combats pour la cause du peuple, dit-il, sur les *hustings*, et toujours avec mes propres ressources, sans devoir un farthing à qui que ce soit. Je recommencerai encore la lutte sur ma fortune personnelle, sans rien demander à aucun club. »

Pour la quatrième fois M. Disraeli échoua; mais sa tentative fut justifiée par le chiffre de voix qu'il obtint et qui fut considérable, surtout pour une candidature improvisée. Cette audace d'un simple écrivain ne craignant pas de se mesurer avec un ministre qui avait derrière lui un parti triomphant, attira l'attention publique sur l'élection de Taunton. A la différence du colonel Grey, M. Labouchère savait parler, et il se défendit avec vigueur. La lutte fut donc des plus vives et des plus intéressantes : M. Disraeli y déploya une puissance et une verve qui révélèrent en lui un véritable orateur. Dans une de ses harangues, il établit un parallèle entre le ministère whig, sans cesse modifié, mais s'abritant toujours derrière les mérites du bill de réforme, et la troupe équestre de Ducrow, où chevaux et écuyers étaient continuellement renouvelés sans que l'affiche cessât de demeurer la même. Ce parallèle fit fureur, et il a été souvent cité chez nos voisins comme un modèle de mordante ironie. Un incident pénible prolongea le retentissement de cette lutte électorale. M. Disraeli avait reproché aux whigs de s'être alliés, pour revenir au pouvoir, avec O'Connell, qu'ils n'avaient cessé de dénoncer comme un conspirateur et un traître, dont les efforts pour séparer l'Irlande de l'Angleterre ne pouvaient aboutir qu'à provoquer des collisions sanglantes. D'après un compte-rendu, M. Disraeli aurait accusé les whigs de n'avoir pas craint « de serrer la main sanglante du traître O'Connell. » Non-seulement M. Disraeli a toujours contesté l'exactitude de ce compte-rendu, tout en reconnaissant qu'il pouvait avoir employé une expression malheureuse, mais quelques jours à peine après ce premier discours, et à Taunton même, il expliqua sa pensée et tourna en ridicule la métaphore qu'on lui avait prêtée. Néanmoins elle fut reproduite à l'envi par les journaux ministériels auxquels elle servit de thème pour accuser l'orateur d'avoir calomnié le ministère et de se montrer ingrat envers O'Connell. La phrase incriminée arriva ainsi à la connaissance d'O'Connell, qui était en Irlande à organiser ces immenses

réunions populaires que sa parole fanatisait. L'irascible tribun prit feu et, comme le lui a justement reproché M. Disraeli, sans vérifier le fait et sans provoquer aucune explication, il riposta par un torrent d'invectives dans un discours prononcé devant l'association électorale de Dublin. Jamais on n'a accumulé contre un homme autant d'expressions injurieuses et d'épithètes blessantes. Cette sortie se termina par une allusion à l'extraction de M. Disraeli : O'Connell assura son auditoire que le mécréant qui l'avait attaqué descendait nécessairement du mauvais larron qui avait blasphémé le Christ à côté duquel il était crucifié, et que cette origine était la seule circonstance atténuante de sa conduite.

La patience n'était pas non plus au premier rang des qualités de M. Disraeli : les grands railleurs n'aiment guère qu'on leur rende coup pour coup. Dans un premier mouvement de colère, il rêva une satisfaction par les armes; il ne pouvait songer à l'obtenir d'O'Connell lui-même, déjà trop âgé et qui avait juré de ne plus se battre depuis qu'il avait tué un adversaire en duel; mais Morgan O'Connell venait de demander raison à lord Alvanley d'une injure faite à son père, et M. Disraeli crut pouvoir à son tour lui adresser une lettre de provocation. Morgan O'Connell répondit fort sensément qu'il ne se croyait pas responsable de tous les discours attribués à son père, qu'il se battait pour ses querelles personnelles, et qu'il attendrait d'être personnellement insulté. M. Disraeli en revint donc au parti qu'il aurait dû prendre tout d'abord, il adressa à O'Connell une réponse dont il demanda l'insertion aux journaux qui avaient publié le discours de Dublin. Cette lettre virulente, où les variations politiques d'O'Connell étaient stigmatisées avec une sanglante ironie, se terminait par ce défi : « Je compte bien devenir représentant du peuple avant le rappel de l'union. Nous nous rencontrerons à Philippes; soyez assuré qu'alors, mettant ma confiance dans une bonne cause et dans une vigueur que je sens s'être accrue, je saisirai la première occasion de vous infliger un châtiment qui tout à la fois vous rappellera et vous fera regretter les outrages que vous m'avez prodigués. »

Cette lettre, qui raviva les polémiques auxquelles avait donné lieu l'élection de Taunton, est du 5 mai 1835. Il y avait à peine trois ans que M. Disraeli était revenu en Angleterre. Dans l'espace de ces trois années, il avait publié trois romans et un poème; il avait quatre fois posé sa candidature pour le parlement; il avait prononcé d'innombrables discours politiques, et il s'était fait beaucoup d'ennemis. On voit qu'il n'avait pas perdu son temps. Ses habitudes d'élégance, ses relations avec le grand monde et ses aspirations politiques étaient loin de le rendre populaire parmi les journalistes et les gens de lettres d'alors, dont il ne partageait pas

les goûts intempérans et dont il évitait la fréquentation. La persistance avec laquelle il ne laissait échapper aucune occasion d'attaquer les whigs lui avait valu à juste titre l'hostilité de la presse ministérielle à Londres et en province; les petits journaux le poursuivaient de leurs sarcasmes, et les caricaturistes de leurs dessins et de leurs légendes satiriques. Il rendait à ses adversaires en dédain ce qu'ils dépensaient en malignité contre lui. D'ailleurs il semblait, tant ce concert d'attaques stimulait son ardeur et redoublait son énergie, que la lutte fût son élément : d'une verve intarissable et prompte à la riposte, il était toujours prêt à répondre de la parole et de la plume. Tout en appréciant les brillantes qualités de M. Disraeli et en rendant justice à sa vie laborieuse et sévère, les gens du monde, que sa causticité charmait et effrayait à la fois, n'étaient pas sans redouter quelque peu cet esprit absolu dans ses idées, ce caractère entier que rien ne semblait pouvoir faire plier. Pourtant on le disait, et avec raison, aussi ardent et aussi fidèle dans ses amitiés qu'implacable dans ses haines et ses ressentimens, et il conquérait irrésistiblement les sympathies de tous ceux auxquels il voulait plaire. Enfin, contesté par les uns, loué par les autres, tour à tour dénigré et porté aux nues, il était l'un des hommes dont la presse et le monde s'occupaient le plus, et il avait à peine trente ans.

A ce moment, quelles qu'eussent été les illusions du premier jour, il ne pouvait plus être question, pour M. Disraeli, de former un parti, de gagner les esprits à des idées nouvelles et de marcher à la conquête du pouvoir en s'appuyant sur ces idées. Il avait vu et touché la réalité des choses, il avait pu constater la vitalité des organisations anciennes, l'irrésistible influence des traditions et l'impuissance absolue de tout effort isolé. Il avait dû reconnaître que, pour être compté dans la politique et pour faire triompher une idée, il fallait renoncer à créer une force nouvelle et s'appuyer sur quelqu'une des forces existantes. Ce n'est assurément pas sans faire un retour sur lui-même que, dans un livre qu'il préparait alors, il traçait de Bolingbroke, pour lequel il a toujours professé une vive admiration, le portrait suivant :

« Il est probable qu'au début de sa carrière, Bolingbroke songea à la formation d'un nouveau parti, ce rêve de toute jeune ambition dans une époque de trouble et de divisions, mais qui est destiné dans la politique anglaise à n'être jamais autre chose qu'une vision. Une plus grande expérience de la vie politique lui fit reconnaître qu'il n'avait le choix qu'entre les whigs et les tories, et cet esprit sagace, sans s'arrêter aux apparences, voulut aller au fond des choses et scruter ce qu'il y avait sous ces deux dénominations célèbres : il reconnut que, bien que l'on professât d'un côté l'amour

du peuple, et de l'autre le respect de l'autorité, il s'agissait en réalité de choisir entre une oligarchie et la démocratie. Du jour où lord Bolingbroke, en devenant un tory, embrassa la cause nationale, il se dévoua entièrement à son parti et dépensa à son service toute la puissance et toute la variété de son prodigieux esprit. Bien que l'ignoble prévoyance des whigs l'eût mis dans l'impossibilité de défendre la cause de la nation au sein du parlement, c'était sa plume inspiratrice qui faisait trembler Walpole au fond de la trésorerie. Dans une série d'écrits dont rien, dans notre littérature, n'égale l'ardent patriotisme, les vues justes et profondes et l'admirable style, il déracina chez les tories ces doctrines absurdes et odieuses qui avaient envahi le torysme comme des plantes parasites; il en mit en éclatante lumière le caractère essentiel et permanent : il rejeta le droit divin, ruina l'obéissance passive, fit justice de la doctrine de la non-résistance, rendit leur signification réelle à la déchéance de Jacques II et à l'élévation de George, et c'est en refaisant complètement l'éducation de l'esprit public qu'il prépara pour l'avenir le retour des tories au pouvoir, et cette carrière de popularité et de triomphes, réservée à toute administration qui s'inspire de l'esprit de nos libres et vénérables institutions. »

Quarante-quatre ans se sont écoulés depuis que M. Disraeli traçait ce portrait : si les premières lignes peuvent être considérées comme l'histoire des sentimens de l'auteur au moment où il écrivait, la carrière parcourue par lui semble donner au reste un caractère presque prophétique. L'œuvre que M. Disraeli attribue à Bolingbroke, en exagérant l'influence de cet homme d'état sur son temps, il l'a certainement accomplie. Par quelle sorte de divination faisait-il, un demi-siècle à l'avance, sous le nom d'un autre, le résumé de sa propre carrière? La vérité ne serait-elle pas que, trouvant dans l'histoire les traces de l'influence qu'un homme d'état peut exercer, par la parole et par la plume, sur l'opinion de son pays, il avait à son insu, mais par un entraînement naturel, esquissé sous la forme d'un portrait historique le rôle qu'il ambitionnait pour lui-même, auquel il n'a cessé de se préparer avec une force de volonté sans égale, et que la Providence, qui aime les grands cœurs, lui a donné de remplir?

Dès ce moment, M. Disraeli prit rang parmi les tories ou, pour employer le nouveau nom sous lequel ils commençaient à se désigner eux-mêmes, parmi les conservateurs. Le gros du parti avait déjà adopté le vaillant lutteur qui combattait ses adversaires, servait sa cause et soulageait ses ressentimens; les chefs croyaient devoir se tenir dans une certaine réserve vis-à-vis d'une recrue qui ne semblait vouloir abdiquer la liberté ni de son jugement, ni de son action. En effet, en se ralliant aux tories, M. Disraeli n'entendait

abandonner aucune de ses opinions personnelles, il entendait encore moins épouser les idées arriérées, l'intolérance religieuse et les préjugés de caste de ce parti au sein duquel il comptait, au contraire, aider à faire pénétrer un esprit plus libéral. Mais comment faire accepter des idées nouvelles à un parti dans un pays où le respect de la tradition semble un des traits du caractère national, où la constance dans les doctrines qu'on a une fois professées est un titre d'honneur, où le changement d'opinion est le plus grave reproche qu'on puisse adresser à un homme politique? Le seul moyen d'y parvenir était de démontrer aux tories qu'ils s'étaient insensiblement écartés des véritables traditions de leur parti, qu'ils avaient toujours été les défenseurs des libertés publiques, et qu'en prenant en main la cause du peuple ils se montreraient conséquens avec eux-mêmes et fidèles à leur passé.

Telle était la conclusion, sinon l'objet principal, d'un livre que M. Disraeli publia dans l'automne de 1835, sous ce titre : *la Constitution anglaise vengée* (*Vindication of the English Constitution*), et qu'il aurait pu intituler la philosophie du torysme. Cet ouvrage, à la fois politique et historique, avait la forme d'une lettre adressée à « un noble et savant lord. » Ce destinataire supposé n'était autre que lord Lyndhurst, à qui l'auteur avait souvent exposé ses idées dans leurs conversations presque quotidiennes, et dont il avait sans doute mis à contribution la science juridique et l'érudition profonde. L'auteur commence par contester le principe posé par Bentham et son école, que l'utilité est le fondement unique de toute législation et que la valeur des institutions d'un pays se mesure exactement à la somme de bien-être dont jouit la masse de ses habitans. Il nie en conséquence que des institutions puissent être créées de toute pièce; une constitution ne peut être l'œuvre que du temps; elle doit naître et se développer graduellement sous l'influence des idées et des besoins de la nation, elle doit porter l'empreinte du caractère national, et reposer sur le respect de tous les droits reconnus et consacrés. A l'appui de cette thèse, il oppose la stabilité des institutions anglaises, demeurées intactes après de si nombreuses et si violentes secousses, à la fragilité des constitutions artificielles que la France a essayé de se donner; et il invoque comme une preuve non moins décisive le succès de la constitution des États-Unis et l'avortement de toutes les constitutions qui ont été calquées sur elle dans l'Amérique espagnole.

Après avoir esquissé, dans un historique rapide, la formation de la constitution anglaise, M. Disraeli analyse et commente cette constitution. A son jugement, la nation anglaise est représentée par trois ordres ou trois pouvoirs, dont chacun répond à un de ses élémens constitutifs, qui sont réciproquement indépendans, et dont

le concours est indispensable pour créer la loi et rendre obligatoire l'obéissance de tous. Ces trois pouvoirs sont la royauté, la chambre des lords et le corps électoral. La royauté est l'expression de l'unité nationale, la personnification de la nation elle-même vis-à-vis de l'étranger ; la chambre des lords représente l'église par le banc des évêques, la magistrature par le chancelier qui la préside et par les autres magistrats qui y ont obtenu des siéges, l'administration provinciale par les lords-lieutenans de comté ; elle représente en même temps la propriété foncière et tous les intérêts qui s'y rattachent, toutes les classes qui en vivent. Le corps électoral représente tous les autres intérêts, et comme il est trop nombreux pour participer directement et personnellement à la confection de la loi, ainsi que cela est possible aux lords, il exerce sa fonction par l'entremise de délégués qui composent la chambre des communes. Considérer cette dernière chambre comme la représentation de la nation est donc commettre une hérésie constitutionnelle ; la chambre des communes n'est pas un pouvoir par elle-même, elle est la réunion des délégués d'un seul des trois pouvoirs ; et la représentation de la nation pour être sincère et complète exige le concours simultané de tous les trois. Ces trois pouvoirs sont égaux, ils sont indépendans, et par conséquent ils sont irresponsables, l'irresponsabilité étant la condition de l'indépendance. Toutes les fois qu'on a tenté d'enlever à un des trois pouvoirs sa part légitime d'action ou d'établir la prépondérance de l'un d'eux sur les autres ; toutes les fois qu'on a essayé, comme les whigs l'ont voulu sous les rois hanovriens, d'affaiblir l'initiative de la couronne ou d'énerver le contrôle des lords, on a détruit l'équilibre de la constitution et mis les libertés publiques en péril.

A côté de ce caractère représentatif, un trait non moins essentiel des institutions anglaises est la généralisation du principe de l'hérédité. La royauté est héréditaire, et c'est au respect de cette hérédité que l'Angleterre a dû d'être affranchie des révolutions du continent. La chambre des lords est héréditaire, bien qu'elle se retrempe sans cesse dans le sein de la nation par l'introduction d'élémens nouveaux, et c'est à l'hérédité qu'elle doit d'être un pouvoir effectif et vivant, à la différence de l'ancienne chambre des pairs français et de tous les sénats qui n'ont point d'existence propre. Le corps électoral lui-même n'est pas étranger à l'hérédité, car la plupart des électeurs tiennent de leur père leur droit à la franchise ; et les services paternels ont toujours été pour le fils d'un député une recommandation sérieuse et un motif de préférence aux yeux des électeurs. C'est cette communauté de caractère entre tous les pouvoirs qui fait l'harmonie et assure le fonctionnement régulier de la constitution anglaise.

Ce n'est pas que les whigs n'aient essayé à diverses reprises de la dénaturer et de la fausser. Sous la maison de Hanovre, un petit groupe de familles patriciennes qui s'étaient rendues maîtresses de la chambre des lords a tenté d'annuler la royauté en la réduisant au rôle effacé des doges de Venise, et, après avoir asservi les communes par la corruption, de les soustraire au contrôle du corps électoral en portant de trois années à sept la durée des parlemens. Les libertés publiques auraient été perdues sans la résistance énergique des petits propriétaires tories sous la conduite de grands politiques comme Bolingbroke, Wyndham et Pitt. L'auteur faisait alors, à son point de vue, l'histoire des deux grands partis et cherchait à établir, ainsi qu'il l'avait déjà soutenu, que les tories, en dépit de leurs préjugés et de leurs erreurs, avaient toujours été plus sincèrement libéraux et plus fidèles aux intérêts du peuple que leurs adversaires. Résumant enfin ce qu'il avait dit du mécanisme par lequel la nation, en Angleterre, se gouverne et s'administre elle-même, M. Disraeli arrive à cette conclusion que la constitution anglaise a établi une démocratie, mais une démocratie libérale et protectrice. A la différence de la démocratie française, qui fait peser sur la nation un niveau inflexible et ne laisse subsister devant elle aucun droit, la démocratie anglaise reconnaît des droits à tous et en consacre l'inviolabilité : remarque juste et vraie, car tandis que le citoyen en France n'est qu'un grain de sable, sans point d'appui et sans force de résistance, le citoyen anglais, cantonné dans son droit comme dans une forteresse, est assuré d'obtenir protection et justice.

Tel est, en substance, ce livre singulier, mélange de vérités et d'erreurs, où, à côté d'idées hasardées et de jugemens contestables, fourmillent les aperçus ingénieux et les vues justes et profondes. L'histoire et le droit y ont été mis également à contribution pour établir une thèse préconçue : aussi les hommes ne sont-ils pas toujours jugés équitablement, aussi les faits historiques sont-ils quelquefois forcés; quelquefois aussi ils sont éclairés d'une lumière inattendue. Au fond, sous les dehors d'une œuvre de métaphysique et d'érudition, c'était surtout une œuvre de polémique. Les journaux qui s'en occupèrent aussitôt ne s'arrêtèrent point à discuter les théories politiques de l'auteur : les feuilles radicales affectèrent de voir dans ce que l'auteur disait du rôle de la chambre des communes une négation des droits de cette chambre; les journaux whigs qualifièrent d'abominable diatribe les appréciations historiques défavorables à leur parti; les uns et les autres crièrent au scandale, s'indignant de trouver de semblables jugemens sous la plume d'un renégat du radicalisme. La discussion fut donc remplacée par des personnalités; et il ne fut question dans le *Globe* et dans le

Chronicle que des prétendues variations de M. Disraeli. L'auteur répondit avec vigueur à toutes ces attaques, et le patriarche du radicalisme, Joseph Hume, ayant commis l'imprudence d'intervenir dans cette polémique sans avoir vérifié l'exactitude de ses souvenirs, s'attira une réponse accablante qui est un chef-d'œuvre de spirituelle et mordante ironie.

M. Disraeli n'estima point que ce fût une satisfaction suffisante d'avoir les rieurs pour lui; laissant de côté les journaux qui l'attaquaient, il fit retomber sa vengeance sur ceux qui les inspiraient, c'est-à-dire sur les membres du gouvernement. Le 19 janvier 1836 parut dans le *Times* une lettre politique adressée au premier ministre, lord Melbourne, et qui contenait une critique des plus vives de l'homme, de son parti et de son administration. C'était la première d'une série de lettres satiriques qui se succédèrent rapidement à l'adresse des principaux personnages politiques du temps, et qui eurent le plus grand succès. Le ridicule y était déversé à pleines mains sur les ministres et leurs principaux partisans; un portrait de lord Palmerston fit fureur. Ces lettres qui furent réunies en volume étaient signées du pseudonyme de Runnymède. M. Disraeli ne s'en est jamais reconnu l'auteur, et par conséquent elles n'ont été comprises dans aucune édition de ses œuvres; mais elles lui ont été universellement attribuées, et personne n'en a revendiqué la paternité. Les opinions et le style, certains tours de phrase alambiqués, l'imprévu des comparaisons, la vigueur des attaques, l'inépuisable abondance et la cruauté des épigrammes, tout décèle l'auteur, car nul autre écrivain contemporain n'a fait preuve de la même verve et de la même puissance dans la satire. Notre goût, plus délicat que celui de nos voisins, reculerait devant l'âpreté et la rudesse de certaines personnalités; nos voisins, moins raffinés, ne détestent point les coups violens, pourvu qu'ils soient bien assénés... On a prononcé à propos de ces lettres le nom de Junius; M. Disraeli serait le premier à protester contre toute comparaison. La grande infériorité des lettres de Runnymède, malgré tout le talent que l'auteur y a déployé, tient surtout aux sujets qui y sont traités. Les questions que discute Junius sont les plus hautes dont un écrivain puisse s'occuper, elles sont de tous les temps et de tous les pays. En regard de ces graves questions : la probité dans le gouvernement, la moralité politique, la liberté du vote, la liberté de la presse, qu'est-ce que les misérables querelles qui se débattaient entre les whigs et les tories de 1836?

En attendant une occasion de rentrer dans la lice électorale, M. Disraeli écrivit et publia, cette même année, le meilleur de ses romans non politiques, celui où les événemens sont les plus naturels,

les caractères les plus intéressans et les mieux soutenus. *Henriette Temple*, qui a été traduite dans toutes les langues, est une simple et charmante histoire d'amour : c'est la peinture des progrès d'un sentiment noble et délicat chez deux jeunes cœurs qu'un irrésistible penchant entraîne l'un vers l'autre, et qui tous les deux, immolent au devoir et à l'honneur cette affection sincère, lorsque l'intervention aussi généreuse qu'imprévue d'un brillant grand seigneur vient lever les obstacles qui s'opposent à leur union. Dans ce grand seigneur, peint sous les couleurs les plus aimables, on se plut à reconnaître le comte d'Orsay, à qui le livre était dédié. Quelques mois plus tard, au commencement de 1837, parut une autre histoire d'amour, *Venetia*, aussi brillamment écrite, mais moins bien composée et moins attachante que sa devancière, et dont les principaux personnages, sous des noms supposés, étaient lord Byron, le poète Shelley, son ami, et lady Caroline Lamb qui exerça sur la destinée du grand poète une si fatale influence. *Venetia* est la dernière œuvre exclusivement littéraire de M. Disraeli : il touchait au but de son ambition.

En effet, le 20 juin 1837, le roi Guillaume IV succomba à une maladie qui n'avait point inspiré d'inquiétude et qui fit tout à coup de rapides progrès. La mort du souverain, suivant les usages anglais, mettait fin aux pouvoirs du parlement convoqué par lui et nécessitait des élections générales. Les électeurs de Wycombe offrirent la candidature à M. Disraeli, qui la déclina. Il s'était lié avec un des plus riches propriétaires du comté de Kent, M. Wyndham Lewis, l'un des deux députés de Maidstone. M. Lewis, qui était un tory, avait pour collègue un partisan du ministère, M. Roberts, qui se retira pour céder sa place au colonel Thompson, l'un des chefs de la fraction radicale dans le parlement dissous. M. Lewis proposa à M. Disraeli de faire campagne avec lui, et de disputer au colonel Thompson la succession de M. Roberts. M. Disraeli accepta. Il se présenta aux électeurs de Maidstone comme le champion inflexible de l'antique constitution britannique, comme le défenseur des prérogatives de la couronne, des droits égaux des deux chambres, et des libertés du peuple. A ce dernier titre, il se déclarait l'adversaire déterminé de la loi des pauvres, que le cabinet whig avait fait voter. Il annonçait la résolution de soutenir les droits de l'église établie, qu'il considérait comme la principale institutrice et comme la grande distributrice d'aumônes de l'Angleterre; et il promettait de veiller sur les intérêts de l'agriculture. Le 27 juillet 1837, les deux candidats conservateurs furent élus à une majorité considérable. M. Disraeli était enfin membre du parlement.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

VI[1].

LES PEINTURES D'HERCULANUM ET DE POMPÉI.

W. Helbig. — I. *Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte Campaniens.* — II. *Untersuchungen über die campanische Wandmalerei.* Leipzig. Breitkopf et Härtel.

Je ne m'aviserais pas d'entretenir le public d'un sujet aussi spécial que les peintures de Pompéi, et qui échappe par tant de côtés à ma compétence, s'il n'avait paru, dans ces dernières années, d'excellens ouvrages où elles sont étudiées avec une autorité et une science à laquelle les connaisseurs ont rendu justice. Quoique ces peintures frappent tous ceux qui les regardent, il ne faut pas croire qu'elles livrent du premier coup tous leurs secrets. Celui qui se contente de jeter un moment les yeux sur elles sans s'être préparé d'avance à les comprendre court le risque de n'emporter de sa visite que des notions vagues et une impression fugitive. Pour les apprécier comme il convient, quelques études sont nécessaires. Ces études, M. Helbig s'est chargé de les faire pour nous. Les ouvrages qu'il leur a consacrés sont le guide le plus sûr du voyageur sérieux qui veut parcourir avec profit les ruines des villes campaniennes et tirer des fresques qui en couvrent les murs quelques connaissances précises sur le caractère et l'histoire de l'art ancien.

L'auteur de ces ouvrages, M. Wolfgang Helbig, est l'un des deux secrétaires de l'Institut que l'Allemagne entretient à Rome et qui,

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, du 15 juillet, du 15 novembre 1877, du 1[er] avril, du 1[er] octobre 1878.

il y a quelques mois, célébrait sa cinquantaine. A côté du vénérable M. Henzen, qui s'occupe surtout d'épigraphie, M. Helbig est chargé de ce qui concerne l'archéologie figurée. C'est une science qu'on peut appeler nouvelle, car elle n'a guère plus d'un siècle d'existence. Winckelmann fut le premier qui, dans son *Histoire de l'art antique*, fit connaître avec quelle méthode et dans quel esprit on doit interpréter les monumens de la Grèce et de Rome. Ce fut presque une révélation : l'Allemagne savante se précipita vaillamment à la suite de l'illustre érudit vers ces études qu'il avait renouvelées, et comme son exemple prouvait qu'il faut vivre au milieu de ces monumens eux-mêmes, et pour ainsi dire dans leur familiarité, pour en avoir la pleine intelligence, elle a voulu établir à Rome, sur le Capitole, une école archéologique où ses jeunes savans viendraient se former. M. Helbig est l'un des élèves de cette école, et il en était à peine sorti qu'il y est revenu pour la diriger. On n'a pas hésité, malgré sa jeunesse, à le mettre à la place de M. Brunn, qui allait occuper une chaire à l'université de Munich, et il a montré, par ses travaux, que cet héritage périlleux n'était pas trop lourd pour lui.

Les fonctions de M. Helbig l'avaient jusqu'à présent retenu dans l'étude des arts anciens, et il semblait destiné à n'en pas sortir, lorsqu'on l'a vu, dans ces derniers temps, se tourner tout d'un coup vers l'archéologie préhistorique. Ce changement inattendu a surpris, et même scandalisé, quelques personnes. On a eu peine à comprendre qu'il abandonnât ainsi le terrain solide de l'antiquité classique pour les époques primitives, où jusqu'ici tout paraît incertain; on s'est demandé comment il avait le courage de préférer aux chefs-d'œuvre de Polygnote et de Phidias l'étude des haches de bronze et des flèches en silex.

M. Helbig avait répondu d'avance à ces objections, et expliqué, dans la préface d'un de ses livres les plus récens (1), de quelle manière cette curiosité nouvelle lui était venue. Après s'être longtemps occupé des arts, il a voulu connaître les métiers; il lui a semblé qu'il n'était pas juste de négliger tout à fait ce qui est nécessaire à l'existence pour ce qui en fait l'agrément et la parure. Des artistes il est donc descendu aux ouvriers, et dans son désir de nous donner une histoire du travail chez les nations anciennes, il a voulu remonter aux origines mêmes de ces nations et voir comment elles apprirent à se servir des métaux et à façonner l'argile. Il se trouve précisément que quelques curieux, en fouillant dans les plaines de la Haute-Italie le terrain que les gens du pays

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Die Italiker in der Poebene. Beiträge zur altitalischen Kultur und Kunstgeschichte;* il a paru en 1879.

appellent *terramara*, y ont découvert les débris d'une société primitive où l'on ne connaissait pas l'usage du fer. M. Helbig pense que ces débris appartiennent à ces peuples de race aryenne qu'on appelle *italiques*, et qui furent les aïeux des Sabins, des Ombriens, des Osques et des Latins. Ils venaient, dans leur grande migration, de se séparer des Grecs, leurs frères, qui s'étaient arrêtés dans l'Épire; eux, poussant plus loin, avaient passé les Alpes, pour s'établir dans les plaines du Pô; ce sont les véritables ancêtres des Romains; M. Helbig les étudie à leur entrée même dans la péninsule et sur le sol qui fut en Italie leur première étape. Ce qu'il y a de nouveau dans son travail, c'est qu'il ne se contente pas, comme on fait, d'observer les ossemens ou les détritus qui se trouvent dans la boue des terramares; il s'est avisé de profiter de renseignemens dont on ne s'était pas encore assez servi. Le passage de la barbarie à la civilisation ne s'étant pas fait en un jour, il pense que le souvenir de ces âges primitifs ne s'est pas effacé non plus tout d'un coup, et qu'il doit en rester quelque trace dans les époques qui suivent. Il n'a pas de peine à en signaler dans Homère : ces prêtres du Jupiter de Dodone, les Selles, dont le poète nous dit « qu'ils ne se lavent pas les pieds et qu'ils couchent sur la terre, » on s'est souvent demandé ce qu'ils pouvaient être; ne sont-ils pas simplement de ces conservateurs obstinés, comme on en trouve dans les associations sacerdotales, qui veulent à tout prix garder les anciens usages, et qui continuent à faire par dévotion ce que leurs pères faisaient par nécessité? A Rome, où tous les régimes se sont fait gloire de rester fidèles au passé, nous voyons les souvenirs des temps les plus reculés persister jusqu'à la fin de l'empire. Quand les frères Arvales, sous le règne de l'empereur Gordien, faisaient tant de cérémonies avant d'introduire dans leur bois sacré un instrument de fer, ils ne se doutaient pas qu'ils exécutaient à la lettre un rite qui remontait à l'âge de bronze. M. Helbig a donc raison de croire que, parmi les usages des peuples civilisés, il y en a qui rappellent le temps où ils étaient encore barbares, et qu'il convient de profiter de la connaissance que nous avons des époques historiques pour arriver à mieux comprendre les temps antérieurs à l'histoire.

Mais, quelque intérêt que présentent ses travaux d'archéologie préhistorique, je n'ai pas l'intention de le suivre aujourd'hui sur ce terrain nouveau. Restons dans le domaine de l'art ancien, où il s'est complu si longtemps à rester lui-même. Ses ouvrages sur les peintures murales des villes campaniennes méritent d'être étudiés à part, et je serais heureux de faire partager au lecteur l'intérêt et le profit que j'ai trouvés à les lire.

I.

M. Helbig a publié sur les peintures d'Herculanum et de Pompéi deux ouvrages qui se complètent l'un par l'autre. Le premier nous en donne le catalogue minutieux, avec des descriptions aussi précises que possible, et les classe d'après leur sujet, quand on est assez heureux pour le découvrir. Dans l'autre, l'auteur traite toutes les questions que ces peintures soulèvent; il cherche surtout à savoir jusqu'à quel point les artistes qui les ont faites sont originaux et si l'on peut connaître à quelle école ils appartiennent.

De ces deux livres, il est naturel que ce soit le second qui se lise avec le plus de plaisir; mais le premier, quoique plus aride en apparence, est peut-être encore plus utile. Même isolé de l'autre ouvrage qui lui sert de commentaire, ce catalogue est plein des renseignemens les plus curieux. — Il me semble qu'on peut juger une époque non-seulement par les livres qu'elle lit volontiers, mais par les tableaux qu'elle aime surtout à regarder: c'est un indice qui ne trompe guère sur son caractère et sur ses goûts. Appliquons cette règle au catalogue de M. Helbig. Sur 1,968 peintures qu'il a classées et décrites, il y en a un peu plus de 1,400, près des trois quarts, qui de quelque manière se rattachent à la mythologie, c'est-à-dire qui représentent les aventures des dieux ou les légendes de l'âge héroïque. Ce chiffre indique la place que les souvenirs religieux du passé tenaient dans la vie de tout le monde au Ier siècle. Les incrédules même et les indifférens en subissaient le prestige; quand les consciences leur échappaient, ils régnaient encore sur les imaginations. C'est une réflexion qu'on a souvent l'occasion de faire lorsqu'on étudie l'art ou la littérature de cette époque, mais nulle part elle ne frappe plus qu'à Pompéi. Il importe d'y insister quand on songe qu'au moment même où les artistes décoraient à profusion les villes campaniennes de ces images de dieux et de héros, le christianisme commençait à se répandre dans l'empire. Saint Paul venait précisément de passer tout près de ces rivages, en se rendant de Pouzzoles à Rome, et l'on a quelques raisons de croire que la coquette et voluptueuse ville que le Vésuve allait engloutir avait reçu la visite de quelques chrétiens (1). Ils prêchaient leur doctrine et célébraient leurs mystères dans ces maisons dont les murs leur rappelaient à tout moment un culte ennemi. La multitude de ces peintures mythologiques nous donne une idée des obstacles qu'avait à surmonter le christianisme. La religion contre laquelle il luttait s'était mise en

(1) On a trouvé une inscription tracée au charbon sur une muraille blanche, où on lit assez distinctement le mot de *Christianus*.

possession de toute l'existence. Il était bien difficile au païen d'oublier ses dieux; il les retrouvait partout, non-seulement dans les temples et sur les places publiques, remplies de leurs images, mais dans sa demeure privée, sur les murs de ces salles et de ces chambres où il vivait avec sa famille, en sorte qu'ils paraissaient se mêler à tous les actes de sa vie intime, et que celui qui les abandonnait semblait rompre en même temps avec tous les souvenirs et toutes les affections du passé. C'est sur ces peintures que s'arrêtaient les premiers regards de l'enfant; il les admirait avant de les comprendre. Elles entraient dans sa mémoire, elles se confondaient avec ces impressions de jeunesse qui ne s'oublient pas. Les pères de l'église ont donc raison de faire remarquer que ce qui donnait alors tant de partisans à la mythologie, c'est qu'elle prenait tout le monde au berceau et presque avant de naître; aussi Tertullien disait-il avec autant de vigueur que de vérité : *Omnes idololatria obstetrice nascimur.*

Nous voilà donc bien informés par le spectacle que nous offrent les peintures de Pompéi de l'importance que la mythologie avait conservée, sinon dans les croyances, au moins dans les habitudes de la vie. Mais quel était le caractère de cette mythologie? De quelle façon et dans quelles aventures ces dieux et ces héros étaient-ils présentés d'ordinaire à leurs adorateurs? Ici encore le catalogue de M. Helbig est fort instructif. Il nous montre que ce sont des histoires d'amour que ces peintres préfèrent à toutes les autres. Jupiter ne paraît occupé, chez eux, qu'à séduire Danaé, Io, ou Léda, et à enlever Europe. La poursuite de Daphné par Apollon est le sujet de douze tableaux; Vénus est représentée quinze fois dans les bras de Mars, et seize fois avec le bel Adonis. Il en est de même des autres divinités, et il n'est guère question, dans toutes ces peintures, que de leurs galanteries. Voilà ce qu'un monde élégant et futile avait fait de la vieille et grave mythologie. Il est vrai de dire qu'elle n'avait pas beaucoup résisté. Une des grandes forces de ces anciennes religions qui ne possédaient pas de livres sacrés, qui n'étaient pas fixées et liées par des dogmes, était de s'accommoder aisément aux opinions et aux goûts de chaque époque. Celle de la Grèce a suffi à tout pendant des siècles; et c'est pour cela qu'elle a vécu si longtemps. Depuis Homère jusqu'aux néo-platoniciens, elle a su prendre toutes les formes : tantôt sérieuse, tantôt folâtre, toujours poétique, elle servit aux artistes à exprimer leurs idées les plus diverses, leurs sentimens les plus contraires; elle permit aux philosophes de revêtir de couleurs brillantes leurs plus profondes doctrines. Au moment dont nous nous occupons, elle se pliait, avec sa fécondité et sa souplesse ordinaires, aux caprices d'une société amie du repos et de la joie, riche, heureuse, assurée du len-

demain par un pouvoir redouté, délivrée des soucis sérieux de la politique, et n'en ayant plus d'autre que de passer gaîment la vie, qui aimait à se représenter elle-même sous la figure de ses dieux et à idéaliser ses plaisirs en les prêtant aux habitans de l'Olympe. Nous trouvons donc un attrait de plus dans les peintures de Pompéi, quand nous songeons qu'elles sont l'image d'une époque et nous aident à la comprendre. — Mais, puisque j'ai parlé tout à l'heure du christianisme et que j'ai fait voir que cette affection qu'on avait gardée pour la mythologie devait être un obstacle à ses progrès, il faut ajouter qu'il pouvait rendre l'obstacle moins sérieux en montrant ce que cette mythologie était devenue et qu'elle n'était plus qu'une école d'immoralité. On pense bien qu'il ne manqua pas de le faire. De savans critiques ont accusé de nos jours les pères de l'église d'ignorance ou de calomnie quand ils se moquent des amours des dieux et qu'ils prétendent que toutes ces aventures qu'on leur attribue ne sont que la glorification des plus honteuses passions de l'homme. Ils répondent que ces fables ont un sens plus profond, qu'elles recouvrent de grandes vérités et ne sont en réalité qu'une explication allégorique des plus importans phénomènes de la nature. On a raison sans doute si l'on songe à la mythologie des époques primitives, mais il est sûr que celle du Ier siècle, au moins dans l'esprit des gens du monde, n'avait plus ce caractère. Ceux qui faisaient peindre dans leurs maisons les amours de Jupiter pour Danaé ou pour Ganymède n'étaient pas des sages qui voulaient exprimer quelque pensée cosmogonique : c'étaient des voluptueux qui désiraient s'exciter au plaisir ou se réjouir les yeux d'une image agréable. Il n'y a plus là la moindre intention de mythe ou d'allégorie; c'est uniquement la vie humaine qui est représentée, et la pensée du peintre ne va pas plus loin que de reproduire des scènes d'amour pour le plus grand plaisir des amoureux. Il n'était donc pas possible de réfuter les docteurs chrétiens quand ils attaquaient avec tant de violence l'immoralité de la mythologie, et ceux qui écoutaient leurs invectives n'avaient qu'à lever les yeux sur les murs de leurs maisons pour reconnaître qu'au fond ils n'avaient pas tort.

Les autres peintures, qui ne rentrent pas dans la mythologie, sont ou des reproductions d'animaux et de nature morte, ou des paysages, ou des tableaux de genre. Ces derniers méritent d'être étudiés séparément. Ce sont ceux qu'on regarde avec le plus de curiosité, quand on parcourt Pompéi : comme ils reproduisent des scènes réelles et des personnages vivans, ils semblent animer pour nous la ville déserte et lui rendre les habitans qu'elle a perdus. Parmi ces tableaux, qui sont nombreux, M. Helbig distingue deux classes différentes et bien tranchées. Dans les uns, le sujet, malgré ce qu'il a d'ordinaire et de commun, est traité d'une ma-

nière plus relevée. On y trouve un certain souci de la composition; les personnages sont opposés l'un à l'autre pour se faire valoir par le contraste. Le peintre cherche avant tout la vérité; mais il ne se refuse pas le droit de l'orner et de l'embellir; il choisit, parmi les aspects divers qu'elle nous offre, ceux qui lui semblent le plus agréables. Ce sont d'ordinaire des femmes qu'il représente, des femmes qui jouent, qui se parent, qui dessinent, qui chantent ou qui écoutent des propos d'amour; il leur donne des attitudes naturelles, mais en même temps gracieuses, et l'on voit qu'il est préoccupé partout de la beauté : c'est de la peinture idéaliste. Dans les autres tableaux, la réalité domine. L'artiste ne se met plus en peine de choisir certains incidens et d'en omettre d'autres, c'est-à-dire de composer. Il prend le sujet tel qu'il est et les personnages comme il les voit; il se plaît à nous montrer des boutiques de boulangers, des ateliers de foulons, des gladiateurs, des athlètes dans leur costume authentique, des scènes d'amour vulgaire, où les femmes sont parées de ces toupets qui étaient à la mode du temps des Flaviens: c'est le triomphe du réalisme. Cette différence, qui frappe dès qu'on y prend garde, n'est pas un accident; elle se retrouve partout, aussi bien dans les tableaux dont le sujet est le plus grossier que dans les autres. M. Helbig fait très justement remarquer que, parmi les peintures que la pudeur du dernier régime avait reléguées dans le musée secret, il est aisé de distinguer des obscénités idéalistes et des obscénités réalistes.

Faut-il en conclure que nous sommes en présence de deux écoles différentes, et que nous avons à Pompéi le spectacle, que nous donnent souvent nos expositions de peinture, d'artistes qui luttent entre eux pour s'attirer la faveur du public par des procédés contraires? M. Helbig ne le pense pas, et il est sûr que, quand on compare les tableaux qui appartiennent aux deux genres opposés, il est difficile de le croire. A côté des diversités qu'on vient de signaler, ils présentent tous des ressemblances frappantes, et l'on peut dire en somme qu'ils se ressemblent beaucoup plus qu'ils ne diffèrent. On est même tenté de faire quelquefois à ces peintres le reproche d'être trop monotones et de ne pas assez éveiller la curiosité par l'imprévu des sujets et la nouveauté de l'exécution. Il y a chez eux des degrés divers de talent, il ne paraît pas y avoir de différence de méthode ou de doctrine. C'est ce qui porte M. Helbig à croire que les deux classes de tableaux qu'il vient de distinguer ont pour auteurs les mêmes artistes, mais qu'ils travaillaient autrement parce qu'ils étaient placés dans des situations différentes.

Ils devenaient franchement réalistes lorsqu'ils étaient mis en face de la réalité. Si le maître de la maison qu'ils devaient décorer était un de ces amateurs enragés de l'amphithéâtre ou du cirque,

qui voulait en avoir sans cesse le spectacle sous les yeux, ou simplement s'il était curieux des scènes de tous les jours, l'artiste les copiait exactement pour lui plaire. Il allait voir les gladiateurs exécuter leurs exercices dans la grande caserne qu'on a découverte près du théâtre, et les reproduisait comme il les avait vus. Il transportait sans plus de façon dans les fresques les personnages qui fréquentaient le forum ou les rues de la petite ville. Soyons sûrs que ces foulons, ces aubergistes, ces boulangers, ces marchands de poissons, qui ornent les murailles des maisons pompéiennes, habitaient les boutiques où l'on retrouve encore leurs ustensiles. Ces femmes demi-nues, dont les cheveux se relèvent sur le front d'une façon si étrange, sont celles mêmes qui vendaient leurs faveurs à très bas prix dans ces cellules étroites qu'on ne laisse pas visiter à tout le monde, et qui contiennent des dessins si grossiers et des inscriptions si brutales. Le peintre avait observé lui-même ces paysans et ces ouvriers avec leur tunique à capuchon, comme nos moines, assis à une table en face d'un verre de vin, qu'il a rendus d'une manière si vivante; il avait vu de ses yeux ce soldat au teint basané, chaussé de larges bottes, couvert d'un ample vêtement, qui dit gaîment au cabaretier en lui tendant son verre : Allons, un peu d'eau fraîche : *Da fridam pusillum*. Ce qui prouve que ce sont bien les gens du pays que l'artiste reproduisait dans ses personnages, c'est qu'ils frappent encore aujourd'hui par leur ressemblance, et qu'on les reconnaît au premier coup d'œil pour les avoir rencontrés sur les places ou dans les boutiques de Naples. Ainsi l'origine de cette classe particulière de tableaux que M. Helbig appelle des peintures réalistes est aisée à trouver : le peintre qui les a faits imitait fidèlement les scènes qu'il avait devant les yeux.

Pour les autres, la question présente plus de difficultés. Elle est pourtant beaucoup plus importante à résoudre, car ils sont plus nombreux que ceux dont je viens de parler; sans compter qu'on peut encore y joindre tous les tableaux qui se rattachent à la mythologie, et dont j'ai dit qu'ils formaient les trois quarts de ceux qu'on a trouvés à Pompéi. Voilà donc un nombre considérable de peintures qui ont à peu près le même caractère, qui semblent faites d'après les mêmes procédés, et dont il s'agit de savoir de quelle source elles peuvent venir.

Je ne crois pas d'abord qu'il y ait lieu de se demander si elles sont l'œuvre d'artistes originaux, qui les ont imaginées tout exprès pour en orner les maisons des villes campaniennes : ce serait une supposition fort peu vraisemblable. Il a bien fallu admettre que les tableaux de genre qui représentent des scènes locales et des personnages du pays ont été créés dans le pays même et pris directement sur la réalité; mais ces tableaux sont peu nombreux, et en général de peu d'impor-

tance. Quant aux autres, qui sont souvent de grandes œuvres et révèlent quelquefois un talent très distingué de composition, il est difficile de croire qu'ils aient été faits pour Herculanum et pour Pompéi. Ces petites villes ne méritaient guère qu'un peintre se mît en si grands frais d'invention pour elles. Ce qui prouve d'ailleurs que ces peintures ne leur étaient pas uniquement destinées, c'est qu'on les a retrouvées aussi dans d'autres pays ; on a découvert ailleurs, surtout à Rome, des restes d'habitations entièrement décorées comme celles des villes de la Campanie (1). Les murs de ces maisons contiennent quelques-uns des plus gracieux tableaux de genre qu'on admire au musée de Naples, et les mêmes sujets mythologiques traités de la même façon; par exemple, l'Io gardée par Argus et délivrée par Mercure qu'on voit dans la maison de Livie, au palais des Césars, ressemble tout à fait aux six ou sept compositions qui rappellent la même aventure à Pompéi. N'est-ce pas la preuve que ces artistes avaient préparé d'avance un certain nombre de tableaux, qu'ils s'étaient exercés à les peindre et qu'ils les reproduisaient partout où l'on avait besoin de leurs services? Mais ces tableaux, pas plus à Rome qu'à Pompéi, ils n'en étaient réellement les créateurs; ils n'en avaient imaginé ni le sujet, ni l'ordonnance. Ce qui permet de l'affirmer, c'est que, dans les scènes de quelque importance, l'invention vaut toujours mieux que l'exécution. Elle témoigne d'une force de conception, d'une habileté à composer, d'un talent enfin qui paraît supérieur à celui de l'artiste obscur qui est l'auteur de la fresque. Il est, je crois, naturel d'en conclure que ce n'est pas le même qui a exécuté la peinture et imaginé le sujet, et que les artistes pompéiens, au lieu de prendre la peine d'inventer, se contentaient le plus souvent de reproduire des tableaux connus, en les appropriant aux lieux auxquels ils étaient destinés. Ainsi s'expliquent la rapidité de leur travail et leur inépuisable fécondité. Comme ils avaient dans leur mémoire et pour ainsi dire au bout de leur pinceau une foule de sujets brillans qu'ils avaient pris à des

(1) Au mois d'avril dernier, en creusant au bord du Tibre pour agrandir le lit du fleuve, on a trouvé, devant les jardins de la Farnésine, les restes d'une charmante habitation romaine. Elle se composait de longs corridors et de quelques chambres, dont l'une surtout avait été remarquablement décorée. Quand on la débarrassa de la boue humide qui la remplissait depuis peut-être dix-huit siècles, les couleurs avaient un éclat extraordinaire. On y remarquait, selon l'usage, des motifs d'architecture peints avec beaucoup d'élégance, des figures très hardiment dessinées, des colonnes reliées entre elles par des guirlandes et des arabesques, et, au milieu, des médaillons qui renferment des scènes de la vie ordinaire, des repas, des concerts, des sacrifices. Ce système de décoration est tout à fait semblable à celui des maisons pompéiennes, si ce n'est qu'il paraît plus soigné et traité par des artistes plus habiles. Ces belles peintures, menacées d'être de nouveau recouvertes par le Tibre, ont été enlevées avec précaution, et provisoirement déposées dans le cloître de Sainte-Françoise Romaine, près du Forum.

maîtres illustres, ils n'étaient pas en peine d'achever rapidement la décoration d'une maison et pouvaient le faire à bon compte. Ils ne travaillaient donc pas de génie, ils peignaient de souvenir; ce ne sont pas des inventeurs, mais des copistes.

C'est probablement la raison qui fait que les connaisseurs et les critiques du Ier siècle traitent si mal la peinture de leur temps. Nous avons à ce sujet l'opinion d'un homme d'esprit, d'un amateur éclairé des lettres et des arts, personnage curieux et plein de contrastes, fort léger dans ses mœurs, très grave dans ses jugemens, qui vivait comme les gens de son époque et affectait de penser comme ceux d'autrefois. Pétrone, dans son roman satirique, imagine que ses héros, de vrais coureurs d'aventures, se promènent un jour sous un portique orné, selon l'habitude, de peintures précieuses. Ils prennent grand plaisir à les regarder, ils veulent en savoir la date, ils cherchent à en comprendre le sujet, et se mettent à en discuter ensemble. Le passé, comme c'est l'usage, les ramène vite au présent, et ils arrivent bientôt à s'entretenir de l'art contemporain. Ils en parlent fort sévèrement; l'admiration qu'ils éprouvent pour les anciens artistes les rend très durs pour ceux de leur siècle. Ils trouvent que les arts sont en pleine décadence, et que c'est l'amour de l'argent qui les a perdus. A ce propos viennent des plaintes que, depuis lors, nous avons entendu bien souvent répéter : Le passé, c'était l'âge d'or; « les beaux-arts y brillaient de tout leur éclat, parce qu'on aimait alors la vertu toute nue... Est-il étonnant qu'ils soient maintenant délaissés quand on voit que les dieux et les hommes préfèrent de beaucoup un lingot d'or à toutes les statues et à tous les tableaux que ces pauvres Grecs, ces fous de Phidias et d'Apelle, se sont donné la peine de faire? » La conclusion, c'est « que la peinture est morte et qu'il n'en reste même plus de trace. » Cette opinion est à peu près celle de Pline l'Ancien, un juge moins prévenu, et en général plus équitable. Il affirme quelque part « que la peinture est en train de mourir, » et dans un autre endroit « qu'elle n'existe déjà plus. » Voilà des arrêts bien rigoureux. Ceux qui viennent de visiter Pompéi ont quelque peine à y souscrire. Quand ils se rappellent ces scènes si habilement composées, ces figures si élégantes, si gracieuses, qu'ils songent que ces tableaux ont été exécutés en si peu de temps, par des artistes inconnus, pour des villes de province, il leur est impossible de croire que l'art fût dans un état aussi désespéré que Pline et Pétrone le prétendent. Mais tout s'explique lorsqu'on se souvient que ces tableaux charmans ne sont après tout que des copies; ils n'ont pas le mérite de l'invention, et c'est dans l'invention que Pétrone et Pline, qui se piquaient d'être des classiques, fai-

saient surtout consister la grandeur de la peinture. Puisqu'elle ne sait plus créer par elle-même et qu'elle ne vit que d'imitation, il leur semble qu'elle est morte. Voilà d'où vient leur sévérité.

Nous ne sommes plus dans la même situation qu'eux. Aujourd'hui que les modèles n'existent plus, ils ne peuvent pas nuire par la comparaison aux imitations qu'on en a faites. Nous ne descendons plus des originaux aux copies, ce qui est toujours très dangereux pour elles; au contraire, ce sont les copies qui nous permettent de remonter aux originaux perdus et de nous figurer ce qu'ils pouvaient être. Ce service qu'elles nous rendent nous dispose d'abord très bien pour elles. Loin de nous plaindre que les artistes pompéiens ne soient pas des génies inventeurs, nous sommes tentés de leur savoir gré de n'avoir presque rien tiré d'eux-mêmes. En se contentant de reproduire les inventions des autres, ils nous reportent vers un des plus grands siècles de l'art antique, que nous ne connaîtrions pas sans eux. Seulement, pour ne pas nous égarer, pour tirer d'eux un profit certain, une première étude est nécessaire : nous devons essayer d'abord de retrouver la source à laquelle ils avaient puisé; il faut arriver à savoir à quelle époque de l'histoire, à quelle période de l'art appartenaient ces peintres dont ils ont copié les tableaux.

Nous pouvons d'abord affirmer sans crainte que les artistes pompéiens n'appartenaient pas à une école qui de quelque manière pût s'appeler romaine. Ils travaillaient dans une ville d'Italie, pour des gens qui étaient fiers de se dire citoyens romains, à une époque où l'on était plus sensible que jamais à la gloire nationale, et cependant ils sont demeurés tout à fait étrangers à l'influence de Rome. Tandis qu'à leurs côtés la sculpture, grecque aussi d'origine, prenait plaisir à peupler les places publiques des images de la famille impériale, eux n'ont jamais songé à peindre les exploits d'Auguste ou de ses successeurs. L'histoire de Rome, cette glorieuse histoire qui faisait l'étonnement du monde, ne les a jamais inspirés. Dans leurs tableaux mythologiques, les sujets sont toujours empruntés à des traditions et à des légendes grecques. Il y avait pourtant à ce moment un grand poème romain, consacré par l'admiration publique, qu'on savait par cœur dans le monde entier, et à Pompéi autant qu'ailleurs, nous en avons la preuve : c'était *l'Énéide* de Virgile. Cet ouvrage, qui se rattache par tant de côtés à l'épopée homérique, n'était pas fait pour déplaire à des artistes grecs. Ils ne se trouvaient pas dépaysés dans un poème où la Grèce est partout présente et dont le héros est emprunté à *l'Iliade*. *L'Énéide* leur offrait à chaque pas des scènes tout à fait semblables à celles qu'ils étaient accoutumés à peindre. Ils n'avaient

donc pas à changer de méthode pour les reproduire et pouvaient devenir romains presque sans sortir de leurs habitudes. Ils ne l'ont pourtant fait que très rarement. Parmi toutes les peintures de Pompéi, il n'y a que cinq tableaux qui semblent inspirés par l'épopée de Virgile; encore l'un deux est-il une caricature. Il représente un jeune singe à longue queue couvert d'une cotte de mailles, embarrassé d'une épée, qui porte un vieux singe sur son épaule et traîne un petit singe par la main : c'est Énée sortant de Troie avec son père et son enfant. Dans les autres, un seul a quelque importance; c'est une imitation très fidèle d'une scène du XIIe livre de *l'Énéide*. Énée, atteint d'une flèche dans le combat, s'appuyant d'une main sur sa javeline, de l'autre sur l'épaule de son fils en pleurs, livre sa jambe au médecin, le vieil Iapyx, qui essaie d'arracher le dard de la blessure. Au-dessus de lui, sa mère Vénus, descendant du ciel, apporte le dictame qui doit le guérir. Ce n'est pas une des bonnes peintures de Pompéi. L'attitude des personnages est embarrassée, l'ensemble manque d'aisance, et l'on voit que, le sujet n'étant pas familier à l'artiste, il ne l'a pas traité avec plaisir. Il semble qu'au moins l'aventure de Didon aurait dû tenter quelques peintres de talent. Macrobe nous dit en effet qu'on l'avait sans cesse reproduite dans les tableaux, les bas-reliefs, les tapisseries, et que les artistes paraissaient préférer ce sujet à tous les autres. Il ne s'agit pas assurément des artistes de Pompéi, car M. Helbig, en cherchant bien, n'a pu trouver que deux tableaux où il fût question de Didon, encore cette attribution est-elle fort incertaine (1). Ce n'est guère, il faut l'avouer, surtout si l'on songe que l'histoire d'Ariane abandonnée par Thésée, qui ressemble tant à celle de Didon, a donné naissance à plus de trente ouvrages dont quelques-uns sont de grande dimension et d'un travail remarquable.

Cette absence à peu près complète de sujets tirés de l'histoire ou des légendes romaines, cette sorte d'affectation de les éviter, même quand ils avaient le mérite d'être embellis et comme préparés pour la peinture par le génie de Virgile, ne peut s'expliquer que par une seule supposition : il faut admettre que les peintres qu'imitaient les artistes pompéiens appartenaient à une école toute grecque, et que cette école florissait avant l'époque où l'influence de Rome a dominé le monde. Ce n'est encore qu'une indication assez vague; pour aller plus loin, pour déterminer d'une façon plus précise le temps où ces peintres vivaient, il faut regarder de

(1) On vient d'en découvrir un autre qui est malheureusement effacé; il n'en reste guère que les pieds des personnages et au-dessous leurs noms. On ne peut pas trop deviner quelle scène l'artiste avait voulu peindre; ce n'est certainement pas celle de la caverne, car il y a des témoins.

plus près et étudier avec plus de détail les peintures mêmes de Pompéi.

Nous avons vu que ces peintures se ressemblent beaucoup entre elles et qu'au premier abord elles paraissent être toutes de la même époque. On en distingue pourtant quelques-unes, en regardant bien, qui diffèrent un peu des autres et semblent se rapporter à des écoles plus anciennes. Tel est, par exemple, le célèbre tableau du *Sacrifice d'Iphigénie*, un des plus beaux qu'on ait découverts à Pompéi, et qui, par un rare bonheur, se trouve être aussi l'un des mieux conservés. Au centre, Iphigénie en larmes, tendant les bras au ciel, est apportée à l'autel par Ulysse et par Diomède. Aux deux extrémités opposées, Agamemnon se voile la face pour ne pas voir la mort de sa fille; Calchas, serrant le couteau dans sa main, semble se préparer tristement à son rôle cruel de sacrificateur. En haut, Diane arrive, dans un nuage léger, avec la biche qui doit être offerte à la place de la jeune fille. Il semble à M. Helbig, juge expert en cette matière, que l'arrangement si régulier du tableau, la correspondance symétrique des personnages, la couleur du fond, les plis des vêtemens rappellent une époque de l'art assez ancienne. Il fait remarquer que les figures sont disposées de telle sorte qu'on n'aurait presque aucune peine pour faire du tableau un bas-relief. Ce qui est plus caractéristique encore, c'est que Diomède et Ulysse sont représentés plus petits qu'Agamemnon et Calchas, d'après cette règle antique et un peu naïve qu'il faut que l'importance des personnages se reconnaisse à leur taille. Tout en présentant ces observations curieuses, M. Helbig ne va pas jusqu'à prétendre que ce beau tableau remonte à une époque très reculée. Il y a dans tous les temps des artistes qui retournent volontiers en arrière, et qui aiment à reprendre les anciennes méthodes et les vieux procédés. Pline, parlant de deux peintres célèbres qui travaillèrent au temple de l'Honneur et de la Vertu, que Vespasien faisait reconstruire, dit de l'un d'eux qu'il ressemblait plus aux anciens : *Priscus antiquis similior*. C'est sans doute un artiste de ce genre qui est l'auteur du *Sacrifice d'Iphigénie*; comme il aimait l'archaïsme, il a conçu et exécuté son tableau à la manière antique, et les peintres pompéiens, selon leur usage, l'ont fidèlement copié.

Mais les exceptions de ce genre sont rares à Pompéi, et l'on peut dire qu'à peu près toutes les peintures y sont de la même école. Cette école, M. Helbig est parvenu à établir, par une suite de raisonnemens et de comparaisons, que c'était celle qui florissait à la cour des successeurs d'Alexandre. C'est donc l'art alexandrin ou *hellénistique* que les artistes pompéiens ont imité et dont leurs peintures peuvent nous donner quelque image.

II.

Qu'il est fâcheux que nous ne possédions pas une histoire complète de la littérature et des arts de la Grèce à l'époque alexandrine! Ce n'est certes pas un temps qui puisse se comparer avec le siècle de Périclès. Le goût s'est étrangement affadi; la subtilité, la recherche, le pédantisme, ont pris la place du naturel; on sent que les jours d'invention facile sont passés et que l'originalité ne s'obtient plus sans efforts. Mais que d'éclat encore dans cette décadence! A côté de défauts choquans, que de rares qualités! que de grâce et de délicatesse dans cette poésie prétentieuse! que d'audace et de nouveauté dans ces spéculations téméraires! Partout enfin, dans la critique, dans la philosophie, dans les sciences exactes, dans les beaux-arts, que d'idées agitées, que d'horizons nouveaux entrevus! Cette dernière fécondité de l'esprit grec, qui se rajeunit au moment où il semblait épuisé de produire, est un spectacle curieux qui mérite d'attirer l'attention de tous les amis des lettres. Mais elle a encore pour nous un autre intérêt. Songeons que les Romains n'ont été en relation directe avec l'Orient qu'après la mort d'Alexandre. C'est alors « que les vaincus mirent la main sur leurs fiers vainqueurs » et que la Grèce les conquit en leur communiquant sa littérature et ses arts. C'est aussi à ce moment qu'il importe de l'étudier pour savoir ce qu'elle a pu donner au monde occidental par l'intermédiaire de Rome et ce qui est entré d'elle dans le grand courant de notre civilisation. Cette question a trop d'importance pour ne pas tenter les savans de tous les pays. Aussi plusieurs des travaux que vient de publier l'Allemagne sont-ils dirigés de ce côté. Il y a quelque temps, nous étions conduits, en analysant l'ouvrage de M. Rohde sur le roman grec, à parler de la littérature alexandrine d'où il est sorti (1). Le livre de M. Helbig nous y ramène aujourd'hui. Pour nous faire comprendre le caractère des peintures de Pompéi, qui ne sont que des copies d'une école hellénistique, il est forcé d'étudier les conditions nouvelles dans lesquelles l'art s'est trouvé après Alexandre : suivons-le dans ces intéressantes recherches.

Je ne crois pas qu'il y ait d'autre exemple d'une révolution aussi rapide et aussi durable que celle qui fut opérée par les victoires d'Alexandre. Quelques années lui suffirent, non-seulement pour vaincre l'Orient, mais pour le transformer. Ce qui est plus étonnant encore dans cette courte et décisive expédition, c'est que le vainqueur en sortit presque aussi changé que le vaincu; en sorte

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1879.

qu'on peut dire qu'après la mort du roi de Macédoine une ère nouvelle commença pour le monde. De ses anciennes qualités, qui avaient fait sa gloire, la Grèce en perdit quelques-unes et en garda d'autres. Elle ne cessa pas de cultiver les arts, et même le goût qu'elle avait toujours éprouvé pour eux sembla devenir plus vif encore. Alexandre s'était honoré de l'amitié de Lysippe et d'Apelle; ses successeurs, continuant la tradition, aimèrent à s'entourer d'artistes, et quelquefois ils devinrent artistes eux-mêmes. Attale III, le dernier roi de Pergame, modelait en cire et ciselait en airain. Antiochus Épiphane se reposait des fatigues de la royauté dans l'atelier d'un sculpteur. Rien ne leur coûtait pour posséder les statues ou les tableaux qui les avaient charmés. Ils payaient aux artistes des sommes insensées. Un de ces princes proposa aux Cnidiens, qui étaient fort obérés, de se charger de toutes leurs dettes s'ils voulaient lui céder l'Aphrodite de Praxitèle. Un autre, dans la vente que faisait Mummius du butin de Corinthe, poussa le Bacchus d'Aristide jusqu'au prix de 100 talens (500,000 francs). Mummius, qui n'en croyait pas ses oreilles, jugea qu'un tableau qu'on voulait payer si cher devait être une merveille, et il garda le Bacchus pour Rome. La passion furieuse de ces amateurs couronnés ne connaissait pas de limites ni d'obstacles. Rien ne leur était sacré quand il s'agissait de conquérir un bel ouvrage. Ce sont eux qui ont enseigné aux proconsuls romains le moyen de se former une riche galerie aux dépens des divinités les plus respectées : ils ont été véritablement les maîtres de Verrès. Dans les guerres continuelles qu'ils se faisaient entre eux, les trésors des dieux n'étaient pas plus en sûreté que ceux des rois. Prusias Ier, quand il envahit le territoire de Pergame, ne se fit aucun scrupule d'enlever d'un sanctuaire vénéré la statue de Vulcain, œuvre célèbre de Phyromaque. De son côté, Ptolémée Évergète, dans son expédition d'Asie, sous prétexte de reprendre les images sacrées que Cambyse avait emportées d'Égypte, pénétrait dans les temples et prenait tous les objets d'art qui s'y trouvaient. C'est ainsi que tant de chefs-d'œuvre s'entassèrent dans les palais de Pergame, d'Antioche et d'Alexandrie. Ils n'y devaient pas rester, car les généraux romains à leur tour, instruits par l'exemple des rois grecs, firent main basse sur ce riche butin et l'apportèrent à Rome pour en orner leurs triomphes.

Des princes et des rois ces goûts descendirent bientôt aux simples particuliers. La succession d'Alexandre, comme on sait, fit naître des troubles et des guerres sans fin. Jamais le pouvoir ne fut disputé avec plus d'ardeur, plus facilement conquis et plus tôt perdu qu'alors. Dans ces époques agitées, les grandes fortunes se font et se défont vite. Aussi ces parvenus qui se souvenaient de la veille et craignaient le lendemain s'empressaient-ils de jouir de

leurs richesses éphémères. La comédie de Ménandre a popularisé le type de ces soldats d'aventure qui venaient dévorer en quelques jours, chez les courtisanes d'Athènes, l'argent qu'ils avaient gagné à la cour des souverains de l'Orient. Elle aime à les montrer bien reçus de leurs maîtresses et flattés par leurs parasites tant que durent les dariques ou les philippes d'or, puis chassés et raillés quand ils n'ont plus rien dans leur bourse. Parmi ces enrichis, il y en avait qui faisaient de leur fortune un meilleur usage : ils imitaient leurs maîtres et achetaient des tableaux ou des statues pour en orner leurs maisons.

C'était une nouveauté. M. Helbig pense que, dans la grande époque de l'art, les artistes ne travaillaient guère pour les particuliers. On nous dit sans doute qu'Agatharcus décora la maison d'Alcibiade, mais Alcibiade ne pouvait pas passer pour un citoyen comme les autres. D'ordinaire les peintres gardaient leur talent pour le public. Ils couvraient les vastes murailles des portiques de scènes empruntées aux vieilles légendes et aux poèmes d'Homère, ou ils composaient des tableaux qui devaient être placés dans des temples. Peut-être leur aurait-il semblé que c'était humilier l'art que de le faire servir aux plaisirs d'un seul homme. Pline au moins le laisse entendre, et il ajoute en termes magnifiques que leurs tableaux, au lieu d'être enfermés dans une maison où quelques privilégiés pénètrent à peine, avaient la ville entière pour demeure, que tout le monde pouvait les contempler, et qu'un peintre alors appartenait à tout l'univers : *pictor res communis terrarum erat.* Mais il semble que, quand les cités grecques perdirent leur liberté, sous Alexandre, leurs habitans se soient un peu détachés d'elles. On se sentait moins obligé envers la république depuis qu'elle ne donnait plus aux citoyens les mêmes droits et qu'on intervenait moins directement dans ses affaires; on en était moins fier, on ne se souciait plus autant de l'embellir, on songeait moins à elle et plus à soi; l'argent qui n'était plus destiné aux monumens publics, on le garda pour décorer sa maison, dont on fit le centre de son existence. Les peintres naturellement flattèrent ce goût nouveau, dont ils devaient profiter. « On peut distinguer, dit Letronne (1), deux momens principaux dans l'histoire de l'art grec : celui pendant lequel il fut consacré uniquement à entretenir la foi religieuse par les images des dieux et la peinture de leurs bienfaits, à réveiller le patriotisme des citoyens par le spectacle toujours vivant des grandes actions de leurs ancêtres, où, par conséquent, chaque production de l'artiste avait sa destination et sa place marquée d'avance, et celui où l'art

(1) Dans ses *Lettres d'un antiquaire à un artiste.*

ne fut plus, pour ainsi dire, que de commande, où ses productions devinrent des objets de luxe, mis sur la ligne des raretés, assimilés aux produits de l'industrie, recherchés moins comme beaux que comme chers, et furent entassés dans les palais des rois et des riches, pour le vain plaisir des yeux. » Dès lors l'artiste perdit le goût de ces grandes peintures qui étaient faites pour un monument déterminé, qui devaient répondre à la destination et à l'architecture de l'édifice, qui en reproduisaient le caractère et ne se comprennent qu'à la place qu'elles occupent. Il travailla dans son atelier selon ses caprices à des sujets de son choix, sans s'inquiéter de ce que deviendraient ses tableaux, ou plutôt sûr d'avance qu'il se trouverait toujours un riche amateur qui les paierait cher et qui en ferait l'ornement de sa demeure. C'est ainsi qu'à la place des grandes fresques ou des vastes toiles destinées aux monumens publics, on commença à peindre ce que M. Helbig appelle avec justesse des tableaux d'appartement (*cabinetsbilder*), comme on dit la musique de chambre pour l'opposer à celle de théâtre ou d'église. Ils devaient être accrochés le long des murailles dans les maisons particulières, et devinrent, selon Cicéron, une sorte de besoin et comme un luxe indispensable pour ceux qu'on appelait les heureux du monde.

M. Helbig a fort bien montré, et c'est peut-être la meilleure partie de son livre, que le système de décoration de Pompéi découle de cet usage. Quoi qu'on ait prétendu, il n'a rien de commun avec la grande peinture monumentale appliquée aux parois des temples ou des portiques dans la première époque de l'art grec. Il suffit, pour s'en convaincre, d'étudier la manière dont les scènes mythologiques ou autres, qui ornent les maisons campaniennes, sont disposées sur les murailles. En général, elles n'en couvrent qu'une partie; elles sont placées au milieu d'une décoration d'architecture destinée à les faire ressortir, distribuées dans des compartimens réguliers, et très souvent entourées d'un cadre qui paraît s'appuyer sur la cimaise ou reposer sur des consoles. On voit que l'artiste a voulu faire une sorte de trompe-l'œil, et donner l'impression à ceux qui regardent que ces peintures étaient des tableaux véritables. Ce système de décoration ne s'explique que lorsqu'on songe aux habitudes et aux goûts de l'époque alexandrine dont nous venons de parler. On a vu que c'était devenu une sorte de fureur chez les grands personnages de suspendre des tableaux précieux aux murs de leurs maisons. Mais c'est un luxe qui se paie cher, et tout le monde ne peut pas se passer d'aussi coûteuses fantaisies. Il fallait être un roi d'Égypte ou de Syrie, ou tout au moins un puissant ministre ou un général redouté, avoir longtemps pressuré les peuples et pillé sans scrupule les pays voisins, pour se faire construire

de ces salles immenses que les historiens décrivent avec admiration, soutenues par cent pilastres ou cent colonnes de marbre, avec des statues merveilleuses devant les colonnes et des tableaux de maîtres dans l'intervalle. Les bourgeois s'en tiraient à meilleur compte : ils faisaient peindre à fresque sur leurs murailles de faux pilastres qui encadraient de faux tableaux, et dans leur petite maison, en regardant les murs de leur péristyle, ils éprouvaient sans doute un plaisir semblable à celui des rois ou des grands seigneurs, quand ils se promenaient dans leurs palais, au milieu de chefs-d'œuvre. La fresque était donc un moyen économique, à l'usage des petites gens, pour imiter l'exemple des riches. Comme elle demande une exécution rapide et qu'on y souffre des imperfections de détail, les artistes en profitèrent pour travailler plus vite, ils purent produire à meilleur marché, et l'art devint une industrie. Pétrone dit que « c'est l'audace des Égyptiens qui a inventé cette imitation en raccourci du grand art : *Aegyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam invenit ;* » et cette opinion est très vraisemblable. Il est naturel que le pays où l'on avait sans cesse en spectacle le luxe irritant des grands personnages soit celui même où l'on a cherché à se procurer à moins de frais quelques-unes de leurs jouissances. Pétrone ajoute que l'usage de ce procédé commode a perdu la peinture. C'est aussi ce qu'il est aisé de comprendre : les pauvres, ou, si l'on veut, les moins aisés, l'avaient imaginé pour imiter de quelque façon l'exemple que leur donnaient les riches ; les riches à leur tour ne tardèrent pas à l'emprunter aux pauvres. Comme les peintres de fresque arrivaient par l'habitude à une exécution assez satisfaisante, on finit par se contenter des copies qu'ils faisaient des tableaux célèbres, et la peinture originale ne fut plus encouragée. De là, la colère des critiques et des connaisseurs : M. Helbig fait remarquer que Pline et Pétrone s'expriment au sujet de « cette invention égyptienne » du même ton que certains amateurs de nos jours parlent de la photographie, qu'ils accusent de perdre l'art véritable.

Tout du reste confirme l'origine que M. Helbig attribue aux fresques d'Herculanum et de Pompéi. Les tableaux dont elles sont des copies devaient bien être du temps des successeurs d'Alexandre ; ils en portent clairement la marque, ils en ont tous les caractères. Un des grands changemens qui se fit alors dans le monde grec, c'est que la monarchie remplaça presque partout la république. Autour du monarque et de sa femme se réunirent des officiers, des ministres, des serviteurs, des poètes, des artistes ; une cour enfin se forma, et, comme il arrive toujours, l'influence de la cour se fit bientôt sentir dans les mœurs publiques. Elles devinrent plus polies, plus élégantes, plus raffinées. On prisa par-dessus tout la dis-

tinction des manières, les agrémens de l'esprit, la finesse des entretiens, les plaisirs délicats de la société. Il est de règle que l'amour soit le grand intérêt des réunions mondaines où les deux sexes sont rassemblés : aussi prit-il beaucoup d'importance dans la société, et par suite dans la littérature de ce temps. La poésie va désormais en vivre, et les arts imiteront la poésie. Mais l'amour, comme le peignent d'ordinaire les artistes alexandrins, n'est pas cette passion furieuse qu'Euripide a représentée dans *Phèdre*. M. Helbig a raison de dire que leur peinture ne s'inspire plus de l'épopée, comme celle de Polygnote, ou même de l'ancien théâtre tragique : elle emprunte plutôt ses sujets à l'idylle et à l'élégie, genres favoris de la poésie hellénistique. L'amour est chez elle un mélange de galanterie et de sentimentalité. Elle aime à représenter les déesses et les héroïnes que désole quelque infortune amoureuse : OEnone abandonnée par Pâris, Ariane sur la côte de Naxos, suivant des yeux le navire qui emporte son amant, Vénus qui regarde mourir dans ses bras le chasseur Adonis sont les sujets favoris de ces peintres. Mais ils ont grand soin que la douleur de ces belles délaissées ne nuise pas à leur beauté. Leur désespoir a des attitudes très élégantes; elles sont inconsolables, mais parées; elles portent des colliers, de doubles bracelets, et leurs cheveux sont enfermés dans des filets d'or. Il est rare d'ailleurs qu'il n'y ait pas, dans un coin du tableau, quelque petit Amour qui donne un air plus riant à la scène, quand elle menace de devenir trop sévère. Les Amours sont encore plus nombreux dans les fresques de Pompéi que dans les tableaux de Watteau, de Boucher et des autres artistes de notre XVIIIe siècle. Ils forment le cortège ordinaire de Vénus; ils l'aident à se parer, lui présentent ses bijoux et tiennent le miroir où elle se regarde. Ils l'amènent à Mars qui l'attend; ils entourent Adonis blessé, soutiennent son bras, écartent ses vêtemens, portent sa houlette et sa lance. C'est un Amour encore qui conduit Diane dans la caverne d'Endymion et lui montre le bel adolescent endormi. Quand OEnone essaie de retenir par son désespoir son époux infidèle qui va la quitter, Pâris est indifférent à ses reproches et semble à peine l'écouter : je le crois bien; l'artiste a représenté derrière lui un Amour qui se penche à son oreille d'un air caressant, et l'entretient sans doute de sa nouvelle passion. Dans ces divers tableaux, les Amours ne sont que des accessoires; il y en a d'autres où ils forment le tableau tout entier. On nous les montre tout seuls et livrés aux occupations qui sont ordinairement le partage de l'homme. Ils dansent, ils chantent, ils jouent, ils festinent; le fouet levé, ils conduisent un char traîné par des cygnes, ou essaient à grand'peine de diriger un attelage de lions (1). Ils font la vendange, ils écrasent

(1) Ces tableaux rappellent ceux qui représentent ces chars traînés par un perro-

le blé dans un moulin, aidés par de jolis petits ânes qu'ils mènent avec des guirlandes de fleurs. Ils vendent, ils achètent, ils chassent, ils pêchent à la ligne, et cette distraction paraît si bien à nos peintres un plaisir divin qu'ils l'attribuent plusieurs fois à Vénus elle-même. Un des plus agréables tableaux et des plus connus, dans ce genre précieux et coquet, est celui de *la Vendeuse d'Amours*. Une vieille femme vient de prendre un petit Amour dans une cage et le tenant par les ailes le présente à une jeune fille qui veut l'acheter. Celle-ci ne paraît pas être tout à fait à ses débuts, car elle tient déjà un autre Amour sur ses genoux; elle n'en regarde pas moins avec beaucoup de curiosité celui qu'on va lui vendre et qui tend joyeusement les mains à sa nouvelle maîtresse.

J'ai déjà dit un mot de ce que devint la mythologie dans la nouvelle école de peinture; on a vu que les vieux mythes perdirent leur sens profond et sérieux. Un des procédés ordinaires de ces peintres, quand ils reprennent les sujets auxquels l'art ancien avait donné une grandeur idéale, c'est de les ramener autant qu'ils le peuvent à des proportions humaines; ils se plaisent à effacer tout à fait la distance qui sépare les dieux des hommes et à traiter les légendes héroïques comme des aventures de la vie de tous les jours. On voit bien qu'en peignant les amours des dieux l'artiste a toujours sous les yeux ce qui se passait à la cour des Séleucides ou des Ptolémées. Dans le fameux Jugement, Vénus, qui veut être préférée, coquette avec Pâris comme une femme du monde. Tandis que Polyphème, assis sur le bord de la mer, chante ses douleurs sur sa lyre, on voit arriver sur un dauphin un Amour qui lui apporte une lettre de Galatée. Mars et Vénus sont des amoureux prudens qui ne veulent pas être découverts pendant qu'ils se livrent à leurs doux entretiens; une peinture de Pompéi les montre qui, pour être avertis de l'approche des indiscrets, ont soin de se faire garder par un chien. Voilà une façon bien vulgaire d'introduire la vie réelle dans les légendes héroïques. Tout ce qu'avaient conservé d'un peu rude et d'antique ces vieilles histoires se trouve adouci, ou, si l'on veut, affadi dans les peintures pompéiennes. La tradition voulait que Narcisse fût mort en se mirant dans un ruisseau; mais un ruisseau aurait paru sans doute trop rustique à ces délicats; on l'a remplacé par un bassin élégant que remplit un Amour en versant l'eau d'un vase à long col.

Le caractère de cette peinture indique clairement son âge : c'est bien l'art alexandrin que nous avons sous les yeux; mais est-il sûr que cet art soit fidèlement reproduit dans les fresques de Pompéi, et jusqu'à quel point peut-on se servir d'elles pour le juger? C'est

quet et conduits par un papillon, fantaisies charmantes, tout à fait grecques, et qui semblent inspirées des plus gracieuses imaginations de Platon.

une question délicate que M. Helbig a traitée avec beaucoup d'intérêt. Il montre d'abord, par l'étude des conditions mêmes de la peinture à Pompéi, qu'il devait y avoir entre l'original et les copies des différences inévitables. Les maisons pompéiennes sont en général petites, l'espace que l'architecte livrait au peintre n'avait pas ordinairement beaucoup d'étendue et ne comportait guère ce que les Grecs appelaient la « mégalographie. » La dimension a beaucoup d'importance dans les arts, et souvent les grands sujets, quand on les enferme dans un cadre trop étroit, deviennent des tableaux de genre. C'est ce qui arrive à Pompéi, où les fresques ne sont ordinairement que des réductions de compositions plus larges et plus vastes. Ajoutons que, si ces fresques nous paraissent manquer un peu de variété, la faute n'en est pas tout à fait imputable à l'école alexandrine d'où elles procèdent. Parmi les innombrables sujets que leur livrait cette école, les artistes pompéiens étaient forcés de choisir. Ils prenaient plutôt les scènes riantes et gaies et fuyaient celles qui étaient trop lugubres. « Une peinture violente bouleverse l'âme, » disait Sénèque. Ces bons bourgeois qui voulaient vivre joyeusement, dans ce pays heureux, au pied des pentes verdoyantes du Vésuve, n'auraient pas aimé qu'on leur mît sous les yeux toutes les horreurs de l'antique mythologie. Les crimes de la famille d'Agamemnon, la mort d'Hippolyte, déchiré par les ronces du chemin, avaient donné lieu, nous le savons, à des tableaux célèbres de peintres alexandrins. Nous ne les retrouvons plus à Pompéi. Ils n'étaient pas à leur place dans ces salles réservées aux joies calmes de la famille. Quand les artistes pompéiens se hasardent à peindre quelque scène moins plaisante, le plus souvent ils la modifient. Dircé attachée à un taureau furieux, Actéon dévoré par ses chiens, ne sont plus chez eux que des prétextes pour des études de femmes nues ou d'agréables paysages. Voilà pour l'invention et le choix des sujets; l'exécution présente encore plus de différences. Lorsqu'on reproduit un tableau dans une fresque, inévitablement on le dénature. La fresque ne comporte pas au même degré cette finesse de traits, cette perfection de détails, qui étaient les principales qualités des maîtres alexandrins. Du reste, ces qualités n'étaient pas celles que recherchaient surtout les peintres de Pompéi; on peut même soutenir qu'ils n'en avaient pas besoin. Aujourd'hui que les maisons pompéiennes n'ont plus de toits, nous voyons leurs tableaux sous la lumière d'un soleil éclatant qui en fait ressortir les moindres défauts. Mais ils n'étaient pas faits pour ce grand jour. Les salles où ils étaient placés ne s'éclairaient ordinairement que par la porte, et même on avait pris des précautions pour que la lumière qui inondait l'atrium ne pénétrât pas toute par cette unique ouverture. Des voiles tendus

d'une colonne à l'autre faisaient de l'ombre devant ces chambres où les habitans passaient les heures chaudes de la journée. Dans cette demi-obscurité, les imperfections de détail ne paraissaient pas, et les artistes pouvaient sans inconvénient négliger quelques-uns des mérites des modèles qu'ils imitaient.

Malgré ces réserves, qu'il était indispensable de faire, on peut admettre sans témérité que les fresques d'Herculanum et de Pompéi donnent une idée assez juste de la peinture alexandrine. M. Helbig en est si convaincu qu'il essaie de retrouver dans ces copies incomplètes quelques-uns des tableaux célèbres dont les critiques anciens nous ont vanté la beauté. C'est une entreprise qui peut sembler d'abord un peu hasardeuse; mais il ne faut pas oublier que, si ces tableaux sont aujourd'hui perdus, il nous reste au moins d'eux quelques souvenirs. Ils sont mentionnés brièvement chez les écrivains qui nous ont transmis l'histoire de la peinture antique : il est rare que les poètes, surtout ceux de l'Anthologie, n'aient pas consacré quelques vers à les décrire; on en trouve des imitations plus ou moins exactes dans les bas-reliefs et sur les vases; enfin, ce qui est plus important, ils ont dû être plusieurs fois reproduits sur les murailles des villes de la Campanie. En rapprochant ces copies diverses et les contrôlant par les renseignemens que les critiques et les poètes nous donnent, on aperçoit ce que chaque artiste a pris à l'original, et l'on arrive à le reconstruire au moins dans son ensemble et ses grandes lignes. C'est ainsi que, par un effort de science et de sagacité, M. Helbig nous rend deux tableaux fameux de Nicias, l'*Andromède* et l'*Io*. Le premier est reproduit deux fois à Pompéi dans des proportions qui n'y sont pas ordinaires; l'autre ne l'est qu'une fois, mais on l'a fort heureusement retrouvé dans la maison de Livie, au Palatin. Ce sont deux belles peintures, qui paraissent faites pour se correspondre et qui se ressemblent assez pour qu'on les croie de la même main. Les copistes doivent avoir conservé l'ordonnance générale et les principales qualités du modèle; ils nous permettent donc de nous figurer ce que devaient être ces deux ouvrages du grand artiste athénien, qui, selon Pline, excellait à peindre les femmes. C'est ce qui nous arrive aussi à propos d'un tableau encore plus célèbre que ceux de Nicias. Deux petites fresques de Pompéi représentent Médée au moment où elle va tuer ses enfans. Les savans sont d'accord pour admettre que ce sont des imitations d'un chef-d'œuvre de Timomaque, mais des imitations assez imparfaites. A côté de Médée, ces peintres ont placé ses deux fils qui jouent aux dés sous la surveillance de leur pédagogue. Ce détail dramatique, ce contraste saisissant entre la joie insouciante des enfans et les préoccupations terribles de la mère,

appartient évidemment au tableau original. Le reste, dans les fresques pompéiennes, est moins heureux; la figure de Médée surtout manque de caractère. Heureusement on a trouvé à Herculanum une Médée de dimensions plus vastes, et qui révèle un talent plus sûr. Cette fois elle est représentée seule, et sans ses enfans, la bouche entr'ouverte, les yeux égarés; ses doigts serrent la poignée de l'épée d'un mouvement convulsif : elle paraît en proie à une indicible douleur. Cette figure, l'une des plus belles qui nous reste de l'antiquité, est certainement d'un peintre de génie, les copistes de Pompéi ne l'auraient pas imaginée, on y trouve la main du maître. De cette façon, en plaçant auprès de la Médée d'Herculanum le groupe des enfans que nous donnent les fresques pompéiennes, nous sommes sûrs d'avoir tout le tableau de Timomaque (1).

C'est donc toute une époque importante de l'art grec qui s'est conservée pour nous dans ce coin de l'Italie. Le plaisir que nous prenons à voir ces tableaux augmente quand nous songeons qu'ils représentent seuls une grande école de peinture; ce qui ne veut pas dire assurément qu'ils n'ont pas d'autre intérêt que de nous rappeler des chefs-d'œuvre perdus et qu'ils sont indignes d'être étudiés pour eux-mêmes. Je crains qu'à force de répéter les mots d'imitateurs et de copistes, nous n'ayons trop rabaissé le mérite de ces artistes inconnus. On ne leur rend pas justice quand on se contente de les appeler des décorateurs et qu'on les compare surtout aux décorateurs de nos jours. Ils imitaient sans doute, mais avec une certaine indépendance; ils n'étaient pas tout à fait les esclaves de leurs modèles; ils les interprétaient librement et n'hésitaient pas à les modifier d'après les conditions des lieux qu'ils avaient à peindre ou l'humeur du maître qu'il fallait contenter. Ce qui le prouve d'une manière certaine, c'est qu'on trouve à Pompéi un grand nombre de répliques, évidemment faites sur le même original, et qui ne se ressemblent jamais entre elles. Il entrait donc dans le travail de ces artistes quelque chose de personnel qui entretenait leur talent, qui les empêchait d'être de simples manœuvres et en faisait des peintres véritables. C'est ce qui les rendait capables d'inventer par eux-mêmes quand il en était besoin. Ils le faisaient rarement, étant forcés de travailler vite et trouvant plus expéditif d'emprunter aux autres que de se donner la peine d'imaginer. Nous avons vu pourtant qu'ils avaient pris quelquefois leurs inspirations dans les scènes dont ils étaient témoins et créé des tableaux de genre d'une inimitable vérité. Mais qu'ils inventent ou qu'ils imitent,

(1) On a la preuve que la *Médée* d'Herculanum, destinée à décorer un pan de mur très étroit, avait été détachée d'une fresque plus vaste. Le tableau dont elle faisait primitivement partie devait très probablement contenir les enfans et leur précepteur.

ils font tout avec une aisance, une grâce, une rapidité d'exécution, une sûreté de main que nous ne pouvons nous empêcher d'admirer. Notre admiration redouble quand nous nous souvenons qu'ils travaillaient pour les bourgeois d'une petite ville, quand nous songeons surtout que, dans tout le monde romain, on devait avoir les mêmes goûts qu'à Pompéi et qu'il devait se trouver partout des artistes capables des mêmes ouvrages. C'est ce qui étonne et confond notre esprit. Les historiens nous disent qu'il n'y avait plus alors de peintres de génie, mais les peintures de Pompéi nous montrent que jamais les peintres de talent n'ont été plus nombreux. Nous nous vantons aujourd'hui de mettre l'aisance à la portée du plus grand nombre et de populariser le bien-être; c'est un grand bienfait. Au Ier siècle, on avait fait quelque chose de semblable pour les arts. Grâce à ces procédés commodes qui permettaient d'en répandre les chefs-d'œuvre, ils avaient cessé d'être le privilège de quelques-uns pour devenir le plaisir de tout le monde.

III.

M. Helbig, en étudiant de près les peintures pompéiennes, n'a pu s'empêcher de remarquer combien elles ressemblent à certaines poésies de la grande époque des lettres latines, surtout à celles des élégiaques ou des didactiques qui chantent la mythologie et l'amour. Ces ressemblances sont en effet très frappantes. Chez les poètes, comme chez les peintres, les mêmes sujets se reproduisent sans cesse, et ils sont traités d'une façon presque semblable. Les uns et les autres aiment à exprimer les mêmes sentimens; ils recherchent les mêmes qualités et n'évitent pas les mêmes défauts. Faut-il en conclure que les peintres se sont inspirés des poètes et qu'ils ont pris dans leurs ouvrages le sujet de leurs tableaux? Nous avons vu qu'il n'en est rien, et M. Helbig a victorieusement démontré qu'ils sont demeurés presque entièrement étrangers à la littérature de Rome. Doit-on croire au contraire que ce sont les poètes qui ont imité les peintres? Cette supposition ne serait pas beaucoup plus vraisemblable, et dans tous les cas elle est inutile. Nous avons un moyen plus simple de tout expliquer : s'ils se ressemblent, c'est qu'ils puisaient à la même source; peintres et poètes travaillaient sur les mêmes modèles, ils étaient les élèves des maîtres d'Alexandrie, et voilà comment ils pouvaient arriver à se rencontrer, même sans se connaître.

On sait que les Romains ne possèdent pas une littérature vraiment originale et qu'ils ont toujours vécu d'emprunt. Ils imitèrent d'abord la poésie classique des Grecs, c'est-à-dire celle qui a fleuri depuis Homère jusqu'à l'époque d'Alexandre. C'était, il faut l'avouer,

bien choisir leurs modèles; mais je ne crois pas qu'on doive leur faire trop d'honneur de leur préférence : ils n'étaient guère en état, dans ces temps reculés, de distinguer l'ancienne littérature grecque de la nouvelle, et les écrivains du siècle de Périclès de ceux qui vivaient à la cour des Ptolémées; peut-être même n'ont-ils jamais fait très nettement cette distinction, et l'on est surpris de voir leurs critiques les plus éclairés parler plus tard d'Apollonius de Rhodes à peu près comme d'Homère, d'Aratus comme d'Hésiode, de Callimaque comme de Pindare. Le choix qu'ils firent alors s'explique moins par la finesse de leur goût que par les circonstances. Les vieux poètes grecs, quoiqu'un peu effacés dans le monde par la gloire d'écrivains nouveaux, continuaient à régner sans partage dans les écoles. Les grammairiens les expliquaient à leurs élèves et ils faisaient le fond de l'éducation publique. Comme les Romains connurent d'abord la Grèce par l'intermédiaire des professeurs qui venaient élever leurs enfans, ils furent naturellement amenés à admirer et à imiter les écrivains qu'on imitait et qu'on admirait dans les écoles, c'est-à-dire ceux de l'âge classique. Il faut dire aussi que, par leur grandeur et leur simplicité, ces vieux poètes convenaient à un peuple énergique et jeune, qui était en train de conquérir le monde. Malheureusement les mâles vertus des premiers Romains ne résistèrent pas à leur fortune, et au moment où elles commençaient à s'altérer, le progrès même de leurs conquêtes les mit en relation plus directe avec les Grecs. Après avoir connu la Grèce dans les écoles et par les livres, ils allèrent la voir chez elle et prirent l'habitude de la parcourir. A Athènes, à Pergame, à Alexandrie, dans ces grandes villes qu'ils visitaient si volontiers, et dont plusieurs avaient été les capitales de royaumes puissans, ils trouvaient une société éclairée, polie, spirituelle, dans laquelle ils étaient heureux de vivre, une littérature différente de celle que leurs maîtres leur avaient enseignée, et qui du premier coup les charma. Le temps était favorable à cet art nouveau : il était né dans un monde de gens délicats et raffinés, amis du plaisir et du repos, et qui avaient renoncé sans chagrin aux joies sérieuses de la liberté pour en éviter les périls; il avait fleuri dans le voisinage des cours, sous la protection des souverains qui le regardaient comme une des plus belles décorations de leur pouvoir; le succès qu'il obtint à Rome dans la seconde moitié du VII[e] siècle semblait bien montrer que la république était malade, qu'il s'établissait de nouvelles habitudes qui annonçaient l'avènement d'un autre régime, et que, dès l'époque de Sylla, on était prêt pour César. C'est en vain que quelques amis du passé résistèrent : Cicéron se plaignit amèrement de « ces amoureux d'Euphorion, » qui osaient railler Ennius et lui préféraient un bel esprit d'Alexandrie. Lucrèce aussi resta

fidèle aux anciens poètes, les reconnut pour ses maîtres et se plut à imiter leurs vers vigoureux et sobres; mais la nouvelle école avait pour elle ce qui donne le succès, la jeunesse et les femmes. Ces belles affranchies, qui régnaient dans les réunions du monde et gouvernaient les hommes politiques, aimaient à répéter les vers de Calvus et de Catulle. Dès lors l'imitation des alexandrins se glisse chez presque tous les poètes; elle domine surtout chez Ovide et chez Properce, qui se proclame sans détour l'élève de Callimaque et de Philétas.

Voilà pourquoi les élégiaques romains se sont si souvent rencontrés avec les peintres de Pompéi. Ces ressemblances ne sont pas de simples curiosités qu'il est agréable de noter au passage : M. Helbig pense qu'il y a un intérêt sérieux à les signaler, et qu'elles peuvent nous aider à mieux connaître la littérature du siècle d'Auguste. Comme les poètes d'Alexandrie sont perdus, il est difficile de dire jusqu'à quel point ceux de Rome les avaient fidèlement reproduits et de distinguer ce qu'ils leur empruntent de ce qui leur appartient. Pour le savoir, comparons-les aux peintures de Pompéi : quand leurs descriptions rappelleront fidèlement quelque tableau pompéien, nous en conclurons que le peintre et le poète avaient sous les yeux un modèle commun et qu'ils sont tous deux des imitateurs.

Nous ignorons à qui Catulle doit le plus beau de ses poèmes, celui où il dépeint Ariane abandonnée par Thésée et consolée par Bacchus. M. Riese pense qu'il l'a traduit de Callimaque, mais il n'en a pas donné de preuve certaine; ce qui est sûr, c'est que ce sujet se trouve fort souvent reproduit sur les murailles de Pompéi ou d'Herculanum, et que par conséquent il devait être très commun chez les poètes d'Alexandrie. C'est bien aussi à la manière alexandrine que Catulle l'a traité : il mêle à des traits de passion profonde beaucoup de diminutifs gracieux, il ne néglige pas de décrire, en ce moment terrible, la toilette de son héroïne, de nous dire en passant un mot de sa chevelure blonde et de ses petits yeux charmans, de raconter enfin que, lorsqu'elle s'avance dans les flots pour essayer de suivre son amant qui s'enfuit, elle a soin de relever sa robe jusqu'au genou

Mollia nudatæ tollentem tegmina suræ.

Virgile aussi a commencé par céder au goût du moment et par imiter les alexandrins. C'est ce qui explique les défauts qu'on reproche à ses premiers ouvrages. On trouve dans ses *Bucoliques* quelques incohérences qui surprennent chez un esprit si juste et si fin. Ces bergers d'Arcadie qui habitent les bords du Mincio,

ces hommes d'état devenus des pâtres, qui tressent des corbeilles de jonc dans des antres solitaires et chantent sur un chalumeau rustique pour se consoler des infidélités d'une comédienne qui a suivi un officier, cette façon de transporter à la campagne les événemens de la ville et de placer des allusions politiques au milieu de discussions pastorales, rappellent à M. Helbig les fantaisies étranges de certains paysages pompéiens, où l'on voit la ville et les champs bizarrement mêlés ensemble, des portiques élégans dans la solitude où Polyphème mène paître son troupeau, et un temple ionien couronné de guirlandes sur les hauteurs du Caucase, près du vautour qui dévore Prométhée (1). Chez Properce, l'influence des alexandrins est plus visible encore; aussi ses élégies présentent-elles plus de rapports que les églogues de Virgile avec les peintures pompéiennes. La mythologie y déborde : qu'il soit triste ou joyeux, tous ses sentimens s'expriment par des allusions à de vieilles légendes; il n'a pas d'éloge plus délicat pour célébrer sa maîtresse que de la comparer aux héroïnes de l'ancien temps. S'il l'a surprise un jour la tête appuyée sur son bras et endormie, elle lui rappelle aussitôt Ariane étendue sur le rivage de Naxos, Andromède après sa miraculeuse délivrance, ou la bacchante épuisée qui tombe saisie d'un sommeil invincible dans les plaines de la Thessalie : ce sont des personnages que connaissent bien ceux qui ont visité les villes campaniennes, on les y retrouve partout. Quand Cynthie, après une longue résistance qui a désolé le poète, cède enfin à son amour, c'est par une explosion de mythologie qu'il célèbre sa victoire. « Non, le fils d'Atrée ne fut pas plus joyeux quand il vit tomber à ses pieds la forteresse de Troie. Ulysse, après tous ses voyages, n'aborda pas avec autant de plaisir aux rivages de son île chérie; Électre, lorsqu'elle aperçut son frère, dont elle avait cru tenir les cendres dans ses mains, la fille de Minos en revoyant Thésée qu'elle venait de sauver du labyrinthe, n'ont pas éprouvé tant de bonheur que j'en ai connu la nuit dernière. Qu'elle m'accorde une autre fois ses faveurs, et je me tiens pour immortel! » Les petits Amours, que nous avons trouvés si souvent dans les

(1) La merveille du genre, comme l'appelle très justement M. Helbig, c'est un tableau qui représente l'aventure d'Actéon; il se compose en réalité de plusieurs paysages juxtaposés, sur des plans divers, et avec des caractères très différens. Au premier plan, à l'extrémité droite, une nature sauvage, des rochers à pic, d'où se précipite un torrent; vers le milieu, le torrent devient un ruisseau paisible, avec de petits ponts, des rives basses et des chèvres qui viennent y boire. Au second plan, un *sacellum* d'Artémis, très richement décoré; plus loin, une maison romaine, avec une tour, un cryptoportique, et une statue sur un piédestal élevé. Le peintre semble avoir voulu réunir dans un seul tableau les divers genres de paysages qu'on exécutait à Pompéi, sans se préoccuper de l'effet produit par cet ensemble bigarré. Ces dissonances ne sont pas très rares dans les peintures pompéiennes.

peintures pompéiennes, ne manquent pas non plus dans les poésies de Properce. Lorsqu'il se décerne à lui-même une sorte de triomphe pour avoir fait connaître aux Romains, dans toute sa beauté, l'élégie alexandrine, il y associe les Amours et veut qu'ils prennent place dans le même char que lui,

Et mecum in curru parvi vectantur Amores.

Il raconte, dans une de ses pièces les plus agréables, imitée par André Chénier, qu'une nuit, après avoir fait quelque débauche, il errait seul, et à pas mal assurés, dans la ville endormie, cherchant une bonne fortune coupable ; tout à coup il tombe au milieu d'une troupe de petits enfans que sa frayeur l'empêche de compter. « Les uns portaient de petites torches, d'autres tenaient des flèches, d'autres enfin semblaient préparer des liens pour m'attacher. Tous étaient nus. Alors l'un d'eux, plus résolu, s'écrie : « Le voilà! saisissez-le ; vous le connaissez bien. C'est lui qu'une femme irritée nous a chargés de lui rendre. » Il dit, et déjà je sentais un nœud qui serrait mon cou. » Les autres s'approchent, l'enchaînent, le grondent, et le ramènent, repentant et heureux, à la maison de Cynthie. — N'est-ce pas le sujet d'un tableau charmant qu'on pourrait mettre en face de *la Vendeuse d'Amours?*

Mais c'est Ovide surtout qui paraît avoir le plus profité des poètes d'Alexandrie ; aussi est-ce lui dont les vers rappellent le plus souvent les peintures pompéiennes. Il serait aisé, parmi ces peintures, d'en choisir un certain nombre qui pourraient servir pour ainsi dire d'illustration à ses ouvrages, tant le poète et le peintre se ressemblent par moment. C'est tout à fait de la même manière qu'ils représentent Io délivrée par Mercure, Hercule filant chez Omphale, Pâris qui grave le nom d'OEnone sur l'écorce des arbres, Europe, « qui tient la corne du taureau d'une main, appuie l'autre sur son dos, tandis que le vent agite et gonfle ses vêtemens. » J'ai mentionné plus haut le tableau où l'inconsolable Polyphème reçoit une lettre de Galatée, qui lui est apportée par un Amour monté sur un dauphin. Cette bizarre invention fait songer tout de suite aux *Héroïdes* d'Ovide. Ce sont des épîtres amoureuses qui supposent non-seulement qu'on savait écrire et qu'on écrivait beaucoup du temps de la guerre de Troie, mais qu'on avait alors le moyen de faire porter ses lettres, même quand on les adressait à des gens dont on ignorait la demeure ou qu'on était relégué dans quelque île déserte. Voilà des habitudes qui ne conviennent guère à des époques si lointaines. Pour comprendre que des femmes écrivent des lettres si longues, où l'on trouve des pensées si brillantes et tant de connaissance du cœur humain, il faut admettre qu'on a

pris la peine de les bien élever. Aussi le poète dit-il en termes exprès qu'elles ont eu des maîtres « et qu'on leur a enseigné les arts qui sont l'ornement de l'enfance. » En réalité, elles ne sont que des contemporaines de Corinne, qui ont fréquenté la bonne société et appris les usages de la galanterie dans *l'Art d'aimer*. C'est le système ordinaire d'Ovide de rajeunir par tous les moyens cette vieille mythologie, et les dieux n'y échappent pas plus que les héros. Ils perdent tout à fait chez lui cet air antique qui les rendait vénérables ; il en fait des hommes, et des hommes qui ressemblent à ceux parmi lesquels il passait sa vie. Hercule n'est plus qu'un athlète ordinaire qui se bat contre Achéloüs à la façon de ceux qu'on montre au peuple dans les jeux publics. Quand Minerve défie Arachné, elle se met au travail comme une bonne ouvrière, retroussant sa robe pour être moins gênée et faisant courir sa navette entre les fils « avec une ardeur qui lui fait oublier sa peine. » Le ménage de Jupiter manque entièrement de gravité. Junon est sans cesse occupée à surveiller son mari, qui lui donne de grands sujets d'être jalouse. Tout entretient ses soupçons. Il suffit d'un brouillard qui couvre un coin de la terre, pendant un jour serein, pour la rendre toute pensive. « Elle s'étonne, en voyant s'élever ce nuage qui n'a pas de raison de s'être formé, et sa première pensée est de regarder aussitôt où son mari peut être, car elle se souvient de toutes les infidélités dont il s'est rendu coupable. Comme elle ne le voit nulle part : Je serais bien étonnée, s'écrie-t-elle, s'il n'était pas en train de me tromper (*aut ego fallor, aut ego lædor, ait*) ; » et elle se met en mesure de le surprendre. Cette habitude de représenter tout à fait les dieux comme les hommes et de donner un air moderne à l'antique mythologie pour la rendre vivante, nous l'avons aussi remarquée dans les peintures de Pompéi. C'est la preuve qu'elle existait déjà chez les poètes d'Alexandrie. Mais Ovide est allé beaucoup plus loin que ses maîtres. Il mêle à tout une sorte de bonne humeur et de verve bouffonne qui n'est pas dans le génie des alexandrins. En les imitant, il les a profondément modifiés. M. Rohde, dans son livre sur l'origine du roman grec, fait remarquer que, s'il leur doit le fond de ses ouvrages, il se distingue d'eux par l'exécution. Les alexandrins étaient en général des gens méticuleux et compassés, des critiques autant que des poètes, fort sévères pour les autres et pour eux, qui, voulant plaire aux gens du monde, soignaient beaucoup leurs vers, qui polissaient et ciselaient leurs phrases, cherchaient à mettre de l'esprit ou de la science partout, et par conséquent ne produisaient guère. C'était véritablement un de leurs élèves que cet Helvius Cinna, l'ami de Catulle, qui mit neuf ans à achever un petit poème et le rendit si obscur à force de le travailler qu'il eut tout de suite des commentateurs, et que c'était une

gloire de le comprendre. Ovide n'était pas un de ces regratteurs de syllabes, un de ces délicats qui ne se contentent jamais. Il avait l'imagination vive et la main rapide; c'était son plaisir et son talent d'improviser. Il charma cette société non-seulement en suivant ses goûts et en flattant ses caprices, mais en l'éblouissant sans cesse d'ouvrages nouveaux. On peut dire de lui aussi qu'il remplace ces « tableaux d'appartement » de l'école alexandrine, si soignés, si léchés, par des fresques hardies, pleines de négligences et de défauts choquans, mais où l'on trouve une fécondité de ressources, une richesse de détails, une rapidité d'exécution qui séduisent les plus difficiles. — C'est une ressemblance de plus avec les peintres de Pompéi.

Mais ces peintres et ces poètes ne se ressemblent pas toujours. Il y a aussi quelques différences entre eux qu'il faut signaler avec soin, car elles achèvent de les faire bien connaître. Je ne veux pas parler seulement de celles qui sont la conséquence des conditions diverses de leurs arts : ils n'y pouvaient pas échapper, et elles se reproduisent partout. Quand Horace dit que la poésie est comme la peinture, — *ut pictura poesis*, — il n'entend pas exprimer une vérité absolue et qui ne souffre pas d'exception. Il savait bien, ce fin critique, que, si leur but est semblable, elles suivent des routes différentes pour y arriver. La peinture, qui travaille directement pour les yeux, est bien forcée de donner aux personnages de belles attitudes. Elle ne peut rien présenter au regard qui le choque, car l'image ne s'effaçant pas, l'impression durerait et deviendrait plus fâcheuse par sa durée même. Le poète au contraire, qui s'adresse à l'imagination et peint d'un trait, peut se permettre des fantaisies qu'on ne pardonnerait pas au peintre. Je n'en veux prendre qu'un exemple. La légende racontait qu'Io avait été changée en vache; c'est sous cette forme qu'elle est poursuivie par la colère de Junon, qui la met sous la garde vigilante d'Argus, le berger aux cent yeux. Ovide accepte la légende comme elle est, il n'y change et n'y cache rien; au contraire, elle l'amuse et il s'y complaît; ce qu'elle a de bizarre est précisément ce qu'il développe avec le plus de complaisance. Il dépeint la malheureuse Io qui n'a pas encore conscience de sa métamorphose : « Elle veut implorer son gardien et lui tendre les bras; mais elle ne se trouve plus de bras qu'elle puisse tendre vers lui (1). Elle essaie de parler, et ses paroles sont des mugissemens qui lui font peur. Elle s'approche d'une fontaine où, dans les temps plus heureux, elle avait coutume de se mirer, mais, dès qu'elle aperçoit ses cornes, elle s'enfuit épouvantée devant son image. » Tout cela est dit finement, avec un ton d'ironie fort

(1) Illa etiam supplex Argo quum brachia vellet
Tendere, non habuit quæ brachia tenderet Argo.

agréable; sans compter que le père d'Io lui-même, malgré sa douleur, ne se refuse pas une réflexion comique : « Et moi, dit-il, qui te cherchais un époux, qui songeais à me donner un gendre et des petits-fils; c'est dans mon troupeau qu'il faut te choisir un mari, c'est dans mon troupeau que je me trouverai des petits-enfans! » Un peintre ne pourrait pas se permettre ces plaisanteries. Il lui serait difficile d'exciter notre compassion pour une vache, de nous intéresser à son malheur, de nous faire souhaiter son salut. Io restera donc pour lui, en dépit de Junon, une belle jeune fille captive, surveillée par un méchant geôlier, qui lève les yeux, qui tend les bras au ciel pour appeler un libérateur. C'est tout au plus si les peintres les plus scrupuleux, et qui veulent à tout prix respecter la tradition, dessineront sur son front charmant deux petites cornes, à moitié dissimulées par les cheveux : c'est le seul souvenir que laissera dans un tableau la métamorphose de la fille d'Inachus. Il en est de même pour son gardien : les cent yeux que la légende lui donne égaient beaucoup Ovide, qui le félicite de pouvoir se tourner comme il voudra sans perdre jamais du regard sa victime :

Ante oculos Io, quamvis aversus, habebat.

Supposons que le peintre veuille rester fidèle à la tradition, il ne fera jamais qu'une figure grotesque. Il s'en tire en représentant Argus comme un berger ordinaire, et en se contentant de lui mettre sur l'épaule une peau de léopard, dont les taches seront chargées de figurer, pour un spectateur complaisant, les cent yeux de la légende. Voilà comment le peintre évite des difficultés qui n'existent pas pour le poète, ce qui l'oblige quelquefois à traiter les mêmes sujets d'une manière différente.

Ces différences, je le répète, étaient inévitables, car elles tenaient aux conditions mêmes des deux arts, qui ne peuvent pas être changées : il est donc inutile d'y insister davantage. Mais il y en a une autre qui est plus importante et qui sépare profondément les peintres de Pompéi des poètes latins. — Tous les arts que la Grèce a donnés à Rome semblent avoir fait effort pour s'acclimater dans leur nouvelle patrie; ils en ont pris de quelque façon les qualités et le caractère (1). La peinture n'est jamais devenue romaine.

(1) Au début de son second ouvrage, M. Helbig étudie ce qu'est devenue la sculpture grecque à Rome ; il n'est pas disposé à croire qu'elle y ait rien inventé de nouveau. Ainsi les bustes, qu'on croit tout à fait propres à l'art romain, existaient déjà chez les Grecs. Les bas-reliefs des arcs de triomphe sont imités, dans leurs dispositions principales, de ces scènes si fréquentes sur les tombeaux qui représentent Bacchus triomphant des Indiens. M. Helbig reconnaît pourtant que la sculpture a pris à Rome un caractère puissant de réalisme qu'elle n'avait pas au même degré dans la Grèce; il en donne pour exemple les bas-reliefs de la colonne Trajane. L'artiste qui a exécuté ce

Ce n'est pas qu'elle ait eu à se plaindre plus que les autres de l'accueil qu'elle a reçu des Romains. Depuis le jour où Paul-Émile fit venir d'Athènes Métrodore pour peindre les tableaux qui devaient orner son triomphe et le chargea d'élever ses enfans, les grands artistes trouvèrent à Rome la considération et la fortune. On y payait aussi cher les belles peintures que les statues des maîtres; si l'on était fort empressé à remplir les places où les portiques des images en marbre ou en airain des dieux et des grands hommes, on ne l'était pas moins à décorer de fresques les monumens publics ou privés, et l'exemple de Pompéi nous montre combien ce goût était devenu commun. Ce qui prouve encore mieux que la peinture n'était pas sans honneur à Rome, c'est qu'elle fut un des premiers arts que les Romains aient eux-mêmes pratiqués. Avant l'époque des guerres puniques, un patricien qui appartenait à l'une des plus glorieuses maisons du pays ne dédaigna pas de se faire l'élève des artistes grecs et de décorer un temple de sa main. Son talent lui donna tant de renommée qu'on ne l'appela plus que Fabius le Peintre (*Fabius Pictor*) et que sa famille en garda le nom. A partir de ce moment, dans la liste des peintres qui se rendirent célèbres, les Romains ne manquent pas, et parmi ceux dont Pline nous a conservé le souvenir, il y en a un qui était si fier de son pays qu'il ne quittait jamais la toge, même quand il avait à monter sur quelque échafaudage : à peu près comme on prétend que Buffon se mettait en habit de cérémonie quand il composait son grand ouvrage. Mais qu'il portât la toge ou le pallium, l'artiste restait grec. En s'établissant en Italie, la peinture grecque ne changea pas de méthode; elle ne modifia en rien ses habitudes, elle ne chercha ses inspirations que dans les souvenirs de son ancienne patrie. Letronne a raison de dire « que ce fut une plante qui se développa partout comme sur le sol natal, sans presque éprouver l'influence du changement de terrain et de climat. »

C'est au moins ainsi qu'elle nous apparaît à Pompéi. Il est vrai que M. Helbig, pour diminuer notre surprise de la voir devenir si peu romaine, dans une ville d'Italie, nous fait remarquer qu'elle n'y fut guère employée qu'à décorer des maisons particulières. Étant réservée à de simples bourgeois, et pour leurs appartemens privés, elle ne se crut pas obligée de prendre un air officiel. On lui laissa plus de liberté, et elle en profita pour ne pas sortir de ses anciennes habitudes. C'est ce qui montre précisément qu'elle y

monument est imitateur dans les parties plus idéales de son œuvre, par exemple lorsqu'il représente une Victoire; il devient original quand il traduit directement la réalité et qu'il reproduit les soldats romains ou les barbares dans leur costume exact et leurs attitudes vraies.

restait très volontiers fidèle, quand on ne lui faisait pas violence. Il ne faudrait pas conclure, comme on l'a fait, du spectacle de ces tableaux dont le sujet est toujours emprunté aux légendes de la Grèce, que Pompéi fut une ville tout à fait grecque. D'origine, sans doute, elle l'était, comme Naples, la molle et voluptueuse Naples, sa voisine. Ses habitans firent aux armées de Sylla une résistance acharnée; mais, une fois vaincus, ils acceptèrent très aisément leur sort. Ils sont une preuve de plus de la facilité étrange avec laquelle le monde est devenu romain. Les anciens langages qu'ils parlaient du temps qu'ils étaient libres, l'osque et le grec, ils y avaient très vite renoncé pour le latin. Le latin n'est pas seulement la langue officielle des magistrats, dans leurs édits, et des décurions, dans leurs décrets : c'est l'idiome commun, celui des pauvres comme des riches, des paysans comme des citadins. Les enfans qui crayonnent leurs plaisanteries sur les murs, les jeunes gens qui, suivant l'usage antique, adressent un salut à leurs maîtresses, les oisifs qui, au sortir des jeux publics, célèbrent leur gladiateur préféré, les habitués de tavernes ou de lieux suspects qui éprouvent le besoin d'exprimer leurs impressions, le font toujours en latin. Non-seulement ils parlent la langue de leurs maîtres, mais ils partagent tous leurs sentimens. Sans doute il n'y a pas lieu d'être surpris que les images des princes de la famille d'Auguste se retrouvent sur les places publiques et que les inscriptions officielles soient pleines d'expressions de dévoûment et d'affection pour eux; mais celles qui sont charbonnées sur les murailles par des gens du peuple, et qu'on ne peut soupçonner de flatterie et de mensonge, contiennent des protestations à peu près semblables. Le cri de : *Vive l'empereur* (*Augusto feliciter!*) n'y est pas rare. L'un de ceux qui l'écrivent sur un mur y ajoute cette pensée que le salut des princes fait celui de leurs sujets : *Vobis salvis felices sumus perpetuo*; un autre envoie à Rome, l'ancienne ennemie, des souhaits de bonheur et de prospérité : *Roma valé!* Il n'y a aucune raison de douter que ces gens-là ne soient sincères, qu'ils n'expriment leur opinion et celle de leurs concitoyens. Dans un milieu aussi bien préparé, il n'est pas étonnant que *l'Énéide* de Virgile ait été très favorablement accueillie : elle était consacrée à la gloire de Rome, dont elle célébrait l'origine. D'ailleurs le poète avait su intéresser à son œuvre toute l'Italie : on pouvait voir de Pompéi cette pointe de Misène, tombeau d'un des compagnons d'Énée, que Virgile avait chantée; on était près de ces champs Phlégréens où il avait mis l'entrée des enfers. Aussi *l'Énéide*, on peut l'affirmer, y a-t-elle été lue dans les écoles et dans le monde avec un très vif plaisir. Ce qui le prouve, c'est que les inscriptions gravées avec la pointe d'un couteau ou écrites au charbon, qui sont

l'œuvre des écoliers ou des gens du peuple, en contiennent souvent des vers. On la savait donc par cœur, on la citait volontiers, et les illettrés même en connaissaient quelque chose. Il est donc probable que, dans une ville où Virgile paraît avoir été populaire, on aurait aimé à voir représenter sur les murs des maisons quelques-unes des scènes qu'il a décrites. Si les peintres ne l'ont presque jamais fait, s'ils ont si rarement mis sous les yeux des Pompéiens des sujets empruntés à leur poète favori ou des souvenirs de leur histoire nationale, c'est que l'art qu'ils pratiquaient était resté grec, qu'on le savait enfermé dans ses traditions et ses habitudes, et qu'on ne lui demandait pas d'en sortir.

Il n'en fut pas de même de la poésie, et c'est ce qui la distingue le plus de la peinture. Grecque aussi d'origine, elle consentit de bonne grâce et presque dès le premier jour à devenir romaine. Nævius emploie les formes de l'épopée homérique à célébrer les héros de l'ancienne Rome; la muse de Sophocle chante les exploits de Décius, de Paul-Émile, de Brutus. Ce mélange arrive à sa perfection dans Virgile : nulle part les traditions des deux pays, le génie des deux peuples, les deux antiquités ne se sont plus harmonieusement unies que dans son poème, et c'est ce qui en fait l'admirable beauté. A ce moment, Rome paraît plus fière que jamais de son passé et plus occupée de son histoire. L'empereur, qui lui a pris la liberté, excite en elle l'orgueil national. Il lui montre sans cesse, pour occuper son imagination et prévenir ses regrets, l'immensité de son territoire, qui s'étend jusqu'aux limites du monde civilisé, et lui rappelle la manière héroïque dont elle l'a conquis. Pour dissimuler la nouveauté de ses institutions, il s'entoure de tous les grands hommes de l'ancien temps, se met dans leur compagnie et se présente hardiment comme leur continuateur. Une sorte de mot d'ordre fut donné à tous les poètes contemporains de mêler à l'éloge du prince celui des héros de la république et les souvenirs de l'ancienne Rome. Aucun d'eux ne se dispensa de le faire. Les plus futiles mêmes, qui ne s'étaient jamais occupés que de leurs amours, prirent un ton plus grave et mêlèrent à leurs vers légers des chants patriotiques. Properce, en homme avisé, avait réglé d'avance l'emploi de toute sa vie. Il comptait « quand l'âge aurait chassé les plaisirs et semé sa tête de cheveux blancs, s'enquérir des lois de la nature, chercher comment se gouverne cette grande maison du monde, étudier les principes qui dirigent le cours de la lune, d'où viennent les éclipses et les orages, pourquoi l'arc-en-ciel boit les eaux de la pluie, quelle est la cause des agitations souterraines qui font trembler les plus hautes montagnes; » en d'autres termes, il voulait rester un véritable alexandrin jusqu'à la fin de ses jours, et se proposait

seulement de passer avec l'âge des élégies de Callimaque à la poésie didactique d'Aratus. Il ne résista pas pourtant aux sollicitations de Mécène; il finit par célébrer, lui aussi, les vieilles traditions de Rome « et mettre tout le souffle qui s'échappait de sa faible poitrine au service de la patrie. » C'est ainsi que l'élégie romaine, toute fille qu'elle était des alexandrins, et fort attachée à ses modèles, mêla pourtant des nouveautés à ses imitations et osa placer souvent à côté des légendes grecques les souvenirs de l'histoire nationale. La peinture, on vient de le voir, ne l'avait presque jamais fait.

Il y avait donc dans cette poésie, qu'on traite aujourd'hui avec rigueur, un élément de force et de vie qui me paraît surtout ressortir quand on la compare à la peinture contemporaine. En se faisant romaine, elle flatta l'orgueil du pays, elle essaya de répondre au sentiment général. De ce côté, elle était originale et ne devait rien à l'école d'Alexandrie, qui n'a jamais connu ces élans de patriotisme. Quant à toute cette mythologie qu'elle lui avait trop facilement empruntée et que nous trouvons si fade et si obscure aujourd'hui, les Romains devaient assurément y prendre moins d'intérêt que les Grecs, chez lesquels elle était née; mais on se trompe quand on croit qu'elle leur était tout à fait indifférente ou inconnue. La peinture l'avait popularisée chez eux de bonne heure. Avant même l'époque des guerres puniques, les artistes grecs avaient pénétré en Italie et y exerçaient leur métier. Plaute nous parle de tableaux qui décoraient de son temps des maisons particulières et représentaient Vénus avec Adonis ou l'aigle qui enlève Ganymède. Dans Térence, un amoureux qui hésite à commettre une assez méchante action raconte qu'il a perdu tous ses scrupules après avoir vu sur les murs d'un temple Jupiter qui séduit Danaé. Ce sont les sujets qu'on retrouve le plus souvent dans les villes de la Campanie. Ainsi, pendant plusieurs siècles, les peintres en avaient orné les édifices publics et privés. L'œil et l'esprit s'étaient habitués à les voir, les ignorans eux-mêmes, les illettrés étaient devenus insensiblement familiers avec eux, et l'élégie, qui devait à son tour les reprendre, se trouvait avoir d'avance un public tout préparé et beaucoup plus étendu qu'on ne le croit. La peinture et la poésie se sont donc aidées l'une l'autre; nous avions raison de dire qu'il est utile de les comparer ensemble pour les mieux connaître, qu'elles s'éclairent mutuellement par leurs rapports, comme par leurs différences, et que M. Helbig, en nous renseignant mieux qu'on n'avait fait jusqu'ici sur les peintures de Pompéi, nous permet de porter un jugement plus juste sur les poètes de l'époque d'Auguste. C'est un service signalé, dont les amis des lettres latines doivent le remercier.

GASTON BOISSIER.

GEORGETTE

PREMIÈRE PARTIE

I.

C'était aux Pyrénées, dans une station thermale où j'étais allé cette année-là chercher du soulagement aux maux variés qui peuvent assaillir un âge... qu'il ne me plaît pas de préciser, car j'ai mes coquetteries de célibataire. Je traînais, sous les quinconces qui précèdent l'établissement des bains, mes pas quelque peu alourdis, en attendant l'heure ordinaire de la musique. La musique est deux fois par jour en ce lieu, durant la saison, le rendez-vous du monde, un prétexte à toilette, à rencontres, à *flirtation*, et la grande ressource des invalides qui ne peuvent ni entreprendre de longues courses à pied, ni se joindre aux cavalcades. On passe une heure à flâner, à regarder un va-et-vient qui rappelle celui des Champs-Élysées ou du boulevard, en tournant le dos pour cela, notez-le, à un groupe de montagnes merveilleusement pittoresque, posé comme le plus beau des décors au fond d'un jardin public, — jardin vulgaire et prétentieux, cela va sans dire, pourvu de rocailles et de lacs artificiels, comme si l'on n'était pas au pays par excellence des eaux vives et des pics marmoréens. J'ai pensé souvent que c'était là le secret de la vogue dont jouit cette méchante promenade : les baigneurs, des citadins pour la plupart, cédant à la force de l'habitude, cherchent la nature factice auprès de la nature vraie.

Pour mon compte, je n'avais pas le choix; mon mauvais destin et ma béquille de goutteux me condamnaient, bon gré mal gré, à tour-

ner comme un écureuil sur sa ie, dans ces petites allées décevantes, mais je ne m'y résignai point sans pester contre les gens mieux partagés que moi-même.

— Où allez-vous? d'où venez-vous? — En montant et en descendant les avenues ombreuses qui tiennent lieu de rues, on n'entend que ces deux questions jetées fiévreusement au milieu d'un temps de galop: c'est l'agitation, le fracas perpétuels! Malheur au pauvre hère qui ne peut suivre cet essaim endiablé de cavaliers et d'amazones, il est réduit à sécher d'ennui, comme je le fis pendant un grand mois cette année-là. Quelle vie en effet que celle d'un malade, réellement malade, aux Pyrénées! Il n'y a pas d'amusemens à son usage, tous étant dédiés aux nombreux malades qui se portent bien. Quand le déshérité en question a bu le nombre réglé de verres d'eau, que voulez-vous qu'il fasse, sinon guetter de loin les jeux de la lumière sur le flanc tentateur des montagnes qui lui proposent quelque escalade impossible, compter les chevaux et les petits paniers qui défilent en faisant sonner tous leurs grelots comme pour le mieux narguer, et puis, je le répète, attendre l'heure de la musique? C'est ce que j'avais fait, selon mon habitude, et l'heure enfin venait de sonner. Les premiers accords de l'orchestre éclataient dans le kiosque qui forme le centre du lieu de réunion. Déjà l'on arrivait de tous côtés, on prenait place sur les rangs de chaises méthodiquement alignées d'abord, éparpillées ensuite comme les sièges d'un salon, car chaque coterie forme son petit paquet à part : ici cette grande brune du théâtre des Variétés au milieu de son état-major de journalistes, plus loin l'irrésistible Villeroche, surnommé « la duchesse » à cause de ses mièvreries toutes féminines d'allures et de costume, escortant la jolie Mme de Saint-Béat, puis cette jeune ambassadrice des contrées du nord, véritable statue de neige qui, sous le ciel flamboyant dont nous jouissions, me faisait toujours l'effet d'une anomalie, puis d'autres étoiles de moindre grandeur qu'il serait trop long de citer. Jusqu'ici rien de nouveau; je les connaissais tous sur le bout du doigt, comparses et premiers sujets. Bientôt ce fut un bourdonnement de conversations où toutes les langues de l'Europe, tous les accens provinciaux de France, se mêlaient discordans et confus; on parlait des modes du lendemain, des noms inscrits sur la dernière liste des étrangers, des quelques mariages qui dans les villes d'eaux sont toujours en train et dont chacun suivait les péripéties avec curiosité; on regardait la baronne Odinska, une Polonaise insinuante, donner la chasse à tel millionnaire naïf qu'elle avait choisi pour gendre, le fasciner, l'enlacer à la façon du serpent qui magnétise sa proie. Comment cela finirait-il? l'oiseau se laisserait-il gober par le serpent? Des paris s'engageaient, puis le serpent en question se dirigeait sur ces entre-

faites vers le groupe malicieux, et les plus médisantes de lui tendre la main avec empressement, après quoi les commérages reprenaient sur nouveaux frais entre une valse de Strauss et un air d'opéra; détail piquant, la dernière venue incriminée tout à l'heure ne manquait jamais de s'y joindre, et chacune des nouvelles figures qui apparaissaient au bout de l'allée était impitoyablement critiquée en chœur, de la tête aux pieds. J'assistais pour la vingtième fois à ces petits manèges, pour la vingtième fois j'écoutais ces menus propos qui, s'ils se prolongeaient, deviendraient fastidieux, mais qui, comme intermède entre un bain et une douche, sont, paraît-il, un adjuvant nécessaire à l'oisiveté bienfaisante de la vie des eaux.

— Ah! çà, me demanda tout à coup Mme de Saint-Béat, avez-vous vu la merveille?

Une vibration ironique sur le mot merveille, bien entendu : il s'agissait d'une femme.

— Quelle merveille?

— Mais cette beauté fraîchement débarquée à l'hôtel des Bains où vous demeurez, je crois? Elle fait déjà sensation, bien que personne ne l'ait encore vue...

— Viendra-t-elle à la musique? demanda la baronne polonaise avec inquiétude, car tout ce qui pouvait à un degré quelconque détourner des seuls attraits de mademoiselle sa fille l'attention du jeune millionnaire lui était naturellement suspect.

— Elle n'est pas venue hier...

— Qui est-elle?..

— Son nom ne figure pas sur la liste.

— Mais qu'en dit-on?.. Est-elle du monde?.. Ici, vous le remarquez sans doute, la confusion sur ce chapitre augmente d'année en année... Oui, cela va de mal en pis... On ignore absolument qui l'on coudoie, à côté de qui l'on dîne... La piscine même n'est plus abordable. Croiriez-vous que la petite Léone s'y baigne?

Dix minutes de commentaires à voix basse sur le costume extravagant arboré la veille à la piscine par Mlle Léone.

— Au moins les créatures de cette sorte se dénoncent d'elles-mêmes, tandis qu'il y a des apparences si trompeuses! On ne saurait trop serrer ses rangs contre les intrus. La dame de l'hôtel des Bains a-t-elle un mari?

— Non, point que je sache, mais il y a un enfant,.. je l'ai aperçu à la fenêtre.

— Oh! un enfant... cela ne prouve rien. Nous verrons d'ailleurs, Samiel saura nous dire...

— Il connaît tout le monde, il est au courant de tout.

Samiel était la coqueluche de ces dames. Sous ce satanique

pseudonyme emprunté à l'opéra du *Freyschütz*, se cachait un garçon très gai, amusant à la façon d'une caillette, qui passait pour un artiste auprès des gens du monde et pour un homme du monde auprès des artistes. En réalité il se nommait René de Chevagny et appartenait à une bonne famille; ayant croqué son maigre patrimoine, il avait songé à utiliser quelques petits talens d'amateur : il dessinait pour les journaux illustrés, écrivait pour les recueils mondains, envoyait des statuettes assez médiocres, mais qui plaisaient par leur mièvrerie même, aux expositions annuelles du club élégant dont il faisait partie. On le rencontrait dans tous les lieux où l'on s'amuse. Y venait-il pour son plaisir ou pour s'acquitter d'un rôle de *reporter?* nul ne s'en inquiétait. Recevoir un homme de lettres est si flatteur! Il faisait de si jolis bouts rimés, des quatrains si risqués! Il racontait si drôlement! Ces faux talens sont plus appréciés mille fois que les vrais dans les salons, parce qu'ils n'ont aucune peine à se donner tout entiers en une heure de marivaudage, de délations pimentées, sous l'éventail, et de bouquets à Chloris; et puis, attrait suprême, René de Chevagny, dit Samiel, avait un ton détestable : — Le ton d'un artiste, disaient ces dames en souriant avec indulgence, il voit la plus mauvaise compagnie! — Elles ne s'avouaient pas, bien entendu, qu'elles entr'ouvraient avec autant de plaisir que de curiosité leur porte à la mauvaise compagnie en la personne de Samiel. D'autre part, le moindre croquis de mœurs, le moindre entrefilet émaillé d'initiales compromettantes était payé fort cher à Samiel par certains journaux : — Il est au courant de tout ce qui se passe dans le grand monde, puisqu'il y est né, puisqu'il y vit, se disait la bohème ingénue. — Cette existence artificielle en partie double assurait à Samiel des succès variés; au fond il était trop intelligent pour se prendre au sérieux, mais il jouissait sans scrupule de ses avantages :

— Quoi de plus charmant! expliquait-il à ses intimes, je dis aux femmes tout ce qui me passe par la tête, je les amuse, je leur fais peur... deux moyens pour réussir auprès d'elles... et je gagne par des indiscrétions qui m'échapperaient coûte que coûte, car je suis né bavard, assez d'argent pour pouvoir jouer gros jeu.

Or, en jouant gros jeu, Samiel satisfaisait à la fois une passion dominante et faisait figure au club.

Ces dames trouvèrent la musique détestable pour une seule raison, la silhouette éminemment parisienne de Samiel ne se montrait pas au milieu des promeneurs qui de temps en temps quittaient la grande allée qu'arpente l'élément masculin en fumant d'interminables cigares, et venaient faire leur cour à telle ou telle reine de la saison: il y a toujours plusieurs reines de la saison, bien que chacune croie être seule à tenir le sceptre.

Enfin on vit apparaître sous les arbres un petit homme ridiculement affublé de *knickerbokers,* d'un *plaid* jeté sur l'épaule, et d'un chapeau catalan posé sur l'oreille, une écharpe de soie roulée autour de son corps grêle sous sa veste de velours noir, la cigarette aux lèvres et brandissant au-dessus de sa tête le *High Life.* Tous les groupes s'ouvrirent pour le recevoir avec de petits cris de joie, des gazouillemens flatteurs : on eût dit qu'il apportait la manne dans le désert. Justement, la première partie du concert étant achevée, les musiciens s'essuyaient le front et remettaient leurs instrumens d'accord.

Samiel profita de cet entr'acte pour se glisser dans le cercle privilégié de Mme de Saint-Béat où aussitôt de longues traînes soyeuses l'enlacèrent comme un filet.

— Voyons... Qu'est-ce que vous tenez-là? Donnez-vite. Ah ! l'article a paru? *Brebis galeuses.* Voilà un joli titre!

Et l'on se mit à chuchoter sur je ne sais quel menu scandale de table d'hôte qui avait inspiré la verve de Samiel.

— Berthe, dit une mère à sa fille, allez vous promener autour de la corbeille avec Mlle Odinska jusqu'à ce que nous vous rappelions. Ne vous éloignez pas surtout. Que je ne vous perde pas de vue!

— Allez, Hedwige, ordonna la baronne avec une certaine sévérité.

Berthe et Hedwige s'éloignèrent d'un air désappointé, mais sans mot dire, en filles bien élevées. De temps à autre elles se retournaient curieusement et voyaient leurs mères et les amies de leurs mères rire en se renversant sur leurs chaises, tandis que debout, au milieu d'elles, appuyé au tronc d'un tilleul, Samiel faisait de l'esprit.

— J'espère être bientôt mariée, disait au loin Mlle Berthe.

— Je le serai sûrement cet hiver, déclarait Mlle Hedwige. Maman prétend que cette fois c'est tout de bon.

Plusieurs fois apparemment la baronne polonaise et sa fille étaient revenues bredouille de leur chasse aux maris, conduite dans toutes les villes d'eaux de France et de l'étranger.

— Et alors, reprit Mlle Berthe, nous pourrons tout entendre.

— Chut! disait de son côté Mme de Saint-Béat, au moment où je rejoignis le groupe principal en réfléchissant au problème : A quoi rêvent les jeunes filles?.. — Chut! — Et elle posa la main sur le bras de Samiel pour l'interrompre. — La voici!..

Une apparition inattendue et véritablement éblouissante venait de surgir sous les quinconces. Figurez-vous une grande jeune femme extraordinairement blonde et blanche, gracieuse à la façon d'un cygne superbe qui vogue avec lenteur... le genre de beauté que je

préfère. Les plis de ses vêtemens, d'une sobre et savante élégance, laissaient deviner la perfection d'une taille incomparable.

En dépit de ma barbe grise et de ma béquille, je restai là planté, le lorgnon à l'œil, suivant la ligne onduleuse de ce corps élancé, la forme de ce long cou flexible qui semblait plier sous une lourde tresse d'or bruni. L'expression de ses traits d'une pureté remarquable était sérieuse, sa démarche tout naturellement imposante. Elle ne se souciait guère d'attirer les regards. Cependant on s'arrêtait sur son passage, on l'admirait, on admirait l'enfant qu'elle tenait par la main, une petite fille de cinq ou six ans, toute pomponnée de rubans et de broderies, un vrai chérubin. Un peu en arrière marchait une sorte de gouvernante à tournure d'Anglaise, chargée de ballons et de cerceaux. Ce personnage subalterne continua de se promener avec la petite fille, tandis que la jeune mère s'installait sur une chaise à l'écart, en abaissant entre elle et la foule, comme pour mieux s'isoler, une ombrelle que le feuillage des grands arbres moirait par intervalles d'ombres frémissantes.

— Le soleil se cache! dit Villeroche au grand dépit de Mme de Saint-Béat.

— C'est elle, c'est Mme de Villard. Permettez que j'aille la saluer, dit Samiel évidemment enchanté de l'importance que lui prêtait ce fait d'être seul à connaître la nouvelle venue.

Les hommes le suivirent d'un regard jaloux et les femmes d'un regard pétillant d'interrogations de toute sorte, tandis qu'il abordait cette Mme de Villard. L'ombrelle se déplaça fort heureusement pour nous permettre de suivre la pantomime.

Elle répondit par une inclination de tête assez froide et qui même exprimait une vague contrariété, comme si la rencontre n'eût pas été de son goût. Cependant peu à peu elle parut se remettre et lui parla, un demi-sourire aux lèvres, mais sans l'inviter à prendre place sur la chaise inoccupée auprès d'elle.

La petite fille accourait, donnant la chasse à une balle élastique. Samiel compta sans doute qu'elle le dédommagerait de l'accueil réservé de la mère : il la saisit au passage, l'enleva de terre, voulut l'embrasser; mais ses démonstrations furent mal prises, la petite se débattit et lui glissa des mains, leste comme un écureuil, avec cette impatience nerveuse de certains enfans qui, pas plus que les feux follets, ne permettent qu'on les touche.

— Eh bien! dirent ces dames à leur favori quand il revint s'asseoir au milieu d'elles, votre belle amie ne vous a pas fait grande fête!

— Oh! répliqua Samiel, piqué au vif par la remarque, ces airs penchés et pincés sont une nécessité du veuvage. Elle est seule pour

le moment, ajouta-t-il en appuyant sur ces derniers mots avec intention.

— On attend prochainement M. de Villard?

— On l'attendrait longtemps, murmura le mieux informé des chroniqueurs avec un sourire qui en disait long.

— Elle est réellement veuve?

Il feignit de vouloir être discret l'espace de cinq minutes; puis, comme s'il ne pouvait résister aux supplications de son entourage :

— Non, répondit-il, mais séparée de son mari.

— Judiciairement? Il y a eu procès? De quel côté sont les torts?

— Vous m'en demandez trop. Je n'ai jamais entendu dire qu'aucun jugement eût été prononcé, bien qu'il ne s'agisse pas non plus d'une séparation à l'amiable;... elle s'est fait enlever.

Ces dames se voilèrent la face.

— Et vous allez saluer respectueusement une?..

— Que voulez-vous? Je suis l'ami de Thymerale.

La plupart d'entre nous connaissaient le comte Philippe de Thymerale, l'un des hommes les plus élégans de Paris, et ses chevaux, qui étaient célèbres, et la très jolie musique qu'il faisait à ses momens perdus; un critique éminent avait dit de cette musique : — C'est quelque chose de mieux que de la musique de prince. — Il n'était pas besoin d'une telle consécration pour que ses mélodies dédiées aux étoiles les plus aristocratiques du ciel parisien fussent sur tous les pianos; mais depuis longtemps déjà il ne les dédiait plus à personne, lui-même se dérobait au monde, on le soupçonnait d'avoir introduit dans sa vie un intérêt puissant, mystérieux, et c'était un sujet de souci pour les mères de filles à marier. Quand on lui demandait les raisons de sa quasi-retraite, il répondait simplement : — Je travaille. — Ou bien : — J'aime la chasse de plus en plus. — Seul, un petit groupe d'amis connaissait son secret et l'avait gardé jusque-là. Il avait fallu un soudain accès de dépit pour que Samiel lui-même parlât. Encore n'entrait-il pas à corps perdu, comme de coutume, dans son rôle de gazette. Il se laissait arracher les renseignemens à regret, cédant malgré lui aux cajoleries d'un auditoire complaisant, et inquiet au fond des conséquences que pourrait bien avoir son indiscrétion. Ce fut un *tolle* parmi ces dames :

— Thymerale!.. Voilà donc pourquoi il ne se marie pas?.. Par quel prodige la chose n'a-t-elle pas fait plus de bruit?

— C'est que personne ne connaissait Mme de Villard à Paris, où elle n'avait passé que ses années d'enfance, du vivant de son père, dont elle a repris le nom, quittant pour cela celui de son mari.

— Attendez donc, fis-je observer,.. Villard? J'ai connu un Villard... Non que je fusse de ses amis, il n'avait que des relations de club, de boulevard, etc.,.. l'homme le plus aimable et, ma foi! le plus léger. Il a eu vingt ans jusqu'à son dernier jour. Mais ce nom de Villard s'écrit de tant de façons...

— Non, vous ne vous trompez pas : c'était bien son père.

— Et elle avait épousé?..

— Un M. Danemasse, je ne sais quel Franc-Comtois...

— Qui l'a rendue malheureuse?

— Comment voulez-vous qu'une femme de cette figure-là, une femme créée pour être impératrice, grande comédienne?..

— Ou courtisane, interrompit la mère de Mlle Berthe. C'est vrai, il y a des femmes prédestinées par la nature à ces rôles-là et qui fatalement y tombent... mais les occasions de jouer le premier sont rares; elles s'en tiennent donc aux deux autres.

— Enfin, reprit Samiel, comment voulez-vous qu'une pareille femme ne se trouve pas malheureuse d'être condamnée à passer sa vie bourgeoisement et obscurément dans les froides brumes d'une vallée du Jura?

— C'est tout ce que vous avez à alléguer pour sa défense?

— Voyons, mesdames, avant de lui jeter la première pierre, dites-moi si vous connaissez Pontarlier?.. Non?.. Eh bien! alors, vous ne pouvez juger la situation. L'histoire atteste que Mirabeau était un amant irrésistible, mais je vous déclare que tous les ouragans de sa passion ne se fussent-ils pas déchaînés contre Sophie, l'aventure qui conduisit celle-ci aux Madelonettes et celui-là au donjon de Vincennes serait survenue tout de même. Quel crime ne commettrait-on pas pour fuir cette ennuyeuse patrie de l'horlogerie!..

— Vous nous la baillez belle! Pourquoi l'avait-elle épousé, cet horloger,.. ce Franc-Comtois?..

J'aurais voulu pouvoir, au milieu des sifflemens de vipère qui s'ensuivirent, hasarder un mot en faveur de l'absente dont on exécutait sommairement la réputation. Cette belle jeune femme m'inspirait une pitié involontaire, d'autant que, malgré son calme trop grand pour être réel, la malheureuse jetait parfois un coup d'œil furtif et inquiet de notre côté. On parlait d'elle, elle n'en pouvait douter.

— Bref, reprit assez haut la baronne, M. de Thymerale n'eut qu'à passer un jour à travers les brumes du Jura, comme vous dites, pour vaincre sans combat.

— Je n'ai pas dit sans combat... Ce qui est certain, c'est qu'ils sont partis ensemble.

— Mais ces abominations-là n'arrivent plus nulle part, s'écria

Mme de Saint-Béat, qui avait réussi à sortir blanche comme neige de deux ou trois aventures galantes, grâce à son adresse supérieure et à la présence d'un mari modèle. C'est plus que criminel, qu'en dites-vous?.. c'est démodé.

Ma foi, je n'y pus tenir :

— En effet, répliquai-je, ces choses-là n'arrivent plus, on sauve les apparences, on jette le voile de la considération sur des incartades que le monde n'a garde de vous reprocher, si vous ne le bravez pas en face. C'est bien facile pour quiconque n'aime que soi et son plaisir, pour quiconque n'a que des caprices et point de passions... Eh bien! si j'avais le droit, vieux pécheur que je suis, de donner mon avis, je dirais que ce que j'estime le plus après la vertu, c'est une faute courageusement avouée et supportée avec toutes ses conséquences... d'autant plus, mesdames, que ces fautes-là sont les seules qu'on expie, les seules qui provoquent ce repentir presque aussi beau que l'innocence et beaucoup plus intéressant...

— Quel don Quichotte! s'écria Mme de Saint-Béat d'un ton moqueur. Le voilà qui prend feu contre la morale vulgaire, contre la société en faveur des victimes non pas sans tache, mais de bonne mine... Celle-ci me paraît bien en disposition de se repentir dans cette petite toilette toute simple de foulard et de linon bordé de valenciennes à cent francs le mètre... tenue de pénitence!.. Vous oubliez, cher monsieur, que c'est un médiocre sacrifice d'abandonner une campagne où l'on s'ennuie pour Paris qui vous attire, un mari désagréable pour un amant comme Philippe de Thymerale. Qu'a-t-elle sacrifié en somme?

— Mais,.. l'honneur! dit la jeune ambassadrice que nous avions surnommée Lorelei. L'honneur, répéta-t-elle avec un accent étranger qui vibra grave et sonore dans cette frivole conversation; ce doit être cruel de le sacrifier même à l'amour.

— Bah! reprit avec impétuosité Mme de Saint-Béat en s'adressant à moi, votre frondeuse de préjugés me fait l'effet tout simplement d'une éhontée qui n'a su s'imposer aucun frein.

— Et d'une mauvaise mère, ajouta Mme d'Orfeuil, la maman de Mlle Berthe, car enfin cette enfant de six ans devait être née à l'époque de l'escapade que nous raconte M. de Chevagny. Quel droit avait-elle de l'entraîner dans son naufrage?

— Quant à cela, déclara Samiel, je n'ai jamais compris que Thymerale se fût embarrassé du *baby*. Il avait perdu la tête apparemment, il n'était plus lui-même.

— Et le père... comment a-t-il abandonné sa fille à une pareille créature?..

— Cela me donne en effet mauvaise opinion de lui, dit Samiel.

Peut-être cependant n'a-t-il pas voulu augmenter le scandale par des réclamations?

— D'ailleurs savait-il?..

La conversation s'acheva à voix basse.

Je me détournai avec le dégoût que m'inspire toujours l'excès de méchanceté chez les femmes. Justement parce que je les adore, je ne puis supporter qu'elles s'enlaidissent par ces insinuations perfides, semblables aux serpens qui, dans le vieux conte, tombent tout à coup de deux lèvres roses. Je savais d'ailleurs que, si la coupable eût été moins belle, on l'eût moins impitoyablement lapidée.

— Chevagny, dis-je à Samiel d'un air indifférent, puisque vous la connaissez et qu'elle est d'accès facile, d'après ce que vous faites entendre, pourriez-vous me présenter?

— Vraiment? s'écrièrent celles de ces dames qui avaient entendu. Voilà donc le secret de votre grande générosité!.. vous voulez couper l'herbe sous le pied de Thymerale!.. Ces hommes mûrs ne doutent de rien...

— Moquez-vous! dis-je en riant, et satisfait au fond d'avoir détourné sur moi-même le torrent de leurs épigrammes. Eh bien, Chevagny, est-ce possible?

— Mon Dieu! répondit le jeune homme visiblement embarrassé, je ne demanderais pas mieux, mais elle vient de me signifier qu'elle désirait vivre ici très retirée...

J'en conclus qu'il la connaissait moins intimement qu'il ne s'était plu à le dire.

Le premier coup des nombreux dîners retentit en carillon dans toute la ville; ces dames, avant de regagner leurs hôtels respectifs, affectèrent de défiler devant l'intruse, qu'elles dévisagèrent avec l'aplomb insolent dont s'arment si facilement les femmes posées sur un terrain solide, lorsqu'elles se trouvent en présence d'une de leurs sœurs dépossédées du même avantage. Mme de Villard subit les regards offensans avec une apparente tranquillité : elle affectait d'observer les jeux de sa petite fille; mais je remarquai très bien que le pur ovale de son visage, un peu pâle auparavant, se colorait d'une rougeur qui exprimait la souffrance ou tout au moins la gêne.

— Vous ferez sur elle le pendant de votre joli article d'aujourd'hui, Samiel, dit Villeroche, « la duchesse, » qui tenait à flatter pour le moment les fantaisies de Mme de Saint-Béat.

Samiel se récria:

— Y pensez-vous? Moi qui suis de ses amis!

— Vous venez de le prouver, dis-je avec aigreur.

— Que l'arrêt soit imprimé ou non, décréta M[me] d'Orfeuil, nous pouvons dès aujourd'hui la ranger sans scrupule dans la catégorie des « brebis galeuses!.. »

II.

Au grand désappointement de la société féminine qui lui préparait toute sorte d'humiliations et d'avanies pour le cas où elle eût tenté d'esquiver les rigueurs de la quarantaine indéfinie prononcée contre elle, la pauvre brebis si durement qualifiée se tint à l'écart pendant tous les jours qui suivirent, sans aucune affectation du reste, et même sans qu'il parût lui en coûter beaucoup. A peine si les habitans de l'hôtel où elle avait pris gîte l'entrevoyaient de temps à autre, bien qu'ils fussent obstinément occupés à guetter ses faits et gestes; on lui servait ses repas dans son appartement, et elle ne mettait jamais le pied au Casino.

Quelle que fût toutefois son apparente détermination d'isolement et de retraite, je trouvai moyen de lui être présenté sans le secours de Samiel ou plutôt de me présenter tout seul; les circonstances me servirent. N'ai-je pas dit qu'une rivière serpentait parmi les ombrages du parc? Ses eaux transparentes agissaient à la la façon d'un aimant sur la jolie petite fille dont j'entendais le nom jeté aux échos toute la journée par sa bonne anglaise, sous les longues colonnades des tilleuls où passait et repassait, rapide comme l'éclair, gaie comme un rayon de soleil, sa petite robe blanche : — Georgette, venez ici! Georgette, ne vous éloignez pas autant! — Où êtes-vous cachée, miss Georgey!.. — Georgette était cachée dans les grandes herbes de la rive, elle appelait de sa voix claire, un vrai gazouillement de fauvette, les poissons rouges qui, à son grand désespoir, n'avaient garde de lui répondre; elle émiettait les gâteaux de son goûter aux oiseaux aquatiques qui rasaient le bord en quête de nourriture. Un jour que, déjouant la surveillance de sa bonne, elle s'était avancée imprudemment sur le sol limoneux que recouvrait une frange de joncs pour offrir quelque fin morceau à un cygne plus familier que les autres, l'oiseau l'effraya par son élan brusque, elle glissa en essayant d'éviter un coup de bec, et je me trouvai là tout juste à point pour la retenir par les pans de sa ceinture. Je ne prétends pas l'avoir tirée d'un danger véritable, l'eau n'était que peu profonde, et les passans, qui auraient pu me remplacer, ne manquaient pas; mais enfin, grâce à moi, elle fut quitte pour des bottines mouillées. Au cri qu'elle avait jeté, la mère accourut en même temps que la bonne. Tout naturellement je fus remercié, remercié même avec beaucoup de chaleur, et j'abusai sans scrupule de la reconnaissance maternelle pour faire mon chemin. Ce fut

dès lors un échange de saluts à la promenade, puis les avances affectueuses de Mlle Georgette qui prenait au sérieux le service que je lui avais rendu, nous contraignirent à échanger quelques mots; cette enfant, un peu sauvage avec tous les autres, venait du plus loin qu'elle l'apercevait, se jeter dans les jambes de son sauveur en tendant vers lui un petit museau rose pour se faire embrasser. Je profitai de ce gentil trait d'union, je devins l'ami, le compagnon de la fillette pour arriver jusqu'à sa maman et aussi pour elle-même; car les enfans sans exception m'inspirent cette tendresse d'oncle ou d'aïeul que leur vouent si facilement les célibataires... tous ceux du moins qui ne les ont pas en grippe : il n'y a point de milieu.

Le matin, sous les quinconces, j'avais des rendez-vous avec Mlle Georgette et ses poupées; la bonne anglaise, sentant tout ce qu'on devait à mon intervention dans l'affaire de la noyade, n'avait garde de s'y opposer. La jeune mère survenait... je hasardais un mot sur le beau temps ou sur tout autre sujet d'un intérêt égal. Elle répondit brièvement d'abord et par pure politesse, puis s'étant informée de mon nom, ne me trouvant pas hélas! la mine d'un homme dont les attentions pussent tirer à conséquence, elle se départit peu à peu de cette première réserve. Peut-être son isolement l'embarrassait-il et la présence d'un grison tel que moi lui semblait-elle impliquer une sorte de protection qui n'était pas à dédaigner; peut-être, malgré l'indifférence qu'elle marquait en toute occasion, n'était-elle pas fâchée d'avoir un allié dans ce monde malicieux qui l'entourait et dont elle n'avait pu manquer de soupçonner au moins l'hostilité. Bref elle ne me rebuta pas trop, et bientôt on en fut à me plaisanter, sans y croire, sur ma bonne fortune : — Quel séducteur! Il est arrivé à ses fins! — Eh bien! comment est-elle? Que vous dit-elle? — Ces questions et bien d'autres m'étaient posées à chaque instant par d'aimables curieuses. Je répondais à peine, affectant des airs mystérieux qui les mettaient au désespoir.

En réalité, plus je voyais Mme de Villard, plus je trouvais chez elle autre chose à admirer que sa merveilleuse beauté. Elle avait le ton et les allures d'une femme bien née, un langage pénétrant par sa simplicité même, le sentiment très vif des arts, une mémoire nourrie de lectures et de cette instruction supérieure à celle des livres que donnent des voyages bien dirigés. Une note mélancolique vibrait parfois dans son accent, dans ses paroles. Heine a fait mention de ces cloches de cristal fêlées on ne sait au juste à quelle place; n'importe, la fêlure secrète, dont on est averti par le son, a un charme de mystérieuse tristesse. Sa conversation, vraiment attachante, me reposait du caquet décousu, insipide, dont le reste du temps je devais me contenter. Elle apportait dans les ques-

tions générales une hauteur de vues et de sentiment étonnante chez une femme qui était supposée sans principes. Le seul signe suspect qu'un observateur prévenu aurait pu découvrir en elle, c'était un excès de retenue, je ne sais quoi de méfiant, d'ombrageux, comme si elle eût craint et défié à la fois la curiosité, celle-là même qui ne s'exprimait pas. Toute allusion, si discrète qu'elle fût, à son passé, lui était évidemment désagréable. Un jour, par exemple, je trouvai l'occasion de lui dire que j'avais connu son père, insistant sur le souvenir que m'avait laissé l'esprit, la bonne humeur, la persistante jeunesse de M. de Villard. A ma grande surprise elle sourit presque amèrement. J'avais cru faire un pas de plus dans sa bienveillance, et je m'étais trompé; le fait d'avoir été des amis de son père ne comptait pas pour une recommandation auprès d'elle.

— Mais, continuai-je assez embarrassé, je ne m'étais jamais douté que le beau Villard eût une fille. J'ignorais même qu'il eût été marié.

Elle répondit d'une voix brève : — Cela ne m'étonne pas, — et n'ajouta rien de plus. Mais il me parut que cette réflexion était suivie d'un léger soupir, et ce soupir me suffit pour trouver à la jeune femme toute sorte d'excuses. Villard, occupé des plaisirs qui avaient été jusqu'à la fin l'unique affaire de sa vie, avait dû négliger sa fille, il avait laissé son avenir à la merci d'intrigans; je n'hésitais pas à décerner ce nom aux Danemasse, mère et fils, ayant recueilli de la bouche de Samiel, entre autres renseignemens, ce détail, que la fortune de Mlle de Villard était de beaucoup supérieure à celle de son mari et que le désir de l'accaparer avait dirigé la mère de celui-ci, personne avisée à qui les événemens donnaient une influence absolue sur l'orpheline. Victime d'intérêts sordides, elle n'avait été sans doute ni comprise, ni réellement aimée; puis, au milieu des tristesses dont est assailli un cœur de vingt ans qui sent qu'il s'est trompé de voie, ou plutôt qu'on a abusé de son inexpérience pour le sacrifier, un grand amour s'était emparé de cette femme et avait décidé de sa vie. Telle fut l'histoire touchante que je prêtai tout d'abord assez gratuitement à Mme de Villard. Je finis même par me demander s'il fallait ajouter foi entière aux propos de Samiel; l'intempérance de langue n'avait-elle pas été jusqu'à la calomnie? Mais non, sur ce point je m'égarais,... il fallut me résigner bientôt à faire descendre Mme de Villard du piédestal où l'avaient placée un instant ma confiance et mon enthousiasme.

M. de Thymerale arriva.

Jamais, je dois le dire, intimité coupable ne fut voilée avec plus de soin que celle de ces deux êtres d'une distinction supérieure l'un et l'autre. Ils n'habitaient pas le même hôtel, on les voyait fort peu

ensemble. Ils faisaient au loin presque tout le jour de longues promenades qui les isolaient de la foule. Mme de Villard ne se montrait jamais dorénavant dans les endroits publics où Thymerale ne pouvait paraître sans être abordé par celui-ci ou interpellé par celle-là, car il était de ces gens que tout le monde connaît. Je m'amusais souvent à constater la différence entre ses manières auprès des femmes en général, et celles qui, auprès de sa maîtresse, faisaient de lui un autre homme. Cette différence était tout à l'honneur de Mme de Villard. Avec Mme de Saint-Béat ou quelqu'une de ses pareilles, il se signalait et il plaisait, je dois le dire, par je ne sais quoi de sceptique, d'indolent et de dédaigneux qui semblait indiquer peu de respect pour elles, avec Mme de Villard il n'était qu'égards et attentions délicates. Sa physionomie même changeait, son œil bleu, au regard froid et hautain, s'attendrissait en se posant sur elle, sa voix aux inflexions légèrement sarcastiques devenait douce; c'était une transformation; en y assistant, on ne pouvait douter qu'après lui avoir sacrifié tous les préjugés d'un homme du monde arrivé à l'âge de trente ans sans autre souci que des succès mondains et des intrigues de salon, il ne l'aimât encore assez pour ignorer ou mépriser le scandale auquel leur liaison donnait lieu. Et Mme de Villard répondait bien à cette passion que le temps n'avait pas atténuée. Je me la rappelle, quand le matin, assise dans le parc sur un banc rustique, elle tirait le fil de sa tapisserie en prêtant une oreille distraite à ce que je pouvais lui dire, au babillage même de Georgette, qui jouait dans le sable à ses pieds. Un pas qu'elle savait reconnaître retentissait-il derrière elle, le long de l'allée, comme elle changeait de couleur, quelle expression nouvelle passait sur ses traits! Ceux qui ne l'avaient pas vue en pareille circonstance ignoraient à quel point elle pouvait être belle. Thymerale approchait, et, dans le premier regard échangé entre eux, on lisait combien ces deux existences étaient étroitement confondues, malgré les semblans de barrières qu'un dernier respect des convenances leur imposait. Je restais là quelques instans encore, ne voulant pas paraître deviner que je pusse être de trop. Du reste je ne sais ce que lui avait dit de moi Mme de Villard, mais Thymerale, avec lequel je n'avais jamais eu que des rapports insignifians et passagers, comme ceux que peuvent avoir ensemble, sans se connaître autrement que de vue, des hommes du même monde, m'avait tout d'abord traité presque en ami. Je paraissais être toujours le bienvenu. Mon vrai rôle cependant n'était pas celui d'un tiers entre ces amoureux qui se seraient en somme très bien passés de moi, c'était celui de consolateur de Mlle Georgette; car, depuis l'arrivée de M. de Thymerale, Georgette demandait à être consolée. Pendant quelque temps, elle avait eu sa mère tout à elle, et maintenant cette inces-

sante préoccupation concentrée sur elle seule s'était divisée, on lui en avait retiré la meilleure part; elle était reléguée de nouveau à un rang secondaire, et il était évident pour moi qu'elle le sentait.

Je voyais aussi que sa présence produisait un effet pénible sur Thymerale; elle rappelait l'obstacle qui empêchait M[me] de Villard d'être plus complètement à lui, en même temps que le souvenir de l'homme qui le premier avait eu des droits sur la femme qu'il adorait, souvenir infiniment blessant, même lorsqu'il s'agit du mari le moins aimé. Georgette avait beau être un véritable bijou; elle représentait le passé, un passé qu'on eût voulu effacer à tout prix. Pauvre petite! Désormais elle descendait au jardin d'un pas moins bondissant, seule avec son Anglaise; certes elle était toujours habillée avec recherche, mais il y avait moins de goût et de coquetterie dans l'arrangement de cette toilette enfantine; ce n'étaient plus les belles mains de sa mère qui l'attifaient, M[me] de Villard, absorbée par d'autres pensées, ne trouvait plus le temps de répondre à ses mille questions, de se mêler à ses jeux. Or il arriva que les devoirs négligés de la mère retombèrent sur moi de par une singulière fantaisie de Georgette. Après avoir erré un jour ou deux un peu désemparée en compagnie de miss Madge, elle vint me prendre la main avec cette confiance de la jeunesse à laquelle je n'ai jamais su résister, et me persuada que j'avais un talent remarquable pour expliquer les images. Avez-vous quelquefois observé cet attrait réciproque, providentiel, à mon avis, qui s'établit tout naturellement entre les deux âges qui ont le plus besoin d'appui, entre l'enfance et la vieillesse, entre celui qui n'a plus rien à attendre de ce monde et le petit être qui fait dans la vie ses premiers pas? Chaque période de notre carrière humaine a son lot déterminé : vers soixante ans, la nature nous force d'être grand'père. Sans doute Georgette se rendait vaguement compte de cela, puisqu'elle me demandait tous les services, toutes les complaisances que cette qualité comporte, bien sûre de n'être jamais rebutée.

Il me fallut une certaine somme de courage pour justifier la bonne opinion qu'elle avait prise de moi et dont j'étais flatté d'ailleurs; je dus fouler aux pieds tout respect humain, braver l'ironie de ces dames qui ne tardèrent pas à m'affubler du surnom de bonne d'enfant. N'importe, je me souviens aujourd'hui avec plaisir d'avoir plus d'une fois charmé l'ennui que causaient à la pauvrette les absences de sa mère, en lui contant des histoires interminables dont elle était toujours naïvement émerveillée. Ces mots entendus pour la première fois : — Encore! encore! pourquoi?.. et puis après?.. — excitaient ma verve de façon à m'étonner moi-même et finirent par développer en moi un véritable génie d'invention. Je ne veux pas me faire meilleur, plus désintéressé que je

ne le suis. Ma curiosité espérait bien trouver son compte dans ces longs entretiens. Les vieux garçons, sachez-le, sont curieux tout autant que les vieilles filles. Je pressais donc Georgette de questions indirectes sur elle-même, sur sa mère par conséquent. Mais, bien que ma petite interlocutrice ne demandât pas mieux que de parler, je n'appris presque rien de sa bouche : l'hiver elle demeurait à Paris... elle n'aimait pas Paris... on était bien plus heureux à la campagne... l'été elle faisait des voyages avec sa maman et Tim et miss Madge... Tim était, cela va sans dire, le diminutif très familier de Thymerale... — Où allaient-ils?.. — Elle n'en savait rien... dans les montagnes, au bord de la mer. — Mais auparavant?.. — Auparavant?.. Ses impressions étaient vagues et confuses, car je ne réussis jamais à comprendre. Sans doute elle était trop jeune quand on l'avait séparée de son père pour se rien remémorer qui le concernât, d'autant que depuis elle avait vu tant de choses dans la vie mouvementée qu'on lui faisait partager!..

Il fallait un mauvais temps, rare aux Pyrénées en cette saison, pour que nos journées ne s'écoulassent pas tout entières dehors. Nous étions habituellement sur la lisière du parc à causer, Georgette et moi, quand vers le soir passaient devant nous, de l'autre côté de la grille, les chevaux de nos promeneurs revenant de quelque excursion. Aucun costume ne seyait mieux à Mme de Villard que celui d'amazone. Je crois la voir encore rentrer au galop comme en un tourbillon, son buste admirable moulé par un habit de drap bleu bien collant, ses cheveux d'or nattés tout près de sa tête élégante pour en mieux dessiner les exquises proportions, le voile de son petit chapeau tendu sur un visage singulièrement animé par l'exercice et le plaisir.

Il fallait vraiment excuser l'orgueil, un peu trop triomphant peut-être, qu'exprimait la physionomie de Thymerale.

Très souvent ils rentraient au pas, côte à côte, avec lenteur, en achevant quelque entretien à voix basse, d'un air de regret, comme des gens qui ne se sont pas encore tout dit, qui ne pourront jamais tout se dire. Pourtant un cri de joie jeté par sa fille faisait tressaillir la jeune femme... Elle tournait la tête de notre côté, elle faisait un signe affectueux de la main, mais je crois bien que, pour entendre plus tôt ce mot : — Maman! — lancé dans l'air avec un accent d'impatience si touchant, elle n'eût pas perdu cinq minutes de sa promenade.

— Maman! répétait la petite fille, enfin! te voilà donc! — Et Georgette courait rapide comme une flèche pour arriver avant elle à la porte de l'hôtel, se jeter dans ses jupes, dévorer ses mains de baisers, tandis qu'elle glissait à terre en se laissant aller dans les bras de Thymerale. Et la mère répondait à ses caresses, elle y

répondait tendrement... Mais au moment même le regard de Thymerale, glissant avec humeur sur l'enfant, semblait dire : — Que viens-tu faire entre nous?

Georgette lui était importune comme la réalité même. Il avait trop d'esprit pour ne pas comprendre, même au milieu de toutes les illusions de l'amour, que les paradis artificiels comme celui qu'il s'était créé en ce monde sont menacés par le voisinage de tout ce qui est naturel et vrai en fait d'affections, de morale, de devoirs. A sa place, j'aurais tremblé de même, et je disais à part moi, avec le dépit secret qu'inspire toujours à un homme, fût-il vieux et sans prétentions, le bonheur excessif d'un autre homme : — Tu auras un jour ou l'autre une rivale, une ennemie dans Georgette... Quel sera son choix entre vous deux? — Puis je me remettais à craindre pour l'avenir de ma petite amie. — Ne la sacrifierait-on pas à Thymerale comme on lui avait sacrifié tout le reste?..

Quand M[me] de Saint-Béat, M[me] Odinska, d'autres encore, affectaient de s'écrier en regardant Georgette, qui ne leur inspirait d'ailleurs aucun intérêt sincère : — Pauvre enfant!.. — je ne trouvais pas de paroles pour les rembarrer comme je le faisais d'ordinaire. Elles avaient raison de la plaindre...

Il va sans dire que les promenades en tête-à-tête, qui étaient le seul signe extérieur de l'intimité de M. de Thymerale et de M[me] de Villard, ne passaient inaperçues pour personne : elles étaient observées, commentées, et plus d'un sentiment inavouable entrait, je n'en doute pas, dans la vertueuse indignation qu'elles inspiraient : quelque perdue que fût M[me] de Villard, mainte honnête femme l'enviait peut-être à son insu; n'avait-elle pas accaparé un homme qui jamais ne s'était laissé fixer jusque-là, un homme qui avait fait des passions et ne les avait partagées que superficiellement pour les oublier le lendemain? Un homme à la mode pris au piège! quel triomphe, de quelque prix qu'on le paie!

Ces messieurs éprouvaient à peu près le même sentiment que ces dames; assurément l'idée ne leur serait jamais venue de s'embarrasser d'une femme mariée et d'un enfant pour satisfaire un amour irrésistible, dont ils n'eussent point d'ailleurs été capables; ils étaient vexés cependant qu'un des leurs, qu'ils ne pouvaient traiter de naïf, eût montré plus de courage et accompli cette folie sans ridicule, ils étaient jaloux d'un bonheur conquis à grand risque sans doute, mais aussi bien supérieur à tous les minces plaisirs dont ils se contentaient. Les hommes rivalisaient donc avec les femmes de malice et de cruauté à l'égard de M[me] de Villard. Nul cependant n'osait s'attaquer à Thymerale, fût-ce par la moindre raillerie; son attitude ferme et parfaitement résolue déconcertait toutes les audaces; il était sur la défensive, on n'en pouvait douter;

même ce parti pris de combattre pour elle qui devançait et semblait pressentir l'attaque devait froisser certaines délicatesses chez Mme de Villard, en lui marquant, ce qu'elle savait déjà, combien était grande et menaçante l'improbation autour d'elle et combien celui qui était cause du mépris où elle était tombée s'en rendait nettement compte!

Une occasion se présenta pour cette société implacable d'exercer ses rigueurs, à demi contenues jusque-là dans les bornes d'une insolente réserve. Certaine fête, la première grande fête de la saison, eut lieu au Casino, et le flot des baigneurs s'y porta avec cet entrain qui pousse les désœuvrés vers tout ce qui est bruit et amusemens tumultueux.

Mme de Villard voulait se dispenser d'y assister, mais Thymerale insista pour qu'elle y parût, soit qu'il n'admît pas la possibilité d'un esclandre, soit qu'il ne craignît pas que l'esclandre se produisît, irrité qu'il était déjà de certaines impertinences à l'adresse de cette femme qu'il considerait comme sienne, impertinences trop lâchement déguisées pour qu'on pût y répondre, mais qui cependant n'avaient point échappé à sa perspicacité et à son savoir-vivre.

Vers onze heures, ils firent donc, au bras l'un de l'autre, une entrée à sensation dans les salons du Casino, au milieu d'un murmure mêlé d'admiration et de surprise indignée.

Un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, elle marchait dans ce calme impassible dont elle avait pris l'habitude de se couvrir comme d'un bouclier et ressemblait ainsi à cette royale Diane qui est au Louvre pour la gloire de Jean Goujon. Seulement Diane en descendant au milieu des mortels avait revêtu la plus simple et la plus magnifique à la fois des robes de dentelle blanche; aucun bijou : ce qu'on voyait de ses épaules et de ses bras était plus éblouissant que tous les diamans du monde ; ses cheveux relevés à la façon de cette déesse de la renaissance, avec laquelle sans doute elle se connaissait des analogies de beauté, étaient retenus par un lien de perles.

Tant de splendeur parut insupportable; on résolut de la lui faire expier sans retard. L'attitude de Thymerale cependant imposait un peu; il avançait d'un pas nerveux, la lèvre contractée sous sa moustache frémissante, l'œil étincelant de défi derrière son monocle. Il eût voulu, sa physionomie impérieuse et courroucée l'indiquait, forcer toutes ces têtes qui n'exprimaient que l'étonnement ou la curiosité, à s'incliner devant elle.

Ce beau couple fendit la foule au milieu d'un profond silence, puis Thymerale, ayant aperçu de loin une place libre sur les banquettes garnies de femmes qui attendaient la comédie, prélude du bal, installa Mme de Villard à cette place et alla rejoindre d'autres hommes debout dans l'embrasure d'une porte. Le moment était venu de l'outrageante

manifestation que peut-être on avait préparée d'avance. Mlle Berthe qui se trouvait à côté de la nouvelle venue changea vivement de place sur un ordre péremptoire de sa mère, qui la tirait par le bras comme pour l'éloigner d'une pestiférée. Mme de Saint-Béat se leva à son tour, en jetant à l'oreille d'une voisine deux ou trois mots qui furent parfaitement entendus de celle qu'ils devaient cingler en plein visage. Rien n'indiqua cependant que Mme de Villard eût senti l'insulte; elle garda la même attitude indifférente et reposée, en feignant de respirer les fleurs de son bouquet. On eût pu croire d'autre part que Thymerale n'avait rien vu; quand le spectacle fini, Mme de Villard le pria de la reconduire, sous prétexte d'un léger mal de tête qui l'empêcherait de prendre plaisir au bal, il ne fit pas la moindre objection, mais le lendemain matin je fus surpris de le voir entrer de bonne heure dans ma chambre :

— Je me bats, dit-il; voulez-vous être mon témoin ?

Comme je me récriais :

— Vous savez aussi bien que moi, reprit Thymerale, ce qui s'est passé hier au Casino.

— Je sais que vous ne ferez que compromettre davantage Mme de Villard en vous battant pour elle.

— Il s'agit bien de compromettre !.. Tout ce qui importe, c'est de fermer la bouche aux insolens, c'est de faire respecter, du moins en apparence, une personne qui, si elle était libre, serait demain Mme de Thymerale.

— A qui vous en prendrez-vous d'un complot de femmes si détestable qu'il soit ?

— On demande raison des complots de femmes aux maris ou aux frères...

— Soit ! mais Mme d'Orfeuil est veuve, Mme de Saint-Béat...

— Mme de Saint-Béat est la dernière à qui je puisse m'attaquer, interrompit Thymerale avec un dédaigneux sourire... d'ailleurs son mari est absent; mais j'ai été déjà au fond des choses. Les commérages de Samiel sont cause de tout le mal; c'est lui, c'est M. de Chevagny qui me répondra. Villeroche doit lui servir de second... je viens vous prier de le voir et de tout régler au plus vite.

Samiel ne recula pas devant les conséquences de ses indiscrétions; la rencontre eut lieu sur un point désigné de la montagne, où les pique-niques sont beaucoup plus fréquens que ces sortes d'affaires. Il en résulta pour l'adversaire de Thymerale une blessure qui l'éloigna trois mois entiers de la table de jeu et du petit journalisme. Bien entendu, le duel dont elle avait été l'objet fut loin de relever la réputation de Mme de Villard, mais il eut pour effet de resserrer les nœuds de notre récente amitié. En quittant les Pyrénées quelques jours plus tard, elle me fit promettre de venir la voir à Paris.

III.

A Paris comme aux Pyrénées, Thymerale et sa maîtresse vivaient séparément en apparence; il avait une installation de garçon aux environs du boulevard, elle habitait un quartier retiré, mais en réalité ils étaient bien plus souvent réunis que ne le sont beaucoup de gens attachés l'un à l'autre par des liens légitimes.

J'allai chez Mme de Villard; son joli petit hôtel, entouré de jardins pleins d'ombre et de silence, était un cadre digne d'elle; tout y révélait ce goût du chez soi que conservent si rarement les femmes qui ont versé dans l'aventure. Elle recevait peu de monde, les amis de Thymerale, voilà tout, jamais une femme. Le soir, on la trouvait assise devant un métier à broder; son accueil était plein de simplicité et de bienveillance tranquille; elle parlait peu, mais on causait agréablement autour d'elle; les habitués de ce salon, d'ailleurs semblable à un club restreint et choisi, étaient du meilleur monde, intelligens pour la plupart, mélange d'artistes et de gentilshommes: Thymerale détestait la nullité. Quelques-uns avaient dû faire la cour à la maîtresse de leur ami pour reconnaître la confiance avec laquelle il les avait présentés; c'était inévitable, mais Mme de Villard décourageait ces velléités, depuis longtemps réprimées du reste, par une attitude dont elle avait le secret et qui ne pouvait laisser d'espoir au fat le plus incorrigible. Thymerale, qui s'étudiait à lui donner toutes les preuves d'estime, n'était point jaloux, et il avait raison. Une douairière à cheveux blancs ne se fût pas montrée moins coquette; elle ne traitait pas ses hôtes en *camarades*, elle tenait au respect d'autant plus peut-être qu'elle ne le méritait pas : une femme parfaitement irréprochable et d'une réputation inattaquée peut permettre certaines libertés de langage qu'on ne hasarderait point sans l'offenser devant une femme compromise; c'est pour celle-ci un dernier devoir de défendre ce qui lui reste de dignité en maintenant autour d'elle quelque chose de plus que les simples bienséances. La conversation où Mme de Villard plaçait son mot de temps en temps pour lui donner de l'élan, la retenir sur une pente scabreuse ou concilier des opinions divergentes, roulait sur les mille riens du jour; on prenait le thé en fumant des cigarettes, on faisait de bonne musique; c'était une maison doucement et gracieusement hospitalière. J'y passais volontiers la plupart de mes soirées en continuant mon rôle d'observateur commencé l'été précédent.

— Cette sérénité, pensais-je, cette liberté d'esprit qu'elle déploie, est-ce bien réel? N'éprouve-t-elle pas quelque tristesse à entendre parler sans cesse de ce monde auquel naguère elle appartenait et

dont elle est proscrite par sa faute? N'est-elle pas humiliée au fond de voir sa situation connue et son secret gardé par tant de gens?

Mais non, rien n'indiquait qu'elle souffrît; elle ne pensait, je crois, qu'à Thymerale; tout le reste lui était indifférent. D'ailleurs j'aurais été bien embarrassé de la juger, ne la connaissant guère, malgré le temps qui s'écoulait sur nos cordiales relations. Quoiqu'elle me traitât avec plus de familiarité que tous les autres, sachant bien que j'étais incapable de me rendre ridicule en cultivant ce que les hommes de mon âge appellent la galanterie, elle ne me laissait point pénétrer dans le cercle absolument fermé de sa pensée intime. Ceci m'empêcha de céder tout à fait à l'attrait qu'elle m'avait d'abord inspiré; la première condition d'une sympathie véritable, c'est que l'objet de cette sympathie se laisse pénétrer; or Mlle de Villard cachait ses moindres impressions avec un soin si obstiné qu'il était impossible de s'en faire une idée, même par conjecture. Jamais il ne lui échappait un de ces mots qui jettent parfois une clarté inattendue sur les caractères les plus dissimulés; elle se possédait d'une façon extraordinaire.

Thymerale était seul, je suppose, à tenir la clé de cette vivante énigme, et il paraissait satisfait de ce qu'il pouvait savoir. Lui aussi ne se livrait qu'à elle. Chacun le croyait insouciant, fort peu sensible à quoi que ce fût, sauf à l'opinion, dont il avait toujours été singulièrement préoccupé en effet, jusqu'au jour où une passion plus forte que tous ses préjugés l'avait décidé à la braver; mais cette glace était de pure convention, je le sais, j'ai surpris chez lui d'attachantes faiblesses, et s'il croyait, avec la confiance d'une noble nature, à l'absolue fidélité d'une autre, c'est qu'il était lui-même capable de cette fidélité, si étrange chez un homme du monde, chez un ex-don Juan. La possession déjà longue, loin de le conduire à la satiété, l'enlaçait tous les jours davantage par les liens d'une heureuse habitude. J'étais arrivé assez vite à déchiffrer Thymerale, mais Mme de Villard restait pour moi un sphinx que je finis par me lasser d'étudier; somme toute, ce couple me paraissait jouir, en dépit de la morale et des lois sociales outragées, d'une de ces félicités exquises dont il n'est jamais très agréable d'être témoin; je m'intéressais tout autrement à Georgette.

Trois années avaient passé sur le don spontané qu'elle m'avait fait de sa reconnaissance et de son affection; ce n'était plus un petit enfant, mais une personne déjà grandelette, qui portait fièrement ses neuf ans révolus, mince, avec de beaux yeux où l'on voyait courir, à la façon des nuages sur un ciel pur, toute sorte de réflexions au-dessus de son âge, et avec de longues boucles d'un blond plus cendré que les magnifiques cheveux de sa mère, à laquelle du reste elle ressemblait comme une miniature peut ressembler au

portrait de maître dont elle est la copie. Nous étions toujours de grands amis, de vieux amis maintenant, devrais-je dire. Elle reconnaissait mon coup de sonnette et accourait à ma rencontre, pressée de me dire tout ce qui lui était arrivé depuis ma dernière visite, bien que sa vie se passât assez uniforme et solitaire, le plus souvent auprès de miss Madge; elle ne savait par où commencer et babillait comme une pie, sûre de ne m'ennuyer jamais; seulement je remarquai plus d'une fois qu'il suffisait de l'entrée de Thymerale pour que sa verve tarît; ce me fut une première révélation de l'antipathie décidée que lui inspirait cet ami de sa maman, antipathie fort naturelle : tous deux étaient aussi susceptibles, aussi exigeans, aussi tyranniques l'un que l'autre. Réserve faite de quelques miettes de son cœur qu'il me fallait partager avec miss Madge, Georgette aimait sa mère d'un amour unique; les rares momens où elle se trouvait seule auprès d'elle étaient remplis par des effusions de tendresse débordante; elle cherchait à retarder par mille petites ruses l'heure qu'elle connaissait trop où on lui disait invariablement : — Va jouer... — ou bien : — Va travailler. — Cette heure là était celle où survenait Thymerale; à sa vue, la rayonnante physionomie de l'enfant devenait sombre; elle ne l'appelait plus Tim comme autrefois; elle ne se laissait plus embrasser qu'avec répugnance et souvent sa main tremblait lorsqu'il la prenait dans la sienne d'un air distrait, sans plus de tendresse qu'elle ne lui en accordait elle-même. Thymerale ne respirait bien que quand elle avait disparu; le regard de ce petit être hostile le gênait; c'étaient deux rivalités en présence; il me semblait impossible que Mme de Villard ne s'en aperçût pas, mais, je le répète, j'ignorais tout des impressions de la mère et je savais si bien ce qui manquait à la fille! Il lui manquait cette sollicitude maternelle incessante, exclusive, à laquelle un enfant sent qu'il a droit, il lui manquait d'être au premier rang dans un cœur rempli d'elle. La souffrance que Georgette n'articulait pas, bien entendu, qu'elle ne s'expliquait pas à elle-même, n'était que le sentiment légitime de ses droits contestés, méconnus. Dans un intérieur régulier, elle aurait eu entre son père et sa mère unis par une affection dont elle eût été le centre, l'objet et le gage, sa place dont nul n'aurait songé à la chasser... Pourquoi la présence de Thymerale était-elle immanquablement pour elle un signal de retraite? Pourquoi ne la rappelait-on jamais tandis qu'il était là? Pourquoi était-ce toujours lui qui accompagnait maman, qui montait en voiture auprès d'elle, les empêchant de se promener, de causer, de s'isoler toutes deux ensemble? Pourquoi l'influence de Thymerale réglait-elle toutes les décisions de sa mère?

A ces questions son innocence était bien loin de trouver une

réponse, mais elle comprenait que Thymerale était un ennemi. Thymerale avait d'elle la même opinion, et une opinion raisonnée tandis que la sienne n'était qu'instinctive : il jugeait que les heures de tête-à-tête entre la mère et la fille, heures que Georgette trouvait si courtes, lui étaient dérobées; il eût voulu, même absent, être seul à occuper l'imagination et le cœur de cette femme qui lui appartenait. La jalousie qu'il n'avait éprouvée jusque-là contre aucun homme lui fut inspirée par un enfant.

Je suppose que Mme de Villard essuya des plaintes et des reproches, car vers cette époque je la trouvai souvent plongée dans une rêverie qui paraissait n'avoir rien que de sombre. Une fois même au moment où j'entrai, elle pleurait, et je ne puis dire l'impression que produisit sur moi cette tête si fière courbée par la douleur, mais l'idée me vint qu'elle ne me pardonnerait pas de l'avoir vue en un état différent de sa sérénité ordinaire, et, avant de m'approcher d'elle, j'affectai de regarder par la fenêtre je ne sais quoi d'imaginaire afin de lui laisser le temps de se remettre. Elle me sut gré de n'avoir pas voulu surprendre une confidence involontaire.

— Je suis heureuse que vous soyez venu, dit-elle, sans songer apparemment à essuyer une larme qui tremblait encore au bord de ses longs cils; me voici à la veille de prendre un grand parti au sujet de Georgette... Vous aimez beaucoup ma fille... il est juste que vous soyez consulté. Ne trouvez-vous pas que cette enfant n'est plus la même depuis quelque temps?..

— Mon Dieu! un peu plus sérieuse peut-être; elle devient une demoiselle...

Mme de Villard secoua la tête :

— Son humeur est inégale à présent, son caractère s'aigrit, tout le monde le remarque, miss Madge aussi bien que moi-même.

— L'isolement peut-être?.. Il est bon à son âge d'avoir des compagnes.

Mme de Villard leva vers moi des yeux tristes où je lus ceci comme un reproche : — Vous savez bien que je ne puis lui en donner, que la pauvre innocente partage fatalement l'espèce de proscription à laquelle je me suis condamnée.

Elle répliqua tout haut :

— Je le crois comme vous, et voilà pourquoi j'ai songé à la mettre en pension...

— Projet très sage.

— C'est votre avis? Pensez-vous vraiment que je doive le faire?..

— Je n'ai jamais douté, répondis-je d'une manière évasive, que vous ne le fissiez à un moment donné.

— Pourtant, reprit-elle, comme désireuse d'être contredite,

Georgette est bien jeune et déjà trop pressée d'apprendre..., avec des facultés qui demandent, dans l'intérêt de sa santé, à être modérées plutôt qu'excitées. J'ai pour prendre soin d'elle une personne sûre. Dans de pareilles conditions, il eût été facile de l'élever auprès de moi.

Mais en parlant ainsi sa voix défaillit, car elle savait très bien que ce qu'elle dépeignait comme facile était l'impossibilité même. Je compris de mon côté que je n'avais pas d'objections à émettre, qu'elle était pénétrée d'avance de tout ce que j'aurais pu lui dire si la matière n'eût été aussi délicate. Allongeant le bras vers la sonnette :

— Je vais appeler Georgette, ajouta-t-elle en soupirant; elle a confiance en vous et ce sera me rendre service que de m'appuyer pour l'ouverture que j'ai à lui faire. Autrement il me semble que je n'aurai jamais le courage...

Ses larmes allaient couler de nouveau. Je vis combien sa fille lui était chère. Pourquoi, hélas! cet amour n'avait-il pas suffi, dans le passé, à la consoler de tout? Prenant sa main frémissante, je la portai silencieusement à mes lèvres. Qu'aurais-je pu dire?

Au même instant Georgette entrait en bondissant : elle embrassa sa mère à plusieurs reprises, puis se blottit sur mes genoux.

— Nous parlions de toi, lui dit Mme de Villard. Sais-tu ce que nous venons de décider?

Georgette leva sa petite tête curieuse.

— Nous avons décidé que tu étais d'âge à entrer en pension...

Tout son corps tressaillit dans mes bras. Elle fit un mouvement comme pour me repousser, puis se penchant à mon oreille :

— Non, non, dit-elle, ce n'est pas vous qui le voulez...

Se jetant éperdument sur sa mère, elle joignit les mains :

— Te quitter? s'écria-t-elle avec un accent dont je fus moi-même ému au fond de l'âme.

Mme de Villard était hors d'état de répondre. Je lui prêtai main forte :

— On ira vous voir souvent, chérie, et vous viendrez aussi chez votre maman... Quelle idée vous faites-vous donc d'une pension? C'est un endroit très agréable où les jeunes filles réunies apprennent ce qu'il faut savoir pour devenir des femmes instruites et distinguées. Tous les enfans vont en pension.

— J'y ai été mise plus jeune que toi, fit observer Mme de Villard.

— Mais toi, tu n'avais pas de maman, riposta Georgette, tu n'avais jamais connu ta mère...

Elle la regardait fixement, avec autant d'indignation que de douleur :

— Ainsi tu lui cèdes!.. semblaient dire ses yeux étincelans, c'est

à son conseil, c'est à sa volonté que tu me sacrifies! — Mais comme si elle eût compris, même dans sa révolte secrète, que la lutte serait inutile, elle n'insista plus; ses mains seulement se crispèrent davantage. Elle était capable de se maîtriser; peut-être s'y était-elle déjà exercée plus d'une fois en étouffant des plaintes toutes prêtes à lui monter aux lèvres.

— Soyez raisonnable, dis-je en attirant à moi ma petite amie; n'affligez pas inutilement votre mère... Il le faut...

On eût dit au regard profond et grave qu'elle reporta sur moi, que Georgette pénétrait toute la portée de ces derniers mots.

— Oh! maman! balbutia-t-elle dans un sanglot étouffé. — Ce fut sa dernière protestation. Ouvrant la porte avec violence, elle s'enfuit auprès de miss Madge. Quand sa mère alla un peu plus tard la rejoindre, elle la trouva résignée :

— Je ne veux pas te faire de peine, dit-elle avec douceur, j'irai en pension... Je tâcherai de n'avoir pas trop de chagrin.

Ce qui n'empêcha pas la mère et la fille de pleurer beaucoup encore dans les bras l'une de l'autre.

IV.

Je fus consulté de nouveau pour le choix de la pension. Mme de Villard ne pouvait songer à placer Georgette dans le couvent où elle-même avait été élevée, ni dans aucun établissement semblable. Elle redoutait trop cette enquête que les religieuses ne manquent jamais de faire, non-seulement sur l'enfant qu'on leur confie, mais sur la famille même à laquelle l'enfant appartient. D'autre part elle ne voulait livrer sa fille qu'à des mains éprouvées et sûres. Si elle m'exposa nettement ses exigences, elle eut soin de taire ses appréhensions, qui étaient, du reste, faciles à deviner. Je me mis en campagne, consultant les mères de famille et les professeurs les plus compétens, prenant des informations de tous côtés, cherchant, voyant surtout par moi-même. Je découvris à la fin un bon pensionnat laïque où n'était admis qu'un nombre restreint de jeunes filles, presque toutes étrangères. La maison, un vieil hôtel du Marais, ne donnait l'idée ni d'un cloître, ni d'une caserne, aspect que présentent assez souvent les établissemens d'éducation; elle avait grand air et était entourée de rians jardins où folâtrait, quand j'y pénétrai pour la première fois, une bande joyeuse de brunes Espagnoles, de fines Américaines, de créoles envoyées de nos colonies. Je me dis que parmi ces compagnes exotiques, dont la plupart ne recevaient jamais la visite de leurs parens, Georgette aurait moins de chance qu'ailleurs d'être le point de mire d'une curiosité malveillante peut-être, que Mme de Villard, quand elle viendrait la voir,

courrait moins de risques aussi de se heurter à cette société parisienne qui connaissait ses aventures. J'espérais en outre que la directrice, habituée aux bizarreries variées de l'élément cosmopolite, n'examinerait pas de trop près la situation un peu exceptionnelle de cette nouvelle élève. En effet, Mme Despreux, c'était son nom, aplanit toutes les difficultés lors de l'entrevue préliminaire que nous eûmes avec elle, Mme de Villard et moi; elle avait l'habitude du monde et ne pouvait se tromper sur la condition sociale de cette mère; moi je représentais un vieux parent fort respectable; je gage qu'en physionomiste émérite, elle me décerna aussitôt le titre d'oncle. Quoi qu'il en fût, elle nous mit absolument à l'aise et ne parut disposée à pratiquer aucun système d'investigation direct ou autre. Nous convînmes que Georgette ne lui serait présentée que le jour de la rentrée définitive.

— Il ne faut pas multiplier inutilement les occasions de s'attendrir, dit-elle avec une autorité souriante qui indiquait l'expérience approfondie des chagrins de la jeunesse et des moyens d'en venir à bout. — A votre première visite vous serez étonnée, madame, de la trouver très gaie; tous nos enfans, sans exception, sont la gaîté même.

Georgette se rendit donc quelques jours plus tard, chez Mme Despreux comme elle eût été à la promenade. On avait expédié d'avance, sans l'avertir, son trousseau de pensionnaire; elle ne savait pas au juste où nous la conduisions, bien que, depuis la communication qui lui avait été faite une fois pour toutes, elle n'eût qu'une seule pensée : son exil décrété, résolu.

Dans la voiture où j'étais assis en face d'elle, je pensais à l'agneau qui, sur le chemin d'un supplice qu'il ignore, tremble et gémit cependant, comme s'il pouvait pressentir son destin. En vain m'efforçais-je de la distraire, Georgette ne répondait pas. Le hasard nous ayant fait rencontrer Thymerale, elle frissonna comme si elle eût aperçu le bourreau et se détourna pour ne pas répondre au petit salut familier qu'il lui adressait après avoir échangé un signe d'intelligence avec sa mère. En revanche, lorsque nous nous arrêtâmes devant la porte monumentale au-dessus de laquelle on lisait : — Pensionnat de demoiselles, — elle ne manifesta aucune surprise, aucune velléité de fondre en larmes.

— Du courage! lui dit sa mère d'une voix qui révélait qu'elle-même en avait bien peu.

La directrice vint à notre rencontre de l'air le plus engageant et baisa au front sa nouvelle élève en lui faisant de belles promesses. Georgette ne parut pas les entendre; elle regardait du coin de l'œil cette petite femme rondelette, encore fraîche, cérémonieusement aimable, qui joignait à l'expression de bonhomie que donne l'em-

bonpoint un ton et un regard d'impérieux commandement en désaccord avec ses sourires et ses fossettes.

On lui fit explorer toute la maison, depuis le vaste parloir aux longues portes-fenêtres, dont les vitres claires donnaient sur une terrasse garnie d'arbustes, jusqu'au réfectoire, aux classes, aux salles d'études; elle vit aussi sa chambre, car ces pensionnaires privilégiées n'étaient pas reléguées dans le banal dortoir; chacune d'elle avait son nid particulier qu'il n'était pas défendu d'embellir par quelques ornemens. Comme Mme Despreux en faisait la remarque : — Je pourrai donc mettre le portrait de maman au-dessus de mon lit, dit tout bas Georgette. — C'était le premier mot qu'elle eût prononcé. La directrice, enchantée d'avoir réussi à rompre la glace, cligna de l'œil pour rassurer Mme de Villard, et continua, en femme experte dans l'art de séduire et d'enlacer, à faire valoir les moindres détails de la maison tenue avec une propreté qui touchait presque à l'élégance. En traversant le jardin où les élèves nouvellement rentrées déployaient dans leurs jeux un entrain complice de la faconde de leur maîtresse, elle interrompit les rires et les cris pour appeler deux des plus jolies petites filles :

— Mlle de Mendoza !.. Miss Tempest !.. venez prendre la main de votre compagne et faites-lui les honneurs de la récréation...

Mais Georgette, baissant la tête, refusa de suivre miss Tempest et Mlle de Mendoza. Elle répondait peu, ne regardait rien et se pressait contre sa mère avec anxiété, comme si elle eût prévu un piège qui allait les séparer tout à coup. Chaque grincement de porte la faisait tressaillir, elle avait l'air de flairer à chaque pas quelque chausse-trape habilement dissimulée. Quand, après notre tournée, nous rentrâmes dans le cabinet de la directrice, Mme de Villard, faisant bonne contenance, bien que l'heure du déchirement final approchât, se déclara très satisfaite de ce qu'elle avait vu et l'on procéda sans retard aux dernières formalités.

Mme Despreux, assise devant son petit bureau de laque, une plume à la main, demandait :

— Quel nom dois-je inscrire? Je n'ai encore marqué que le numéro.

Dans la demi-minute d'imperceptible hésitation qui suivit, elle reprit avec volubilité :

— Pardon !.. j'oubliais ! La carte que vous m'avez fait passer l'autre jour portait : Mme de Villard,... donc j'écrirai Mademoiselle...

— Georgine Danemasse, interrompit précipitamment Mme de Villard, sur le front de laquelle perlait une sueur légère.

Elle ne pensait guère à l'étonnement de la maîtresse de pension, elle redoutait celui de sa fille, elle s'attendait à ce cri de l'enfant, occupée à suivre tout ce qui se passait autour d'elle avec l'atten-

tion passive du condamné devant les derniers apprêts de l'exécution :

— Maman !..

Puis, se penchant à l'oreille de sa mère, Georgette continua d'une voix plus basse, pas assez basse cependant pour que Mme Despreux ne pût l'entendre :

— Est-ce que je ne porte pas le même nom que toi ?

Cette question si naturelle fut soulignée par un regard scrutateur de la directrice. Je laissai Mme de Villard répondre à celle-ci comme elle voulut, et j'entraînai Georgette, sous prétexte de lui faire admirer quelques dessins au fusain, têtes de guerriers et de déesses, chefs-d'œuvre des grandes élèves, qui décoraient les panneaux. Mais Thémistocle et Minerve lui importaient peu ;... pour la première fois elle avait entendu son nom de famille, duquel jusque-là elle ne s'était pas souciée, n'étant que Georgette, rien que Georgette, et une énigme troublante se présentait à sa jeune imagination.

— Maman ne m'a pas répondu, dit-elle en pressant fortement ma main qui la retenait à l'écart. Savez-vous pourquoi ?

Il fallait bien qu'elle s'habituât à entendre et à porter ce nom qui était le sien ! Très perplexe, je me mis à étudier consciencieusement l'un des affreux barbouillages de la muraille pour fuir l'obsession de son regard.

— Écoutez, mignonne, je veux bien vous le dire, mais à la condition que vous ne ferez plus à votre mère des questions qui la chagrinent.

— Qui la chagrinent ?.. Pourquoi ?

Le moment me sembla venu de hasarder un mot qu'on devrait inévitablement prononcer tôt ou tard, et, pressé par les circonstances, je résolus d'épargner à Mme de Villard l'embarras d'un interrogatoire semblable à celui que je subissais.

— Votre mère, à la suite d'événemens trop graves pour qu'elle vous les raconte, a repris son nom de jeune fille.

La façon dont sa petite main étreignait la mienne, plus nerveusement encore, me prouva qu'il était indispensable d'en dire davantage.

— Son mari l'avait rendue très malheureuse.

— Qui ?.. mon père ?

Ce seul mot suffit pour m'avertir que je jouais un rôle bien difficile à justifier. Oter à un père, même coupable, même inconnu, le respect de son enfant, qui donc osera faire cela sans un cruel tiraillement de conscience ? Mais j'avais commencé, fort de ma bonne intention,.. impossible d'en rester là !

— Oui, poursuivis-je, il l'a fait beaucoup souffrir.

— Il l'a fait souffrir! elle? ma pauvre maman, qui est si bonne! mon père était donc bien méchant, lui?

Décidément, je m'étais engagé sur un mauvais terrain. Quelque persuadé que je pusse être que M. Dannemasse ne méritait aucun ménagement, je me sentais honteux devant moi-même et devant cette enfant comme je ne l'avais jamais été.

— Alors, repris-je au plus vite pour en finir, alors votre pauvre mère a choisi de vivre seule avec sa petite fille, et elle a quitté un nom qui ne lui rappelait que des douleurs.

— Le nom que je porte, dit Georgette avec une expression étrange.

— Vous ne parlerez jamais de tout cela, n'est-ce pas, à votre maman?

— Oh! jamais... à elle ni à personne...

Après un instant de réflexion : — Il me semble, ajouta-t-elle, que je me rappelle un peu mon père : il avait l'air vieux... je le croyais mort depuis longtemps!.. Il n'est pas mort, dites?

— Je ne sais... mais prenez garde... votre mère va nous entendre et, je le répète, il ne faut pas qu'elle se doute...

— Non, non, soyez tranquille, répondit Georgette toujours pensive, comme si elle eût essayé de fouiller les ténèbres d'un passé si incompréhensible pour elle.

Quand nous nous rapprochâmes du bureau de la directrice, celle-ci souriait de nouveau d'un air de parfaite satisfaction. Elle posa sa main blanche et grasse sur la tête bouclée de l'enfant pour la caresser et s'emparer d'elle à la fois, tandis que s'échangeaient les adieux.

Je pus remarquer en cet instant que la physionomie de Georgette exprimait une préoccupation absorbante qui semblait avoir chassé toutes les autres, un nouveau souci, vague, mais poignant, celui dont j'avais semé le germe en elle et que je me reprochais déjà d'avoir imposé à cette petite âme.

Nous remontâmes en voiture, Mme de Villard et moi. La pauvre mère, qui avait jusque-là réussi à se maîtriser, s'abandonna tout à coup à l'excès de son émotion librement, franchement, comme si elle eût été seule. Je me gardai bien de tomber dans la banalité des consolations. Je me tus, de façon à lui permettre le plus possible d'oublier ma présence.

— Pardonnez-moi, dit-elle enfin, de vous donner le spectacle d'une pareille faiblesse; mais c'est notre première séparation, et il me semble, je ne sais pourquoi, qu'elle sera suivie de bien d'autres déchiremens... Pardonnez-moi...

— Je vous remercie, répondis-je, de ne m'avoir pas dérobé ce que vous appelez votre faiblesse, de m'avoir jugé digne de la con-

fidence d'une de vos douleurs. C'est me récompenser au centuple du bien léger service que j'ai pu vous rendre.

— Que parlez-vous de légers services? interrompit-elle avec vivacité. Je sens tout ce que je vous dois, allez! Vous n'avez cessé de faire de nous vos obligées depuis que nous vous connaissons; vous avez été bon pour Georgette,... et pour moi si dévoué que je m'imagine souvent, vous jugeant par vos actes, que vous êtes un ami de toute ma vie! Qui donc m'eût aidée dans cette épreuve, si vous ne vous étiez trouvé là?

Comme je me défendais contre ces expressions de reconnaissance exagérée : — Pourtant, reprit-elle, vous ne savez pas qui je suis... Vous m'avez accordé votre amitié sans vous demander seulement si je la méritais, quand toutes les apparences, au contraire (et les apparences ne mentent pas toujours), semblaient indiquer que j'en étais indigne.

Elle poursuivit, sans me donner le temps de répondre à ces derniers mots prononcés avec une humilité singulière dans sa bouche.

— Maintenant, expliquez-moi... qu'avez-vous pu dire à Georgette pour arrêter ainsi ses questions tout à coup?

Je lui répétai sincèrement notre colloque à voix basse, dans un coin du parloir, et j'ajoutai, tandis qu'elle écoutait rêveuse :

— Après tout, il est bon, n'est-ce pas, qu'elle connaisse la vérité?

— Mais si ce n'était pas la vérité que vous lui avez dite? fit Mme de Villard, se retournant vers moi, d'un mouvement brusque.

— Comment?.. balbutiai-je interdit.

— Tenez, reprit-elle résolûment, je veux une fois pour toutes vous éclairer sur mon compte, non que je craigne d'usurper des sentimens d'estime : ma situation est telle que l'homme le plus indulgent, — et vous êtes celui-là, — ne peut m'accorder que de la compassion, — elle prononça ce mot avec une sorte d'impatience, comme si son orgueil d'ange déchu repoussait malgré elle un pareil sentiment, — mais il s'agit de l'intérêt même de Georgette... Il faut que vous sachiez à quoi vous en tenir, afin de pouvoir lui donner, l'occasion se présentant, un bon conseil qu'elle réclamera peut-être de votre expérience... Qui sait ce que l'avenir nous réserve? Qui sait?.. répéta-t-elle avec un geste accablé.

Il y eut une pause embarrassante pendant laquelle je gardai le silence, très ému, très curieux, attendant qu'elle se décidât à parler.

TH. BENTZON.

(La seconde partie au prochain n°.)

REMBRANDT

DANS

LES MUSÉES DE CASSEL, DE BRUNSWICK ET DE DRESDE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rembrandt a ses fidèles. A travers les fluctuations du goût qui n'ont pas épargné d'autres gloires, la sienne a toujours été en grandissant. Des hommes de tempérament très divers se sont rencontrés dans une pareille admiration pour son génie, et ceux-là même qui, par leur éducation ou les habitudes de leur esprit, semblaient peu préparés à le goûter, n'ont pas été les moins fervens. Sous bien des formes, et plus d'une fois ici même, il a reçu des hommages dignes de lui. Aujourd'hui encore, après avoir, il y a quelques années déjà, publié un catalogue raisonné de son œuvre, M. Ch. Blanc entreprend de nous donner cet œuvre complet reproduit d'après les meilleures épreuves des collections publiques ou privées.

Rembrandt lui-même, il faut le dire, avait pris garde de nous renseigner sur ses productions, et il n'est guère d'artiste qui, plus que lui, se soit montré soigneux de signer et de dater ce qu'il a fait. Mais autant les œuvres du maître sont en vue, autant sa vie a pendant longtemps paru se dérober. Quelques propos apocryphes et des anecdotes plus que suspectes formaient la plus grosse part de ce qu'on savait sur son compte. Un critique qui s'est fait connaître sous le nom de Burger (T. Thoré) avait le premier essayé de démêler et de poursuivre la vérité à cet égard. Mais explorer des archives, c'est, en Hollande surtout, une tâche difficile et ingrate. Il y a là des grimoires indéchiffrables pour un étranger et qu'un Hollandais lui-même a quelque peine à débrouiller. Du reste,

même pour ce qui concernait les œuvres de Rembrandt, Burger ne pouvait se décider à conclure. Par conscience autant que par désir d'accroître son savoir et ses jouissances, il ne se lassait pas de rechercher, de voir, de comparer et d'amasser sans relâche notes et renseignemens. C'était chaque année l'occasion pour lui de visiter quelque musée nouveau et de nous entretenir des découvertes qu'il avait pu y faire. Des scrupules toujours renaissans, par exemple celui d'un voyage à Saint-Pétersbourg qui, tout en l'effrayant, lui semblait obligatoire pour quiconque veut entreprendre sur Rembrandt une étude complète, d'autres préoccupations encore, la crainte de voir, sitôt que son travail aurait paru, surgir quelque document important relatif à son maître préféré, tout s'accordait pour retarder une publication qu'il ne devait point faire. Jusqu'au bout cependant il se promettait bien de réaliser son dessein, et, comme s'il avait voulu s'y contraindre lui-même par des engagemens publics, il annonçait de temps à autre l'apparition du livre dont il donnait le titre : *Rembrandt, l'homme et son œuvre*. En attendant, le charme agissait peu à peu sur lui, et la passion qui l'avait pris tout entier ne lui laissait plus toujours sa clairvoyance habituelle. Dans un commerce dont les séductions le captivaient de plus en plus, non-seulement il s'était familiarisé avec les bizarreries du grand artiste, mais il s'était épris de ses imperfections mêmes. Lui qui avait si justement remis en honneur l'école hollandaise, rectifié sur tant de points son histoire, réhabilité avec une verve si chaleureuse et des argumens si précis quelques-uns des maîtres méconnus ou oubliés, il en venait parfois à proclamer l'influence de Rembrant sur des talens dont l'originalité est incontestable. Dans son fanatisme inconscient, il lui arrivait même, à lui l'homme des dates, de reconnaître cette influence chez des peintres qui, loin de procéder de Rembrandt, l'avaient précédé, comme si le culte qu'il rendait à son idole exigeait qu'il lui immolât des victimes innocentes.

Malgré tout, cette admiration sincère et enthousiaste devait porter ses fruits. Burger, par sa passion ardente, avait encouragé des recherches dont il devenait le confident naturel et provoqué des découvertes qu'il transmettait aussitôt au public français avec une abnégation et une modestie qui méritent d'être signalées. On s'était en effet mis à l'œuvre en Hollande, et, çà et là, à force de minutieuses investigations, quelques rares documens, quelques dates, quelques indications positives avaient successivement grossi la liste des renseignemens primitifs. Il était temps que ces lumières éparses fussent réunies en faisceau. Un Hollandais seul était capable d'un tel travail, et le livre que Burger s'était promis de faire, c'est

à M. Vosmaer que nous le devons aujourd'hui. Après avoir déjà publié (1863-1868) deux volumes sur Rembrandt, M. Vosmaer nous a donné en 1877 une édition définitive de son travail (1). En suivant toutes les pistes, en joignant à ce qu'avaient découvert les érudits de son pays tout ce qu'il avait pu trouver lui-même, en opposant des témoignages, en étudiant à côté de Rembrandt ses maîtres, ses proches, ses amis, ses contemporains et ses élèves, en apprenant à connaître son époque et en visitant les lieux où il a habité, M. Vosmaer est parvenu à reconstituer, autant du moins qu'elle pouvait l'être, la vie de Rembrandt et l'histoire de ses œuvres. Ce grand travail, il l'a mené à bien avec la sagacité d'un magistrat, avec le sens d'un homme de goût, avec la piété d'un patriote, surtout avec cette opiniâtre ténacité qui fait l'honneur de sa race. Ajoutons que par une attention dont nous devons lui être reconnaissans et que lui inspirait « le désir de porter aussi loin que possible la gloire du grand Rembrandt, » M. Vosmaer a eu la bonne pensée d'écrire en français le livre qui lui était consacré. Nous n'avons pas la prétention de résumer un tel ouvrage, encore moins celle de le compléter (2). Notre but est à la fois plus modeste et plus précis. Avec les indications que nous fournit M. Vosmaer, nous voudrions aujourd'hui suivre Rembrandt dans les musées trop peu connus de Cassel, de Brunswick et aussi dans celui de Dresde. Ses prédécesseurs, ses contemporains et ses élèves y sont comme lui très largement représentés, mais c'est à ses propres œuvres surtout que nous voulons nous attacher. A raison de leur nombre (3) et de leur importance, elles marquent les principales étapes de sa vie et de son talent. Elles seront pour nous l'occasion de rapprochemens instructifs et qui nous ont paru offrir parfois tout l'intérêt d'une observation morale faite directement. Quand il s'agit d'une nature aussi sincère que celle de Rembrandt, une telle étude a son prix, à la condition qu'elle reste discrète et mesurée. Pour délicate qu'elle soit, elle vaut du moins qu'on s'y applique : c'est avec une liberté respectueuse que nous l'avons tentée.

(1) *Rembrandt, sa vie et ses œuvres;* un gros volume avec catalogues et pièces à l'appui; Paris, 1877, librairie Renouard.

(2) Pas plus que Burger, M. Vosmaer n'a vu les nombreuses peintures de Rembrandt que possède le musée de l'Ermitage. C'est pour compléter son livre à cet égard, ou pour rectifier sur quelques points des appréciations qu'il n'avait pu donner que de seconde main, d'après des gravures ou des photographies, que M. Bode a récemment publié dans l'*Athenæum* trois articles sur Rembrandt.

(3) On en compte vingt-trois à Cassel, huit à Brunswick et vingt à Dresde, et dans le nombre, des productions capitales, ou qui nous montrent Rembrandt sous des jours nouveaux, car on ne rencontre en Hollande ni paysage du maître, ni aucune de ses grandes compositions empruntées aux livres sacrés.

I.

On serait injuste envers les prédécesseurs ou les contemporains de Rembrandt et on ne le grandirait pas en lui attribuant le rôle de fondateur de l'école hollandaise. L'erreur serait égale d'ailleurs de supposer qu'autour de lui tous les peintres de cette école ont subi son influence et perdu à l'imiter quelque chose de leur originalité. S'il reste le plus grand des maîtres de la Hollande, si son action sur quelques-uns des artistes de son pays a été bien réelle, d'autres, avant comme après lui, sont demeurés eux-mêmes et ont conservé leur physionomie. Sa gloire est assez haute pour qu'on n'essaie pas d'y ajouter aux dépens d'autrui.

Sur l'époque qui a immédiatement précédé Rembrandt et sur les enseignemens mêmes qu'il a reçus, le musée de Brunswick fournit d'utiles informations. Mais des deux courans qui entraînèrent à son origine l'art de la Hollande, celui qui le portait vers l'Italie est surtout représenté dans cette collection. Pour cette autre source plus modeste, mais singulièrement plus profonde et plus pure, qui devait s'épandre sur le sol même d'où elle avait jailli, c'est au musée de Harlem, si intéressant pour l'étude des origines de l'art national, qu'il conviendrait d'en chercher la trace. Là, chez Martin Van Heemskerke nous sommes surtout frappé par le talent du portraitiste, et les figures des donateurs peintes sur les volets du *Jésus au prétoire* (1559) nous semblent bien supérieures au tableau lui-même. Là encore, dès la date de 1583, Cornelis de Harlem nous montre avec un *Repas d'archers* la première représentation de ces sujets civiques qui allaient fournir à l'école hollandaise un de ses thèmes les plus familiers et mettre si heureusement en vue les fortes qualités qui la distinguent. A Brunswick, où nous retrouvons les deux peintres, c'est l'influence italienne qui, sans partage, se manifeste dans leurs tableaux. Le *Baptême du Christ* du premier nous fait voir, il est vrai, l'étude du nu abordée avec une franchise assez rare chez un artiste du nord, franchise qui n'est pas ici dépourvue d'une certaine élégance, tandis que cette même étude n'a produit dans *l'Age d'or* et *Vénus et l'Amour* du second que des œuvres molles et médiocres. Ni la fadeur doucereuse qui, malgré le mérite de l'exécution, se remarque dans la *Flore et Pomone* de César Everdingen (1), ni la platitude banale d'une *Vénus et Adonis* de J. Backer (2), ne sont faites pour nous réconcilier avec cette persistance des préoccupations italiennes que nous constatons

(1) Musée de Dresde, n° 1397 *a*.
(2) Musée de Cassel, n° 383.

chez leurs successeurs. Une grande composition d'un élève de Poelembourg, le *Triomphe de Bacchus* par Moyse Van Uytenbroeck (1), est assurément plus ridicule encore. On imaginerait difficilement la triviale gaîté de cette scène, les types vulgaires des comparses et l'étrange cortège que font à Bacchus ces courtauds grotesques et ces nymphes lourdement délurées. Et ce dieu lui-même, le dieu brillant de la passion et de la vie, comment le reconnaître sous les traits disgracieux de ce buveur abruti par l'épaisse ivresse de la bière? Pourquoi nous étonner d'ailleurs? Que pouvaient inspirer à des peintres hollandais ces fictions ailées, nées au pays du soleil? Par quel effort de pensée et de talent les auraient-ils transportées sous leur climat changeant, sur ce sol misérable où la nudité humaine paraît déplacée, presque indécente, où le corps ne se montre guère que déformé par les travaux ou les vêtemens auxquels il est astreint? Au lieu de s'épuiser dans une vaine recherche du style, l'art hollandais allait trouver sa voie en empruntant ses données à la vie nationale; miliciens en armes ou groupés autour d'une table, syndics des corporations, magistrats municipaux ou professeurs au milieu de leurs élèves, tels étaient, dans leur simplicité bourgeoise, les sujets qui s'offraient à cet art. Ceux-là mêmes qui avaient conquis l'indépendance du pays devaient fournir à ses peintres l'occasion de s'affranchir et montrer ce que valait, pour eux aussi, cette fière devise : Liberté et vérité, qui répondait aux plus chères aspirations de tout un peuple.

Le portrait était dès lors appelé à prendre une large place dans l'école et à maintenir celle-ci dans l'étude directe de la nature. Dès le début, les artistes hollandais y apportèrent cette conscience, cette fine et délicate observation qui se remarquent dans les œuvres correctes, mais un peu froides, de P. Morelse et dans celles de M. Mirevelt, son maître (2). C'est un bien autre peintre que ce Jan Van Ravesteyn dont la vie tout entière s'écoula dans sa ville natale, à La Haye, où sont encore ses toiles les plus importantes : des *Officiers descendant du Doelen*, une *Réception de la milice civique* et

(1) Musée de Brunswick, n° 495. Dans ce tableau, la campagne au milieu de laquelle débouche le cortège est traitée non comme un fond, mais comme un paysage pur et qui nous semble de la main de P. Brill. C'est bien la touche de ce dernier, sa façon de rompre par quelques arbres grêles les masses puissantes de la végétation et d'opposer, à la manière des Carrache dont il s'est inspiré, des colorations brunes ou rousses au ton verdâtre qui domine. Plus d'une fois d'ailleurs, et ce fait confirme notre appréciation, Uytenbroeck a eu recours à la collaboration d'un paysagiste, et Elsheimer a peint pour lui le fond d'une autre de ses compositions: *Cléopâtre mordue par l'aspic*.

(2) Le musée de Dresde possède un portrait de Morelse, et celui de Brunswick plusieurs œuvres de Mirevelt; mais c'est à Amsterdam et à La Haye qu'il convient surtout d'étudier ces deux peintres.

un *Conseil des magistrats de la cité.* Le musée de Brunswick possède cependant de lui deux œuvres de premier ordre. L'une, datée de 1622, époque de sa pleine maturité, représente un légiste, Antoine Faber, avec sa belle tête, son large front, son air énergique, plein de sens et de droiture. La peinture est saine, puissante dans ses intonations; et le modelé, très simple, très franc, dénote une irréprochable sûreté. L'autre tableau, probablement de la même époque, est un chef-d'œuvre. Il nous montre une famille hollandaise : dix personnages de grandeur naturelle et vus jusqu'aux genoux. A gauche, trois grands fils sont placés par rang d'âge, debout, au-dessus de leur père. Celui-ci, — la figure jeune et robuste encore, la barbe et les cheveux bruns, — est assis en face de sa femme, jeune aussi, de physionomie distinguée et sympathique, portant comme son mari un costume noir et une collerette blanche. Autour de la mère se groupent ses cinq filles, vêtues, ainsi que leurs frères, de costumes sombres, largement coupés et sans ornemens. Seule, la plus petite des filles, une bambine de huit à dix ans, mise un peu moins sévèrement, porte une robe jaune brun à raies de broderies plus claires. C'est la dernière de la famille; on lui passe quelque coquetterie dans son ajustement : un bonnet brodé d'or, un collier et des bracelets de corail. Elle tient à la main une branche de groseilles rouges et s'appuie sur les genoux de sa mère. L'aînée promène ses doigts effilés sur les touches d'un petit piano à deux claviers superposés. Les dix visages en pleine lumière, étagés sans grand souci de composition, se détachent avec éclat sur les vigueurs intenses du fond et des vêtemens. Ces honnêtes figures qui se montrent à vous sans fierté comme sans embarras, ont un charme singulier. On reconnaît bien là les membres d'une même famille, mais les nuances des âges et des tempéramens sont marquées avec un art délicat sur leurs physionomies. Le milieu aussi est nettement accusé. On se sent en présence d'une race énergique, un peu austère, pratiquant le devoir plus que le plaisir et qui ne sacrifie rien au paraître. Aucun laisser-aller dans cet intérieur : des attitudes graves, plus de dignité que d'expansion, et cependant nulle froideur. Notez que ces indications et bien d'autres encore que nous pourrions relever sont écrites en termes précis, dans une langue simple, loyale, contenue, mais substantielle, et dans sa sobriété même pleine de force et de grandeur. Cette science consommée et qui s'efface si complètement est en harmonie parfaite avec le sujet et donne à l'œuvre toute sa signification.

Qu'on rapproche cette peinture serrée, suivie à fond, sérieuse et dépouillée de tout artifice, de la manière vive, alerte, spirituelle et incisive d'un Hals, si vrai aussi à sa façon, et, malgré sa désinvol-

ture, si fidèle interprète de la réalité, et l'on comprendra la richesse de cet art qui, avec un égal souci de la vérité et une technique presque semblable, admet cependant des différences aussi profondes. Bien qu'ils aient devancé Rembrandt, de tels hommes conservent, même en face de lui, leur originalité et leur prix.

Ils n'étaient pas seuls d'ailleurs, et déjà le paysage hollandais comptait aussi ses maîtres. Sur ce sol défendu avec une si indomptable persévérance contre tous ses ennemis, il avait à son tour conquis son indépendance. Dès les premières années du XVIIe siècle, l'émancipation était complète. Nous avons plus d'une fois déjà rencontré ceux qui l'avaient assurée : le vieux J.-G. Cuyp, qui était en même temps un portraitiste éminent ; J. Wynants, Van Goyen et Salomon Ruysdael. A ces noms, il convient d'ajouter celui d'un artiste peu connu, R. Roghman, qui fut non-seulement le contemporain, mais l'ami de Rembrandt. Il avait voyagé, parcouru le Tyrol, peignant moins qu'il ne dessinait, car ses tableaux sont rares. On peut le regretter en face des grands paysages du musée de Cassel, deux pendans, signés des initiales du peintre, et de dimensions peu usitées dans l'école hollandaise. L'un d'eux est un souvenir de ses voyages emprunté peut-être à l'Italie du nord, dans le voisinage des Alpes; mais au milieu de ces montagnes et de ces accidens multipliés, parmi ces eaux qui jaillissent de tous côtés, l'artiste se sent comme dépaysé. On le retrouve chez lui, reproduisant avec une impression plus saisissante, parce qu'elle est plus immédiate, un des aspects familiers de la Hollande : une campagne plate, des masses d'arbres épaisses, des terrains crayeux au travers desquels serpente un cours d'eau qui vient s'élargir au premier plan. La peinture est simple et grave, transparente malgré l'intensité de ses tonalités roussâtres et d'une ampleur d'effet et de facture qui explique l'ancienne attribution qu'on en faisait à Rembrandt. Sans qu'il soit possible d'assigner une date précise à ces œuvres remarquables, leur exécution facile et sûre atteste la maturité d'un talent très personnel et qui méritait d'être signalé.

L'école hollandaise, on le voit, était pleinement constituée et les maîtres ne lui manquaient pas quand, le 15 juillet 1607, celui qui allait les surpasser tous naquit à Leyde, au bord du Rhin, dont il devait prendre le nom (Van Ryn). Rembrandt était le sixième enfant d'une famille aisée appartenant à la bonne bourgeoisie. Le jeune garçon montrant peu de goût pour l'étude des lettres et ayant manifesté de bonne heure sa vocation, ses parens le retirèrent de l'école latine où ils l'avaient mis pour le confier vers l'âge de treize ans à un peintre peu connu, Van Swanenburch, dont les œuvres assez médiocres n'ont guère été épargnées par le temps. Quoique moins

bien partagée que d'autres villes, telles que Delft, Dordrecht, Harlem ou Amsterdam, Leyde n'était pas cependant déshéritée et comptait à cette époque plus d'un artiste supérieur à Van Swanenburch et plus en vue que lui : Ésaïas van Velde, Van Goyen et Joris Schooten, par exemple. Sans doute d'anciennes relations de famille, peut-être même des liens de parenté, avaient décidé du choix de ce maître, chez lequel Rembrandt demeura trois ans. En 1623, nous retrouvons le jeune homme à Amsterdam fréquentant l'atelier de P. Lastman, peu de temps, il est vrai, mais à cet âge où l'influence d'une direction se fait sentir et laisse ses traces. Lastman jouissait alors d'une réputation assez étendue. Il avait voyagé en Italie et vécu à Rome au milieu d'un cercle d'artistes dont Elsheimer était le centre. C'était un chercheur, travaillé sans cesse par des désirs d'innovation, et ses manières très diverses déroutent un peu, car il ne s'est tenu à aucune. Au musée de Brunswick, où trois tableaux lui sont attribués, nous trouvons d'abord un *Ulysse et Nausicaa*, signé de son monogramme et daté de 1609, sujet qu'il devait reprendre dix ans plus tard avec des modifications notables (1). Ulysse, échappé au naufrage, nu, humblement agenouillé, s'efforce par son attitude suppliante de rassurer les compagnes de Nausicaa qui, affublées de turbans et de costumes bizarres, s'enfuient à son approche, et abandonnent précipitamment un festin préparé sur le rivage. Seule, la fille d'Alcinoüs s'avance vers le héros et lui témoigne sa compassion par une pantomime un peu trop expressive. La couleur est dure, criarde, l'aspect vulgaire, les carnations rouge brique tranchent brutalement sur un ciel plat et immobile. Le *David chantant dans le temple*, signé Pietro Lastman, 1613, nous montre les mêmes duretés et un manque d'harmonie aussi complet. Malgré la désinence de ce prénom de Pietro, l'œuvre est peut-être moins italienne que flamande, et les enfans qui chantent au premier plan rappellent vaguement les types et les costumes de Rubens. Quant au *Massacre des Innocens*, nous ne le croyons pas de Lastman. Placée entre les deux tableaux que nous venons de citer, pouvant par conséquent se prêter à une comparaison directe, cette peinture n'offre avec eux aucune analogie ni de facture ni de couleur et n'est évidemment pas de la même main; ou bien les transformations de l'artiste, déjà assez surprenantes, seraient faites pour confondre l'imagination. Le *Baptême de l'Eunuque* que nous trouvons à Manheim

(1) Voir dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1er février 1878 l'article de M. P. Mantz sur le musée d'Augsbourg et la gravure d'après cet autre tableau d'*Ulysse et Nausicaa*. La figure d'Ulysse est à peu près semblable, mais la scène, tout autrement disposée que dans la composition de Brunswick, contient plusieurs élémens nouveaux, comme le char attelé d'un cheval blanc, placé au premier plan.

est une répétition également modifiée d'un sujet déjà traité par le peintre en 1608 (1). Mais cette fois les influences flamandes ou italiennes sont moins sensibles; nous sommes en présence d'un tableau bien hollandais, et l'entente de l'effet, l'empâtement des terrains frappés par le soleil, le relief donné aux ornemens, la manière assez étrange de comprendre l'Orient et la Bible, une certaine naïveté des expressions aussi bien que l'introduction de détails très familiers mêlés à la composition, nous permettent de reconnaître bien des points communs avec Rembrandt. Enfin, dans un petit tableau daté 1629, *la Nuit de Noël* du musée de Harlem, la disposition même de la scène, l'attitude et le geste de saint Joseph, et surtout le rôle attribué à la lumière montrent ces analogies d'une manière bien plus frappante encore; Lastman ici apparaît vraiment comme un précurseur. Cette façon nouvelle de comprendre l'effet devait-elle rester chez lui à l'état de tentative isolée, ou plutôt n'était-ce pas le résultat d'une expérience acquise et dont on retrouve de plus en plus la trace dans ses dernières productions ? C'est à cette seconde hypothèse que nous nous arrêterions volontiers en la voyant confirmée par un autre tableau qui passe pour être de cette même époque, le *Manué* du musée de Rotterdam. Toute réelle qu'elle puisse être, il ne faudrait pas encore trop faire honneur à Lastman de cette intervention du clair-obscur, qui, chez lui, ne se présente guère qu'avec des oppositions rudes et tranchées, sans la finesse des dégradations et des transparences qui lui donneraient son prix. Les œuvres de Lastman restent donc malgré tout assez insignifiantes; elles n'attireraient pas l'attention s'il n'avait bénéficié de la gloire de son illustre élève. Est-ce seulement dans les six mois de leçons qu'il lui aurait données que l'influence de Lastman se serait exercée sur lui ? Nous sommes porté à croire que, si Rembrandt n'a pas plus longtemps fréquenté son atelier, il a du moins continué d'entretenir avec lui des relations. A défaut d'autre mérite, la fécondité de Lastman devait l'attirer; comme preuve de l'estime où il le tenait, nous voyons figurer dans son inventaire deux livres remplis de dessins de son maître, et il ne serait pas difficile de relever dans ses œuvres les emprunts que plus d'une fois il lui a faits.

II.

En nous occupant de Lastman et en essayant de démêler, dans le demi-jour où ils étaient noyés, les traits de cette figure un peu

(1) Musée de Berlin, n° 677. Le tableau de Manheim n'est pas daté, mais nous le croyons postérieur à celui de Berlin.

confuse, nous cédions à cet intérêt naturel qui s'attache aux origines d'un grand maître, à l'éducation et aux influences qu'il a pu recevoir. Aussi bien, sur les commencemens de Rembrandt lui-même, les informations nous font défaut. Depuis le moment où il quitte l'atelier de Lastman, en 1623, jusqu'à l'apparition de sa première œuvre connue, en 1627, nous perdons complètement sa trace. Ce furent là sans doute pour lui des années fécondes de recueillement et de travail. A Leyde, où il vivait au milieu des siens, il pouvait, sans se presser de produire, se fortifier dans son art par ces études désintéressées, qui sont à la fois l'épreuve et la promesse des hautes vocations. Son premier tableau, le *Saint Paul dans sa prison*, du musée de Stuttgart, ne fait cependant présager ni les destinées qui l'attendent, ni surtout la nature de son talent. La facture est sèche et dure, les détails sont accusés pesamment et la peinture n'a pas grand charme. Et cependant, à y regarder de plus près, l'air réfléchi de ce captif, l'accord de l'attitude avec l'expression du personnage, le geste de cette main qui va écrire sous l'impulsion de la pensée, tout cela n'est pas d'un débutant vulgaire. La précision même de la forme témoigne en faveur de la conscience du jeune artiste. Ni les vagues indications, ni les témérités hasardeuses où tant d'autres s'abandonnent ne le contentent. Il sent qu'il faut mettre à l'entrée de sa carrière ces notions exactes qu'on n'acquiert que par une sincérité et un labeur opiniâtres, et il s'impose un programme sévère dont il ne s'écartera pas de longtemps. Sa conscience est donc extrême, et, si on ne la connaissait pas, le nom de son premier disciple serait fait pour étonner. Dès 1628 en effet, nous voyons que Gérard Dow, à peine moins âgé que lui, fréquente son atelier. A cette date cependant le rapprochement s'explique, et les œuvres des deux peintres offrent, quant à l'aspect du moins, des ressemblances frappantes. Mais ce qui pour Gérard Dow semble le but principal n'est chez Rembrandt que la marque d'une observation plus intime de la nature, d'une attention toujours vigilante à suivre les fluctuations les plus délicates de la lumière aussi bien que les moindres inflexions des formes; le fini est au fond et non à la surface.

Ses habitudes de graveur lui viennent en aide sur ce point. La pointe de l'aquafortiste ne permet pas de subterfuges; elle oblige à la précision, elle force à résumer, à choisir dans la réalité tous les traits significatifs. Rembrandt a commencé de bonne heure son apprentissage d'un art qu'il renouvellera et qui dès maintenant, en le faisant vivre avec les œuvres du passé, lui apprend à connaître les maîtres de l'Allemagne et de l'Italie. Mais c'est surtout sur lui-même que, le burin ou le pinceau à la main, il poursuit des expériences

qu'il ne se lasse pas de varier. De profil, de face, en buste ou en pied, il pose dans toutes les attitudes et sous toutes les lumières. Il ne saurait trouver modèle plus complaisant, ni qui se prête de meilleure grâce à toutes ses tentatives, et alors, en face de son miroir, il se campe le poing sur la hanche, il se drape, il ébouriffe sa chevelure rebelle, il se coiffe d'un turban ou revêt l'armure d'un homme de guerre. Quelquefois aussi, plus rarement, il nous montre ses proches, sa mère surtout, une figure vénérable dont il exprime, avec un respect tout filial, la fine et bienveillante physionomie. Puis vers cette première époque apparaissent déjà quelques essais de clair-obscur, des têtes envahies par de larges parties d'une ombre un peu verdâtre (1), éclairées par quelques accrocs de lumière; essais d'abord timides, indécis, et dans lesquels l'artiste ne persévère pas. Il comprend qu'il n'est pas encore mûr pour ces libres interprétations de la nature et il se hâte de revenir à des études plus formelles.

En 1630, nous le voyons fixé à Amsterdam, dans ce milieu si vivant, si peuplé de peintres, déjà considéré lui-même comme l'un des premiers et entouré d'élèves. En attendant qu'il aille plus tard habiter en plein quartier des Juifs, il est souvent attiré de leur côté. Il a bien des raisons de frayer avec eux. Dans la société des rabbins, il aime à se renseigner sur la Bible, à en pénétrer le sens, à en découvrir les beautés. Il va fureter chez les brocanteurs pour y chercher ces étoffes, ces curiosités de toute sorte qu'il commence à collectionner et qu'il appelle « ses antiques. » C'est là aussi qu'il trouve des modèles à son goût, ces vieillards au nez busqué, aux paupières épaisses, dont si souvent il a reproduit le type franchement hébraïque. Dans une de ces études (musée de Cassel, n° 348), les moindres détails, les rides et les plis de la peau, les poils de la barbe, sont minutieusement indiqués, mais déjà d'un pinceau plus souple et avec un sentiment plus large de l'ensemble.

Le portrait du musée de Brunswick (n° 131), daté de 1631, qui passe à tort pour celui de Hugo Grotius, correct, presque froid à force de conscience, et le portrait de femme qui lui sert de pendant, plus timide encore, quoique de deux ans postérieur, nous montrent cette persistance des mêmes scrupules en face de la nature. Les visages en pleine lumière et les vêtemens noirs s'enlèvent nettement sur un fond gris; les collerettes blanches sont étudiées pli à pli; la peinture est sage, réglée, posément exacte. Mais pour un peintre de vingt-trois ans quel talent déjà! quelle force dans le regard de l'homme, quel sentiment vrai de la vie se montre sur ce visage fin,

(1) Musée de Cassel, n° 361 et musée de Gotha, n° 45.

élégant, tout plein d'énergie! Avec quel charme de naïveté certaines particularités physionomiques sont indiquées chez la femme, une imperceptible moue de la bouche, la courbure délicate du nez, le soigneux arrangement des cheveux, modestement tirés sous la coiffe! Dans la *Margaretha van Bilderdyk* du musée de Francfort (n° 145), une Hollandaise rose et replète, mêmes qualités encore et même conscience, mais avec une facture plus généreuse, une pâte plus abondante et une couleur plus gaie, plus épanouie.

Autant qu'on en peut juger d'après le monogramme qu'il employait alors et surtout d'après la facture, c'est vers la même date (1632) qu'il faut reporter le portrait de *Coppenol* (musée de Cassel, n° 358), le calligraphe dont Rembrandt nous montre l'étrange visage : une tête falote, d'un ovale irréprochable, de petits yeux ronds, une bouche minuscule. Le front plissé, l'air sérieux, tout attentif à la grave opération à laquelle il se livre, Coppenol est en train de tailler sa plume qu'il tient délicatement dans sa main petite, ramassée et adroite. Ce n'est pas une mince affaire, car, en Hollande et dans ce temps, les calligraphes étaient renommés à l'égal des écrivains et célébrés par les poètes. Celui-ci d'ailleurs resta jusqu'au bout l'ami de Rembrandt, qui plus d'une fois l'a représenté. L'exécution ici est devenue plus large et l'ombre qui enveloppe une partie du visage, quoique vigoureuse, conserve toute sa transparence. Nous sommes au temps de la *Leçon d'anatomie*, œuvre inégale, peu équilibrée, la plus importante que le peintre eût encore tentée, mais où, malgré des préoccupations évidentes de force et d'unité, il serait facile de relever des timidités et des incohérences. Si quelques-unes des têtes sont remarquables, celle du professeur Tulp, par exemple, avec son air grave et digne, d'autres sont loin d'avoir la fermeté des portraits individuels que peignait alors le jeune maître.

Les relations de Rembrandt, nous le voyons, se sont étendues : il est déjà bien en vue puisqu'on le charge d'un pareil ouvrage, et dans la compagnie des médecins, des anatomistes, il va encore trouver plus d'un enseignement pour son art. Il fréquente aussi des poètes, et c'est également au musée de Cassel (1) que nous rencontrons le beau portrait de l'un d'eux, de ce Jean Krul qui, M. Vosmaer nous l'apprend, avait été forgeron. On ne le croirait guère, et cette main fine et blanche, avec ses doigts grêles, ses veines bleuâtres qui apparaissent sous la peau un peu flétrie, c'est la main d'un écrivain et non plus celle d'un artisan. La pose est naturelle et la sil-

(1) M. Vosmaer donne la date de 1634 pour ce portrait (musée de Cassel, n° 351); nous croyons, avec le catalogue, qu'il convient de lire 1633. Les premières lettres de la signature et les premiers chiffres de la date sont cachés par la bordure du cadre, mais on voit assez nettement les deux terminaisons : . . . . brandt, et au-dessous, . . . 33.

houette très étudiée. Grâce au ton neutre du fond et à la simplicité du costume noir, le regard va droit au visage, à cette figure large, intelligente et ouverte. Avec un style plus ample, le peintre a conservé ses rares qualités de conscience et de scrupuleuse honnêteté, et c'est par cette lente et légitime progression de talent que se prépare l'éclosion prochaine de son génie.

Mais voici de nouveau Rembrandt lui-même (musée de Dresde, n° 1215); une peinture sage encore, mais plus animée, plus libre, avec un coloris plus riche et des transparences plus chaudes. Le jeune homme est en belle humeur et vêtu comme un brillant cavalier. Son large col orné de guipures est rabattu sur un riche pourpoint d'une étoffe gris-neutre rayée d'or. Qu'a-t-il donc à se parer ainsi? Non loin de là, avec la même date 1633, dans un rayon de soleil, apparaît une gracieuse figure de jeune fille rose, aimable, potelée, aux petits yeux vifs et pleins de malice. Ses lèvres vermeilles, entr'ouvertes par un sourire, laissent voir des dents plus mignonnes que les perles qui s'étalent sur sa chemisette. Un béret d'un rouge grenat surmonté d'une plume grise projette une ombre colorée sur son front. La robe, bleue à dessins blancs, est ornée de nœuds et d'aiguillettes d'or; les mains sont enfermées dans des gants gris. Sous ce gai soleil, ce visage radieux que nous voyons pour la première fois, c'est celui de Saskia van Uilenburgh, qui allait devenir la femme de Rembrandt. Où s'étaient-ils connus? par quel hasard cette fille noble et riche avait-elle rencontré sur son chemin ce plébéien? On est réduit aux conjectures. Restée orpheline dès l'âge de douze ans, Saskia avait été recueillie par une de ses sœurs mariées. Elle comptait parmi ses alliés des magistrats, des littérateurs, un peintre même, Wybrand de Geest, dont le musée de Stuttgart possède un remarquable tableau de famille. A cette date, Rembrandt était déjà célèbre, il avait de nombreux élèves, et les commandes abondaient chez lui. Il pouvait bien, sans présomption, aspirer à une telle union. Sans doute un penchant mutuel avait décidé les deux jeunes gens, et il semble que les portraits de Dresde nous les montrent souriant à leur amour, probablement fiancés déjà, puisque l'année suivante le peintre ramenait de la Frise, dans sa maison de la Breestraat, à Amsterdam, celle qui depuis le mois de juin 1634 était sa compagne.

Entré dans cette âme passionnée, l'amour l'avait envahie tout entière : les deux époux étaient tout l'un pour l'autre. Mais dans ce court intervalle de bonheur qui leur était accordé, il y avait encore place pour le travail. Rembrandt trouvait un modèle dans cette femme aimée qui se prêtait à tous ses caprices et se laissait orner à son gré. Aussi les images de Saskia abondent, et elle revit pour

nous dans les nombreux dessins, dans les gravures et les tableaux que Rembrandt a faits d'après elle. Voici d'abord le grand portrait de Cassel, peint avec un soin extrême, sans doute aux environs de leur mariage, mais qui cependant ne porte ni date, ni signature. Apparemment, c'est à Saskia elle-même qu'il était destiné (il provient en effet de sa famille), et il n'était guère besoin d'en attester l'authenticité; l'œuvre l'affirmait elle-même. La jeune femme est vue de profil, coiffée d'un large chapeau de velours écarlate qu'ombrage une plume blanche. Le nez droit, un peu gros du bout, la bouche pincée, le menton légèrement renflé, forment un ensemble plus piquant que régulier. Les traits n'ont pas grande beauté, mais l'air mutin de ces petits yeux, la fraîcheur des lèvres, l'éclat du teint, le modelé délicat du front, leur prêtent un charme irrésistible de jeunesse et de vivacité. Les cheveux frisottés, rebelles, ardens comme ceux du peintre lui-même, s'échappent capricieusement de la toque. Le costume est d'une richesse extrême : une pelisse de fourrures jetée négligemment sur un corsage de velours rouge et rattachée par une cordelière avec de grosses agrafes en or bruni; un collier de perles de prix qui s'étale sur une chemisette couverte de broderies d'or et d'argent d'un travail très compliqué; des bracelets, une chaîne d'or dans les cheveux et de grosses perles aux oreilles; tout cela d'un goût plutôt italien que hollandais. Dans cet accoutrement pittoresque, mais un peu surchargé, on sent l'époux épris qui n'épargne rien pour parer celle qu'il aime. La peinture est étudiée minutieusement et toute cette joaillerie détaillée pièce à pièce. Pour être moins clairvoyant que d'habitude, l'œil du peintre se résigne cependant aux sacrifices nécessaires et, afin de reporter toute l'attention sur le frais visage, le bas de la toile a été noyé dans une ombre transparente. Hélas! qu'elle est mignonne cette frêle créature! Si mignonne qu'avec ses vingt-deux ans elle paraît une enfant. Quel contraste avec Rembrandt tel qu'il se montre dans les nombreux portraits que nous avons de lui à cette époque, au Louvre, à Berlin, à Florence, à Cassel même où nous le voyons presque de face, le visage éclairé et ombré fortement, avec sa solide charpente, son gros nez épaté, ses lèvres épaisses, ses cheveux crépus, sa moustache en broussailles, avec le regard interrogateur et pénétrant de ces yeux au-dessus desquels la concentration de la volonté a creusé des plis et qui, suivant l'expression de M. Vosmaer « couvent la lumière et se rétrécissent comme des griffes pour saisir les formes et les effets! » Le travestissement guerrier, — casque à plumes, hausse-col et manteau rougeâtre, — est en parfait accord avec l'aspect de ce visage énergique. Fidèle à ses habitudes laborieuses, le maître poursuit ainsi obstinément son

éducation de peintre, et dans cette pâte plus substantielle qu'il manie avec une si étonnante dextérité, il sait désormais fixer et enfermer la lumière.

Une œuvre célèbre réunit à la fois cette première facture scrupuleuse, finie, et cette facture plus large, plus résumée vers laquelle Rembrandt inclinera progressivement. Elle marque une période de transition pour son talent, et en mettant sous nos yeux les deux époux, elle rend plus apparent encore le contraste de leurs deux natures. La scène est connue. Assis sur une chaise, encore en tenue de soudard, — large béret à plumes blanches, pourpoint rouge brique à bandes brodées d'or, baudrier d'or avec une longue rapière au côté, chemisette fine et manchettes, — Rembrandt élève en l'air un verre de forme allongée rempli d'un vin écumant. Son autre main serre la taille de Saskia, qu'il tient sur ses genoux. Celle-ci, parée de ses plus beaux atours, — corsage à crevés et à taille courte, jupe verte, coiffe brodée d'or, collier et grande chaîne d'or à médaillons, perles aux oreilles, — retourne à demi vers le spectateur son gracieux visage. Auprès d'eux est une table couverte d'un riche tapis sur laquelle reposent un autre verre, une assiette et une pièce de pâtisserie dressée avec un paon dont on voit la tête et la queue étalée. Rapprochée de la grosse tête de Rembrandt, la tête de Saskia paraît plus petite encore. Le maître rit aux éclats en montrant ses deux rangées de dents et secouant sa chevelure opulente dont les longues boucles retombent sur les épaules; on dirait un géant et une petite fée qui, sûre de son pouvoir, heureuse de l'amour qu'elle inspire, s'épanouit confiante et joyeuse. Malgré tout, cette grosse gaîté du maître est un peu factice. Il se force, il n'a jamais su rire, et dans cette bombance à huis clos, il n'a ni la belle humeur, ni l'abandon qu'un Hals y aurait mis. Ces goguettes de corps de garde ne sont point son fait, et on ne l'y reprendra plus. Aussi à cette sensualité qui s'étale, il mêle, comme par une protestation du peintre, des recherches exquises d'harmonies délicates, de tons indéfinissables, des reflets d'opale auxquels les rouges du pourpoint donnent tout leur prix. La facture cependant n'est point égale, et il semble que sur les finesses un peu timides d'un premier travail, qui subsiste encore par places, — à la poignée de l'épée et dans d'autres détails encore, — le pinceau soit revenu pour donner quelques accens plus libres, mais d'une crânerie qui reste néanmoins apprêtée et un peu gauche.

Ce n'est pas, au surplus, par le goût que brille le maître à ce moment, et parmi les étrangetés auxquelles il se livre, ses incursions sur le terrain mythologique peuvent sans scrupule être qualifiées d'égaremens. Dans ce genre, il y a au musée de Dresde un certain

Rapt de Ganymède, dont la trivialité semble une gageure, et qui, signé d'un nom moins illustre, ne mériterait pas notre attention. La singulière attitude de ce gamin surpris en pleine maraude par le maître des dieux, et qui, enlevé dans les airs, tient encore à la main les cerises qu'il dérobait aux arbres voisins, la vulgarité de son visage, les formes charnues que découvre sa chemise retroussée, la façon impossible à dire dont se traduit son effarement, tout ici semblerait la plaisanterie un peu grasse de quelque Lucien du nord qui s'égaierait sur l'Olympe, et comme une anticipation aventurée des charges de l'opérette moderne. Mais Rembrandt, paraît-il, ne plaisante pas ; M. Vosmaer nous l'affirme, et Rembrandt lui-même a pris soin de nous en avertir dans les deux dessins que nous trouvons à Dresde même, au riche cabinet des estampes, et dans lesquels il a par deux fois, avec peu de variantes et sans grand profit, cherché sa composition. L'inaptitude à traiter de tels sujets n'est point, nous l'avons vu, particulière au grand maître. Dans l'école hollandaise, pas un, que nous sachions, n'y a réussi. En Flandre, Rubens lui-même, avec toute la souplesse de son génie, lui qui connaissait l'Italie et qui avait vécu dans un commerce étroit avec les peintres de l'élégance et de la beauté, Rubens ne s'est pas toujours tiré à son honneur de ses emprunts à la fable antique. Rembrandt du moins n'est pas revenu souvent à ces données. Elles ne tiennent qu'une place minime dans son œuvre, et sa *Danaé*, datée de 1636, qui est à l'Ermitage (1), n'est pas de nature, dit-on, à augmenter nos regrets.

Si la mythologie n'a pas réussi à Rembrandt, la Bible, au contraire, a été la source de ses constantes et, à la fin, de ses plus hautes inspirations. De bonne heure elle l'avait attiré; il en faisait sa lecture favorite et il y revenait souvent en s'arrêtant aux épisodes qui convenaient le mieux à la nature de son talent et aux dispositions de son esprit. Ces sujets sacrés ne lui avaient d'abord fourni que des thèmes compliqués dans lesquels l'agencement des lignes et l'effet semblaient surtout le préoccuper. La dimension restreinte de ces premières compositions, où il introduisait de nombreux personnages, ne lui permettait guère d'aborder l'expression individuelle des sentimens humains. Déjà sans doute, dans les diverses scènes de la vie du Christ que, de 1633 à 1639, il exécute pour le prince Frédéric-Henri (2), apparaissent quelques figures touchantes où se lisent la compassion, l'amour, les douleurs de l'abandon et les brisemens de l'agonie. Mais le plus souvent, c'est par l'arrangement

(1) Si tant est que ce soit une Danaé : M. Bode en effet croit que Rembrandt a voulu représenter la fiancée de Tobie.

(2) Ces tableaux sont maintenant à Munich (Voyez la *Revue* du 15 décembre 1877).

des groupes, par leur silhouette, par la vivacité du geste ou les contrastes violens de la lumière que le peintre cherche à expliquer sa pensée.

Au moment où nous sommes, vers 1638, il commence à augmenter la dimension de ses personnages, mais il apporte parfois dans ses interprétations du texte sacré les défauts de goût et les bizarreries que nous avons signalées à propos du *Ganymède*. L'histoire de Samson, qui l'a souvent inspiré, nous en fournit un double exemple; mais nous ne nous arrêterons pas à cette composition du *Samson terrassé par les Philistins*, dont le musée de Cassel ne possède, au reste, qu'une copie assez médiocre (1). La scène, tout à la fois horrible et ridicule, nous montre le héros qui se débat sanglant, défiguré par une plaie béante, impuissant contre les ennemis difformes qui le garrottent et qui s'acharnent après lui pendant que Dalila, une poignée de cheveux à la main, s'échappe de cette bagarre. La jovialité de l'autre épisode, *le Festin de Samson*, n'est pas d'un goût moins équivoque. Le repas est servi dans une salle aux magnifiques tentures; une aiguière et un grand bassin à rafraîchir se voient dans un coin, et sur la table est posé un surtout d'or, surmonté d'un large plateau où baignent quelques fleurs. On touche sans doute à la fin de ce singulier gala qui, suivant la Bible, s'était prolongé pendant sept jours; à en juger par l'attitude des convives et le débraillé de leur tenue, ils se sont un peu trop écartés de la sobriété proverbiale de l'Orient. Rangés autour de la table, sur des chaises ou des bancs couverts de riches tapis, ils se livrent sans vergogne à leurs ébats. Au premier plan, un gaillard plus entreprenant se permet avec sa voisine des privautés un peu risquées; une autre de ces dames, que son galant presse instamment de boire, témoigne qu'elle ne saurait, sans danger, poursuivre ses libations. Presque au centre, la fille des Philistins, le diadème au front, chargée de colliers et de bijoux, parée comme une châsse et les mains croisées béatement sur son ventre, assiste impassible à la fête. A côté, mais lui montrant presque le dos, Samson paraît fort peu se soucier d'elle. Une couronne de feuillage est posée sur ses longs cheveux tombans, et son vêtement, fait d'une étoffe verte brodée d'or et de pierreries, découvre sa large poitrine. Il se retourne vers des gens placés derrière lui, des musiciens travestis en Turcs de carnaval, auxquels avec un geste vulgaire il propose ses énigmes. Vous diriez un hercule forain s'entretenant familièrement avec son orchestre. On se demande ce qui a pu tenter le

(1) L'original fait partie de la collection des comtes de Schœnbronn. Au musée de Brunswick se trouve une reproduction presque identique de ce tableau, peinte par Victors, un élève de Rembrandt.

maître dans cet épisode assez peu intéressant en lui-même et dont l'obscurité est telle que plusieurs fois déjà, avant de recevoir le titre qu'il porte aujourd'hui, le tableau avait été débaptisé. Quant à ce qu'on appelle le style, nous voulons dire l'accord d'un tel sujet avec ses moyens d'expression, il ne saurait en être ici question. Mais si, négligeant les singularités de la composition, nous nous attachons à l'exécution elle-même, il faut bien reconnaître qu'elle est pleine de liberté et de largeur. Le rôle de la lumière est aussi plus marqué; elle reste concentrée sur Samson et sa fiancée, et dans les ombres moins épaisses les détails sont devenus plus lisibles. Enfin, si les personnages manquent tout à fait de noblesse, il y a du moins comme un soupçon des magnificences et des harmonies de l'Orient dans l'étalage pittoresque de ces étoffes, les unes d'un bleu pâle lamées d'argent, les autres rouges mêlées d'or et heureusement opposées aux tons verts qui forment la base des colorations du tableau.

La nouveauté et pour nous l'intérêt de l'œuvre est dans le maniement de cette palette qui, tout en restant discrète, devient de jour en jour plus riche et n'est plus bornée aux rousseurs monotones et un peu trop sommaires de la première heure. Le plus souvent, c'est encore un ton dominant qui sert de motif principal et auquel toutes les nuances, toutes les dégradations viennent faire écho avec des modulations d'une variété inexprimable. Et remarquez que dans la ténuité, aussi bien que dans la vigoureuse franchise de ses accens, nulle part ce ton n'est dénaturé. Tout subtil, tout ondoyant qu'il soit, et bien qu'il se prête à toutes les exigences de l'effet et qu'il se modifie partout aux accidens de la lumière et aux reflets des objets voisins, il reste sain dans sa tenue générale et conserve sa substance.

Le *Chasseur avec un butor* du musée de Dresde nous apporte une précieuse indication sur la façon dont Rembrandt interrogeait la nature et sur les enseignemens qu'il en savait tirer. Ce n'est pas là, comme on pourrait s'y attendre, une de ces ébauches lestement enlevées dans laquelle le peintre, ainsi que l'ont fait plus d'une fois ses confrères, aurait cherché à se délasser d'œuvres plus sérieuses. Le travail comporte au contraire une intention formelle et marque un but précis. Le chasseur, presque entièrement dans l'ombre, s'efface derrière l'oiseau qui, vivement éclairé, est peint avec un soin et une finesse extrêmes. Comme ces simples motifs auxquels l'inspiration d'un grand musicien prête des développemens d'une richesse inattendue, la couleur du plumage de ce butor va servir à Rembrandt de prétexte à un déploiement de ressources qu'une gamme aussi restreinte ne semblait point promettre. Avec quelques tons

très rapprochés et très simples, des gris, des jaunes pâles, des jaunes plus francs, des roux zébrés ou tachetés de bruns, dont il fera ressortir l'heureuse répartition, le peintre trouvera les élémens d'une harmonie originale, à la fois vibrante et contenue. Mais, si excellent que soit le résultat, nous croyons que Rembrandt a vu plus loin que cette œuvre elle-même et qu'il a surtout voulu y chercher une instruction. Plus tard en effet, profitant de l'expérience ainsi acquise, il se servira de cet ensemble de tons qu'il a appris à manier, comme d'un chaud accompagnement sur lequel il détachera les notes vives et hautement timbrées des carnations de ses portraits ou de ses compositions. Quand, dans le fauve des fourrures ou dans le velours sombre des étoffes, il encadrera des visages en pleine lumière qui prendront alors un si prodigieux éclat, le peintre se souviendra de ces études dont la nature lui a fourni le point de départ et les élémens, mais auxquelles son génie seul pouvait donner cette originale appropriation.

Tout évident que fût pour nous un procédé de travail dont la vue même du tableau de Dresde nous avait suggéré la pensée, nous aurions hésité à présenter, comme résultant d'une intention méthodique, cette tentative qui pouvait, après tout, n'avoir été qu'un essai fortuit. Mais plus d'une fois, nous le savons de source certaine, Rembrandt a renouvelé l'épreuve. Son inventaire, ce témoignage aussi douloureux que sûr, qui nous renseigne sur ses habitudes et ses goûts, nous le montre, dans sa demeure de la Breestraat, entouré de minéraux, de coquilles, de marbres, d'étoffes et de curiosités de toute sorte. Ces objets si variés, qui posaient complaisamment devant lui et dont il pouvait, à son gré, combiner et modifier les dispositions, n'étaient pas seulement une récréation pour ses yeux, mais ils lui fournissaient l'occasion de travaux positifs destinés à son instruction. Nous voyons en effet, outre une autre étude de butor, plusieurs peintures de nature morte figurer dans cet inventaire. Au Louvre même, cette représentation, presque répugnante à force d'être fidèle, d'un bœuf éventré et saignant, pendu à l'étal d'un boucher, nous prouve qu'à la date de 1655, dans la pleine maturité de son génie, il poursuivait encore, et cette fois dans une autre gamme, cette série de travaux qui, en développant ses dons originels, devaient l'initier à la connaissance des harmonies de la nature. Ainsi muni, plus tard, quelle que fût la base des colorations auxquelles il eût dessein de s'arrêter pour une œuvre, il en pouvait à l'avance prévoir toutes les ressources et mettre en évidence les qualités les plus expressives.

Mais ce n'est pas seulement sur la couleur que portaient ses recherches. Tous les problèmes que peut se proposer un peintre le

préoccupaient tour à tour. Il voulait savoir ce qu'avaient fait ses prédécesseurs, et sur les exemplaires de choix qu'il possédait, il consultait l'œuvre gravée des plus grands artistes de toutes les écoles. Toutefois son fier génie n'acceptait point de maître. Il répugnait aux chemins frayés ; dût-il errer à l'aventure et quelquefois s'égarer, il aimait à marcher seul. Aussi, comme sa couleur, son dessin est bien à lui ! En face de la nature, qui reste sa vraie institutrice, il s'embarrasse peu de cette pureté idéale et abstraite pour laquelle il n'est pas fait ; mais oubliant volontairement ce qu'il sait, avec la timidité émue d'un débutant, il conserve jusqu'à la fin, pour exprimer les beautés qu'a pour lui la réalité, ces gaucheries délicieuses et cette simplicité naïve dont les séductions sont irrésistibles. C'est dans la riche collection du cabinet de Dresde qu'on peut voir avec quelle opiniâtreté il s'attache à ses idées, comme il y revient pour les amender et avec quel bonheur il saisit, parfois en quelques traits, l'expression d'un visage, la vérité d'une attitude, l'ébauche même d'un geste et l'éclair furtif d'un sentiment. Dans ces indications sommaires qui s'adressent à l'âme parce qu'elles en viennent, on est étonné de ce qu'il peut enfermer d'éloquence et de poésie.

Sa manière de composer n'est pas moins personnelle. A force de vivre avec son sujet, il en est comme possédé ; on dirait qu'il le voit, et la façon dont il le rend est aussi pathétique qu'inattendue. Ses personnages sont quelquefois vulgaires, laids, trapus ; mais la vie déborde en eux, et, acteurs ou témoins, ils semblent absorbés par les scènes auxquelles ils sont mêlés. Les foules qui s'agitent dans ses eaux-fortes ou ses tableaux ne sont pas des troupes indifférentes, des comparses qui escortent les premiers sujets et dont la mission principale serait de garnir une composition, d'en meubler les vides. Ces foules sont vraiment peuplées d'hommes, traversées par des sentimens complexes qu'elles manifestent énergiquement. Sans se substituer jamais aux personnages principaux, elles leur prêtent un utile secours, et ramènent sur eux l'attention. Quant au sujet lui-même, le maître excelle à le mettre en évidence et les inflexions des lignes, la disposition des groupes, l'isolement ou la silhouette mouvementée des figures essentielles lui suffiraient pour appeler et fixer là où il le veut l'intérêt. Aussi bien et mieux que lui, cependant, d'autres ont su se servir de ces moyens. Mais la lumière va procurer à Rembrandt un élément d'expression qui lui sera propre et qui caractérisera son originalité. L'emploi qu'il en fait marque dans la peinture une véritable révolution dont l'influence s'exercera sur toutes les parties de son art et en renouvellera toutes les données.

Pour le dessin, c'est le clair-obscur qui lui enseignera à perdre

à propos une forme pour insister sur une autre qui lui paraît plus significative; à noyer des contours ou à leur donner, s'il en est besoin, un relief inusité. C'est encore le clair-obscur qui, en restreignant le champ des colorations vives et en les encadrant de tons sourds, lui permettra de renforcer l'éclat de celles-ci. Enfin cet emploi de la lumière dont bientôt il disposera en maître lui fera découvrir, dans le domaine de la composition surtout, des perspectives jusque-là ignorées. Que de ressources dans ce merveilleux instrument, capable à la fois de délicatesse et de force et qui pour rendre toutes les nuances de la pensée humaine fournit des combinaisons inépuisables! Les formes évoquées par le maître semblent se transformer sous nos yeux; on croit les voir émerger de l'obscurité, s'épanouir, animées par lui d'une vie resplendissante et, après avoir un instant brillé, se replonger bientôt après dans les ténèbres. Les objets les plus insignifians, baignés dans cette atmosphère, s'imprègnent de poésie et de mystère. A la fois réels et transfigurés, ils prennent le degré d'évidence ou d'effacement qu'a voulu leur donner le peintre, et, tout empruntés qu'ils sont à notre monde, ils nous parlent aussi de cet autre monde créé par l'imagination du grand artiste et dont il nous a apporté la révélation.

De nombreux dessins de cette époque, des lavis à l'encre de Chine et à la sépia, que nous trouvons également au cabinet de Dresde, nous paraissent avoir particulièrement en vue cette étude du clair-obscur qui, au moment où nous sommes, devenait la préoccupation dominante de Rembrandt. La petite famille réunie le soir autour du foyer, ou bien quelqu'un de ces taudis encombrés et obscurs qui abondent dans le quartier qu'il habitait, ou bien encore une grange, une étable rustique, suffisaient à lui fournir des sujets d'observation inépuisables. Dans ces intérieurs où règne un jour douteux, la lumière, pénétrant par quelque baie étroite, vient se concentrer ou se perdre, en posant çà et là sur son passage quelques accrocs plus vifs qui font deviner les objets bien plus qu'ils ne les montrent. Ces violens contrastes aussi bien que ces insensibles dégradations sont notés soigneusement par le peintre, et il apprend à construire par l'effet une composition, comme d'autres avant lui l'avaient construite par les lignes et par les couleurs.

Même en ces années de bonheur, on le voit, Rembrandt ne se relâche pas de son travail. Quoi d'étonnant d'ailleurs si ses tentatives manquent parfois de mesure, si, lui qui montre une telle conscience en face de la nature, il s'abandonne, quand il n'est pas maintenu par elle, aux élans de passion qui sollicitent sa jeunesse! Il faut que cette exubérance se tempère peu à peu, que cette vie trop pleine et trop riche apprenne à se contenir. Comme ces métaux précieux qui n'abandonnent qu'au feu les scories auxquelles ils sont

mêlés et qui, pour acquérir toute leur valeur, doivent repasser par la fournaise, le génie du maître devait bientôt se purifier et grandir au contact du malheur. Cette existence qui jusque-là s'était écoulée paisible, remplie par l'amour de l'art et les joies de la famille, allait être profondément troublée. L'heure de l'épreuve était proche, et avec elle aussi celle de la maturité.

III.

Coup sur coup, en effet, Rembrandt était frappé dans ses plus chères affections. Sa mère meurt la première (septembre 1640); sa femme la suit de près (juin 1642), et de l'année même où il perd Saskia, comme s'il voulait marquer cette date fatale, il signe une des plus importantes et certainement la plus célèbre de ses œuvres: *la Ronde de nuit*. Sur cette création étrange, audacieuse et indécise, décousue malgré son unité, pleine d'efforts apparens et de délicatesses cachées, et où l'on sent plutôt le trouble enfiévré de la recherche que la clairvoyance du but, sur cette vision qui inquiète le bon sens et ravit l'imagination, la vérité a été dite ici même (1), et le jugement qu'en a porté Fromentin nous paraît définitif. En présence du tableau, sous le coup d'un saisissement dont après mainte visite on ne sait pas se défendre, nous avons relu cette appréciation loyale, singulièrement pénétrante et précise, et une épreuve aussi redoutable nous en a fait mieux encore sentir tout le prix. La critique restait à la hauteur de l'œuvre, sincère, sympathique même dans ses réserves et plus respectueuse, à le bien prendre, que les louanges aveugles d'admirateurs intolérans.

Ce n'est donc pas encore la pleine maturité que nous montre *la Ronde de nuit*, et, avec toutes ses beautés, elle porte aussi en elle la trace de contradictions ou de violences qui ne sont pas le fait d'une entière possession de soi-même. Rembrandt doit continuer à lutter; il n'est pas sorti vainqueur de ce combat qui se présente pour tout peintre alors qu'il lui faut choisir entre les données positives de la réalité et l'idéal particulier qu'il se propose d'en tirer. Mais nulle part les hésitations et les tiraillemens de sa volonté ne se manifestent d'une manière plus significative que dans les paysages qui, vers cette époque, apparaissent dans son œuvre.

Était-ce par cet amour qu'il avait toujours éprouvé pour la nature, était-ce par ce vague besoin de consolation qui attire vers elle les âmes endolories que le pauvre abandonné se sentait poussé? Quoi qu'il en soit, les études de paysage auxquelles depuis longtemps il s'était

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1876.

livré deviennent à cet instant de sa vie plus sérieuses et plus suivies. Ce sont d'abord de nombreux dessins que nous voyons au musée de Dresde, les uns, simples griffonnages, pris debout, à la hâte; d'autres plus serrés et poussés à fond. Ce sont aussi des eaux-fortes qui semblent également faites en face de la nature, en attaquant le cuivre directement, tant l'exécution y est libre et décidée, précieuses indications où l'on saisit sur le vif ce travail d'un esprit qui, d'emblée et avec un merveilleux instinct, fait la part de ce qu'il doit prendre et laisser. Ces études sont d'une sincérité extrême; elles montrent le même besoin d'intelligente exactitude dont nous voyons Rembrandt animé alors qu'il est aux prises avec la figure humaine. Au lieu d'affecter vis-à-vis de la nature des airs de domination, il sait que pour pénétrer ses secrets il faut la consulter avec conscience. Elle se révèle aux humbles, à ceux qui l'aiment. Il s'attache donc à reproduire les aspects les plus caractéristiques du grand et simple pays où il vit : un canal avec des barques, un chantier, un moulin, une chaumière entourée de son îlot de verdure, la perspective d'une ville, d'un village; moins encore, un bout de haie, une barrière avec l'homme ou la bête qui passe. Mais ce qui le tente le plus, c'est la grande plaine qui s'étend jusqu'à l'infini, avec les lignes horizontales de ses terrains et de ses eaux qui se suivent de très près et finissent par se confondre. Tout fait saillie sur cet horizon rasé : la modeste silhouette des toits de chaume, les découpures de la végétation, tantôt libre et imposante, tantôt courbée impitoyablement et comme ployée sous cette ligne de destruction en deçà de laquelle le vent de la mer ne permet aucun écart. Ce n'est pas là un pays imaginaire : les contours, dessinés d'une main ferme ont une précision photographique, que la pointe du crayon ou du burin accuse d'un trait serré, nerveux, expressif à force de rigueur et de concision. Ajoutons que l'élégance et la vivacité de ce trait paraissent toutes modernes et que de notre temps les meilleurs maîtres de l'eau-forte et du croquis semblent s'en être inspirés.

Ce caractère de véracité, ces qualités d'exactitude, nous les trouvons dans un petit paysage du musée de Cassel où se lit, en caractères un peu suspects, la date de 1636, mais dont les sobres colorations sont très heureusement réparties. La donnée est des plus simples : sous le ciel clair d'un jour d'hiver, le peintre nous montre un canal bordé de maisons et couvert de glace sur lequel de petits patineurs indiqués en quelques coups de pinceau prennent leurs ébats. Peut-être trouverait-on à reprendre à la coloration un peu trop jaune des terrains éclairés par le soleil. Est-ce du sable, ou bien est-ce, comme nous le croyons, de la neige que le peintre a

voulu représenter? L'incertitude est permise à cet égard. Mais, pour le piquant de l'effet et l'impression de la réalité, ce petit paysage rappelle les eaux-fortes les plus heureusement enlevées et semble, comme elles, exécuté en face de la nature. En revanche, trois autres paysages de Rembrandt, œuvres plus importantes et plus travaillées, nous paraissent avoir un tout autre caractère. Le hasard fait que l'un de ces paysages (musée de Cassel, n° 372) reproduit, à peu près exactement, la disposition et les élémens principaux du *Coup de soleil* de Ruysdael que nous avons au Louvre (n° 473) : une plaine avec un cours d'eau que traverse un pont, puis des bois dominés par des côtes semées d'habitations et de ruines. Mais quel contraste entre les deux œuvres! Chez le grand paysagiste, tout est clairement indiqué, et sous la lumière d'un jour froid, les moindres détails de cette contrée (on croit que c'est la Gueldre), apparaissent écrits en termes d'une justesse et d'une précision extrêmes. La poésie naît de l'accord de tous ces élémens pittoresques, de la vérité de l'effet, de la pâleur de ces reflets mobiles que de légers nuages promènent sur le dos des montagnes et qui semblent fuir sous vos yeux eux-mêmes. Rembrandt au contraire, enveloppant dans une ombre colorée et intense toute la nature, la laisse supposer plus qu'il ne la montre; il sollicite votre pensée bien plus qu'il ne la fixe. A mesure que vous pénétrez dans cette atmosphère et que votre regard s'habitue à ces colorations vigoureuses, des formes confuses se meuvent, se démêlent, se dessinent; des barques apparaissent, des fabriques, des villages, une ruine qui rappelle le profil de ce temple de Tivoli qu'on retrouve dans maint tableau de cette époque; un moulin à vent agite ses grandes ailes, des cygnes s'ébattent dans l'eau et au premier plan se dresse sur son cheval un petit personnage à manteau rouge, coiffé d'un de ces énormes turbans qu'affectionnait le maître et qu'ont copiés ses élèves.

C'est à ce même monde étrange et peu réel qu'appartient un autre paysage du musée de Brunswick (n° 688), un peu moins accidenté dans ses lignes, mais auquel les jeux de la lumière et la même tonalité imaginaire prêtent un aspect plus invraisemblable encore. Des nuées épaisses montant vers la droite du tableau escaladent le ciel, s'y étendent, le noircissent par places, et viennent peser sur l'horizon. Une lueur soufrée éclaire vaguement la silhouette d'une ville, des terrains en friche et des cimes d'arbres qu'agitent les frémissemens d'un vent d'orage. Enfin le paysage de Dresde (1), avec des intonations plus franches, n'est pas moins mys-

(1) N° 1232 du catalogue. M. Vosmaer, tout en reconnaissant la valeur de ce paysage, émet des doutes sur son authenticité. A défaut de cette attribution à Rembrandt, nous cherchons en vain quelle autre serait possible.

térieux, ni moins bizarre. Ces montagnes qui grimpant à pic s'entassent et s'enchevêtrent; cette contrée mal assise, cahoteuse, encombrée; ces eaux qui de toutes les pentes ruissellent, grossissent, débordent et se heurtent en écumant; ce ciel d'un bleu audacieux où roulent péniblement de gros nuages blancs, épais et massifs; dans la plaine, ce pêle-mêle de moulins, de villages, dont les constructions désordonnées semblent protester contre l'immobilité et défier l'équilibre, ces prairies trouées çà et là par des buissons et des rochers, toutes ces violences, tous ces contrastes, cette accumulation d'effets, de motifs, de lignes et de couleurs, tout cela ne relève plus de la logique. Nous sommes en plein pays des rêves, et il y a dans ces étrangetés sans mesure comme un jeu de Titan qui s'enivre de sa force et ne se contient plus. Sans marchander au génie aucune de ses libertés, sans méconnaître ce qu'il peut y avoir là de sauvage grandeur, nous avouons que l'intention de pareilles œuvres nous échappe et que nous n'y trouvons pas cette détermination finale qui en arrête le sens et en règle les parties. La volonté nous paraît absente, au cours de cette exécution plus nerveuse que forte, qui s'oublie en chemin, ne sait se prémunir ni des incohérences, ni des brutalités, s'emporte hors de propos, remplace une forme par un ton et met un accent plus vif là où l'économie de la composition appellerait un repos. Et pourtant, malgré cette dépense d'efforts et ces bizarreries où se marquent les fluctuations d'une pensée indécise, pourquoi ne pas le dire aussi, parce qu'il s'agit de Rembrandt, on regarde, on demeure, on veut assister au mystérieux travail de cet esprit, on veut voir par quelles tentatives risquées ce violent se fraiera des chemins nouveaux, et on étudie sur le vif ce génie qui, également impuissant à se dégager des visions qui l'obsèdent et de la réalité qui l'étreint, laisse subsister dans une même œuvre ce mélange d'imitation précise et de fantastique.

La critique serait infidèle si elle affectait le calme en face de ces créations audacieuses et inquiètes. Ne pouvant leur accorder ces acquiescemens sans réserve qui ne sont dus qu'aux purs chefs-d'œuvre, elle voudrait du moins s'abstenir de conclusions trop précises. Défiante d'elle-même alors, et ne se sentant pas plus le goût que le droit de faire la leçon à de pareils hommes, elle comprend toute la force des scrupules respectueux qui l'invitent à suspendre ses jugemens. Aussi bien, comme si le maître lui-même voulait nous rassurer, comme s'il avait à cœur de s'éclairer sur ses propres voies, c'est Rembrandt que nous pouvons ici opposer à lui-même, car tandis que dans ses paysages peints il semble vouloir se venger des contraintes de la nature et les secouer absolument, nous le voyons au contraire s'appliquer dans ses dessins et ses eaux-fortes à les

subir, à s'y plier, et par cette docilité soumise où grandira son talent, il va retrouver sa liberté et sa grandeur.

C'est de ce temps, en effet, que datent quelques-unes de ses œuvres les plus mesurées, de celles où il dit le plus complètement ce qu'il veut dire. Bientôt même, à force de travail et de sincérité, l'accord va se faire, les deux tendances que nous voyions aux prises et qui semblaient contradictoires se concilieront dans l'unité de ce merveilleux génie. Rembrandt ne cesse donc pas d'interroger la nature et, quel que soit le charme qu'ait pour lui le paysage, la figure humaine reste cependant le sujet le plus habituel de ses études. En continuant à se prendre pour modèle, il nous laissera ainsi, pour toutes les étapes de sa vie, des renseignemens irrécusables sur sa personne même et sur les modifications de son talent. Un portrait du musée de Cassel, daté de 1639, et dans lequel nous croyons qu'on a raison de retrouver ses traits, nous le montre en pied, dans un accoutrement d'une riche simplicité, coiffé d'un chapeau à larges bords, vêtu de noir avec des bouffettes de dentelle et une collerette blanche. Le deuil ne s'est pas encore abattu sur son foyer; c'est toujours un élégant cavalier, un peu trapu, mais à l'air vaillant et ouvert. La tête déjà forte, est élargie encore par son ample chevelure et se détache fièrement sur un fond d'architecture très coloré. Dans un autre portrait du musée de Carlsruhe, Rembrandt a environ quarante ans (1). Ses traits se sont accusés, les rides se montrent, et le travail comme le malheur ont laissé leurs plis sur son visage. Entre les sourcils, le froncement provoqué par la contraction répétée du regard s'est marqué plus profondément. Les yeux n'ont plus ni la fièvre de la passion, ni la fierté joyeuse que nous leur connaissions ; leur expression est triste, un peu inquiète. La moustache a disparu, les cheveux courts sont devenus plus rares, ils laissent le front à découvert, le beau et noble front du génie.

A ce temps encore, il conviendrait de reporter de nombreuses et admirables eaux-fortes d'après des personnages qui posaient devant lui. C'étaient des lettrés, des savans, des peintres, des pasteurs ou des rabbins qui formaient ses relations, puis le fidèle Coppenol et aussi des marchands de curiosités, chez lesquels trop souvent il allait vider sa bourse. Son cercle s'est élargi, et quand il consacre maintenant son burin à ces compositions bibliques qui toujours lui sont restées chères, il est en mesure d'y multiplier les contrastes, d'y opposer dans leurs physionomies caractéristiques la riche di-

(1) Le portrait a donc été peint vers 1647. Vosmaer, d'ordinaire si exact, non-seulement émet des doutes sur l'authenticité de cette œuvre, doutes qui ne nous paraissent par fondés, mais il lui assigne pour date probable : 1633, hypothèse que ni l'âge apparent, ni la facture ne permettent de soutenir.

versité des tempéramens humains, et il atteint, dans *la Pièce aux cent florins* par exemple, une puissance d'expression que nous ne lui avions pas encore vue. Mais pour la peinture de ces mêmes scènes, il va entrer dans des voies nouvelles et, restreignant le nombre des personnages, il préférera aux épisodes compliqués qu'il recherchait autrefois des données plus simples avec lesquelles il pénètre plus profondément dans la poésie de son sujet et la manifeste avec plus d'éloquence. Dès 1641, le *Sacrifice de Manué*, du musée de Dresde, marque dans ce sens une véritable révolution. A genoux et de grandeur naturelle, le vieillard et sa femme sont prosternés en présence des entrailles fumantes de la victime qu'ils viennent d'offrir en holocauste. Ils paraissent saisis d'une respectueuse frayeur à la vue d'un ange envoyé de Dieu qui, devant eux, s'élève dans les airs avec la fumée du sacrifice. Par malheur, cet ange est tout à fait grotesque. Les ailes dont il est affublé seraient impuissantes à soutenir son corps disgracieux et massif. Sa tête est gauchement coiffée d'une épaisse couronne et la tunique blanche dont il est revêtu se fronce autour de lui en plis égaux et symétriques. Mais les deux vieillards en prières sont admirables : c'est bien du fond du cœur que ces bonnes gens remercient le ciel d'une faveur dont leur modestie semble confuse et presque alarmée. N'était cette malencontreuse figure d'ange, bien faite pour étonner chez le peintre qui a imaginé la fulgurante apparition de l'ange Raphaël dans le *Tobie* du Louvre, nous serions en face d'un des plus purs chefs-d'œuvre de Rembrandt. L'harmonie sobre de la couleur, la noblesse des deux personnages, la simplicité de la composition, la largeur du faire qui s'est proportionné à la taille de la toile, tout ici est dans un juste accord et annonce la maturité.

Les œuvres en effet se pressent désormais nombreuses et variées, aussi remarquables par l'élévation de la pensée que par l'ampleur magistrale de l'exécution. Tels sont au Louvre, avec la date de 1648, *le Bon Samaritain* et *les Pèlerins d'Emmaüs.* Un beau dessin du cabinet de Dresde nous montre une variante de cette dernière composition. Le Christ vient de disparaître; mais, par une invention bien digne du génie de Rembrandt, une vive lumière persiste au-dessus de la place qu'il occupait et illumine la modeste chambre. Les disciples manifestent leur étonnement, et l'un d'eux, debout, comme terrifié à la vue du prodige, se serre avec effroi contre la muraille. Ce rôle mystérieux attribué ici à la lumière, nous le retrouvons avec une signification plus émouvante dans une peinture du musée de Brunswick : *le Christ apparaissant à Madeleine* (1651). Seule, couverte de vêtemens de deuil, tout entière à sa désolation et poussée par je ne sais quel pressentiment, Made-

leine a fui la ville et, sous la lueur indécise d'un jour qui finit, elle est venue dans ce lieu désert où quelques maigres buissons croissent parmi les rochers. Et voilà qu'à l'entrée d'une grotte déjà envahie par l'obscurité, le Christ s'avance vers elle. Il a été touché de tant d'amour, et, pâle, défait, brisé, portant encore aux mains et aux pieds les traces sanglantes de sa passion, montrant sur son visage amaigri les souffrances de l'agonie, il est sorti du royaume des ombres. Enveloppé de son blanc linceul, il s'approche de celle qui lui est restée fidèle au milieu de ce grand abandon. La pécheresse voudrait baiser le bord de son vêtement, elle essaie de le retenir : « Oh ! bon maître, restez encore ! » Mais il n'appartient plus à cette vie terrestre, et sans la repousser, avec un geste de douceur et de bonté, il lui dit qu'elle ne doit point le toucher : *Noli me tangere!* Ces deux figures ainsi isolées, l'une d'où émane toute la lumière, l'autre éclairée seulement par un mystérieux reflet, ces contours flottans, cette tristesse de l'heure et du lieu, cette majesté de la mort, ce mélange ineffable de respect et de tendresse, tant de traits si délicatement choisis et si délicatement exprimés, tout ici parle à l'âme et la pénètre; tout concourt à rendre saisissante la poésie d'une des œuvres les plus touchantes qu'il ait été donné à la peinture de produire.

Notez que cet homme qui nous révèle ainsi les secrets de la vie mystique, les réalités les plus brutales de l'existence l'étreignent à ce moment même et que tout se réunit pour l'accabler. Il a perdu les êtres qui lui étaient chers, celle qui faisait la joie et la dignité de son foyer. Du moins, dans cette demeure où il vit avec son jeune enfant, solitaire, presque oublié, il trouvait encore, avec le souvenir des jours heureux, la satisfaction de ses goûts d'artiste et de collectionneur. Mais bientôt il lui faudra renoncer à toutes ces richesses qu'il a lentement amassées. Lui qu'on a essayé de nous représenter comme un avare, de tout temps il a été indifférent à l'argent, peu soigneux dans la gestion de son avoir. A la mort de sa mère, il aliène à des conditions onéreuses sa part d'héritage pour se débarrasser du souci qu'entraînerait sa réalisation. Du vivant de Saskia, nous avons vu dans quels atours il la peint, de quels bijoux il la pare, le luxe dont sans compter il l'entoure. Aussi, bien qu'en 1638 il se déclare « richement pourvu de biens » et qu'il traite de calomnieuses les accusations que les parens de sa femme dirigeaient contre elle, disant qu'elle avait gaspillé son « héritage paternel en parures et ostentations, » nous le voyons dès 1639 solliciter de Huyghens le paiement immédiat des peintures qu'il a exécutées pour le stathouder. Puis à diverses reprises, avec l'insouciance d'un fils de famille, il continue à emprunter. Imprévoyant pour

lui-même, il veille du moins, quand il se voit débordé, à mettre à l'abri le petit avoir de son fils Titus. Le moment arrive où la gêne déjà ancienne s'aggrave encore d'un état de malaise momentané, mais général, en Hollande; elle devient de plus en plus pressante; bientôt enfin la ruine est irrémédiable. En 1656, il est déclaré insolvable et, vers la fin de l'année suivante, tous ces objets rares et curieux qui faisaient sa joie sont vendus aux enchères et dispersés pour une somme dérisoire et tout à fait insuffisante à combler le déficit.

Agé de cinquante ans, Rembrandt était chassé de sa maison et privé de toute ressource, sans autre asile qu'une chambre d'auberge où il était réduit à vivre misérablement et de crédit. Dans cette extrême détresse, il ne se laisse pas abattre. Il n'a plus d'aide et de consolation à attendre que de son art, il reprend ses pinceaux. Plus opiniâtre que jamais, il se remet à la tâche et manifeste par des œuvres accomplies un génie qu'avaient encore grandi les implacables leçons de l'épreuve. Nous touchons en effet aux années les plus fécondes, aux créations les plus hautes. Dans les portraits de cette période, au respect constant de la réalité viennent se joindre une décision et une liberté d'exécution qu'il avait parfois déjà montrées dans ses compositions, mais alliées jusque-là à des bizarreries ou à des incorrections. Maintenant son goût s'est épuré; il s'est affermi dans ses vues et, sans renoncer aux enseignemens qu'il continuera à demander à la nature, il ne l'abordera plus avec les tâtonnemens d'un écolier ni avec les timidités d'un homme qui se laisse dominer par elle et lui subordonne sa personnalité. Il a pris confiance, il se sent en possession des secrets qu'il lui a arrachés par un infatigable travail, *indefatigati laboris,* dit Sandrart, et ces secrets, il va les dire à sa manière.

C'est ainsi que, sous la date de 1654, il se révèle à nous dans un portrait du musée de Dresde (n° 1223), représentant un vieillard (1) coiffé d'un large béret brun et qui, par son aspect vénérable, ses grands traits et sa longue barbe blanche, rappelle un peu le Léonard de Vinci de Florence. La peinture est très libre, très empâtée, par touches juxtaposées et même un peu heurtées. Mais cette fougue se modère à distance et donne à la couleur une vibration et à l'exécution une solidité extrêmes. La galerie de

(1) Il avait déjà quelques années auparavant, croyons-nous, représenté ce même vieillard dans un portrait que possède également le musée de Dresde (n° 1228); du moins le type est le même; mais Rigaud, qui avait eu entre les mains cette dernière œuvre, lui a fait subir, peut-être pour la réparer, de nombreuses retouches. Ces repeints d'une facture si différente se remarquent notamment dans les vêtemens, la coiffure, les gants, et sautent aux yeux les moins exercés.

Cassel surtout est riche en œuvres de cette époque. Dans le portrait (daté de 1655) d'un guerrier couvert de son armure et tenant de ses deux mains une lance, l'effet est énergiquement accusé. Ainsi encadré par des ombres vigoureuses, par le ton puissant de l'armure et par la forêt de cheveux noirs qui le couronne, ce pâle visage ressort mieux encore, et l'expression de tristesse et de souffrance peinte sur ses traits contraste avec leur mâle beauté. La force des oppositions ne va pas cependant ici sans une certaine dureté. C'est au contraire la modération de l'effet et surtout la blonde transparence des colorations qui caractérisent *le Porte-Étendard*, du même musée (1), un soudard hollandais, de robuste encolure et à tous crins, dont la face vulgaire et rubiconde n'offre pas d'ailleurs grand intérêt. Dans *le Géomètre*, qui se trouve également à Cassel, le parti pris est le même; mais la distinction plus haute du modèle, en même temps qu'elle a mieux inspiré le peintre, ajoute pour nous au charme de son œuvre. Ce géomètre est un vieillard à barbe grise, dont les cheveux, gris aussi, rares et flottans, forment comme une auréole au-dessus de son front. D'une main, il tient une plume, de l'autre une équerre. Enveloppé dans une souquenille rougeâtre et bordée de fourrure, le vieux savant semble absorbé par l'idée qu'il poursuit. On croirait qu'il l'entrevoit et qu'il est sur le point de la fixer. Rembrandt, qui d'ordinaire sait donner au regard de ses personnages une force de pénétration si intense, a cette fois tourné vers le dedans cette force, et admirablement exprimé ainsi la concentration intérieure du travail de la pensée.

Le maître en est venu maintenant à résumer en quelques traits une physionomie et à préciser son caractère, en ajoutant à la représentation de la vie physique ces particularités morales qui paraissent insaisissables et qu'il fixe pourtant avec la délicatesse et l'audace qui sont propres à son génie. De telles indications, il est vrai, ne peuvent se produire que d'une façon discrète dans un portrait. Elles sont tout à fait à leur place et elles ont tout leur prix dans des compositions où le jeu des sentimens humains devient le principal élément d'intérêt. C'est à leur expression que Rembrandt s'attachera désormais en reprenant, avec la simplicité et la grandeur qui leur conviennent, ces sujets sacrés dont parfois il compromettait la gravité par ses recherches de costumes et d'accessoires, par ses architectures fantastiques, par toute cette défroque et ce pittoresque d'un Orient de convention qu'il tenait à y introduire. Peut-être sa ruine a-t-elle, sur ce point, profité à son talent, peut-

(1) Une répétition plus colorée de ce porte-étendard se trouve à Paris chez M. de Rothschild, et le cabinet de Dresde possède le dessin qui a servi d'étude pour ces deux tableaux.

être le peintre a-t-il grandi quand il n'a plus été doublé d'un collectionneur. Dans l'austère nudité de son atelier, demandant à la méditation et au travail les seules satisfactions qu'il pût goûter, Rembrandt ne vivait plus que pour son art, et il allait imprimer à ses créations une grandeur de poésie et une sincérité d'émotion auxquelles il n'avait pas encore atteint.

Le moraliste est au niveau du peintre dans cette belle composition des *Travailleurs de la vigne,* qui est au Stœdels-Institut de Francfort. Le maître de la vigne, coiffé d'un haut turban, est assis devant une table, ayant à côté de lui le scribe occupé à tenir les comptes. L'ouvrier, qui se croit lésé, tenant d'une main la pièce qu'il a reçue et soulevant humblement sa toque, s'approche pour présenter sa réclamation ; ses compagnons, un peu à l'écart et dans l'ombre, attendent l'issue de la scène. La sobriété et le ton soutenu des colorations, — des verts olivâtres, des rouges et des bruns neutres, — donnent à ce drame muet sa gravité et reportent l'attention sur les visages dont les carnations ressortent vivement. Ainsi rapprochée de l'expression vulgaire et sournoisement obséquieuse de son interlocuteur, la distinction naturelle du maître est tout à fait imposante. Il a la noblesse, la majesté d'un juge. Rien n'égale d'ailleurs la clairvoyance du regard doux et un peu attristé dont il perce les malignes intentions de l'ouvrier. Celui-ci essaie en vain de se soustraire à ces yeux scrutateurs; il ne saurait leur échapper, et déjà retentissent à son oreille ces mots d'une simplicité écrasante : « Mon ami, je ne vous fais point de tort;... votre œil est-il mauvais parce que je suis bon? »

Mais, quelle que soit la gravité de la scène, et quelque intérêt que le peintre ait su lui donner, de cette date même (1656) nous avons au musée de Cassel une œuvre plus importante (1) et plus admirable encore, qui nous paraît marquer le point culminant du génie de Rembrandt. Nous voulons parler du *Jacob bénissant les fils de Joseph.* Sentant ses forces décliner, le vieillard a fait approcher de son lit les jeunes enfans de son fils bien-aimé. Après les avoir embrassés, il les bénit en mettant sa main droite sur la tête du petit Éphraïm, le plus jeune des deux. Joseph, croyant à une méprise de son père, veut l'éclairer et ramener son bras vers Manassé. La femme de Joseph se tient silencieuse à côté de son mari. Telle est, dans sa simplicité, la donnée à laquelle Rembrandt a imprimé un caractère pénétrant d'émotion et de grandeur. Un lien étroit unit entre elles ces cinq figures, et cependant chacune a sa signification précise. Le patriarche, avec sa longue barbe blanche

(1) Les figures sont presque en pied et de grandeur naturelle.

et son expression auguste, semble faire effort pour retenir un moment la vie qui lui échappe, car il a un dernier devoir à remplir. Son regard déjà voilé, le geste incertain de ses mains vénérables, ridées, appesanties par l'âge, qui cherchent à tâtons la tête du jeune enfant; le noble et beau visage de Joseph, où se lit à la fois le sentiment de la justice et le respect qu'il doit à son père; l'air ingénu de sa femme, qui attend pensive et non sans quelque secrète préférence pour son dernier né; celui-ci, rose et blond, recueilli, adorable d'innocence et de naïveté, les yeux baissés, les mains jointes, recevant pieusement la bénédiction de son aïeul, tandis que l'aîné, une tête brune, éveillée, hardie, semble avoir conscience de ses droits méconnus; ces contrastes fournis par la diversité des âges et des sentimens, ces nuances délicates de la vie, et par-dessus tout l'unité saisissante de l'impression, tout ici commande une admiration sans réserve.

La simplicité même des attitudes, des costumes et de la composition caractérisent d'une manière élevée cette représentation de la vie primitive des patriarches. C'est une nouveauté chez Rembrandt que ces couleurs amorties, claires et suaves, que cette douceur des gris pâles et des jaunes, relevée çà et là par un ton fauve ou par un rouge plus franc. La lumière aussi est sereine, égale, discrète, et l'effet est obtenu presque sans oppositions. Les détails secondaires, noyés dans une pénombre blonde, ne se révèlent que par quelques indications larges qui mettent en évidence ce qui mérite d'être vu. L'exécution, d'une ampleur extrême, est à la fois savante et libre, pleine d'audaces et aussi de mesure, se modelant sur les choses, en somme plutôt contenue et discrète, dans un rapport étonnant avec la grandeur et la solennité de la scène, avec le silence et l'apaisement qui se font autour du lit de ce mourant. On pense à peine à cette exécution tant elle est peu apparente, spiritualisée en quelque sorte par ce poète qui se montre à nous tel qu'il est, tendre, aimant, avec cette naïveté familière par laquelle il se fait comprendre des plus humbles, trouve son écho dans toutes les âmes et n'a pas besoin de se hausser pour atteindre l'éloquence, parce qu'il trouve en lui-même la force et la vraie grandeur.

Une telle œuvre compte, et parmi les premières, dans la vie du peintre. Si la Hollande la possédait, sa renommée serait bien autre, et depuis longtemps elle aurait pris rang, tout au moins, à côté de ces toiles illustres que l'admiration publique a comme transfigurées. A Cassel, où Rembrandt est si largement, si excellemment représenté, elle reste la plus haute expression de son génie. Au lieu d'être, comme elle est, reléguée dans un des cabinets, elle mériterait, après une restauration minutieusement prudente, une place

d'honneur au centre même d'une des grandes salles de ce beau musée.

C'est l'année même de sa ruine que Rembrandt peignait cette page touchante. Les œuvres qui lui succèdent ont le même caractère de grandeur et de simplicité. Tel est, à Cassel, un admirable portrait de jeune homme, une tête fine, élégante, gracieusement encadrée dans de longs cheveux bruns et bouclés, presque entièrement estompée dans une tiède demi-teinte, à peine effleurée et caressée pour ainsi dire par les reflets d'une lumière discrète qui prête à sa physionomie un charme exquis de douceur et de mélancolie. Par une rencontre assurément fort imprévue, ce séduisant jeune homme c'est un commis obscur, Bruyningh, le secrétaire de la chambre des insolvables, avec lequel, à cette triste date, on sait trop dans quelles circonstances le peintre était entré en relations, et qui, peut-être en reconnaissance de quelque service rendu, allait tenir de lui l'immortalité.

Dans le même temps, et comme si par le choix d'un tel sujet il voulait manifester les dispositions mêmes de son âme, le maître nous donne un témoignage touchant des sentimens dont elle est remplie en peignant *le Christ à la colonne* du musée de Darmstadt (1), composition étrange, pleine d'oppositions violentes et de pathétique. Au fond d'un cachot où tombent d'en haut les rayons d'une vive lumière, deux rustres à figure bestiale s'occupent à torturer le Christ. Pendant que l'un d'eux, un bandit à la chevelure et aux moustaches rousses, à peine couvert d'une chemise et d'une culotte rouge, assujettit les pieds de sa victime, l'autre, — coiffé d'une toque et vêtu d'une casaque jaune à manches d'un gris bleuâtre, — tire sur une corde enroulée après une poulie et à laquelle le Christ, les bras élevés en l'air, est attaché par les mains. Des verges, un bâton et des armes sont jetés de part et d'autre. La brutalité de la facture, le choc des lignes et des couleurs, l'effort de ces mouvemens anguleux font mieux ressortir la blancheur de ce long corps maigre, étiré, frissonnant, après lequel s'acharnent ces misérables. La pâleur douloureuse des chairs éclate comme un grand cri, qui déchire et remplit l'espace. L'exagération et l'invraisemblance de cette scène, sur laquelle se taisent les livres sacrés, sont de toute évidence; mais on oublie vite ce qu'elle a d'excessif quand le regard s'arrête sur la figure du Christ, quand on contemple son expression sublime de beauté, de mansuétude et de

(1) Contrairement à l'opinion de Burger et de Vosmaer, il faut renoncer à voir dans ce tableau une des dernières œuvres de Rembrandt. Avec le catalogue et après un examen attentif, nous croyons que c'est la date de 1658 et non de 1668 qu'il convient de lire, date pleinement confirmée d'ailleurs par la facture même du tableau.

surnaturelle dignité. Malgré la passion sauvage qui anime les bourreaux, la résignation et la noblesse du supplicié dominent encore l'attention, et il semble qu'en retraçant cet horrible drame Rembrandt ait voulu à la fois, au plus fort de sa détresse, attester l'énergie indomptée de son courage et se proposer l'imitation de ce noble exemple.

Si âpre que soit la vie pour lui, son âme reste fière et sereine, aussi incapable d'amertume que de langueur. Ses portraits à ce moment, celui de Dresde, celui de Cassel surtout, nous montrent le vieux maître avec son mâle et large visage, éclairé par un sourire de contentement, heureux encore, parce que rien n'a pu le détourner de son art et qu'il peut toujours satisfaire son amour pour le travail. Les deux œuvres, quoiqu'elles aient souffert, sont des exemplaires de cette grande et forte manière qui est plus que jamais la sienne. Avec une sobriété extrême dans les moyens, elles laissent paraître cette entente toujours plus profonde de la vie qui met le souffle de sa pensée sur les lèvres de ses figures et allume dans leurs yeux une étincelle empruntée au foyer intérieur qui les anime. Nous sommes à l'apogée de la carrière de Rembrandt, dans cette période de suprême puissance et de mesure parfaite où son génie se manifeste dans toute sa plénitude, période dont *les Syndics* d'Amsterdam demeurent pour nous la création la plus accomplie.

Après *les Syndics*, une ère nouvelle s'ouvre pour Rembrandt. Sa vie, jusque-là peu en vue, devient plus cachée encore. Malgré les minutieuses recherches des érudits, elle a conservé ses secrets. C'est à peine si de loin en loin, avec la sécheresse énigmatique ou la brutalité concise de sa forme, un acte public sorti de la poussière des archives nous apporte quelques révélations, les unes embarrassantes et pénibles pour ses admirateurs : une réprimande infligée à sa servante pour ses relations avec son maître, et, la même année, la naissance d'un enfant venu de ce commerce. A côté de ces documens dont on voudrait pouvoir contester l'authenticité, d'autres qui sont plus honorables pour sa mémoire, comme les mesures qu'il prend pour conserver à Titus, le fils de Saskia, la part du bien qui lui revient de sa mère, ou encore les remboursemens successifs par lesquels il arrive à désintéresser tous ses créanciers. Enfin, à la date du 8 octobre 1669, une courte mention sur un registre mortuaire, et puis c'est tout. La rareté de ces informations ne jette sur la vie du peintre qu'une lumière douteuse; c'est à ses œuvres elles-mêmes qu'il convient de demander des indications plus formelles. Elles aussi deviennent plus rares à ce moment; leur caractère du moins est bien marqué et il va en s'accentuant de plus en plus.

La faveur publique s'était retirée de Rembrandt. Il avait eu ses jours de succès et de gloire et, tant que son talent avait conservé en face de la nature la timidité consciencieuse des premières années, ses contemporains l'avaient célébré. Mais ils n'étaient pas disposés à le suivre dans les voies aventureuses où plus tard l'avait porté son génie. A partir de *la Ronde de nuit*, Van der Helst répondait mieux au goût de la plupart d'entre eux. Plus tard enfin, au moment où nous sommes, la vogue était tout entière à une peinture finie, léchée; au joli, au gracieux, à la fadeur apprêtée des Miéris, des Netscher, des Lairesse et des Van der Werff. Rembrandt, lui, semblait vouloir braver l'opinion. Il vivait retiré, à peine entouré de quelques fidèles, et il s'exaltait dans sa manière. Ce n'était plus guère que pour lui-même qu'il peignait et le plus souvent c'est encore lui-même qu'il prenait pour modèle. A côté de lui pourtant apparaît déjà depuis quelque temps une figure de femme; sans doute cette servante qui allait être associée étroitement à sa vie. Quel échange d'idées était possible entre cette fille et son maître? quelle séduction avait-elle pu exercer sur lui? Avec sa nature tendre plus que raffinée, spontanée et ardente plutôt que réfléchie, Rembrandt avait-il été touché de l'affection naïve dont il était l'objet? Quoi qu'il en soit, une fois nouée, la liaison avait duré. En retrouvant à son foyer, sinon une compagne, du moins une société, le peintre avait en même temps rencontré des facilités d'étude auxquelles il devait pendant plusieurs années largement recourir. C'est ce qu'atteste suffisamment la persistance de ce même type de femme que nous remarquons successivement dans la *Bénédiction de Jacob*, dans la *Bethsabée* de la galerie Lacaze et dans deux ouvrages considérables qui, bien que n'étant pas datés, doivent être reportés tout à fait à la fin de la vie de Rembrandt : nous voulons parler de la *Fiancée juive* du musée Van der Hoop et du grand *Tableau de famille* du musée de Brunswick.

Comme aspect, comme procédés employés, ces deux peintures diffèrent complètement des créations antérieures du maître. La dernière surtout, par son importance capitale, mérite de fixer notre attention. L'effet qu'elle produit est saisissant. Autant dans la *Bénédiction de Jacob*, par exemple, la facture de Rembrandt était égale et mesurée, autant il se montre ici violent, heurté, plein d'emportemens et d'audaces. Les moyens qui l'ont conduit à la perfection ne lui suffisent plus; il ne saurait se répéter. Il faut qu'il se renouvelle encore, et les tentatives les plus téméraires l'attirent par leur témérité même. Il a atteint le but, il va le dépasser, et bien qu'il sache ce que vaut la règle, il ne s'y pliera plus. Sous la main, il a un instrument d'une puissance inouïe, il en connaît toutes les

ressources; mais, fiévreux et troublé, il frappe sur lui à coups redoublés. Il veut en tirer des sons qu'on n'ait point encore entendus, et alors, à côté des inspirations les plus pures, des cris sauvages jaillissent tout à coup, et des accens confus, désordonnés viennent interrompre brusquement les mélodies les plus sublimes, art grandiose et inégal, absolument libre, peu correct dans ses élans, pas toujours clair, mais passionné, véhément, pathétique, tout plein de ce feu du génie qui, une dernière fois, se ravive encore pour jeter son plus grand éclat!

La composition d'ailleurs est des plus simples. On a voulu reconnaître Rembrandt et sa famille dans ces cinq figures de grandeur naturelle qui se détachent vigoureusement sur un fond très sombre. La femme, c'est peut-être bien en effet cette Hendriekie Jaghers dont un document compromettant nous a conservé le nom, et nous retrouvons ici ses traits que souvent alors le peintre a reproduits, son front large, son nez un peu gros, ses fossettes aux joues, sa bouche vermeille, ses grands yeux noirs et la fraîcheur de son teint que font encore valoir les rouges hardis du vêtement. Mais l'homme placé à gauche, assurément ce n'est pas Rembrandt. Avec son visage régulier, son grand air, son nez droit et ses longs cheveux châtains séparés au milieu du front, il offre une vague ressemblance avec notre Poussin. Entre le père et la mère sont groupés les trois enfans. Tout blond, vêtu de rouge et coiffé d'un petit chapeau noir à plumes, le plus jeune, un bébé à l'air espiègle, tient dans une main un jouet et pose l'autre sur la poitrine de sa mère. Près du père, l'aînée des petites filles s'avance portant une corbeille plate remplie de fleurs de toutes couleurs. Sa chevelure dorée, à reflets roux, est retroussée sur le front, qu'elle laisse complètement découvert. Elle est parée comme une petite femme : des perles aux oreilles, une robe, très riche et très ornée, de ce jaune brun qui n'appartient qu'à Rembrandt, avec des crevés blancs aux manches et au corsage. Une petite figure rieuse, irrégulière, mais rose, ferme, appétissante et qui semble appeler les baisers, sépare les deux enfans. Elle a, comme sa sœur, des cheveux d'un brun un peu roux et relevés sur le front. Sa robe est d'un bleu verdâtre, très passé, et sur sa chemisette blanche s'étale une chaîne d'un travail élégant.

A l'encontre des ouvrages de la période précédente, l'exécution cette fois ne s'efface plus. Regardez de près le tableau : les moyens y sont très apparens, très variés, très opposés; on dirait que sur le thème modeste qu'il a choisi, le maître s'est proposé d'épuiser en quelque sorte toutes les ressources de la peinture. La lumière est concentrée en plein sur les cinq personnages. Avec l'éclat singulier de leur teint, l'intensité presque surnaturelle de vie qui les anime,

avec l'éclair de leur regard, ils semblent des apparitions émergeant des ténèbres accumulées autour d'eux. Dans cet effet poussé à outrance, il y a place pour les noirs absolus et pour les plus vives lumières ; et entre ces termes extrêmes se déploient les mille nuances d'insaisissables dégradations. La couleur a les mêmes richesses. L'harmonie générale va du jaune au rouge, mais c'est le rouge qui domine avec ses pompeuses magnificences, avec des brutalités soudaines et des délicatesses adorables, avec des transparences chaudes, veloutées, profondes, et des fanfares aiguës dont quelques dissonances jetées çà et là exaltent encore la tonalité. C'est comme un écrin merveilleux, plein de coulées d'or qui ruissellent sur un fond de pourpre et de pierres précieuses aux chatoyantes scintillations. Au milieu de ces rayonnemens qui jaillissent et se croisent, les formes s'accusent ou s'effacent, tantôt simplement indiquées par le trait brun de l'esquisse, tantôt étudiées à fond, suivies dans leur détail, avec des ménagemens extrêmes ou de subites décisions. A tous ces contrastes s'ajoutent encore ceux de la touche elle-même, fougueuse ou contenue, martelée, écrasée ou fondue, noyée dans des fluidités onctueuses, donnée avec la brosse, avec la hampe ou le couteau. Sur des surfaces lisses s'étale une couleur aplanie ; parfois même la toile est à nu, et tout à côté se montrent des entassemens de rugosités superposées ou sabrées d'estafilades, et des amas dans lesquels les objets sont pétris en relief.

Il y a comme une folie dans ces emportemens, et nous ne connaissons aucune autre œuvre qui réunisse des contrastes aussi audacieux et des incohérences aussi multipliées. Et cependant ces oppositions violentes de la touche, ces jeux de la lumière, ce fracas des tons, tout cela se tempère à distance. Éloignez-vous de quelque pas et les constructions se dégagent logiques et puissantes ; les valeurs s'équilibrent ; la couleur chante son hymne joyeux. La création du maître vous apparaît dans son unité puissante, avec toutes ses séductions et son incomparable éclat. Que vos yeux se détournent un moment de la toile enchanteresse, et tout ce qui l'avoisine vous semblera terne, insignifiant, inerte. Votre regard sera invinciblement ramené sur cette œuvre étonnante, vision et réalité tout à la fois, qui ravit l'admiration encore plus qu'elle ne la déconcerte.

IV.

Au musée de Brunswick, où se trouve ce *Portrait de famille*, une des dernières productions du maître, il est placé tout à côté du soi-disant portrait de Grotius, cette peinture correcte et scrupuleuse-

ment exacte dont nous avons parlé au commencement de cette étude. C'est à douter que tous deux soient de la même main, tant les dissemblances s'y accusent profondes et nombreuses. Le rapprochement est instructif; mais loin de dérouter la raison, il nous paraît, au contraire, qu'il porte en lui-même ses enseignemens. Entre les timidités de cette jeunesse ardente et ces élans d'une fougue qui semble croître avec la vieillesse, il y a une vie tout entière. Si on en repasse les phases diverses, les transformations du talent de Rembrandt se montrent, dans leur suite, naturelles et progressives. Les dons de sa riche nature, le maître les a fécondés par une culture sans relâche. Il n'a pas voulu des faciles succès de la redite; il leur a préféré les hésitations, les exigences opiniâtres et les naïvetés de la recherche. Incessamment et à force de travail, il s'est renouvelé, donnant à chacune de ses œuvres toutes la perfection dont il était capable. Lorsque, bien tard, il a cédé aux entraînemens de son génie, il avait mérité par de lentes et consciencieuses études la possession des ressources de son art. Un jour il s'est affranchi de la règle, mais il avait commencé par s'y soumettre. C'est là une leçon qu'il convient de retenir, et même avec Rembrandt, on le voit, la logique ne perd pas tous ses droits.

Mais la logique seule n'explique pas le génie, celui de Rembrandt surtout, peut-être le plus personnel qui fut jamais. On s'égarerait à le suivre, et il serait peu prudent de le prendre pour modèle; aussi ne saurions-nous parler longuement ici de ses élèves. Bien qu'ils soient très largement représentés dans les divers musées dont nous venons de nous occuper, ils disparaissent forcément devant le maître. Malgré les précautions matérielles que celui-ci imaginait pour les isoler (1) et pour maintenir leur indépendance, leurs physionomies ne diffèrent guère; tous ont subi son ascendant. Les meilleurs, dans leurs meilleures œuvres : G. Flinck dans les grandes toiles d'Amsterdam, F. Bol, dans *l'Échelle de Jacob* du musée de Dresde (n° 1267), Victors dans l'*Aman et Esther* de Brunswick (n° 529), arrivent à lui ressembler. Leur honneur suprême est d'être pris pour Rembrandt; mais le plus souvent ils n'imitent de lui que l'extérieur, ses habitudes de composition, ses bizarreries. Ils le copient, ils le contrefont, et la fière originalité de celui qui les domine ne rend que plus manifeste la docilité de leur soumission.

Rembrandt, en effet, appartenait à cette race d'artistes qui ne peuvent avoir de descendance : la race des Michel-Ange et des Beethoven. Comme ces Prométhées de l'art, il a voulu ravir le feu céleste, mettre les palpitations de la vie dans des formes inertes,

(1) Ses biographes nous apprennent qu'il avait disposé pour ses élèves plusieurs ateliers séparés par des cloisons; ces cloisons figurent en effet dans son inventaire.

exprimer sous des traits sensibles ce qui de sa nature est immatériel et insaisissable. L'infini attire ces audacieux, et l'idéal rêvé fuit à chaque instant devant eux. Cependant, inassouvis, haletans, ils s'acharnent à la sublime poursuite, et parce que le sentiment qui les pousse existe en germe au fond de toute âme humaine, ils évoquent en nous les pensées dont ils sont remplis. Est-il besoin de le dire, leurs œuvres sont inégales, excessives, peu conformes aux traditions; mais les accens grandioses par lesquels ils traduisent leurs ardeurs ou leurs défaillances, ces accens leur appartiennent bien. Ce ne sont pas des formules vides ou banales; ils y ont mis le plus pur de leur substance. Rarement ils ont goûté les joies de notre terre : ils vivent dans la retraite, plus jaloux de leur indépendance que des applaudissemens d'autrui. « Je ne cherche pas les honneurs, disait Rembrandt, mais la liberté. » Le travail solitaire, le noble tourment des aspirations sans limites, les perplexités et les déceptions que réserve l'exécution d'une œuvre qu'on avait rêvée parfaite, voilà leurs grands soucis. Mais jusque dans leurs découragemens ils sont pathétiques, et leur désespoir même reste viril. Ils confessent, ils acceptent eux-mêmes l'impuissance de leur art, et, par une inconséquence qui nous vaut des chefs-d'œuvre, leur art est tout pour eux. Les plus vieux sujets, ceux que l'on pouvait croire rebattus, épuisés, ils les rajeunissent par ce souffle de vie qu'ils communiquent à tout ce qu'ils touchent, et ils nous en présentent des images à la fois saisissantes et nouvelles. Ils trouvent à la nature des beautés que leurs devanciers n'y ont point soupçonnées, et ils cherchent à surprendre ses secrets. Mais bientôt la nature elle-même ne peut plus les satisfaire, car ils vont vite au bout de tout : ils veulent toujours voir au delà. Après être devenus par le talent plus que les égaux de leurs contemporains, ils semblent tenir peu de compte du talent qu'ils ont acquis et mépriser toute cette science apprise. Sans y songer, et comme s'ils n'avaient à cœur que d'exprimer ce qu'ils sentent, ils plient à leur usage les procédés anciens et ils découvrent aussi des moyens qui leur sont propres pour manifester leur pensée. Ce sont des créateurs, et, au vrai sens du mot, des poètes.

Rembrandt fut un de ces novateurs. Tour à tour arrêté et flottant, mystérieux et ingénu, délicat et fort, aussi souple que tenace, très spontané et très réfléchi, son génie a bien des faces. Il ne se révèle pas tout d'un coup, et à vouloir envelopper son unité complexe dans un de ces jugemens sommaires auxquels se complaît l'opinion, on courrait grand risque de l'amoindrir. On a cru lui faire honneur en lui attribuant l'invention du clair-obscur, sans penser que d'autres s'en étaient servis avant lui : Léonard, Cor-

rège, pour ne citer que les plus illustres. Parmi ses compatriotes, nous avons pu également relever chez plusieurs de ses contemporains et jusque chez son maître cette préoccupation du clair-obscur que la nature même au milieu de laquelle ils vivaient devait leur inspirer. Les grandes luttes des nuages dans les vastes étendues du ciel, ou dans le miroir des eaux qui les reflète, le sourire furtif d'un rayon de soleil, la décroissance ou l'accumulation des ombres, tous ces accidens variés de la lumière attirent involontairement le regard au milieu de ces plaines basses de la Hollande, où la terre ferme n'offre bien souvent qu'une bande mince et sombre, resserrée entre deux claires immensités. C'est un spectacle toujours vivant et, dès son jeune âge, dans les campagnes qui avoisinent Leyde, Rembrandt l'avait eu sous les yeux. Mais ce n'est là, à tout prendre, que le côté pittoresque et en quelque sorte extérieur du clair-obscur. Pour marquer dans ces contrastes ou ces épanouissemens de la lumière une correspondance avec nos sentimens, pour découvrir et suivre à travers ses dégradations infinies les résonnances qu'elle peut éveiller en nous, pour étendre enfin au monde moral ces analogies secrètes qui sont l'honneur suprême de l'art, mais dont la nature ne nous offre jamais qu'un écho affaibli, il ne fallait pas moins que l'accord d'une sensibilité exquise et d'un talent supérieur.

A cet élément que d'autres avaient pu employer, mais dont ils n'avaient pas compris les ressources, Rembrandt seul a donné sa complète signification. Nous savons par quelle intime rénovation de tous les élémens de son art il y est arrivé. Sur des œuvres trop peu connues, nous avons aimé à relever l'imprévu de ses compositions, l'éloquence de ces attitudes saisies d'un jet, mais dans lesquelles le visage, les mains, toute la personne enfin manifestent l'énergie de la passion. L'effroi, la pitié, le respect, la ferveur d'une prière qui part du fond de l'âme, les grands recueillemens ou les angoisses de la mort, les regards encore vagues et les gestes hésitans de la vie qui rentre dans un corps qu'elle avait abandonné, toutes les énergies et toutes les nuances des sentimens les plus divers, nous les avons trouvées exprimées par ce maître étrange et puissant qui, jusque dans les plus subtiles combinaisons d'un art très raffiné, reste si profondément humain, et qui communique à la peinture elle-même quelque chose du mouvement et des tressaillemens de la pensée.

ÉMILE MICHEL.

LE

SOCIALISME AU XIXE SIÈCLE

LA PHILOSOPHIE DE CHARLES FOURIER.

Au moment de la crise qui allait dissoudre la secte saint-simonienne, et que nous avons racontée dans un travail antérieur (1), un membre de cette école, écrivant à l'un de ses amis pour lui expliquer cette crise, terminait sa lettre par ces mots : « Avant de continuer directement dans la voie saint-simonienne, je veux m'arrêter devant un homme, inconnu encore, qui me paraît avoir apporté une grande et belle part dans l'œuvre de l'avenir. Cet homme est Charles Fourier, de Besançon, auteur de la théorie des *Quatre mouvemens*, publiée en 1808, et du *Traité d'association agricole*, publié en 1822. La valeur du système exposé dans ces ouvrages a été mal appréciée, même par les saint-simoniens. Mon premier écrit sera donc un examen détaillé du système social et cosmogonique de Ch. Fourier. Je n'ignore pas qu'en prononçant ce nom, je puis diminuer et même détruire l'effet de cette lettre, mais je ne sais pas reculer devant un devoir pour obéir à un préjugé (2). » L'auteur de cette lettre était M. Jules Lechevallier, qui allait bientôt passer, comme ces paroles le faisaient pressentir, de l'école de Saint-Simon à celle de Fourier. Bientôt un autre saint-simonien des plus distingués, le plus grand prédicateur de l'école, M. Abel Transon, passait par la même évolution, et devait traverser encore la secte phalanstérienne ou fouriériste avant de revenir à la foi catholique, dans laquelle il est mort récemment. Ainsi une

(1) Voir notre travail sur *Saint-Simon et l'école saint-simonienne*, dans la *Revue* des 15 avril et 1er octobre 1876.

(2) *Lettre sur la division de l'école saint-simonienne*, par Jules Lechevallier, 1831, 20 décembre.

école disparaissait; une autre allait éclore. Qu'était-ce donc que ce Ch. Fourier qui allait recueillir l'héritage du saint-simonisme, et dont l'école, pendant quinze ou dix-huit années, devait jeter un si grand éclat?

Si l'on considère les dates, on peut dire que, pour le bruit extérieur, la propagande, l'organisation sectaire, l'école de Fourier en tant qu'école est postérieure à celle de Saint-Simon. Mais, pour ce qui est de la conception même de Ch. Fourier, et de ses plans de rénovation sociale, il doit être considéré comme antérieur à Saint-Simon, et il ne dérive de lui à aucun degré, à aucun point de vue. Saint-Simon en effet n'a rien écrit sur l'ordre social avant 1814, et ses premiers plans de réorganisation sont de 1817. Jusque-là, il ne s'était occupé que de philosophie scientifique; dans son *Introduction aux travaux scientifiques du* XIX[e] *siècle*, dans son *Mémoire sur l'homme*, il ne faisait autre chose que continuer Bacon et d'Alembert, en préparant Auguste Comte. Charles Fourier, au contraire, dès 1808, avait jeté les bases de son système social, qui dès lors était déjà entièrement arrêté dans son esprit. L'originalité de Fourier est donc incontestable. Mais il était resté jusque-là un penseur isolé, sans action et sans lecteurs. Il avait assisté, en spectateur ironique, aux saturnales mystagogiques du saint-simonisme et s'était refusé aux avances d'Enfantin, sans avoir lui-même ni école, ni disciple. Il est probable que sans l'ébranlement causé par le saint-simonisme, il fût resté dans cet isolement, ne laissant après lui que la réputation d'un utopiste à moitié fou, d'un penseur bizarre et solitaire, recherché peut-être des curieux, ignoré de la foule. Mais la parole enflammée des saint-simoniens avait mis le feu aux esprits : l'imagination des jeunes gens attendait quelque chose. La chute d'une utopie ne devait pas de sitôt décourager de l'esprit d'utopie : on crut seulement qu'on s'y était mal pris, qu'on s'était trompé sur la solution, qu'il fallait en chercher une autre. Il y en avait là une toute prête : on dut passer de l'une à l'autre; et ceux qui étaient arrivés trop tard pour avoir eu le temps de s'émouvoir pour l'un de ces rêves se trouvèrent tout prêts pour en adopter et en propager un nouveau.

I.

La différence des deux systèmes, fouriériste et saint-simonien, tient en grande partie à la différence des deux génies et des deux hommes. Signalons d'abord ce qu'ils ont de commun. C'est une aversion très grande, plus grande encore chez Fourier que chez Saint-Simon, contre le parti révolutionnaire; le socialisme, qui se présente aujourd'hui aux yeux du vulgaire comme l'expression de

la démagogie la plus radicale, et qui en effet a fini par prendre ce caractère surtout depuis Proudhon, n'a été au contraire tout d'abord dans nos deux réformateurs qu'une conception antirévolutionnaire et anti-anarchique. Ils pouvaient avoir pour cela sans doute quelques raisons personnelles, ayant été l'un et l'autre incarcérés par la Terreur; mais, indépendamment de ces raisons, ils avaient contre la révolution l'aversion naturelle d'esprits plus préoccupés d'organisation que d'affranchissement, de discipline et d'ordre que de vague liberté. Fourier, nous dit son biographe, ne se mettait jamais plus en colère que lorsqu'on le confondait avec les républicains ou les prédicateurs de morale : la morale et la république lui étaient également odieuses; non qu'il fût monarchique, mais les disputes politiques lui étaient absolument indifférentes. Ici, cependant, il faut signaler une différence entre Fourier et Saint-Simon. Celui-ci critiquait surtout l'esprit négatif et anarchique de la révolution; mais tout en la critiquant, il prétendait la continuer : il en voulait l'achèvement, il en accordait la légitimité; il se chargeait seulement de lui donner une forme organique et stable; son système est donc une suite du système révolutionnaire, dont il ne fait que répudier les excès. Pour Fourier, au contraire, la révolution paraît être un accident insignifiant; sa doctrine en est tout à fait indépendante; il le croit du moins. C'est à peine s'il y fait allusion. Il semble que son système eût pu être découvert à n'importe quelle époque de l'histoire. Ce qu'il se propose d'exécuter est bien autre chose que l'achèvement de la révolution : c'est un changement total, radical dans la condition de l'humanité et dans l'ordre moral; c'est en quelque sorte une nouvelle espèce humaine qu'il s'agit de créer. Le problème est bien plus profond que dans Saint-Simon : ce n'est pas seulement la société qu'il faut changer, c'est la nature humaine. Au lieu d'un problème social, nous avons devant nous un problème moral et métaphysique : le problème du mal.

Saint-Simon et Fourier ont l'un et l'autre l'esprit d'utopie, mais ils l'ont différemment. L'un et l'autre, et le second encore plus que le premier, oublient volontiers les conditions réelles de la nature humaine et de la société, et ils s'exagèrent la possibilité et la facilité des changemens : voilà le trait commun qui caractérise l'utopiste; mais ce caractère commun se modifie dans chacun d'eux. Saint-Simon, à son point de départ, est beaucoup plus près que Fourier de la condition actuelle de la société; ce ne sont d'abord que des changemens peu notables qui insensiblement grandissent, s'éloignent du réel et du possible, et enfin entre les mains des disciples deviennent des changemens radicaux; encore ceux-ci étaient-ils très habiles pour se rattacher le plus possible à la société actuelle. Leur

doctrine est le progrès. Pour Fourier, il ne s'agit plus de progrès, mais de changement absolu; il ne s'agit pas d'aller de mieux en mieux, mais du mal au bien, du malheur absolu au bonheur absolu. Quant au mode d'exposition des deux auteurs, celui de Saint-Simon est beaucoup plus vague. Ce sont des vues plutôt qu'un système. Fourier au contraire a un système rigoureux, fermé, dont on ne peut rien retrancher : tout s'y tient, comme dans le mécanisme d'une horloge. Il est à la fois plus imaginaire et plus positif. Saint-Simon est un brillant improvisateur, et tous les élèves de son école ont le même caractère : ils prêchent, ils prophétisent, et quelquefois ils chantent et ils prient. Fourier, au contraire, est un fouilleur, un mineur, qui creuse jusqu'au dernier filon, qui saisit jusqu'au dernier détail. Le système de Saint-Simon a quelque chose de plus noble, de plus large, de plus libre : il semble que l'on sente le gentilhomme dans ses écrits. Sans doute, c'est le gentilhomme qui a spéculé et agioté sur les biens nationaux et qui a dévoré sa fortune dans toutes sortes d'expériences, pas toujours très fières, sur la vie; mais il y a toujours en lui quelque grandeur. Fourier au contraire est un bourgeois, un marchand, pas même un marchand, un commis-voyageur, et comme il le dit lui-même « un sergent de boutique. » Il apporte dans l'utopie l'esprit du commerce, l'exactitude, le goût des comptes, et un étrange sentiment du réel dans l'imaginaire. C'est une imagination tout à fait originale : rien de vague, rien de vaporeux, rien de laissé à l'inconnu; tout se dessine dans son esprit avec une prodigieuse précision. Il a l'imagination de l'architecte et du général d'armée, et cela appliqué à des édifices qui n'existent pas, à des armées qui n'ont jamais été et qui ne seront jamais que dans son cerveau. Tous les deux, Fourier surtout, ont quelques grains de folie; mais la folie de Saint-Simon ressemble plutôt à de l'illuminisme; celle de Fourier à de l'hallucination. Saint-Simon est un chercheur d'absolu à la Balzac : il y dévorerait des millions. Fourier au contraire a une vie humble, simple, réglée, mais digne, austère et sans désordre. Saint-Simon n'est pas exempt de charlatanisme : il n'y en a pas trace dans Fourier. Il est naïf et croit lui-même à ses plus folles espérances. On pourrait enfin continuer longtemps le parallèle sans l'épuiser. Mais quelques détails sur la vie de notre réformateur seront une préparation naturelle à l'exposition de ses idées.

Charles Fourier est né à Besançon (comme Victor Hugo et Proudhon), le 7 avril 1772, d'un négociant aisé. Il était parent à quelque degré du père Fourier, béatifié par l'église. Il entra dans la vie par le commerce, et il est permis de conjecturer que ce sont les habitudes peu droites, trop souvent répandues dans le commerce, qui ont contribué dans une certaine mesure à lui inspirer la

haine et le mépris de la civilisation. Il fit en 1790 son premier voyage à Paris; il en reçut une vive impression et fut particulièrement « émerveillé du Palais-Royal. » Cette impression paraît avoir exercé une assez profonde influence sur son imagination, car le Palais-Royal a été plus tard le type de l'architecture phalanstérienne, et c'est encore au Palais-Royal que l'un de ses disciples, M. Cantagrel, place la scène d'un de ses ouvrages, imité du *Neveu de Rameau*, et où son héros, le fou du Palais-Royal, comme il l'appelle, expose la théorie de Ch. Fourier. Après avoir fait des études classiques, probablement médiocres, car on n'en aperçoit guère les traces dans ses écrits, il entra dans les affaires, d'abord comme commis, puis comme entrepreneur à son propre compte. Il venait de s'établir à Lyon, en 1793, et avait mis tout son patrimoine dans une spéculation de denrées coloniales, lorsque le siége et la prise de Lyon par l'armée révolutionnaire vinrent non-seulement détruire sa fortune, mais compromettre sa liberté et sa vie. Étrange rencontre, que nous avons déjà signalée ailleurs, mais qu'on ne saurait trop méditer! les trois rénovateurs sociaux de la révolution, Babeuf, Saint-Simon et Ch. Fourier furent incarcérés en 1793, et le hasard seul les a sauvés de l'échafaud. Fourier, en particulier, fut sauvé par un mensonge (on ne dit pas lequel), et il aimait à rapporter ce fait, disant qu'il ne se faisait aucun scrupule d'avoir menti pour sauver sa tête, malgré la thèse des rigoristes qui soutiennent qu'il n'est pas permis de faire le plus petit mensonge pour obtenir même le plus grand bien. Une fois hors de prison, Fourier ne fut pas sauvé pour cela : il fut obligé de se cacher et enfin de se réfugier à Besançon dans sa famille.

Ayant perdu sa fortune, après le siége de Lyon, il continua à se livrer au commerce, mais non plus à titre de patron et de chef de maison. Il redevint commis, et jusqu'à la fin de sa vie. On dit que c'est pour avoir vu de trop près les fraudes et les perfidies du commerce qu'il fut amené, en en cherchant les remèdes, à découvrir ses propres projets de réforme sociale. Chargé, en 1799, par ses patrons, de jeter à la mer une cargaison de riz qu'ils avaient laissée périr pour faire hausser la denrée, ce fut cette année-là même qu'il aurait trouvé, nous dit-on, la grande invention sociale qui doit, suivant ses disciples, immortaliser son nom : cependant il n'en fit part au public que quelques années après.

La première publication de Ch. Fourier est un article sur les affaires extérieures, qui parut le 3 décembre 1803 dans le *Bulletin de Lyon*, imprimé et dirigé par Ballanche (1). Cet article frappa le premier consul, qui invita le journal à ne plus s'occuper de ces matières

(1) Voir dans *le Correspondant* (1851) un article de M. Ducoin, intitulé : *Particularités inconnues sur quelques personnages.*

et fit proposer à l'auteur un poste au ministère des finances. Ballanche, ayant à donner des renseignemens sur Fourier à cette époque, le représente comme « ayant une grande réputation de science géographique. » Rien de plus obscur que la vie de Fourier pendant toutes les années qui suivirent : nous n'avons guère à enregistrer que la date de ses ouvrages. C'est en 1808, nous l'avons vu, qu'il publia son premier livre : *Théorie des quatre mouvemens*. En 1821, il se retire du commerce et va vivre près de Belley, où il médite sa théorie et lui donne sa forme complète et définitive dans son monument capital : *Traité de l'association domestique et agricole* (1822). Déjà cependant il avait trouvé un disciple, un seul, mais dévoué et fidèle jusqu'à sa mort, et qu'avait convaincu la lecture des *Quatre mouvemens*, M. Just Muiron, avec lequel Fourier s'engagea dans une curieuse correspondance, que nous possédons en partie. Muiron ne se borna pas à une admiration stérile : il prêta à Fourier un concours actif et généreux. Ce fut lui qui fit les frais de la publication précédente. Ce livre n'eut aucun succès. Les journaux ne songèrent pas à s'en occuper, et les célébrités du temps, auxquelles il fut envoyé, ne le lurent même pas. Fourier l'avait adressé, en Angleterre, au célèbre Robert Owen, le grand réformateur, le seul qui ait obtenu des succès pratiques : celui-ci ne paraît pas y avoir attaché la moindre importance et lui fit répondre par son secrétaire. Les ressources de notre apôtre étant alors complètement épuisées, il dut renoncer à sa retraite méditative et reprendre un emploi : il fut nommé, à Lyon, à une place de caissier, aux appointemens de 1,200 francs. C'est alors seulement, vers 1825, que Fourier commença à rallier autour de lui quelques disciples : ce furent, avec le fidèle Muiron, M[me] Clarisse Vigoureux, et un jeune écrivain, plein d'ardeur et d'imagination, qui devait être après Fourier le chef de l'école, M. Victor Considérant. Muiron publia vers cette époque un abrégé de la doctrine de son maître, sous ce titre : *Aperçu sur les procédés industriels*. En 1826, Fourier se décida à venir habiter Paris, toujours en qualité de commis d'une maison de commerce. En 1826-1827, il écrit le *Nouveau monde industriel*, qui devait être le résumé de son système, mais il ne peut trouver un éditeur, et c'est encore avec l'aide de ses amis qu'il le publia à Besançon en 1829. Il avait annoncé alors qu'il attendait un candidat qui se présentât prêt à faire les frais de l'expérience du phalanstère. Tous les jours, pendant dix ans, il rentra chez lui à l'heure de midi, pour ne pas manquer la visite de ce messie, qui ne vint jamais. Point d'articles dans les journaux sur son dernier ouvrage : tout ce qu'il obtint, par l'intermédiaire d'Amédée Pichot, fut de ne pas être tourné en ridicule dans la *Revue de Paris*. Celui-ci arrêta la satire d'un économiste, qui allait

paraître dans ce recueil. C'est seulement dans le *Mercure de France du XIXe siècle* que l'on rencontre pour la première fois un jugement favorable (3 janvier 1830) : Fourier y est traité de Colomb et de Galilée.

En 1829, Fourier entra en rapport avec les saint-simoniens. Ce fut lui qui fit les premiers pas en envoyant à Enfantin son livre du *Nouveau monde*, avec une note où il montrait les avantages de son système. Enfantin lui répondit par une très longue lettre, très étudiée, très sérieuse, et où il répond aux critiques que Fourier avait élevées contre ses propres vues. Celui-ci reprochait aux saint-simoniens de commencer la réforme par le moral au lieu du physique, tandis que la méthode de Fourier était toute contraire. Il opposait « la gigantesque entreprise des saint-simoniens » à « la petite entreprise » qu'il proposait et qui n'exigeait qu'un tiers de lieue carrée pour l'exécution. Il demandait aux saint-simoniens de professer sa doctrine, « au moins dubitativement, » c'est-à-dire à titre de conception possible, problématique, mais non irréalisable. A la tendance ploutocratique des saint-simoniens, qui mettaient la société entre les mains des banquiers, il opposait sa vieille aversion contre le commerce et contre ses procédés déloyaux. Enfin, il persistait à défendre contre les saint-simoniens l'inégalité des fortunes et soutenait que, dans le phalanstère, comme dans la société actuelle, il y aurait toujours des riches et des pauvres. Enfantin répondait à toutes ces objections et propositions, et de même que Fourier voyait le faible des doctrines d'Enfantin, Enfantin discernait le point faible des doctrines de Fourier.

En réalité, celui-ci détestait et méprisait les saint-simoniens et leur affectation de religiosité, et il s'élevait avec un bon sens clairvoyant contre leurs dogmes antisociaux. « J'ai assisté, écrivait-il à Muiron (1), aux prônes des simoniens dimanche passé. On ne conçoit pas comment ces histrions sacerdotaux peuvent se former si nombreuse clientèle. Leurs dogmes ne sont pas recevables : prêcher au XIXe siècle l'abolition de la propriété et de l'hérédité! « ... Que feront-ils de la paternité sans la libre disposition de l'héritage? Et pourtant ils veulent favoriser les femmes! Mais où trouveront-ils une mère qui veuille dépouiller sa fille et lui dire : « Je croyais te laisser cent mille francs, mais je les donne aux prêtres. Si tu veux du travail, tu iras vers les prêtres faire vérifier tes capacités. » — « Vous voulez, dit-il encore à son correspondant, que j'imite leur ton, leurs capucinades sentimentales, que vous nommez effusions du cœur. C'est le ton des charlatans. Jamais

(1) Morin, *Vie de Fourier*, p. 116-117.

je ne pourrai donner dans cette jonglerie. » Enfin il accusait les saint-simoniens de lui avoir pris ses idées, entre autres celle du travail attrayant.

On voit que l'école saint-simonienne n'avait pas été inattentive aux travaux de Ch. Fourier. *Le Globe* en avait même parlé avec considération : « De ce nombre (des réformateurs), est-il dit dans un article de Guéroult (1831), est M. Charles Fourier. Le jour est venu pour nous, disciples d'un homme qui vécut et mourut méconnu, si ce n'est de quelques-uns, d'appeler la lumière et la justice sur les écrits d'un penseur dont les idées ont un rôle important à jouer dans l'œuvre que nous accomplissons aujourd'hui. »

Malgré ces rares témoignages d'estime, Ch. Fourier était demeuré presque entièrement inconnu ; mais la chute de l'école saint-simonienne fit la fortune de la sienne, et il eut avant de mourir la bonne fortune de voir se grouper autour de lui une jeune et active clientèle. Lechevalier le premier commença des leçons publiques sur la doctrine de Fourier. Abel Transon publia dans la *Revue encyclopédique*, de Pierre Leroux et de Jean Reynaud, un résumé de la doctrine de Fourier. Enfin, en 1832, l'école fut assez fortement constituée pour se donner un organe périodique : *le Phalanstère, ou la Réforme industrielle*, qui plus tard devint *la Phalange*. A cette époque, on commença une expérience de colonisation phalanstérienne à Condé-sur-Vesgres, près de la forêt de Rambouillet. L'entreprise échoua ; mais, disent les disciples, faute de capitaux et sans avoir été sérieusement essayée. On fit des cours et des conférences ; on essaya d'obtenir des ministres, MM. Guizot et Thiers, de nouveaux essais de colonisation agricole. En 1834, Fourier publia un dernier ouvrage essentiellement critique, *la Fausse Industrie et l'Industrie naturelle*. Enfin, outre les différens ouvrages que nous avons mentionnés, Fourier a écrit un grand nombre d'articles au journal *le Phalanstère* ou *la Phalange*, articles dont un grand nombre ont été réunis par les disciples, sous le titre de *Manuscrits de Fourier*. Il mourut en 1834.

Après la mort de Fourier, l'école phalanstérienne passa sous la direction de M. Victor Considérant, dont le livre, *Doctrine sociale*, supérieur littérairement à tous les autres livres de l'école, contribua beaucoup en propager les idées. Le recueil de *la Phalange*, jusqu'alors hebdomadaire, devint un journal quotidien et prit le titre de *Démocratie pacifique :* on y soutint une politique très conservatrice et même ministérielle. Cependant, en 1848, l'école arbora franchement le drapeau républicain, et son chef, M. Considérant, fut appelé, ainsi que tous les autres chefs socialistes, à l'assemblée nationale, où ils purent développer leurs plans. La discussion publique n'était guère favorable à des systèmes essentiellement arti-

ficiels, qui demandaient à être acceptés tout entiers d'un seul bloc, et qui ne peuvent avoir qu'un intérêt spéculatif. La fin de la république en 1852 fut la fin des systèmes socialistes, et en particulier du système phalanstérien. L'école fouriériste renonça à toute action militante : son chef, M. Victor Considérant, renonça à la vie publique ; uniquement curieux de sciences et d'études, il vécut et vit encore comme un sage antique, spectateur paisible des événemens prodigieux, plus prodigieux que le phalanstère, qui se sont accomplis dans le monde depuis cette époque ; on le voit sur les bancs des écoles, comme un vieil écolier du moyen âge, débris d'une époque puissante par l'imagination et l'invention, que bientôt on ne comprendra plus. Peut-être le moment est-il convenable pour parler de ces écoles et sectes qui ont tant troublé et agité notre jeunesse, mais dont nous sommes aujourd'hui assez éloignés pour en parler sans passion, en même temps qu'assez rapprochés pour n'en avoir pas perdu le sens et la tradition. Au reste, comme le système social de Fourier et ses plans de réorganisation ont été souvent exposés et ont perdu toute importance pratique, nous insisterons surtout sur la philosophie du système : nous en chercherons le fil conducteur, et nous essaierons de trouver une sorte de suite et de lien dans cette construction bizarre et artificielle que l'on est souvent tenté de croire sortie de la cervelle d'un fou.

II.

Le système de Fourier peut se ramener à deux théories fondamentales : d'une part, l'association domestique agricole, de l'autre l'attraction passionnelle. L'une de ces théories est une thèse économique; l'autre une thèse philosophique. Historiquement, c'est par la théorie économique que Fourier a commencé, mais si l'on veut se rendre compte de la pensée et de l'esprit du système, c'est par la thèse philosophique qu'il faut d'abord l'étudier.

Le saint-simonisme reposait sur la philosophie de l'histoire : le fouriérisme repose sur la métaphysique, ou plutôt sur la théodicée, en un mot sur une théorie de la Providence. Aujourd'hui que la question du mal est à l'ordre du jour, on nous permettra d'insister quelque peu sur la solution étrange que Fourier en a donnée. Cette solution est une combinaison très particulière de pessimisme et d'optimisme, de pessimisme provisoire et d'optimisme définitif. Il est curieux de voir comment un esprit sans culture, mais original et pénétrant, a compris et essayé de résoudre à son tour cette question accablante du mal qui, depuis l'origine de la pensée humaine, n'a cessé de tourmenter les philosophies et les religions.

Il semble qu'il n'y ait que trois solutions possibles du problème du mal : l'athéisme, le manichéisme, le théisme. Pour l'athée, la nature est aveugle, par conséquent indifférente : elle produit à la fois le bien et le mal, le mal et le bien. Ce système peut prendre deux formes : ou bien en vertu des lois du hasard et du mouvement, ces deux termes se compensent et s'égalisent : c'est l'indifférentisme; ou bien au contraire, dans cette lutte, le mal, ayant beaucoup plus de chances que le bien, l'emporte nécessairement, et c'est le pessimisme. Pour le manichéisme, qui dérive de la doctrine de Zoroastre, on sait qu'il y a deux principes : le principe du mal et le principe du bien. La création est le théâtre de leur lutte : pour les uns, cette lutte n'est que provisoire et se terminera par le triomphe du bien; pour les autres, elle est éternelle : la première de ces deux formes rentre dans le théisme, la seconde est à proprement parler le dualisme. Pour le théisme enfin, le bien seul est réel; seul il est l'effet direct de la volonté de Dieu; le mal n'est qu'une limitation liée à la condition de la créature. Ce système à son tour se divise en deux formes : la doctrine de l'expiation ou de la chute, et celle de l'épreuve et du progrès; la première de ces deux formes est un pessimisme relatif, la seconde est l'optimisme.

Il semble que ces hypothèses épuisent tout ce que l'on a pu penser et écrire sur le problème du mal; cependant Fourier a imaginé une conception qui n'est aucune de celles que nous venons de dire, quoiqu'elle se rattache cependant au troisième système, c'est-à-dire au système théiste; mais dans le sein du théisme il est original, si toutefois la bizarrerie et l'excentricité des idées peuvent s'appeler du nom d'originalité.

Fourier est l'adversaire de l'athéisme; c'est, suivant lui, une opinion bâtarde qui ne signifie rien. En présence de l'ordre du monde, nous ne pouvons nier l'existence de Dieu; mais aussi, en présence du mal qui règne dans le monde, il faut convenir que l'athée est excusable. Le vrai ennemi de Dieu, le vrai ennemi de la raison, au contraire, est le théiste ou le superstitieux : car, en disant qu'il faut se résigner au mal, en cherchant à l'amoindrir et à le couvrir dans le monde par toutes sortes de subterfuges, il empêche d'en chercher le remède. Il conduit les hommes à une lâche servitude, au lieu de leur inspirer le désir de la délivrance.

Entre les deux thèses extrêmes de l'athéisme et du théisme servile (Fourier ne parle pas du manichéisme, disparu depuis longtemps), il y a une voie moyenne : c'est l'impiété, non pas une impiété aveugle, mais « une impiété raisonnée. » Il faut commencer, non par renier Dieu, mais par le maudire; et cela, non pour s'arrêter là, comme l'impie vulgaire, mais au contraire pour revenir à une idée plus juste de la Providence et de Dieu. Le mal nous ramènera

au bien, le pessimisme à l'optimisme, la haine de Dieu à l'amour de Dieu, l'impiété à la piété véritable (1).

La vraie coupable est la métaphysique. Elle n'a compris ni ses droits ni ses devoirs. Elle devait se faire l'intermédiaire entre Dieu et la science humaine; elle devait se faire juge de Dieu, lui demander compte de ses créations, examiner s'il a rempli ses devoirs, en un mot « lui faire son procès. » D'un autre côté, elle devait aussi juger les sciences humaines, qui prétendent gouverner l'homme, à savoir la morale, la politique, l'économie politique, montrer que ces sciences éliminent Dieu du gouvernement du monde et en font un Dieu fainéant; car, si par la morale et la politique nous pouvons gouverner l'homme, nous n'avons plus que faire de Dieu. La métaphysique a donc méconnu son rôle; au lieu de changer le cuivre en or, elle a changé l'or en cuivre et s'est perdue dans d'inutiles subtilités.

L'impiété raisonnée ne nie pas l'existence de Dieu; au contraire elle se sert des preuves mêmes que l'on donne de son existence pour le maudire. On dit : *Enarrant cœli gloriam Dei*. Il faut dire : *Enarrant terræ incuriam Dei*, et *absentiam providentiæ ejus enuntiat civilisatio*. Plus la création prouve son habileté, plus nos maux prouvent son indifférence. Dieu semble n'avoir voulu que nous éblouir. Que nous font vos fatras d'étoiles? Nous voulons du pain et non des spectacles, *panem, non circenses*. Si tous ces mondes sont habités, le bel art de créer tant de malheureux! S'ils sont plus heureux que nous, pourquoi nous a-t-il exceptés de ses faveurs?

Après ces plaintes générales, Fourier fait un véritable réquisitoire qu'il appelle « acte d'accusation contre la Providence. » Il accuse Dieu d'être imprévoyant, limité en Providence et en lumière; il l'accuse d'avoir été jaloux de la raison humaine et d'avoir craint que cette raison ne fût supérieure à la sienne; il l'accuse d'être avilisseur de lui-même et de l'homme, et d'avoir fait naître par là l'irréligion et l'athéisme; enfin il accumule avec une redondance diffuse toutes sortes de griefs qui reviennent tous au même, et il conclut en disant que « Dieu est l'équivalent du diable. »

Mais qui nous prouve que tous ces griefs viennent de Dieu et non de la faute de l'homme? Au contraire, ils retomberont tous à la charge de la raison humaine, s'il est prouvé que ce n'est pas Dieu qui a négligé de nous donner un code qui assurerait notre bonheur, mais que c'est la fausse raison ou philosophie qui s'est refusée obstinément à le voir et à le proclamer. En un mot, pour résumer ici les devoirs de l'homme et de Dieu, « le devoir de Dieu

(1) Toutes ces idées et celles qui suivent sont empruntées à un fragment de Fourier intitulé : *Égarement de la raison*, qui, je crois, n'a jamais été analysé, soit par les partisans, soit par les critiques de la doctrine.

est de nous donner un code, le devoir de l'homme est de le chercher. »

Il y avait deux solutions possibles du problème du mal : la malfaisance de Dieu, ou la malfaisance de la civilisation. Il fallait supposer d'abord la première pour être conduit à la seconde, et c'est en quoi l'impiété raisonnée valait mieux que l'athéisme ou le théisme. En effet, l'impie dit d'abord : « Dieu, s'il l'eût voulu, aurait pu nous rendre heureux. » Un autre dit : « Qui sait s'il ne se repentira pas de son erreur et de son injustice, et s'il ne cherchera pas un plan pour nous rendre heureux? » Un troisième dira enfin : « Ce plan existe, il faut le trouver. »

Comment le découvrir? Fourier part d'un principe qu'il appelle « l'économie de ressorts, » et qui n'est autre, sous une autre forme, que le principe de Malebranche, « de la simplicité des voies de la Providence, » ou celui de Maupertuis, « de la moindre action. » Dieu étant, suivant Fourier, le plus parfait des mécaniciens, comme le prouve le système du monde découvert par Newton, il doit avoir appliqué le même ressort à toutes les créatures. Quel est ce ressort qui gouverne le ciel? C'est l'attraction universelle. S'il y a unité de système dans tout l'univers, le même ressort doit régir la nature humaine. L'attraction, voilà le ressort cherché; mais quelle attraction? Les astres n'ont besoin que d'être guidés dans leurs mouvemens, puisqu'ils n'ont ni sensibilité ni intelligence; l'attraction y sera donc exclusivement mécanique. Mais les hommes sont des êtres sensibles, entraînés à l'action par les passions; l'attraction doit donc être passionnelle, les passions doivent y être soumises à une loi telle que, tout en la suivant, les hommes arrivent au plus grand accord, à la plus grande harmonie avec eux-mêmes et avec leurs semblables; et comme l'harmonie du monde est produite par deux forces, l'attraction et la répulsion, de même l'harmonie passionnelle comme l'harmonie musicale doit être à la fois obtenue par le mélange des accords et des discords.

Niera-t-on la possibilité d'un pareil système? Ce serait dire que Dieu, qui a pu donner un code mécanique, n'a pu donner un code social (1). C'est ce qui est d'ailleurs réfuté par les faits; car Dieu a donné un tel code aux animaux, lesquels n'obéissent qu'aux lois de l'attraction passionnelle. Mais il y a cette différence entre l'animal et l'homme que l'un, réduit à l'instinct, n'a rien à faire autre chose que suivre ce code sans être chargé de le découvrir; l'homme au contraire a reçu la raison, en sus de l'instinct, précisément pour découvrir ce code. S'il n'a pas encore été découvert, ce n'est pas la

(1) Cette expression de *code*, si souvent reproduite par Fourier, paraît empruntée au *Code de la nature* de Morelly, dans lequel on retrouve d'ailleurs, avec bien moins de talent, des idées analogues à celles de Fourier sur le rôle des passions.

faute de Dieu, mais des philosophes : ajoutez-y les moralistes, les économistes, les politiques, contre lesquels Fourier n'a jamais assez d'anathèmes.

Qu'ont fait tous ces faux savans? Ayant vu dans l'homme deux choses, l'attraction et la raison, au lieu de supposer que ces deux choses sont faites l'une pour l'autre et de partir du principe de l'économie de ressorts, qui les eût conduits à comprendre que la raison doit marcher d'accord avec la passion, ils ont imaginé une lutte entre l'une et l'autre, comme si Dieu pouvait avoir ainsi créé un être composé de deux ressorts contradictoires. Ils ont imaginé en un mot que Dieu nous a donné la raison pour réprimer les passions. Quelle étrange idée se fait-on par là du Créateur! Que dirait-on d'un père qui commencerait par donner des vices à son fils et qui lui ferait ensuite la morale, d'un précepteur qui mettrait son élève au milieu de toutes les tentations, qui éveillerait ses sens, allumerait son imagination, et qui lui dirait ensuite : Triomphe de tous ces ennemis? Et si après une telle épreuve, le père ou le maître insensé qui agiraient ainsi condamnaient à mort celui dont ils auraient eux-mêmes préparé la perte, ne serait-ce pas à une insigne imprévoyance ajouter une abominable cruauté? Tel est le rôle que les moralistes prêtent à Dieu. Ils le rendent responsable d'une contradiction qui est leur œuvre. Ce que l'on appelle le devoir vient donc des hommes; les passions seules viennent de Dieu. Le devoir varie suivant les temps et suivant les lieux; les passions sont immuables. Partout les hommes aiment la vie, la puissance, la fortune, le plaisir; mais la vertu en Orient n'est point la même que la vertu en Occident; la vertu romaine et grecque est tout autre que la vertu moderne. Ainsi, tandis que les philosophes opposent précisément à la sensibilité son caractère relatif et subjectif et réservent au devoir seul le caractère de l'absolu, Fourier, retournant l'objection, nous montre que l'homme physique et animal est au contraire partout semblable à lui-même et que c'est la morale qui varie.

Encore, ajoute-t-il, si ce moyen d'action que Dieu aurait mis en nous pour combattre les passions, si la raison était en effet un remède efficace! Mais il n'en est rien. Pour que ce remède eût une véritable action, il eût fallu nous donner beaucoup de raison et peu d'attraction; au contraire, il nous a été donné beaucoup d'attraction et peu de raison. Les passions sont à la raison dans la proportion de douze contre un. Aussi la raison est-elle toujours impuissante, et elle l'est tout autant chez ceux qui la prêchent que chez les autres. Les parens et les maîtres prêchent les enfans, qui valent mieux qu'eux. Les moralistes et les prédicateurs ont exactement les mêmes passions et les mêmes vices que le reste des hommes. Qu'arrive-t-il? C'est que, voyant la plupart de ceux qui

font métier de morale s'abandonner comme les autres à leurs passions, chacun s'habitue à en faire autant; l'important n'est pas d'être vertueux, mais de le paraître. La seule morale pratique, c'est l'hypocrisie.

On voit que Fourier rejette sur tous les moralistes en général l'objection que ces moralistes eux-mêmes, quand ils sont libres penseurs, opposent à la morale ascétique et religieuse. Cette morale leur paraissant dépasser les forces humaines, ils ne peuvent croire à la sincérité de ceux qui s'y engagent, et ils les accusent volontiers d'hypocrisie. Mais, selon Fourier, ce n'est pas un tel degré d'exaltation morale qui est contraire à la nature humaine, c'est la morale elle-même, c'est la prétendue lutte du devoir et de la passion. Si l'on suppose, en effet, que la volonté, aidée de la raison, peut vaincre les passions, on ne voit pas pourquoi la vertu chrétienne et ascétique serait plutôt impraticable que toute autre. Si au contraire on admet que la passion est essentiellement rebelle, elle le sera autant pour le philosophe que pour le religieux. Or c'est cette dernière hypothèse qui est la vraie, selon Fourier. C'est pourquoi l'imputation d'hypocrisie vaut aussi bien contre l'un que contre l'autre.

Nous n'insisterons pas ici sur le tableau cruel et virulent que Ch. Fourier nous étale, du désordre et du mensonge des mœurs mondaines. Il s'y laisse aller trop souvent à une crudité et à un cynisme que notre délicatesse ne supporte pas; mais il y déploie souvent aussi un talent de moraliste ou du moins de satiriste assez remarquable, et je m'étonne que les disciples n'aient pas eu l'idée d'extraire des œuvres bizarres et illisibles de leur maître un certain nombre de pages, écrites quelquefois avec une sorte de verve à la Rabelais et qui pourraient assurer à leur auteur une place qui ne serait pas sans honneur dans la série des moralistes français.

Les philosophes, les métaphysiciens, les théologiens ont donc méconnu ce qu'il y avait d'étrange en soi et d'inconciliable avec la bonté de Dieu et sa justice dans la condition actuelle de l'homme. Ils nous renvoient à la vie future; mais, si Dieu nous a préparé le bonheur dans l'autre monde, pourquoi pas dans celui-ci? Si au contraire il ne lui a pas répugné de nous rendre malheureux ici-bas, qui nous garantit qu'il aura plus de pitié de nous ailleurs? Suivant Fourier, Dieu ne s'occupe pas des individus. Il nous dit dans son langage trivial et burlesque : « Prenez-vous Dieu pour un cuistre qui va s'occuper de chaque ménage, pour un tatillon qui fourre son nez dans les affaires de chacun? » Non, Dieu s'occupe du globe et non des particuliers. Tous les civilisés lui sont en horreur. Robespierre et Louis XIV sont aussi coupables à ses yeux. Ce n'est pas que Fourier soit opposé à l'immortalité de l'âme. Au con-

traire, il en donne même une démonstration originale, fondée sur ce théorème : « Les attractions sont proportionnelles aux destinées. » Les désirs de l'homme sont infinis, la durée de son existence doit l'être également : démonstration fort analogue à celle que M. Jouffroy a donnée plus tard dans son *Cours de droit naturel.* Mais, tout en admettant la vie future, Fourier n'y voit qu'un résultat de la nature des choses, et non une compensation pour les maux que les hommes subissent ici-bas.

Ces maux sont l'œuvre de la civilisation. La civilisation, voilà le grand coupable. On reconnaît ici dans Fourier un élève de Rousseau. Il est le seul des philosophes qui ait pris à la lettre et poussé à l'excès les anathèmes de Jean-Jacques contre la civilisation. Le pessimisme de celui-ci n'avait guère produit que des optimistes. Tous ou presque tous avaient oublié les critiques amères et les violentes déclamations du citoyen de Genève contre la corruption et la décadence des mœurs, pour ne s'attacher qu'aux tendances idéales de l'*Émile* et du *Contrat social.* La révolution elle-même, dans ses momens de plus grande cruauté, était optimiste, et croyait toujours que le mal allait céder sa place au bien. Fourier, plus fidèle à la pensée de Rousseau, prend à partie la civilisation tout entière, aussi bien dans ses rêves de fausse perfectibilité que dans ses maux héréditaires. C'est le mal tout entier qu'il faut extirper, et cela en détruisant la « civilisation » pour y substituer « l'harmonie. » Dieu a fait l'homme pour être heureux et pour l'être ici-bas. Il suffit pour cela d'étudier les lois de la nature et d'appliquer les principes de l'attraction passionnelle.

La question du mal est donc résolue. Dieu avait établi pour l'homme un code naturel, qu'il fallait chercher et se contenter de reconnaître et d'appliquer. La raison abstraite et orgueilleuse a mieux aimé s'attribuer à elle-même l'empire. Que ce code soit révélé, et le mal cédera la place au bien.

Il reste toutefois une objection. Que faire des hommes qui nous ont précédés et qui ont été malheureux? Fourier n'est pas embarrassé de cette objection. Les périodes de calamité, selon lui, ne sont rien en comparaison des périodes bienheureuses que l'humanité a à parcourir. « Que sont, dit-il, quatre à cinq mille ans de misère pour quatre-vingt mille de bonheur ? » Si Fourier eût su que l'on donnerait bientôt presque deux cent mille ans d'existence à l'humanité, il s'en serait tiré probablement en attribuant des millions d'années aux périodes harmoniques, car il ne s'embarrassait pas pour si peu.

De même que Fourier donnait, on vient de le voir, une solution originale au problème du mal, en nous promettant sur la terre une sorte de paradis de Mahomet, il donnait aussi une solution nou-

velle au problème moral. Car, en morale, on ne connaît guère que trois solutions : ou réprimer les passions au nom du devoir; — ou réprimer les passions au nom de l'utile; — ou s'abandonner à toutes les passions. Or la première est contraire à la sagesse de Dieu, comme nous l'avons montré. La seconde est plus près de la vérité; mais, ne sachant pas que les passions s'ordonnent elles-mêmes quand on en connaît la loi, c'est toujours dans la répression que l'on cherche la solution. Enfin l'abandon à toutes les passions est impossible en civilisation. La solution de Fourier est bien en effet l'abandon libre aux passions, mais à la condition d'en découvrir la loi et le mécanisme. Il ne s'agit pas de changer les passions, mais d'en changer la marche, — elles tendent d'elles-mêmes à la concorde. Les maux qu'on leur impute ne viennent pas d'elles, mais du milieu social, c'est-à-dire du mode de leur application. C'est ce mode qu'il faut chercher. Nous avons découvert le principe, à savoir l'attraction passionnelle. Il faut chercher maintenant le mécanisme, c'est-à-dire le moyen, passer de la théorie à la pratique, du problème philosophique au problème économique et social.

III.

Nous venons d'étudier la première théorie de Fourier, à savoir l'attraction passionnelle : nous avons maintenant à exposer la seconde, la théorie de l'association; mais, entre les deux et pour passer de l'une à l'autre, il y a une théorie intermédiaire qui appartient encore à la philosophie du système : c'est celle du mécanisme passionnel. Le mécanisme passionnel et l'association domestique-agricole sont deux doctrines liées l'une à l'autre; l'une est la clé de l'autre. Car c'est le mécanisme des passions qui conduit nécessairement à la vraie théorie du mécanisme social.

Pour comprendre le mécanisme passionnel, il faut d'abord étudier les passions, qui sont les modes ou espèces de l'attraction passionnelle. Cette attraction est l'impulsion donnée par la nature avant toute réflexion, et persistant malgré toutes les protestations de la raison. Autant il y a d'impulsions de ce genre, autant il y a de passions primitives. Suivant Fourier, il y en a douze, lesquelles se ramènent à trois principes ou foyers d'attraction. En premier lieu, l'homme est porté au « luxe. » Fourier entend par là le goût du bien-être intérieur ou extérieur, santé ou richesse : c'est là une première classe de passions. En second lieu, l'homme est né sociable et porté à former des groupes et des réunions : c'est le principe de la seconde classe. Jusque-là, rien de bien nouveau, rien qui n'ait été dit par tous les observateurs du cœur humain, par tous les moralistes ou psychologues. Mais voici

ce que Fourier considère comme le nœud de son système, et comme sa grande invention sociale : c'est que l'homme n'est pas seulement porté à former des groupes, il l'est aussi à former des « séries; » non-seulement il obéit à certaines impulsions, appelées passions; mais ce que les philosophes n'ont pas vu, c'est que, parmi ces passions, il en est un certain nombre dont la fonction est précisément d'établir entre les autres un certain ordre, un certain mécanisme, et d'en rendre possible le libre essor. C'est la découverte de ce troisième foyer d'attraction qui constitue l'originalité de la psychologie de Fourier, et qui contient implicitement la solution du problème social.

Quelles sont les diverses passions qui se rattachent à ces trois grandes sources d'attraction? Le bien-être extérieur ou intérieur, objet du premier groupe, n'est autre chose que la satisfaction des sens; et comme il y en a cinq, il y aura donc cinq passions fondamentales qui réunies composent ce que Fourier appelle dans sa terminologie barbare le *luxisme*. En second lieu, la tendance sociale ou affection que Fourier appelle le *groupisme* donne lieu à quatre passions principales, parce qu'il y a lieu à former quatre espèces de groupes. Ou bien nous nous réunissons par choix libre ou sympathie de caractère : c'est ce qu'on appelle l'amitié; ou bien par l'intérêt commun ou similitude d'occupation : c'est l'esprit de corps, ou, suivant Fourier, « lien corporatif, » mobile qu'il confond avec l'ambition, parce que l'ambition peut être collective ou individuelle; collective lorsqu'on veut la supériorité de sa corporation sur les autres : de ce genre est l'ambition du clergé; individuelle, lorsqu'on cherche la supériorité dans sa corporation propre. En troisième lieu, les groupes sont formés par l'attrait des sexes : et c'est la passion de l'amour; d'où naît un quatrième groupe, à savoir la famille, reposant sur un ensemble d'affections que Fourier appelle *familisme*. Il y a donc dans la seconde classe quatre passions fondamentales : l'amitié et l'ambition, l'amour et le familisme.

On remarquera que, parmi les passions fondamentales, Fourier ne range pas le patriotisme. Sans qu'il s'explique sur ce point, on est autorisé à supposer qu'il considérait cette passion comme appartenant à l'ordre civilisé et subversif. La nature humaine étant la même partout, il n'y a pas lieu à la diviser en peuples différens. La patrie, dans le système de Fourier, c'est la commune sociétaire, la phalange. L'amour de la patrie sera donc l'amour de la phalange : il sera la résultante naturelle de toutes les passions, la phalange étant le vrai milieu où elles peuvent se satisfaire.

Nous venons de constater l'existence de neuf passions fondamentales ramenées à deux types, l'amour du bien-être et la tendance aux groupes. Supposons maintenant un état de choses où ces neuf pas-

sions, c'est-à-dire toutes nos passions sensitives ou affectives, trouvant leur satisfaction, où les sens et le cœur soient à la fois satisfaits, cet état est ce qu'on appelle le bonheur. Le bonheur, suivant Fourier, doit être « bi-composé; » c'est-à-dire qu'il doit être, d'une part, composé, à la fois sensuel et spirituel; en second lieu, qu'il doit nous fournir, à chacun de ces deux points de vue, une double jouissance, c'est-à-dire deux jouissances des sens et deux jouissances de l'âme; et encore n'est-ce là qu'un minimum, car l'homme, selon Fourier, est capable de « plaisir puissantiel, » c'est-à-dire de plaisir cumulé.

Or, nous avons vu précédemment que Dieu nous doit le bonheur et qu'il eût été un bien mauvais mécanicien s'il nous avait donné le désir du bonheur sans le moyen de le satisfaire. Comment résoudre le problème? D'un côté en effet, le bonheur est dans la satisfaction des passions, ou comme s'exprime Fourier dans «l'essor continu et intégral des passions radicales. » D'un autre côté, dans l'ordre social tel que nous le connaissons, les passions sont « des tigres déchaînés, des êtres démoniaques. » D'où l'on a conclu qu'elles étaient nos ennemis naturels et qu'il fallait les détruire ou les réprimer. C'était mal conclure, car sont-ce bien nos passions qui sont nos ennemis? Ne serait-ce pas plutôt le milieu dans lequel elles se développent, c'est-à-dire le mécanisme civilisé? Au lieu de changer et de détruire nos passions, ce que l'on n'a jamais pu faire, ne serait-ce pas le mécanisme lui-même qu'il faudrait changer?

Si les philosophes avaient mieux étudié la nature humaine, ils auraient trouvé dans nos passions elles-mêmes la loi de leur mécanisme naturel. Ils auraient vu qu'il y a en nous des passions, qu'ils ont appelées des vices, parce qu'ils n'en comprenaient pas la raison d'être et le but, et qui tendent précisément à l'harmonie des autres passions : ce sont celles qui forment le troisième groupe ou foyer d'attraction, tendant à la formation des « séries, » et que Fourier appelle *sériisme*. De plus, comme ces passions ont pour objet propre de déterminer le mécanisme des autres passions, Fourier les appelle *mécanisantes*; enfin, comme elles mettent un certain ordre, un certain rythme dans le jeu des autres ressorts, il les nomme aussi *distributives*. Quelles sont ces trois passions *pivotales*, qui jouent un rôle si considérable dans la théorie de Charles Fourier? Nous le verrons tout à l'heure; mais, puisqu'elles se rattachent toutes trois à un foyer principal qui est le sériisme, puisqu'elles tendent à la formation des séries, demandons-nous ce que c'est qu'une série dans la mécanique phalanstérienne.

Reprenons encore une fois le problème à résoudre. Le voici : assurer à toutes nos passions le libre essor dans leur jeu interne et externe, c'est-à-dire permettre à chaque homme la satisfaction

de toutes ses passions sans se nuire à soi-même et sans nuire aux autres : tel est le problème dont la loi sériaire ou le mécanisme sériaire nous donne la solution.

La loi sériaire est une loi de la nature, c'est la loi que Dieu lui-même a employée dans la formation des êtres. Les différens règnes naturels sont en effet groupés par séries. Ce sont ces groupes qui ont permis les classifications des naturalistes. Les animaux rangés par divisions et sous-divisions, depuis les embranchemens jusqu'aux variétés, forment une échelle et une hiérarchie. Ce que l'on appelle la méthode naturelle n'est autre chose que le travail par lequel le naturaliste essaie de reproduire dans ses cadres cet ordre et cette hiérarchie. Si Dieu a appliqué cette loi au règne animal, pourquoi ne l'aurait-il pas appliquée au genre humain? Comme il y a une série animale, pourquoi n'y aurait-il pas une série passionnelle? L'homme serait-il « hors d'unité avec l'univers? » Il y aurait donc duplicité de système; rien ne serait plus contraire au principe de l'économie de ressort.

Comment se représenter cependant la série appliquée aux passions ? Le voici : « La série passionnelle, dit Fourier, est une ligue, une affiliation de diverses petites corporations dont chacune exerce quelque espèce d'une passion, qui devient passion de genre pour la série entière. Par exemple, vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de rosistes quant au genre, et de blancs-rosistes, de jaunes-rosistes, de mousse-rosistes quant aux espèces. » On se demandera en quoi la loi sériaire est un moyen d'établir l'accord et l'harmonie des passions, et par conséquent d'assurer le bonheur. C'est que l'harmonie des passions n'est possible qu'à deux conditions : la première, c'est que les passions soient nombreuses; la seconde, qu'elles soient graduées : cette seconde condition suppose la première, car il est impossible de graduer les passions s'il n'y en a pas un grand nombre.

Supposons en effet un petit nombre de passions qui ne soient pas divisées en sous-passions, celles-ci subdivisées à leur tour en nuances de plus en plus faibles; dans ce cas, nul accord possible. Entre deux extrêmes point de transition, et par conséquent point de transaction; même un seul moyen terme ne suffirait pas : de là lutte et discorde allant jusqu'à l'animosité. Supposons, dit Fourier, qui aime à emprunter tous ses exemples à la cuisine, supposons trois personnes dînant ensemble. L'une aime le pain très salé, l'autre demi-salé, l'autre point du tout. Nul accord possible, en supposant qu'il n'y ait qu'un pain à se partager. Supposons au contraire trente personnes aimant chacune le pain à un degré de cuisson ou de salaison différente; aussitôt il s'établira des groupes, des sous-groupes qui se feront contrepoids les uns aux autres, qui

lutteront les uns contre les autres, mais qui se soutiendront aussi; nul ne se sentira isolé. Il puisera sa force dans le groupe dont il fait partie; et dans ce groupe même, il aura des alliés et des rivaux qui exciteront et soutiendront son activité et lui feront produire tout ce dont il sera capable.

Cette division en groupes et en sous-groupes est donnée par la nature. Elle se forme spontanément partout où il y a réunion d'hommes. Dans toute assemblée politique, il y a un centre et deux extrémités; et bientôt même ce centre et ces extrémités se subdivisent, et il se forme des groupes intermédiaires. C'est ainsi également que, dans une armée, il y a un centre et deux ailes, et des liaisons intermédiaires qui tiennent ces trois groupes en communication.

Appliquez cette loi aux passions, vous avez la série passionnelle. Moins il y aura de passions intermédiaires, plus il y aura de luttes, de discordes et de haines sans contre-poids. Plus au contraire il y aura de passions intermédiaires, plus il sera facile de tempérer les discords par les accords et de tout fondre dans une harmonie générale comme dans un orchestre. De là ce principe qui résume tout le mécanisme sériaire : « Tous les goûts sont bons, pourvu qu'on puisse composer une série régulière, échelonnée en ordre ascendant et descendant, et appuyée aux deux extrémités par des goûts mixtes. »

On doit donc se représenter la série sociétaire de Fourier comme une armée composée de corps différens: chacun de ces corps subdivisé à son tour en corps subordonnés, régimens, bataillons, compagnies, etc.; ces armées étant toutes consacrées à la production, à la manutention, à la distribution, à la consommation. Il y aura donc des groupes producteurs, des groupes distributeurs, des groupes consommateurs, chacun d'eux formé spontanément par l'attrait. On demandera s'il y a des goûts pour toutes les occupations. Fourier a répondu d'avance par son grand théorème « des attractions proportionnelles aux destinées. » Tout ce que l'homme est appelé à faire par la nature trouve dans sa nature même un attrait qui l'y pousse et qui l'y convie. Autrement Dieu aurait fait une œuvre contraire à elle-même.

Maintenant que nous connaissons la loi sériaire, nous sommes en mesure de comprendre le mécanisme passionnel. On voit tout d'abord que le problème de mettre d'accord les passions avec elles-mêmes se confond avec le problème de la plus grande production possible de l'activité humaine, et de la meilleure distribution possible des produits. Pourquoi en effet les hommes se haïssent-ils? C'est qu'ils n'ont pas en assez grande abondance les produits qui doivent satisfaire leurs besoins, et que ces produits sont mal dis-

tribués. Ainsi le problème philosophique et moral de l'harmonie des passions n'est autre en réalité que le problème économique de l'organisation du travail. Or ce problème, la nature l'a résolu pour nous en nous donnant trois passions fondamentales qui ont pour office propre de déterminer et de régler le mécanisme sériaire. Ce sont les passions mécanisantes et distributives que nous avons déjà signalées, mais qu'il nous reste à décrire et à nommer. Ces trois passions que Fourier appelle « des ressorts » sont *la cabaliste*, *la papillonne* et *la composite*. La cabaliste est l'esprit de rivalité et d'intrigue si funeste dans l'état de civilisation, mais qui a sa raison d'être dans le dessein de la Providence : « Pourquoi Dieu, dit Fourier, a-t-il rendu les hommes si enclins à l'intrigue, et encore plus les femmes ? C'est parce que dans l'ordre sociétaire tout homme, femme, enfant doit être membre de trente, quarante, cinquante séries, y épouser chaudement l'esprit de parti, les cabales... Une série ne souffre pas de sectaire modéré : elle a horreur de la modération. Qu'en arrive-t-il ? Que ses ouvrages sont de niveau avec la véhémence de ses passions. » La papillonne est « le besoin de variétés périodiques, situations contrastées, changemens de scènes, incidens piquans, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler sens et âme à la fois. » Enfin la composite est la passion qui recherche la composition des plaisirs, ou, comme s'exprime Fourier, « l'amorce composée, » à savoir la réunion des plaisirs des sens à ceux de l'âme.

Ces trois passions mécanisantes ou ressorts agissent par le moyen de trois leviers qui sont : *l'échelle compacte*, *les courtes séances* et *l'exercice parcellaire*. La compacité ou échelle compacte consiste dans « le rapprochement des variétés cultivées par des groupes contigus. Par exemple, sept groupes qui cultiveraient des poires très différentes ne pourraient former une série passionnelle. Ces groupes n'auraient ni sympathie, ni antipathie, ni rivalité, ni émulation, faute de rapprochement. La cabaliste n'y aurait point son essor. » Il faut donc des groupes compacts, où tous les intermédiaires soient représentés. Le principe des courtes séances s'explique assez par lui-même. Les plus longues ne dépasseraient pas deux heures. Sans cette disposition en effet, un individu ne pourrait s'engager dans une trentaine de séries, comme il est nécessaire pour le jeu de la cabaliste. Le principe des courtes séances correspond à la passion de la papillonne. Enfin l'exercice parcellaire est la troisième condition ou troisième levier. D'après ce principe, le travail de chacun doit se borner à telle parcelle de fonctions : c'est la division du travail poussée à l'extrême. Le troisième levier sert à satisfaire la passion de la composite, en permettant, grâce à la facilité du

travail, de cumuler le plaisir matériel et le plaisir de l'esprit (conversations, jeux, etc.).

L'action de ces six moteurs, ressorts et leviers, est inséparable. Les ressorts sont causes, les leviers sont effets. Par leur action combinée, le problème du mécanisme passionnel est résolu. En effet, le jeu interne des passions est garanti. Toutes peuvent se donner essor sans se nuire les unes aux autres. Toutes les passions sensibles peuvent se donner carrière, car toutes sont utiles; en même temps les passions affectives sont satisfaites par la formation des groupes, et les trois procédés signalés donnent satisfaction aux passions mécanisantes. Ainsi nous savons par quel moyen passer de l'attraction passionnelle à l'association, du principe à l'application. Il nous reste à expliquer dans ses lignes générales la seconde théorie de Fourier, son plan d'organisation du travail : c'est la partie la mieux connue de sa théorie.

Dans l'état actuel, le ménage, l'industrie, le commerce, l'agriculture, tout est morcelé. Chaque famille a son ménage, chaque commerçant sa boutique, chaque industriel son atelier, chaque cultivateur son champ. Chacun travaille isolément et jouit isolément. A cet ordre de choses qu'il appelle « l'ordre morcelé, » Fourier propose de substituer « l'ordre combiné, » c'est-à-dire l'exploitation et la consommation par association. Soient quatre cents familles qui, dans l'état actuel, ont quatre cents ménages différens : il s'agit de les réunir en un seul ménage, de substituer à quatre cents ateliers un seul atelier, subdivisé en groupes de fonctions; à quatre cents champs séparés, un seul territoire à exploiter en commun, et ainsi de suite. Il s'agit en un mot de transformer les salariés en coïntéressés et coassociés.

Telle est l'idée fondamentale de Fourier en matière d'organisation sociale. Il reconnaît que cette idée n'est pas de lui, et il fait honneur à quelques capitalistes, notamment à M. Cadet de Vaux, d'avoir compris l'immense économie de frais généraux que produirait ainsi la substitution d'une seule entreprise combinée à quatre cents entreprises morcelées. Mais, suivant lui, les avantages de l'association n'avaient été reconnus que dans l'intérêt du capital, et bien loin de profiter à tous, ce n'était encore là que le principe d'une nouvelle féodalité. Pour lui, il s'agissait non pas d'associer les capitaux, mais d'associer les familles, les ménages; c'est pourquoi il appelle son système : association domestique. On dit qu'il n'est pas possible de faire vivre d'accord trois ménages ensemble. Trois, non; mais quatre cents, oui; car la multiplicité produit les accords en même temps que les discords. La variété des goûts entretient l'intrigue nécessaire aux perfectionnemens de l'industrie,

s'il y a assez de goûts pour former des ligues, c'est-à-dire des groupes associés. De plus, cette association doit être agricole. C'est en effet à l'agriculture que ce système s'applique particulièrement. Ce sont les travaux de la campagne qui se prêtent le mieux à la formation de séries et de groupes, aux alternances, aux engrenages, à tous les mouvemens en un mot qu'exige la loi du mécanisme sériaire.

Mais de là même naissait pour le système une difficulté que Fourier ne résolvait pas et qu'il n'a pas même examinée. En supposant qu'il s'appliquât en effet à l'agriculture, était-il également applicable à l'industrie manufacturière et commerciale? *A priori*, sans doute, il n'y a rien là d'impossible. Mais il se présente ici des difficultés particulières qui eussent mérité l'examen. En effet, dans Fourier les exemples de séries sont toujours pris à l'agriculture, et surtout au jardinage. C'est toujours la série des *poiristes,* des *rosistes,* etc., que l'on nous propose comme modèles. On ne réfléchissait pas assez que la série soi-disant passionnelle se calquait tout simplement sur la série végétale donnée par l'histoire naturelle. La nature et l'art ayant créé des variétés de roses, des variétés de poires, on supposait (arbitrairement d'ailleurs), que la passion des roses et des poires se subdivisait en autant d'espèces qu'il y avait de variétés. Mais en est-il de même dans l'industrie? Peut-on diviser la passion en proportion de la division du travail? Y a-t-il des gens qui aiment la tête d'une épingle, et d'autres qui en aiment la pointe? De plus, l'industrie se prête-t-elle comme l'agriculture aux courtes séances, aux alternances, à tous ces jeux du travail attrayant qui eussent fait du phalanstère, suivant Fourier, un véritable paradis, si toutefois le changement perpétuel est aussi agréable qu'il se le figurait? L'industrie veut au contraire la continuité, la répétition incessante. L'extrême habileté y résulte de l'extrême spécialité. Quoi qu'il en soit de cette critique, une réunion de quatre cents familles liées en séries et en groupes industriels, exploitant une lieue carrée du sol, sous le gouvernement d'une régence, est ce que l'on appelle une « phalange, » et la ville ou le village habité par la phalange s'appellera « phalanstère. »

Pour bien comprendre l'association phalanstérienne, comparons-la à l'association saint-simonienne? Il y a deux différences principales. D'une part, la phalange est une association libre fondée dans une société quelconque par l'initiative privée, tandis que l'association saint-simonienne enveloppe nécessairement la société tout entière. Fourier a toujours demandé ce qu'il appelait une « épreuve locale, » pensant que l'attrait seul suffirait pour entraîner le reste des hommes : deux ou trois ans devaient suffire pour convertir le globe tout entier.

Le saint-simonisme, au contraire, supposait une révolution sociale et une prise de possession du gouvernement. En second lieu, le saint-simonisme supprimait la propriété du sol et le capital. Il ne restait plus que des fonctionnaires. Dans le phalanstère, au contraire, les associés ne sont pas fonctionnaires, mais actionnaires. A moins de dire qu'une action de chemin de fer n'est pas une propriété, on doit reconnaître que la mise en actions d'une lieue carrée de territoire, assurant à chacun un dividende proportionnel à son apport, ne change en rien les conditions fondamentales de la propriété actuelle.

Le phalanstère ne supprime donc pas la propriété, mais il résout, du moins Fourier le croyait, l'antinomie entre la grande et la petite propriété. Cette antinomie se concilie par le système de « la propriété combinée. » Le phalanstère résout aussi les antinomies soulevées par la division du travail, par les machines, par la concurrence, et il est permis de dire que la célèbre méthode qu'un autre socialiste fameux, Proudhon, a employée plus tard avec fracas, la méthode des antinomies, résolues par une synthèse supérieure, est déjà en principe dans Fourier, non pas qu'il ait employé cette méthode trichotomique, mise à la mode par Hegel, et dont Proudhon a fait un usage si sophistique ; c'est le fond du système, sinon la forme que l'on trouverait dans Fourier. Il a même encore cette supériorité sur Proudhon, que celui-ci excellait sans doute à mettre en contradiction la thèse et l'antithèse, mais était absolument négatif et muet quand arrivait la synthèse, tandis que Fourier avait une solution, chimérique sans doute, mais positive, et qu'il proposait avec une entière sincérité.

L'idée fondamentale du phalanstère étant indiquée, rappelons brièvement les idées qui s'y rattachent. Il y en a quatre principales : le travail attrayant; — le triple ou quadruple produit; — le minimum garanti; — la répartition proportionnelle. Ces théories sont trop connues pour que nous y insistions. Bornons-nous à quelques mots sur le fameux principe du travail attrayant.

La théorie des séries a pour conséquence nécessaire celle du travail attrayant. Suivant Fourier, il n'y a aucune passion primordiale qui nous porte au travail ; mais il n'y en a aucune qui nous en éloigne. Nul n'aime travailler pour travailler; mais nul ne se refuse à travailler lorsqu'il y trouve la satisfaction d'une passion. Or, dans le phalanstère chacun choisissant spontanément l'occupation qui lui agrée le plus, la variant sans cesse, sans aller jusqu'à la lassitude, enfin étant exalté par la double impulsion des sens et de l'âme, travaille avec plaisir, tandis que dans la civilisation le travail est une contrainte. On dit que le travail sera toujours, quoi

qu'on fasse, une fatigue. Mais tel homme qui passe pour paresseux emploiera toute sa journée à la chasse, et souvent sans résultat. Ainsi on ne recule devant nulle fatigue, souvent sans résultat. C'est donc en excitant la passion qu'on excitera au travail. Ainsi, suivant Fourier, la paresse n'est pas une passion primordiale et simple : c'est le contre-coup de la subversion de nos penchans naturels. Reste la question des travaux répugnans. Fourier croit résoudre la difficulté en faisant remarquer le goût des enfans pour la malpropreté. Il croit qu'en utilisant ce goût et en exaltant le sentiment de l'honneur, on arrivera à faire produire par goût ce qui nous paraît aujourd'hui affreusement répugnant. Telle est la théorie célèbre des « petites hordes », dont on s'est tant amusé et sur laquelle il est inutile d'insister.

Il y a beaucoup de vérité psychologique dans les vues de Fourier sur le travail attrayant; néanmoins sa démonstration est encore bien vague, et notamment on peut y signaler une équivoque perpétuelle et singulière entre les goûts de consommation et les goûts de production, et une conclusion illégitime des uns aux autres. Il croit que parce qu'on a du goût à jouir d'une chose, on a par là même du goût à la produire. Il choisit pour exemple le goût que les uns ont pour le pain salé, les autres pour le pain demi-salé, d'autres enfin pour le pain sans sel. Soit; admettons ces trois espèces de goût; s'ensuit-il qu'il y ait des gens qui aient du plaisir à faire du pain sans sel et d'autres à faire du pain salé? La présence ou l'absence du sel a de l'importance pour celui qui jouit, mais n'en a aucune pour celui qui fabrique; et en général, de ce que j'aime à jouir d'une chose, il ne s'ensuit pas que j'aie du plaisir à la produire. Faire un bon repas n'est pas la même chose que faire la cuisine; le plus gourmet ne sera pas nécessairement le meilleur rôtisseur. Quand il s'agit de jouir, il n'y a à tenir compte que du plaisir; quand il s'agit de produire, il faut tenir compte de la difficulté. Il y a même des goûts où il est impossible de se satisfaire soi-même : par exemple, celui qui aime les beaux vers et les beaux tableaux, ne sera pas pour cela un grand peintre ou un grand poète. Ainsi les deux séries des consommateurs et des producteurs ne se répondent pas l'une à l'autre, et cependant Fourier choisit presque toujours pour exemple les groupes de consommation, parce que là, en effet, il est bien plus facile de comparer des séries graduées. Ce qu'il eût fallu prouver, ce n'est pas que tous les goûts sont bons, mais qu'il y a des goûts et même des passions pour toutes les espèces et toutes les subdivisions de travail qui sont nécessaires à l'homme, et que ces goûts sont plus nombreux en raison de l'utilité ou de la nécessité des travaux. Or Fourier ne s'est jamais occupé de ce côté de la question. Il suppose toujours que, par cela seul que

j'aime les roses, j'aurai du plaisir à produire des roses, sans réfléchir que pour jouir d'une rose il me suffit de respirer, tandis que pour la produire il me faut faire un travail considérable, qui peut même n'être pas suivi d'effet. Fourier n'a jamais vu dans l'homme que le plaisir; il n'y a pas vu l'effort, ou plutôt il a cru pouvoir supprimer l'un à l'aide de l'autre; c'est une grave erreur en psychologie.

Fourier est venu échouer contre le même écueil qu'Enfantin : je veux dire le problème des sexes. C'est que dans notre société il est beaucoup plus dangereux encore de toucher à la famille qu'à la propriété. Tant qu'il s'agit de satires, de peintures de mœurs, fussent-elles dures et sévères jusqu'à la dernière exagération, ou violentes jusqu'à la crudité et au cynisme, on applaudit parce qu'on aime à voir flageller les vices, et aussi par une certaine complicité secrète de libertinage qui trouve son compte dans la peinture même. Mais dès qu'il s'agit de toucher à cet ordre de choses, quelque hypocrite qu'on le suppose, fort arbitrairement d'ailleurs, on vient se heurter contre des répugnances invincibles. Il y a d'ailleurs une sorte de contradiction à s'armer des désordres qui peuvent exister à tel ou tel degré pour en conclure une liberté absolue, en un mot, à généraliser le désordre pour le supprimer.

Fourier a bien senti le danger de cette partie de ses théories. Aussi a-t-il employé, ainsi que son école, le même biais qu'Enfantin. Il a déclaré la question à l'étude, et, tout en la résolvant d'avance de la manière la plus libre, il a ajourné l'application de ses vues à une période indéterminée. En d'autres termes, pour parler familièrement, il a renvoyé le problème aux calendes grecques. Mais il n'en avait pas le droit. Si, en effet, le système est vrai, toutes nos passions, même celle-là, doivent trouver leur satisfaction dans la liberté. Or, comment accorder cette liberté à la passion sans tomber dans la promiscuité? Et comment cette liberté pourrait-elle ne pas aboutir, comme elle a toujours fait, à l'esclavage de la faiblesse par la force, c'est-à-dire de la femme par l'homme? Enfin, comment une passion si exclusive, si jalouse, si dominatrice, pourrait-elle être abandonnée à elle-même sans donner lieu aux luttes et aux haines que l'on prétend supprimer? Sans doute Fourier ne détruit pas la famille dans son phalanstère : il la laisse subsister pour ceux qui en ont le goût. Mais ce goût, il ne l'a pas lui-même. Il parle de la famille en vieux garçon. Il ne voit dans les petits enfans que des objets malpropres et insupportables. Il n'a aucune idée du chez soi, le *home* des Anglais. Les sentimens si doux et si charmans de la vie domestique lui sont absolument étrangers. C'est encore à ces habitudes cyniques de vieux garçon qu'il faut attribuer ses jugemens satiriques sur les femmes, et cette sorte d'hallucination qui lui fait voir partout des maris de Molière. La vie réelle nous offre

heureusement des tableaux très différens. Je n'insisterai pas d'ailleurs sur ces tableaux que l'école phalanstérienne a toujours laissés dans l'ombre. Contentons-nous de dire que toute doctrine qui prétendra toucher à la famille est par là même frappée de mort. Cette vérité est démontrée aujourd'hui par un double exemple. Je n'examinerai pas s'il y aurait lieu d'introduire ou de repousser telle institution qui existe dans d'autres états de l'Europe, par exemple, le divorce. J'y suis opposé pour ma part ; mais c'est une question ouverte. Quant à ce qui est de toucher au principe de la monogamie, il y a là une force traditionnelle si puissante, que c'est une suprême imprudence d'y toucher. Toute polygamie, sous quelque forme qu'elle se présente, entraînera toujours un double péril : l'abaissement et l'asservissement de la femme ; l'abandon des enfans. Sur ce point, l'école de Fourier comme celle de Saint-Simon, s'est jetée tout à fait en dehors de la vérité.

Quant à la théorie sociale de Fourier, malgré les chimères dont elle est remplie, elle mérite cependant un sérieux intérêt. De tous les socialistes de notre siècle, Fourier nous paraît le premier et le plus remarquable. C'est lui qui a le plus d'idées, et d'idées ingénieuses. Son système est un peu grossier à la vérité, et l'élément matériel y joue un trop grand rôle ; mais cela tient surtout à la nature vulgaire et prosaïque de son imagination. Mais ses idées en elles-mêmes n'ont rien de vulgaire ; elles ont même une certaine grandeur. La théorie de l'attraction passionnelle et le principe des attractions proportionnelles aux destinées ont droit à une place dans l'histoire des idées morales. En économie sociale, sa découverte a été le principe de l'association que l'on peut dégager de la forme particulière et utopique qu'il lui a donnée, et qui est appelé à jouer un rôle de plus en plus grand dans l'économie sociale. Quelle est précisément la part de Fourier dans la découverte de ce principe? C'est ce qu'il n'est pas facile de dire ; mais cette difficulté se trouve à chaque pas dans l'histoire de la philosophie pour toutes les grandes idées. On ne peut jamais en signaler avec certitude l'inventeur. Quant à la valeur réelle et aux limites du principe d'association, ce sera l'expérience qui prononcera. Mais les conséquences fussent-elles moins étendues qu'on ne l'avait cru et que Fourier ne se l'était imaginé, c'est un démenti auquel doivent s'attendre la plupart des inventeurs. Il n'est pas question d'ailleurs de plaider pour l'utopie du phalanstère qui est bien et pour toujours ensevelie dans l'histoire ; mais il est permis de dire que l'auteur de cette chimère a été un fou de beaucoup d'esprit.

PAUL JANET.

LE

MARÉCHAL DAVOUT

SA JEUNESSE, SA VIE PRIVÉE

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENS

Le Maréchal Davout, prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même, par Mme la marquise de Blocqueville, 2 vol. Paris, 1879; Didier.

La révolution française, selon toute apparence, n'a plus guère de secrets à nous découvrir; tous ses témoins importans, ou à peu près, ont été entendus, et ses dernières révélations importantes ont été faites, il y a déjà trente ans, avec les papiers de Mirabeau et la correspondance échangée entre le célèbre tribun et le comte de La Marck. C'est au tour du premier empire maintenant de lever les derniers voiles dont une grandeur jalouse voulut que la vérité fût recouverte pour le plus grand profit de son autorité et le plus grand éclat de sa gloire. Jusqu'à une date récente, les panégyristes ont eu seuls la parole sur cette mémorable époque; le premier empire a eu cette singulière fortune que le bien qu'on en pouvait dire a été dit tout de suite, et a été dit seul, sans contradiction sérieuse ni démenti de quelque valeur, en sorte que, sous l'influence de cette apologétique passionnée, la légende napoléonienne s'est emparée aussi sûrement de l'opinion des classes lettrées qu'elle s'était emparée déjà de la foi naïve des classes populaires. Le règne de cette période exclusivement apologétique est désormais terminé, et comme rien ne saurait arrêter la divulgation de la vérité lorsque l'heure en est venue, c'est sous le second empire même, si intéressé pourtant à maintenir l'opinion reçue, que nous avons vu commencer pour l'ère napoléonienne l'époque critique. A la correspondance offi-

cielle de Napoléon, recueillie et éditée par les soins du gouvernement impérial, répondirent la correspondance du roi Joseph, si remplie de récriminations douloureuses contre le despotisme fraternel, les plaidoyers habilement accusateurs des *Mémoires* de Marmont, les récits discrètement acerbes du général Miot de Mélito. Depuis lors nous avons eu les *Mémoires* du général Philippe de Ségur, qui sut allier à l'admiration la plus fervente pour le maître de son choix l'équité la plus sévère. L'époque actuelle, on sait par quel concours de circonstances, est singulièrement favorable à toute divulgation qui permettra de continuer cette enquête contradictoire commencée sous le second empire et en dépit de lui; on a pu le voir tout récemment à la curiosité éveillée par les spirituels récits, publiés ici même, où Mme de Rémusat a pour ainsi dire humanisé le bronze impérial en en dévoilant les faiblesses, voire même les petitesses intimes. Tout document nouveau pourvu qu'il porte la marque de l'authenticité, tout témoignage pourvu qu'il émane d'une source directe, seront sûrs d'être bienvenus auprès du public contemporain. Les papiers et la correspondance du prince d'Eckmühl, publiés par sa plus jeune fille, viennent donc bien à leur heure; ils y viennent doublement bien, et parce qu'ils introduisent devant nous un des plus grands personnages du premier empire, et parce qu'il y a pour un Français d'aujourd'hui un intérêt très particulier à connaître de près le vaillant homme par qui la Prusse fut écrasée, plus que par aucun autre, en 1806, et qui, selon le mot heureux de Lamartine, aurait mérité d'être appelé Davout le Prussique, comme Scipion portait à Rome le surnom d'Africain.

Ce n'est pas que ces papiers dévoilent rien de très important, au point de vue politique ou militaire; mais ils révèlent mieux que cela : ils révèlent un être moral, une âme pleine de grandeur et un cœur plein de bonté. Tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher Mme la marquise de Blocqueville, — et ceux-là sont nombreux parmi les écrivains tant anciens que nouveaux de ce recueil, — savent quel culte ardent elle porte à la mémoire de son illustre père. Jamais cette expression de piété filiale, qui donne une portée religieuse au plus pur des sentimens humains, ne fut justifiée d'une manière plus noblement touchante. Ce que ce père à peine entrevu a laissé à sa fille, c'est mieux qu'un souvenir dont elle a le droit d'être fière et la joie de se parer, c'est pour ainsi dire sa présence invisible de génie protecteur sans cesse réclamé comme appui, sans cesse interrogé comme conseil. Cette enthousiaste piété filiale a inspiré à Mme de Blocqueville une tentative originale, celle de laisser le maréchal se révéler lui-même devant la postérité, tel qu'il fut dans le secret de sa vie privée, par le moyen de ses lettres intimes et les témoignages des siens. Je dis que la tentative est originale, car elle est jusqu'à

cette heure sans précédens dans la littérature historique qui se rapporte au premier empire. Que savons-nous en effet des hommes marquans de cette époque? En chacun d'eux nous ne voyons que l'acteur, mais l'homme même nous échappe, impuissans que nous sommes à le suivre au delà de son rôle officiel et extérieur. Peu soucieux pour la plupart des choses littéraires et souvent neufs aux arts sociaux, les compagnons d'armes de Napoléon et les auxiliaires de sa politique ont laissé échapper un des plus enviables privilèges de la célébrité, celui d'être leurs propres peintres et de conquérir ainsi pour leurs personnes autant de sympathie qu'ils avaient conquis d'admiration ou de respect pour leurs actions. Cette regrettable discrétion qu'ils ont gardée sur eux-mêmes a été imitée, semble-t-il, par ceux qui les entouraient; rares sont les révélations d'un caractère réellement autobiographique qui nous ont été faites par les témoins du temps, rares les traits anecdoctiques intéressans pour l'étude morale de l'homme. Aussi, tandis que le moindre officier du règne de Louis XIV ou le plus chétif mondain du règne de Louis XV nous est connu par le menu dans toutes les amusantes particularités de sa nature, nous ne voyons jamais les hommes de l'empire autrement que dans le feu de l'action, en grand uniforme militaire, dans un appareil de pompe, et sous une lumière uniformément radieuse de gloire militaire. De là une impression de sécheresse et d'aridité chez celui qui étudie l'histoire de cette période; il trouve, non sans raison, que les oasis rafraîchissantes y font quelque peu défaut. Voici cependant un de ces vaillans hommes de guerre, un des plus grands, le plus grand même, au dire des vrais juges en ces matières, qui se présente à nous dans toute la simplicité de la vie habituelle, se laisse aborder avec cordialité, et nous raconte avec une bonhomie sans préméditation non comment il fut guerrier illustre, mais comment il fut époux, fils, frère et ami, non comment il sut vaincre, mais comment il sut aimer. Pascal se moque, dans une de ses pensées, de la ridicule erreur d'imagination qui nous fait nous figurer Aristote et Platon comme des pédans en robe longue et en bonnet pointu, tandis que c'étaient d'honnêtes gens conversant volontiers avec leurs amis. Le livre qui fait le sujet de ces pages nous rend le service de dissiper une erreur analogue et nous montre que les héros que nous nous figurons toujours en casque et en armure sont heureux de déposer cet attirail de guerre pour sentir de plus près les battemens des cœurs qu'ils aiment, et savent vivre avec les hommes sans les terrifier de leur majesté.

Nous nous permettrons cependant de contredire l'auteur sur quelques points. Mme de Blocqueville a ouvert son livre par une esquisse plutôt morale que biographique, où elle a rassemblé tous les traits

du caractère du maréchal dans la pensée de répondre à ses détracteurs et de venger sa mémoire des injustices dont il eut à souffrir. Qu'elle nous permette de lui dire que son imagination nous semble avoir singulièrement grossi le nombre de ces détracteurs et exagéré ces injustices. Passe pour les plaintes qu'elle élève contre la conduite de Napoléon envers Davout. Il est certain que l'empereur, nous le savons pertinemment depuis la publication des *Mémoires* du général Philippe de Ségur, prit mal son parti de la victoire d'Auerstaedt, qu'il fit tout ce qu'il put pour en dissimuler l'importance, et qu'il s'efforça contre toute évidence de la transformer en un simple épisode de la bataille d'Iéna; néanmoins il y eut là, à tout prendre, plus d'égoïsme encore que d'injustice, et ces manœuvres de duplicité n'allèrent pas, le titre de duc d'Auerstaedt en fit foi, quoique tardivement, jusqu'à priver le maréchal des avantages de sa victoire. Il est certain encore que l'empereur garda toujours envers Davout quelque froideur; mais cette froideur ne se traduisit jamais, que nous sachions, par un manque de confiance ou par une marque de défaveur, ou par une dépréciation quelconque de ses grands talens militaires. Nous comprenons également les reproches que Mme de Blocqueville adresse au second empire à propos du singulier oubli qu'il a fait du maréchal Davout dans la distribution des statues militaires du nouveau Louvre, car les reproches sont cette fois amplement mérités. Il est inexplicable en effet qu'un tel homme de guerre ait été oublié dans une décoration monumentale destinée à représenter les gloires de l'époque impériale. Quant aux injustices des partis politiques, de l'opinion et de la postérité, je crois pouvoir assurer à l'auteur que son zèle filial l'abuse complètement. Jamais personne à ma connaissance n'a élevé le moindre doute sur le génie militaire de Davout et n'a eu l'envie de lui contester l'importance de ses victoires. Qu'un tel homme ait eu des ennemis et des jaloux, cela n'est que trop explicable; ce qu'on peut contester, c'est que ces ennemis aient eu pouvoir de lui nuire, que leurs manœuvres aient eu prise sur l'opinion et que leurs calomnies aient été seulement connues d'elle. Il a encouru à un moment donné la défaveur de la restauration, mais cette défaveur qu'il devait à sa fidélité à Napoléon n'était pas, à tout prendre, une injustice. Les actes d'un homme de cet ordre ne peuvent être pris indifféremment, et il était assez naturel que le gouvernement de Louis XVIII eût préféré que le défenseur de Hambourg arborât le drapeau blanc spontanément et sur la première rumeur de la chute de Napoléon plutôt que d'en attendre l'ordre accompagné de la notification officielle de la révolution accomplie. Il est assez naturel encore que la seconde restauration lui ait gardé quelque rancune de son rôle pendant les cent jours et qu'elle l'eût

mieux aimé hors de France avec Louis XVIII qu'en France auprès de Napoléon. Restent enfin certaines fausses représentations de son caractère et de son cœur que sa fille réussit sans grand'peine à détruire; est-elle bien sûre cependant que ces fausses représentations aient jamais eu un véritable crédit? Le maréchal par exemple a été dépeint comme brusque, dur, bourru, presque impoli, tandis qu'il était, nous dit Mme de Blocqueville, la courtoisie même; mais elle se trompe, si elle croit que cette qualité fut ignorée des contemporains. Voici une anecdote que je rencontre dans une biographie d'Henri Heine récemment publiée en Angleterre. Pendant une de ses campagnes en Allemagne, le maréchal avait logé dans la famille d'Henri Heine, et comme on parlait quelques années après, entre voisins, des généraux de l'empire, le père de Heine, pour répondre plus victorieusement à certaines attaques, évoqua le souvenir de Davout. «Heinrich, dit-il en se tournant tout à coup vers son fils, n'est-ce pas que c'était un *aimable homme?* » Comme il est assez improbable que cet Allemand soit le seul contemporain qui ait remarqué ces qualités aimables du maréchal, on peut regarder cette anecdote comme une preuve à peu près certaine que Davout a toujours été connu pour ce qu'il était, ce qui ne veut pas dire que les jugemens calomnieux ou erronés lui aient pour cela manqué. Tout homme qui exerce le commandement est assuré de faire des mécontens, et certaine note vengeresse de l'auteur contre un historien contemporain atteste que le maréchal en avait fait quelquefois.

Cette querelle une fois vidée, il ne nous reste plus qu'à profiter des documens qui nous sont offerts. Nous aurions peut-être préféré un autre classement des matières, nous aurions désiré peut-être des élucidations plus nombreuses, surtout pour toute la partie militaire de ces papiers. Tels qu'ils sont, cependant, ces documens abondent en faits curieux qui fournissent les élémens d'une histoire véritablement neuve du maréchal. C'est à ces faits inédits, mal connus, que nous voulons nous attacher particulièrement en nous imposant la réserve de nous en tenir à ceux-là seulement qui nous sont racontés, comme dit le titre du livre, par le maréchal même ou par les siens.

Louis Davout naquit à Annoux, département de l'Yonne, le 10 mai 1770, un peu moins d'une année, par conséquent, après le grand capitaine dont il devait être un si illustre et si essentiel lieutenant. Comme un certain orgueil plébéien s'est toujours complu à voir dans les ducs et princes de l'empire de glorieux parvenus, fils de leurs propres œuvres, ayant, à l'instar du don Sanche de Corneille, leur épée pour mère et leur bras pour père, nous allons étonner peut-être quelques-uns de nos lecteurs en leur apprenant

que le vainqueur du duc de Brunswick et du prince Charles n'était pas un homme d'extraction nouvelle, mais appartenait à une famille d'ancienne noblesse bourguignonne, qui remonte par actes authentiques au commencement du XIVe siècle et qu'on trouve sous l'étendard des ducs de la maison de Valois mêlée aux guerres de cette lugubre époque. Son père, Jean-François d'Avout, qualifié chevalier et seigneur d'Annoux, était au moment de la naissance de son fils, ainsi qu'en témoigne l'acte de baptême du maréchal, lieutenant au régiment de Royal-Champagne cavalerie; sa mère, Adélaïde Minard de Velars, descendait d'Antoine Minard, président à mortier au parlement de Paris sous Henri II, ardent magistrat dont le zèle catholique dans le procès d'Anne Dubourg lui valut d'être assassiné par une arquebuse protestante en 1559. Louis Davout n'était donc pas le premier de sa race; l'éditeur des présens mémoires a tenu justement à l'établir, non dans la mesquine pensée de retirer un nom glorieux aux classes dont le maréchal épousa et servit la cause, mais au contraire avec l'intention de rehausser la justice de cette cause. « Il faut tenir à ses ancêtres, dit Mme de Blocqueville, avec une fierté pleine de finesse, ne fût-ce que pour avoir le droit de se faire le champion de la liberté sans paraître prendre un tel rôle par un misérable sentiment d'envie. » S'il est quelqu'un, en effet, qui puisse être cru sur parole lorsqu'il affirme que la seule aristocratie est celle de l'âme, c'est bien celui qui peut se vanter d'une antique origine, car celui-là ne peut être suspect de partialité.

On aime à tout savoir sur les ascendans des hommes célèbres. Nous n'avons malheureusement aucun détail sur le père de Louis Davout, qui mourut lorsque son fils était encore enfant; mais il n'en est pas ainsi pour sa mère dont les présens mémoires nous offrent une correspondance assez étendue. Cette correspondance, toute familière, nous la montre à découvert; ce fut une personne d'une âme en bon équilibre, d'un caractère égal et modeste, sans ambition ni vanité mondaine, avec une préférence marquée pour la vie tranquille et à demi obscure. Au moment le plus resplendissant de la carrière militaire de son fils, dont elle suit les succès avec bonheur, mais sans éblouissement d'aucune sorte, nous la trouvons tout occupée dans sa retraite de Ravières à filer du lin que lui a envoyé la mère de la maréchale, Mme Leclerc, une autre personne pleine de bonhomie bourgeoise et de patiente humeur devant les vicissitudes de la fortune. « On dirait de la soie; aussi j'ai bien du plaisir à tourner ma roue. Je viens d'en acheter à 1 franc 12 la livre, mais aussi quelle différence! c'est le jour et la nuit. » Un trait remarquable de son caractère, c'est l'aisance avec laquelle elle sait garder son rang de mère sans prétendre pour elle-même à celui que la fortune a fait à son fils, sans se hausser pour

y atteindre, sans se diminuer pour s'en écarter. Cette grandeur, elle la regarde comme chose naturelle et légitimement due à ceux à qui elle est échue; pour elle, se renfermant dans son rôle maternel, elle n'intervient dans cette existence princière que pour les questions qui en intéressent le ménage intérieur, ou qui peuvent en troubler le huis-clos, — médisances mondaines dont il faut se méfier, jalousies conjugales qu'il faut se garder d'exciter, — ou pour en contempler de loin le rayonnement du fond de sa petite ville, en compagnie de quelques bons voisins et amis de longue date. « Je ne puis me dispenser de vous dire un bon mot de notre pasteur, écrit-elle à son fils en 1808; le temps nous menaçait d'un orage, et j'ai fait : « On dirait que les nuages se dirigent du côté de la Pologne. » M. le curé de répondre : « M. le maréchal Davout ne peut craindre le tonnerre, il n'est jamais tombé sur les lauriers. » — Tout le monde l'a fort applaudi, et moi très contente. » Quel contraste cette gentille, scène de vie provinciale fait apparaître entre cette existence paisible et celle de l'homme qui sortait d'écraser la Prusse et qui commandait alors presque souverainement en Pologne! Ne dirait-on pas un aimable tableau de genre en face de quelque tragique page de Gros?

Ce que fut Louis Davout pendant les années de l'enfance et de l'adolescence, cette mère si sensée nous l'a dit dans sa correspondance en deux mots qui sont un portrait achevé, où l'on peut retrouver sous les traits de l'enfant les qualités éminentes de l'homme de guerre que nous connaissons. « Le détail que vous me faites de Joséphine (la fille aînée du maréchal), est charmant; sa bruyante gaîté annonce un heureux caractère et une longue vie. Il me semble voir son père dans son enfance; *il faisait beaucoup de tapage avec un grand sang-froid*, et je n'ai jamais connu d'enfant plus doux.» L'homme tint ce que promettait l'enfant. Toute sa vie, à Auerstaedt, à Eylau, à Eckmühl, à Hambourg, Louis Davout fit grand tapage avec un sang-froid parfait. Son âme fut pour ainsi dire comparable à un tonnerre sans craquemens, et il y eut toujours dans ses actes militaires tous les effets de la furie guerrière la plus irrésistible sans aucun des symptômes extérieurs qui en révèlent la présence. Nul chef d'armée ne sut écraser ses ennemis, ce qui est le comble du tapage, avec une fermeté plus tranquille, ni regarder le péril en face avec un plus hautain mépris. C'était un bronze qui renvoyait la défaite avec une impassibilité terrible; si jamais batailles présentèrent un air de fête, à coup sûr ce ne sont pas celles de Davout, qui méritent au contraire de rester classiques comme étant quelques-unes de celles qui présentent l'image exacte de la guerre dans toute sa tragique beauté. La nature l'avait sacré pour le commandement en le douant d'une inflexibilité taciturne qui le dispo-

sait à l'action plus qu'aux paroles; mais ce taciturne avait, quand il le fallait, des mots à l'avenant de ses actes où son caractère se peint tout entier, des mots d'une portée sombre et d'une mâle allure, faisant aussi grand tapage avec sang-froid. Le Davout que nous venons de décrire n'est-il pas tout entier dans cette allocution au moment de la surprise d'Auerstaedt faite pour troubler les plus hardis courages : « Le grand Frédéric a dit que c'étaient les gros bataillons qui gagnaient la victoire, il en a menti, ce sont les plus entêtés. Faites comme votre maréchal, en avant ! » Et ce qu'on peut appeler la religion de l'homme de guerre n'est-elle pas tout entière dans ce mot admirable au matin d'Eylau : « Les braves mourront ici, les lâches iront mourir en Sibérie. » Je dis bien la religion de l'homme de guerre, car ce mot, qu'est-il sinon le résumé inconscient de ce culte de la vaillance par lequel l'antique Odin apprit à ses Scandinaves que toute vertu est contenue dans le courage et tout vice dans la lâcheté ?

Élevé non à l'école de Brienne, comme quelques biographes l'ont dit à tort, mais à l'école militaire d'Auxerre, puis à celle de Paris, nous le trouvons au moment où s'ouvre la révolution française officier comme son père au régiment de Royal-Champagne cavalerie. Ce qu'il était physiquement à cette époque, un portrait de famille gravé par les soins de l'éditeur et placé en tête des présens mémoires, nous l'apprend d'une manière charmante. C'était un joli jeune officier d'un front superbe qu'une calvitie précocement menaçante laissait déjà tout à découvert, de traits délicats et mâles en même temps, d'une physionomie à la fois douce et peu endurante, d'un air juvénilement sentimental tempéré par je ne sais quelle ironie étouffée qui semble rire au fond de l'âme. Les yeux sont longs, profondément enfoncés sous des sourcils proéminens, ouverts comme avec peine, affectés d'un léger strabisme, tous signes manifestes de la myopie bien connue du futur maréchal. Ce qu'il était au moral, les extraits de ses cahiers de lecture que sa fille nous donne, un peu trop abondamment peut-être, sont là pour l'attester. Qui le croirait cependant? les habitudes studieuses dont témoignent ces cahiers lui avaient fait dans son entourage une réputation de rêveur impropre à la vie pratique. Il y avait notamment dans ce régiment de Royal-Champagne, où il servait comme lieutenant, un certain major, son propre cousin, qui, ne pouvant se figurer un officier français sous la forme d'un rat de bibliothèque, confiait sentencieusement à son carnet de poche ce pronostic fâcheux : « Notre petit cousin Louis lit les philosophes et n'entendra jamais rien à son métier. » On ne nous dit pas si ce juge pénétrant des caractères vécut assez pour entendre parler d'Auerstaedt, d'Eckmühl, de la retraite de Russie, de la défense de Hambourg; mais voilà qui

prouve une fois de plus que, si l'on tient à être apprécié de travers, on peut s'adresser aux siens en toute assurance.

Entré dans la vie avec la révolution, il en partagea tous les espoirs et, comme il était naturel à son âge, toute la première turbulence. Nous le voyons emprisonné à Arras en 1790 pour avoir protesté contre le renvoi de trente cavaliers de son régiment pour cause d'opinion. Bientôt remis en liberté, il vécut dans la retraite jusqu'en 1792, où nous le trouvons enrôlé volontaire et commandant le 3me bataillon des gardes nationales de l'Yonne. Un peu plus d'un an après, vers la fin de 93, il donnait spontanément sa démission et allait partager la prison de sa mère, arrêtée pour correspondance avec certains émigrés. Parmi ces incidens de la vie de jeunesse de Davout, il en est un qui doit nous occuper particulièrement, son rôle comme commandant du 3me bataillon de l'Yonne. Sur ce sujet nous avons les renseignemens les plus directs, les plus abondans et les plus authentiques, la série même des rapports adressés par le jeune officier aux administrateurs de son département. Ils sont singulièrement curieux ces rapports, moins encore pour les faits qui s'y rencontrent, — et ces faits ont cependant leur importance, — que parce qu'ils nous permettent de mesurer avec la plus extrême exactitude le degré thermométrique des passions républicaines de Davout pendant les deux terribles années qui suivirent la chute de la monarchie. Ces passions, il faut le dire, sont portées au plus haut degré de chaleur et d'énergie. Nous apprenons par ces rapports que Louis Davout fut adversaire ardent de la politique des girondins, et qu'il n'avait pas attendu pour se prononcer à cet égard que la fortune se fût déclarée contre cet infortuné, mais coupable parti.

« Les conspirateurs de l'intérieur et les ennemis déclarés de la république, écrit-il le 2 juin 93, trouveront toujours le bataillon sur leurs pas prêt à s'opposer à leurs infâmes projets. Car notre patriotisme n'est point équivoque ; il n'est point de circonstance ; nous sommes et nous mourrons, telle chose qui arrive, républicains. L'âme de Pelletier est passée dans les nôtres ; c'est assez vous dire quelles sont nos opinions et quelle sera notre conduite dans la crise où peut-être va nous plonger de nouveau une faction qui cherche à mettre la guerre civile entre les départemens et Paris. Nous espérons qu'aucuns de nos concitoyens ne se laisseront égarer par la perfide éloquence de quelques-uns de ces agens républicains. Déployez toute votre énergie, elle est plus que jamais nécessaire ; surveillez tous ces Tartufes modérés, ces hommes suspects ; surveillez-les de si près qu'ils perdent dès ce moment l'espoir de réaliser leurs infâmesprojets. »

Ces lignes, disons-nous, sont écrites du 2 juin 93, c'est-à-dire

au moment même où s'achevait à Paris la révolution commencée le 31 mai. Comme il était à peu près matériellement impossible que la nouvelle en fût arrivée au camp sous Cambrai, où se trouvait alors Davout, il faut en conclure que les sentimens dont elles témoignent n'ont rien dû aux circonstances et étaient chez lui de plus ancienne date. Ennemi déclaré de la gironde, faut-il admettre pour cela qu'il fût partisan de la montagne ? Nous croyons plutôt qu'il faut dire qu'il fut en tout temps partisan déclaré de l'unité de pouvoir et de la prépondérance de l'état. Nous en avons pour preuve une lettre écrite peu avant l'émeute du 1er prairial 95 à son compatriote Bourbotte, qui, comme on le sait, paya de sa vie en compagnie de Romme, Ruhl, Soubrany et autres cette tentative de résurrection terroriste. Cette lettre, connue depuis longtemps, est fort belle, et Davout s'y montre aussi tiède pour la montagne que nous venons de le voir ardent contre la gironde. Ce qui lui déplaît visiblement avant tout, c'est l'esprit de secte dans lequel il voit un agent d'anarchie et de guerre civile, et un obstacle malfaisant à l'établissement d'un gouvernement vraiment national qui ne tienne compte que de la patrie. Et dans son ardeur antigirondine de 93, et dans ses répugnances antijacobines de 95, on sent également l'élément premier de l'opinion qui allait se former dans les camps aux dépens de tous les partis, l'embryon de l'ordre futur dont il devait être un si ferme défenseur.

A la distance où nous sommes de ces formidables années, et de sang-froid comme nous le sommes, il est d'ailleurs fort difficile de se rendre un compte exact de l'influence que les événemens dans leur rapidité vertigineuse exerçaient sur le langage et le ton des acteurs contemporains. Si les paroles que nous avons citées plus haut vous paraissent trop incandescentes, songez que la rédaction du rapport d'où nous les détachons a coïncidé avec la trahison de Dumouriez, que le jeune officier en a été témoin, qu'il s'est même mis à la poursuite du général fugitif, et que par conséquent elles ont été écrites sous le coup de l'indignation excitée par cette défection. Quelques lignes plus bas en effet nous trouvons les détails suivans sur cette poursuite jusqu'ici à peu près ignorée, mais qui appartient à double titre à la grande histoire, et parce qu'elle se lie à l'une des crises les plus importantes de la révolution, et parce qu'elle est la première apparition sérieuse de Louis Davout sur la scène de l'histoire. Davout s'excuse sur l'exigence de ses devoirs militaires du retard qu'il a mis à rendre compte aux administrateurs de l'Yonne de cette action dont la convention nationale les a déjà félicités, et fait suivre ces excuses de ce récit plein de véhémence juvénile.

« Un autre motif m'a empêché de vous donner des détails sur la fusillade de Dumouriez, le voici : C'est que j'eusse été obligé de blâmer la conduite de quelques individus qui ont fait manquer en partie le projet que j'avais conçu pour sauver la république de la crise où la jetaient les trahisons de ce monstre; la vérité m'eût forcé de dire que si l'on n'avait pas ralenti l'ardeur des volontaires, si on n'avait pas crié en retraite, nous tenions Dumouriez; son cheval avait été blessé sous lui, onze chevaux de sa suite étaient pris, l'Escaut était là qui lui fermait toute retraite, nous étions sur le point de le joindre puisque nos balles l'atteignaient, et c'est le moment qu'on a choisi pour crier en retraite! Les volontaires ignorant ce qui se passait derrière eux n'ont pu faire autrement que d'obéir à cet ordre, et Dumouriez nous a échappé. J'en ai déjà dit plus que je ne voulais sur cette affaire, je laisse à ceux qui le voudront, au conseil d'administration, s'il le désire, à instruire nos concitoyens qui savent ceux qui, dans cette occasion et dans bien d'autres, ont bien mérité ou démérité de la patrie. »

A la manière dont cette expédition est présentée, on voit que Davout la regarde comme son œuvre personnelle, qu'il avait engagé à sa réussite son jeune orgueil et l'honneur de son bataillon, et qu'il a ressenti comme une demi-trahison l'ordre fâcheux de retraite qui l'a fait échouer.

Ces rapports font mieux que nous révéler le Davout des premiers jours qui va mûrir si vite au feu des événemens, ils nous donnent la clé du Davout véritable et définitif, de celui que l'histoire connaît seul. On y sent, même au milieu des illusions révolutionnaires, une âme opiniâtre avec feu, animée d'une légitime ambition, qui s'est sondée, a reconnu sa valeur, se sent sûre d'elle-même et ne permettra pas qu'on la méconnaisse. Ses moindres mots respirent une confiance invincible en ses facultés de commandement. Et ne croyez pas que cette effervescence républicaine lui fasse jamais oublier les lois de l'ordre nécessaire à toute armée. Ce n'est pas lui qui confondra jamais la liberté propre au soldat avec la liberté propre au citoyen. Dès le premier jour de sa vie militaire, il sait que la discipline est la condition essentielle de la guerre, et il s'applaudit de la trouver autour de lui stricte, sévère et acceptée comme légitime. « Non, citoyens, écrit-il dans un rapport daté du 4 septembre 1792, jamais vous ne verrez aucune délibération quelconque de la part de vos frères du troisième bataillon de l'Yonne, qui savent combien les délibérations des corps d'armée sont illicites et en même temps attentatoires à la liberté et à l'égalité. » C'est déjà le langage de l'homme qui, plus tard, dans un ordre du jour daté de Breslau, en 1807, prononçait ces remarquables pa-

roles : « Bravoure et discipline, telles sont les bases de la morale du soldat. » Il sait aussi dès le premier jour que la probité est la vertu indispensable à toute administration militaire, et il est prêt à applaudir à toute mesure de sévère justice capable d'inspirer la terreur aux fripons et la confiance aux spoliés ou exploités. « Nous sommes maintenant occupés à débrouiller les finances du bataillon qu'une administration illégale de six semaines seulement a plongées dans un chaos qui, lorsqu'il sera débrouillé, mettra au grand jour le brigandage, et, suivant toute apparence, quelques individus qui se sont justement acquis la réputation de *lâches* pourront aussi fort bien mériter celle de *fripons*, ces deux qualités coïncidant parfaitement. »

Les talens militaires d'un homme de cet ordre n'étaient pas de ceux qui peuvent rester ignorés, pas plus que son caractère n'était de ceux qui se laissent dédaigner. Appelé au commandement d'une division dès 1793, il refusa cependant ce grade, ne se croyant pas l'expérience nécessaire pour l'occuper, et c'est avec le titre de général de brigade que nous le retrouvons, en 1795, à l'armée de Rhin-et-Moselle. C'est à cette époque qu'il se lia avec le général Marceau d'une amitié qui paraît avoir été des plus vives et des plus réciproques. Une belle lettre, remplie d'expansion, de bonne humeur, et tout empreinte de cette fraternité républicaine qui régnait dans les armées d'alors nous en a conservé le témoignage. Les deux compagnons d'armes rêvèrent même, paraît-il, un instant, une intimité plus étroite encore : introduit par Davout au sein de sa famille, Marceau songea à épouser la sœur de son ami, Mlle Julie Davout, depuis femme du général comte de Beaumont. La mort arrêta ces projets en fleur, comme elle mit fin aussi à une autre illustre amitié, celle de Desaix, qui fut l'introducteur de Davout auprès de Bonaparte peu avant la campagne d'Égypte. Si, comme le veut un proverbe populaire, nous devons être jugés par nos amitiés, rien ne plaide davantage en faveur de l'élévation de nature et de la noblesse de sentimens de Davout que d'avoir su conquérir l'affection des deux plus pures gloires des armées républicaines.

Sur la campagne d'Égypte, les présens Mémoires ne nous donnent qu'un seul document, une lettre du 18 nivôse an VII, datée du camp de Belbia et relative à la prise d'El-Arisch par le grand-vizir; mais le récit que le jeune général y fait de cette affaire humiliante suffit pour révéler l'accent, ou mieux le *timbre* propre de cette âme en qui le mot de *lâcheté*, toutes les fois qu'il doit être prononcé, rend une résonnance extraordinaire. Pour Davout, ce mot exprime le crime entre tous ineffaçable. Dès sa première jeunesse, on a pu le voir par nos citations précédentes, ce sentiment était

porté au plus haut point, en sorte qu'on peut dire que le mot sublime du matin d'Eylau fut, non l'heureuse inspiration d'une heure terrible, mais l'expression laconique de ce qui fut le catéchisme militaire de toute sa vie. Voici le récit de cette affaire, où, sans blâmer ouvertement le commandant de la place, le jeune général le stigmatise d'un dédain voilé en accolant à son titre militaire le titre de monsieur, comme César, un jour qu'il avait à se plaindre d'une légion, ne trouva pas de meilleur moyen d'en punir les soldats que de les flageller du nom de *Quirites*.

« Je vous invite, mon camarade, à me faire connaître ce qui pourra venir à votre connaissance sur l'armée du grand-vizir, qui, comme vous en êtes sans doute déjà instruit, s'est emparé d'El-Arisch, le 9 de ce mois, après un siège de huit jours; mais son armée, au lieu d'exécuter la capitulation et de laisser sortir et retirer tranquillement sur Kadish les Français qui défendaient le fort, s'est rejetée sur cette malheureuse garnison, qui a été assassinée, à l'exception d'une centaine d'hommes que l'on a faits prisonniers. Un soldat de cette garnison, voyant cette infâme trahison, a été mettre le feu au magasin à poudre et a donné la mort, par ce généreux dévoûment, à plus de deux mille de ces brigands qui, par leur conduite, ont appris à ceux d'entre nous qui seraient assez lâches pour se rendre dans les combats que nous pourrons avoir avec eux le sort qui nous est réservé.

« Le chef de bataillon Grandpéré a été du nombre des assassinés; les Turcs ont poussé la cruauté, auparavant de lui couper la tête, jusqu'à lui faire faire plusieurs fois le tour du fort entièrement nu et en le frappant à chaque pas; quelques autres officiers des plus distingués de cette garnison ont eu un pareil sort. Le commandant de place, M. Cazal, n'a pas été assez heureux pour avoir ce traitement : il a survécu à son déshonneur.

« Lorsque cet officier *a pris sur lui de capituler*, le fort était encore sans brèche, et il n'avait eu que vingt hommes tués ou blessés depuis le commencement du siège. Les Turcs n'auraient peut-être jamais pu parvenir à faire une brèche, puisqu'ils n'avaient que du 8, du 3 et du 5. »

Revenu en France avec Desaix après la bataille d'Héliopolis, Davout se trouvait marqué d'avance pour un des grands rôles du régime inauguré par le 18 brumaire. Dès le premier jour, Bonaparte eut les yeux sur lui et mit la main à sa fortune. Nous ne voulons pas parler seulement de tous les titres dont Davout fut investi successivement pendant les années du consulat, commandant en second de la garde des consuls, général de division, bientôt maréchal de France, mais d'une faveur tout autrement rare, qui montrait assez en quelle estime le nouveau maître de la France

tenait le jeune soldat. C'est sous ses auspices et ceux de Joséphine que s'accomplit le mariage de Louis Davout avec Mlle Aimée Leclerc, et en parlant ainsi nous ne craignons pas de trop nous avancer, car nous avons pour nous l'autorité même du maréchal, qui, dans ses lettres intimes à sa femme, lui rappelle à vingt reprises différentes que c'est au premier consul qu'ils doivent leur heureuse union. Mlle Aimée Leclerc était la sœur du général Leclerc, premier mari de Pauline Bonaparte et par conséquent beau-frère du premier consul ; en favorisant cette union, Bonaparte rapprochait donc Davout de sa propre famille aussi étroitement qu'il pouvait en être rapproché, sans en faire directement partie, et semblait dire qu'il l'associait d'avance à toute la grandeur qu'elle allait atteindre. Mlle Aimée Leclerc, de son côté, était digne de cette union. Née d'une famille d'excellente bourgeoisie, qui allait devenir sous le consulat et l'empire une famille toute militaire, elle unissait à une rare beauté une grande fermeté de caractère et cette loyauté du cœur qui seule fait les tendresses sûres et sensées. Elle avait reçu la meilleure éducation qu'il fût possible de recevoir au sortir du grand déluge, éducation qui aurait suffi pour la mettre d'emblée au niveau de la haute fortune que cette union allait lui faire, quand bien même elle n'y aurait pas été préparée de longue date par les leçons d'une mère excellente, les exemples de la famille et les dons d'une nature foncièrement droite et sans petitesses d'aucune sorte. Son éducatrice mérite bien de nous arrêter un instant, car elle ne fut, autre que la célèbre Mme Campan, l'ex-femme de chambre de Marie-Antoinette et l'auteur de curieux *Mémoires* pour lesquels nous demanderons la permission d'être moins sévère qu'on ne l'a été tout récemment ici-même.

Au sortir de la terreur, Mme Campan eut l'idée d'établir à Saint-Germain-en-Laye une institution pour les demoiselles, où elle pût sauver du naufrage de l'ancien régime ces principes de bonne éducation, ces traditions de politesse et ces méthodes de tenue correcte qui méritaient de lui survivre, en les modifiant légèrement pour les mettre au ton du jour. C'est dans cette institution que furent élevées à cette époque la plupart des jeunes filles de la haute bourgeoisie et de ce qui restait encore de noblesse en France. Mme Campan fut donc pour les hautes classes de la société française au sortir de la révolution à peu près ce qu'avait été, sous les dernières années de la monarchie, Mme de Genlis pour l'aristocratie libérale, et si l'empire put avoir une cour, c'est en partie à elle qu'il le dut. Cette personne, sinon supérieure, au moins peu commune, grâce à son institution, se trouva, dès la première heure de la fortune de Bonaparte, en relations presque intimes avec tous les membres de sa famille et de celle de Joséphine. Rien de plus

étrange que d'entendre, dans les lettres qu'à cette date de 1800 elle adresse à son élève, Mlle Leclerc, l'ancienne femme de chambre de Marie-Antoinette nommer familièrement ces futures reines et ces princes en voie d'éclosion : « J'irai demain à Paris, et j'y verrai pour vous l'aimable Caroline et Hortense, » dit-elle dans une de ces lettres. Dans une autre elle invite Mme Davout et son mari à venir prendre dans son pensionnat un thé qui leur sera servi par les plus grandes de ses ex-compagnes, et ajoute : « Il n'y aura d'hommes que vos maris, Jérôme, Eugène et Henri. » Caroline est la future reine de Naples, l'épouse de Murat, Hortense la prochaine reine de Hollande, Eugène est le prince Eugène Beauharnais, Jérôme le futur roi de Westphalie. Quoi donc! il n'y a pas plus de huit ans que Mme Campan vivait auprès de la reine Marie-Antoinette et de Louis XVI, et la société française a été à ce point renouvelée! Connaissez-vous rien qui soit mieux fait pour donner avec plus de vivacité le sentiment que la figure du monde est dans un perpétuel changement, pour parler comme Bossuet après saint Augustin?

C'est avec une parfaite justesse que Mme de Blocqueville dit de ces lettres de Mme Campan à son élève, qu'elles sont comme un trait d'union entre l'ancien régime et l'époque impériale; cependant il faut bien vite ajouter que les affinités d'idées et de sentimens sont plus grandes avec l'empire qu'avec l'ancienne monarchie. Par sa naissance, Mme Campan appartenait aux classes nouvellement émancipées, et le ton de ses célèbres *Mémoires* nous dit assez qu'elle servit la famille royale avec fidélité plutôt qu'avec enthousiasme, et qu'elle observa les mœurs de l'ancien régime avec réserve et équité, mais sans engouement. Il y avait chez elle et chez les siens un certain fonds de libéralisme discret; elle-même et Mme de Genlis se sont chargées de nous apprendre quel rôle son frère, le citoyen Genet, avait joué dans le parti d'Orléans; quant à elle, elle ne trouva rien dans ses souvenirs qui pût l'empêcher d'applaudir et de prendre part au régime napoléonien avec toute l'ardeur qui était compatible avec son humeur sensée. En lisant les lettres que nous présentent ces Mémoires, il me vient à la pensée que l'influence qu'elle a exercée sur les générations de l'empire a été plus forte qu'on ne l'a dit et qu'on ne l'a su, et qu'on a attribué à de plus illustres une action qui lui appartient. On connaît les modes de costume, d'esprit, et j'oserai dire de cœur de l'époque impériale, les femmes *sensibles* et *essentielles*, la sentimentalité conjugale, la maternité attendrie, et d'ordinaire on en fait honneur à l'influence prolongée de Jean-Jacques Rousseau, mais on peut soutenir, sans amour aucun du paradoxe, que cet honneur revient bien plus directement à Mme Campan. Son originalité en matière d'éducation, c'est d'avoir donné à tout ce que lui avait appris l'ancien régime des formes et

des couleurs bourgeoises. L'idéal de femme qu'elle avait conçu et qu'elle s'efforce de façonner, c'était celui d'une ménagère femme du monde, qui vécût pour son mari sans l'enfermer dans son amour comme dans une solitude, et qui fît profiter son intérieur de toutes les élégances et de toute l'animation qu'exige la vie mondaine. Écoutez plutôt ces conseils à son élève et cette esquisse de la femme selon ses préférences :

« Vous allez être une de celles qui réaliserez ce qu'on a caractérisé de *ma chimère*, occupée de convenir à tout le monde et de faire le bonheur d'un seul; soignée dans les moyens *décens* de plaire, mais pour donner uniquement à son mari le plaisir d'avoir une femme aimable. *Une bonne tête unie à un bon cœur sont nécessaires pour savoir bien aimer et pour aimer constamment*. Croyez-vous qu'un mari puisse être jamais infidèle, quand il trouvera réuni dans sa femme de la grâce et de la simplicité dans les manières, du goût dans sa parure, mais de la modestie dans la mise et de l'économie dans la dépense; quand elle aura le matin veillé aux plus petits détails d'ordre dans sa maison, inspecté jusqu'à la propreté qui y est nécessaire, et que le soir elle recevra ses amis avec empressement, égards et politesse; quand elle entretiendra son jugement par des lectures utiles, et partagera son temps entre l'aiguille et le crayon; quand elle n'aura jamais de caprices, connaîtra les prérogatives des hommes et se réservera seulement le droit modeste et aimable de la représentation? Il faudrait rencontrer un être odieux pour n'être pas sûre de son bonheur. »

Est-ce qu'à la lecture de ce portrait sensé et aimable vous ne voyez pas apparaître l'image d'une grande dame du temps de l'empire dans un intérieur à la fois somptueux et ordonné, sans fouillis et sans nudité, revêtue du costume décent et défavorable à la beauté qui était alors à la mode : corsage montant, jupe longue et traînante, manches plates, ceinture marquée trop haut de manière à faire ressortir davantage les signes des fonctions maternelles que les élégances de la forme. Une vision qui attendrit plus qu'elle ne fascine et qui appelle l'estime plus qu'elle ne provoque la séduction!

Mlle Aimée Leclerc, la future princesse d'Eckmühl, était extrêmement belle, d'une beauté imposante et fière qui la sacrait pour les pompes des fêtes royales et dont nombre de contemporains ont pu admirer jusque dans ces dernières années les superbes vestiges. Nul mensonge dans cette beauté, qui tenait non à ces charmes passagers destinés à s'évanouir avec les années, mais à ce qu'il y a dans l'être humain de plus indestructible, c'est-à-dire la forme et la structure même. Comme sa belle-sœur la future princesse Borghèse, la nature l'avait créée avec une franchise exempte de toute

mièvrerie et une correction pleine de magnificence. Nous ne craignons pas d'appuyer sur cet aimable sujet, car, si la beauté sous tous les régimes a toujours eu une influence sociale considérable, elle eut sous le régime consulaire une importance de premier ordre et fut pour ainsi dire un des instrumens politiques du nouveau régime. Ce n'était pas sans arrière-pensée personnelle que Bonaparte s'occupait de marier ses lieutenans et qu'il leur voulait des compagnes dignes d'eux; mais il faut convenir que cette arrière-pensée avait sa grandeur. Vous rappelez-vous cette première scène des mémoires de Consalvi, envoyé par le pape Pie VII comme négociateur du concordat auprès de Bonaparte? Il arrive aux portes d'un palais entouré de gardes en grand uniforme, traverse de vastes salles où partout l'image de la puissance militaire s'impose à ses regards, et lorsqu'enfin une dernière porte s'est ouverte et qu'une dernière tenture est retombée, il est ébloui par le plus inattendu des spectacles, le premier consul siégeant comme un roi au milieu de sa famille, de ses généraux reluisans de l'or de leurs costumes, et de leurs femmes étincelantes de bijoux et de pierreries. Il avait cru être envoyé dans une nation veuve de toutes ses splendeurs, et il tombait dans une cour aussi magnifique par la pompe et plus séduisante par le choix des personnes, toutes saisies par la grandeur dans la fleur même de leurs années, qu'aucune de celles que ses yeux avaient jamais vues. Le service que l'incomparable artiste politique demandait à la jeunesse et à la beauté, c'était de montrer à l'Europe, après la grande tourmente, le miracle d'un printemps social qui fût la justification visible de la prétention qu'affichait la France de s'être renouvelée par la révolution. Le renouveau était là évident dans ces fiers jeunes gens revêtus de l'uniforme, et dans ces femmes toutes brillantes de grâce et d'élégance. Il fallait qu'on sût que cette France ne s'était pas tellement décapitée elle-même qu'elle fût désormais le seul séjour de la tristesse, de la laideur et de la médiocrité. « Nous avions toutes vingt ans, et ils avaient tous trente ans, » disait un jour devant nous la maréchale d'Eckmühl, repassant le souvenir de ses jeunes années. Quelques semaines après, nous lisions les mémoires de Consalvi et nous comprenions toute la portée de ces mots si simples.

Si le premier consul avait trop compté sur les services de représentation officielle que cette belle personne pouvait rendre à ses réceptions et à ses fêtes, il dut éprouver quelque désappointement. La maréchale, on le voit par ses lettres intimes, ne goûtait que médiocrement les fatigans plaisirs du monde, et s'abstenait d'y paraître autant qu'elle pouvait. Elle préférait la tranquille existence de son Savigny, même avec un peu de solitude, à toutes les pompes de la cour; embellir cette belle demeure, en diriger les construc-

tions et les plantations, surveiller sa laiterie, ses moulins et sa basse-cour étaient son occupation favorite; pour elle, ces soins de ménagère étaient tout plaisir, et le reste était tout corvée. Les simples visites semblent avoir été pour elle une charge trop lourde; il n'y a pas pour ainsi dire une lettre de son mari qui ne fasse foi de cette disposition qui le contrariait vivement, et souvent même l'affligeait. A chaque instant, il la rappelle à ces devoirs d'étiquette dont leur position commune lui fait une loi. « Es-tu enfin allée voir Mme Bonaparte, va donc voir Mme Bonaparte, je te recommande instamment d'aller chez Mme Bonaparte, » est le refrain presque obligé de chacun de ses billets. Il est aisé de voir à cette insistance que le maréchal craint les impressions défavorables que ces lenteurs de sa femme peuvent créer chez le premier consul et Joséphine, et les situations embarrassantes où cette circonstance peut le placer. A bien y regarder, on aperçoit autre chose peut-être que l'ennui du monde dans ce peu d'empressement de la maréchale, et cette autre chose est, croyons-nous, la quasi-parenté qui l'unissait à la famille du premier consul, et plus tard de l'empereur, et qui était faite pour rendre les relations souvent difficiles et toujours délicates. Dans une telle situation, la susceptibilité s'effarouche plus aisément, la timidité redouble, l'imagination s'exagère le plus mince incident, et l'on trouve de la froideur dans le moindre geste, de la défaveur dans le moindre regard, de l'indifférence dans le plus court silence. Nous voyons que la maréchale avait été plusieurs fois affectée de l'attitude de Joséphine à son égard. S'il y avait eu en effet quelques froissemens, il ne faut guère en chercher la cause que dans certains incidens qui étaient nés de cette quasi-parenté. La maréchale Davout était la sœur du général Leclerc, et elle avait pour ce frère si prématurément enlevé une affection des plus profondes. Peut-être le second mariage de Pauline Bonaparte succédant si vite au premier lui fut-il une blessure trop sensible pour qu'elle réussît à la cacher, et peut-être cette piété fraternelle mal dissimulée fut-elle prise avec déplaisir par la famille consulaire. Qu'il y ait eu en tout cas certaine piqûre qui ait été ressentie vivement par Pauline Bonaparte, et par suite par son entourage, cela n'est pas douteux, car une lettre du maréchal nous apprend que sa femme avait eu à se plaindre de procédés inconvenans de la part du prince Borghèse pendant une visite à Savigny. Cette piqûre d'ailleurs n'était pas précisément une de ces *misères* pour lesquelles les femmes se brouillent entre elles, selon un mot philosophique de Thiers à propos de je ne sais quelle querelle entre femmes de la cour impériale. Pauline avait un fils du général Leclerc, un fils bizarrement nommé Dermide par le premier consul par suite du goût non moins bizarre qu'il afficha toute sa vie pour les poèmes d'Ossian, goût dans

lequel, pour le dire en passant, il nous a toujours paru que la politique avait plus de part que le sentiment littéraire. La maréchale voulut retenir auprès d'elle l'enfant de son frère et fit à cet effet à plusieurs reprises des démarches auprès du premier consul, qui parut un moment disposé à consentir, mais qui finit par laisser l'enfant à sa mère. Le petit Dermide accompagna donc Pauline Bonaparte à Rome dans la demeure des Borghèse; un an après il était mort, ce qui fut pour la maréchale un grand chagrin en même temps qu'une justification de ses trop légitimes appréhensions. Cet événement n'était pas pour la guérir de son éloignement pour les pompes officielles; on en eut une preuve à ce moment même. Lorsque le consulat céda la place à l'empire, la maréchale Davout fut désignée pour faire partie de la maison de l'impératrice-mère, sur la demande même de Mme Lætitia. Cette faveur assujettissante fut reçue avec désespoir par la maréchale, et cette fois avec un profond ennui pour son mari, qui la laissa libre de faire à sa volonté, en lui conseillant cependant d'accepter pour ne pas paraître agir par égoïsme et s'attirer le reproche d'ingratitude. La maréchale suivit le conseil de son mari, mais à la première occasion elle prétexta son état de santé et se démit de sa charge. Que cette retraite ait été mal prise par l'empereur, qui, comme on le sait, aimait peu qu'on se dérobât à ses volontés, cela n'a rien d'inadmissible, et qui nous dit que ce n'est pas dans les incidens que nous venons de passer en revue qu'il faut chercher une des causes de cette froideur dont l'auteur de ces mémoires l'accuse envers le prince d'Eckmühl? C'est là sans doute une cause plus mesquine que la victoire d'Auerstaedt et les vues prêtées à Davout sur la Pologne, mais l'histoire du verre d'eau de la reine Anne est de tous les temps, et nous croyons fort qu'elle a joué un rôle considérable dans les rapports de ces deux grands hommes d'action.

Parmi les documens rassemblés dans les présens volumes nous trouvons une longue correspondance de la famille Leclerc, dont la partie la plus intéressante revient, cela va sans dire, à l'individualité la plus remarquable de cette famille, l'infortuné mari de Pauline Bonaparte. Ces lettres adressées de Saint-Domingue, tant à son beau-frère Davout qu'à son beau-frère le premier consul, et aux ministres de la guerre et de la marine d'alors, écrites d'un excellent style militaire, où la correction ne nuit en rien à la vivacité, sont d'un effet dramatique saisissant. C'est l'appel d'un naufragé, luttant contre toute espérance et employant ses dernières forces à faire des signaux de détresse à un heureux navire qui vogue sous un vent favorable, pavillon déployé, trop loin de lui pour le voir et l'entendre. Le vulgaire proverbe que les absens ont tort reçoit ici une effroyable justification. « Depuis le 21 germinal, écrit-il au

ministre de la marine, je n'ai reçu aucune lettre de vous. J'ai correspondu avec vous très exactement, et vous ne répondez à aucune de mes lettres; l'abandon où vous me laissez est cruel. Je vous demande des effets d'hôpitaux, d'artillerie... rien! pas une de vos lettres ne me dit si le gouvernement était satisfait de ma conduite; on a besoin d'encouragement dans la position où je me trouve. » — « Nos hôpitaux sont toujours encombrés, écrit-il au premier consul à la date du 14 thermidor an x, mes généraux de division sont tous au lit, et la majeure partie de mes généraux de brigade; mon ordonnateur est très malade et mon administrateur est assez mal. Les employés et officiers de santé sont morts en grande partie. La marine est écrasée. La maladie fait des ravages affreux à bord des bâtimens. Je serai sans argent, et ce n'est que les douanes qui me rendent six cent mille francs par mois. » — « La position n'est pas bonne, mon cher Davout, — écrit-il le 5 vendémaire de l'an xi, avec ce reste d'espérance que l'on voit parfois aux agonisans à leurs suprêmes minutes, — mon armée entière est morte ou mourante; tous les jours on vient tirer à mes oreilles au Cap, et je ne puis que repousser les coquins et rester sur une défensive pénible... Je vous embrasse, ainsi que ma chère sœur. *Je serai avec plaisir le parrain de votre fils.* » Mélancoliques paroles quand on songe à la fin si prochaine, et dont l'accent de confiance est plus lugubre qu'un tocsin d'agonie! On ne peut s'empêcher de trouver réellement barbare de la part du premier consul l'abandon de ce beau-frère si dévoué, qui, lorsqu'il apprend la nouvelle de la transformation du pouvoir consulaire en 1802, fait taire un instant toutes ses inquiétudes pour lui adresser, en son nom et au nom de l'armée de Saint-Domingue, une adresse de félicitations enthousiastes, et qui, au milieu de sa suprême détresse, écrit à Davout ces lignes, où respire tant d'affectueuse admiration pour l'ingrat dominateur : « Adieu, mon cher Davout; plaignez-moi : depuis mon départ de France, je suis constamment à la brèche; que dis-je? félicitez-moi d'être à même de donner au premier consul de grandes marques de dévoûment et de justifier sa confiance. » Cet abandon, si cruel qu'il soit, ne nous semble pas cependant motiver l'hypothèse de préméditation criminelle que l'éditeur de ces documens ne craint pas d'émettre à l'égard du premier consul. En dépit des actes coupables que l'on peut lui reprocher, nous nous refusons à reconnaître la nature de Bonaparte dans un projet aussi pervers que celui d'envoyer son beau-frère au-devant d'une mort certaine. Il y a bien de la finesse et bien de la vérité dans ces mots par lesquels Mme de Blocqueville essaie de préciser la vraie nature de son accusation : « Il y a des énormités que l'on commet sans consentir à en avoir conscience, car on n'oserait certainement pas les accomplir si on les

regardait bien en face; » mais, même avec cette atténuation, nous repoussons une telle hypothèse. Le machiavélisme de Bonaparte, — il en eut un, — fut un machiavélisme de tête, qui, il faut le dire à sa louange, ne descendit jamais dans son cœur, et qui, tout en le rendant capable d'une certaine jactance d'inhumanité, ne se traduisit jamais par de froides méchancetés ou des noirceurs de parti pris. Pour être juste à cet égard pour Bonaparte, il faut toujours se rapporter à cette parole d'un vrai libéral, Sismondi, dans une de ses lettres à la comtesse d'Albany : « J'ai l'expérience de l'histoire, et je vous déclare que je n'y ai jamais rencontré de fondateur de dynastie ou de gouvernement qui ait moins versé le sang par politique. » Ce jugement nous paraît l'équité même; tenons-nous-y jusqu'à révélation du contraire, car l'impartiale histoire n'a pas la complaisance des passions et ne se paie pas d'hypothèses.

A l'époque de son mariage, 1801, Davout était général de division, commandant la cavalerie de l'armée d'Italie, et c'est en cette qualité qu'il prit part à la bataille de Marengo. Parmi les papiers qui se rapportent à cette époque, nous trouvons une pièce singulièrement caractéristique en ce qu'elle témoigne ouvertement, et cette fois sans réserve ni réticence, de cette confiance invincible en lui-même que nous avons déjà notée comme un des traits les plus essentiels de Davout. C'est une pièce adressée de Milan, à la date du 19 thermidor an VIII, au ministre de la guerre, et relative à certains arrêtés de l'autorité militaire supérieure qui scindaient le commandement dont il avait été investi; la pièce vaut d'être citée tout entière, tant elle donne le *ton* juste de cette âme née pour le commandement :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que je suis arrivé depuis le commencement de ce mois à cette armée, et que l'arrêté qui me donne le commandement de la cavalerie n'a eu son exécution qu'en partie.

« L'intention primitive du général Masséna a été de l'exécuter, mais le général Laboissière, à qui le général en chef avait déjà donné le commandement, a représenté qu'il était très ancien général de division. Le général Masséna a adopté un tempérament auquel j'ai cru devoir me soumettre en ce qu'il a l'air de reconnaître l'arrêté du gouvernement qui me concerne et de lui obéir. Il a donné au général Laboissière le commandement de la réserve de cavalerie, composée de la grosse cavalerie de l'armée. Ce général ne doit correspondre qu'avec le général en chef; cependant en ligne je commanderai toute la cavalerie; hors cette circonstance, je ne commande que les hussards, chasseurs et dragons.

« Il ne m'appartient point, citoyen ministre, d'examiner si ce tempérament peut être nuisible au service, j'ai accédé par les raisons que je viens de déduire. J'avais observé au général en chef que, s'il tran-

chait et exécutait à la lettre les ordres du gouvernement, il pouvait être tranquille sur les obstacles d'obéissance qu'il prétendait que j'éprouverais, que tous les petits moyens de la jalousie et des autres petites passions m'étaient très indifférens, et que, *dans vingt-quatre heures*, une fois mis en possession du commandement, *tout le monde aurait obéi*, et que, depuis que je connaissais quelque chose à ce que c'était que le commandement, j'avais bien su mépriser toutes ces misères et utiliser les hommes selon leurs talens. »

La correspondance du maréchal Davout avec sa femme remplit à peu près tout le deuxième volume de ces *Mémoires*. Elle va de 1801 à la fin de 1810, embrassant ainsi le commandement de l'armée du Nord pendant les années du consulat, poste difficile qui lui fut assigné aussitôt après son mariage et où il rendit à Bonaparte de si utiles services, Austerlitz, Auerstaedt et la guerre de Prusse, Eylau, le commandement de Pologne en 1807, et enfin cette mémorable campagne de 1809, où il marcha par une suite de combats terribles à cette sanglante bataille de deux jours qui lui valut son second titre, harcelant et étreignant pour ainsi dire la fortune de son poignet de fer pour qu'elle lui livrât la victoire qu'il réclamait d'elle, c'est-à-dire la série entière des années radieuses, sans jours sombres, sans gloire ingrate comme le seront les années qui vont suivre. On se tromperait cependant beaucoup si l'on croyait que c'est le grand homme de guerre que ces lettres mettent particulièrement en lumière; assurément il n'en est pas absent, nous le verrons bientôt; mais ce n'est pas lui qu'elles sont avant tout ambitieuses de nous montrer, c'est un second Davout, plus inconnu de la postérité, l'homme privé, le chef de famille, le héros au repos pendant les rapides minutes de trêve que lui laisse l'action, cette maîtresse impérieuse de toutes ses heures. Arrêtons-nous donc devant ce second Davout, et voyons s'il ne justifie pas exactement le mot du père d'Henri Heine : « Heinrich, n'est-ce pas que c'était un aimable homme ? »

L'étendue de cette correspondance, que nous sommes loin d'avoir tout entière (l'éditeur n'ayant pu nous donner que les lettres qui sont en sa possession ou qui lui ont été communiquées), suffirait seule à nous faire comprendre combien fut forte et soutenue cette affection conjugale. Davout est vraiment un modèle d'exactitude maritale; à peine se passe-t-il un jour sans qu'il écrive à la maréchale, à qui cependant cette ponctualité suffit à peine; pendant les quatre années de commandement de l'armée du Nord surtout, où il était moins engagé dans le feu de l'action qu'il ne le fut à partir de 1805 et qu'on peut appeler les années de miel de ce mariage, les lettres pleuvent sans discontinuer d'Ostende et d'Ambleteuse sur l'austère

demeure de Savigny, que les époux avaient acquise dès le début de leur union. Davout aime sa femme comme un bourgeois et comme un amant, c'est-à-dire avec familiarité et avec passion, mélange qui est peut-être la meilleure manière d'aimer et celle qui résiste le mieux à l'action du temps, l'universel destructeur. Rien de fardé ni d'artificiel dans cet amour, nul sacrifice aux conventions du monde, nul souci des formes aristocratiques et de cette politesse conjugale mise à la mode par l'ancienne société, instrument prétendu de mutuel respect et trop souvent en réalité actif agent de création de ce mur de glace qui s'élève si rapidement entre les cœurs les mieux épris. Oserai-je dire qu'il a encore une troisième manière de l'aimer, beaucoup plus inattendue que les deux premières? Aurait-on jamais imaginé un Davout jeune premier, amoureux comme un enfant libre de toute autre préoccupation que la poursuite de son bonheur, et trouvant sans recherche pour exprimer ses sentimens les *concetti* les plus ingénieux, et les motifs les plus heureux de sonnets à la française et de *lieds* à l'allemande? cependant ce Davout a existé en toute vérité. Il aime en poète, et comme on ne nous croirait pas sans preuves, nous allons en demander quelques-unes à cette correspondance, où elles abondent. « Je m'attends à bien des questions, écrit-il dans une de ses lettres de 1801, pour savoir d'où je tiens ces particularités. C'est que je suis avec toi en intention, en esprit. Mon corps est resté à Bruges, j'ai envoyé le reste à Paris. *Ce sont des espions qui ne te quittent pas*, et qui toutes les nuits me font de fidèles rapports; oui, ma petite Aimée, toutes les nuits ils me parlent de toi. » N'est-il pas vrai qu'il y a dans ces lignes la matière d'une jolie chanson d'amour à la manière de Heine, et de fait il nous semble qu'il s'en trouve une sur un motif analogue dans l'œuvre du nerveux poète. « Je t'assure, ma petite Aimée, que, pour peu que tu continues, je ferai de toi une petite Amazone. Comment! *tu ne veux pas douter de la fortune pour en obtenir plus souvent les faveurs!* Mais tu connais donc le secret de notre état? Ce sont ceux qui mettent cette théorie en pratique qui sont les braves par excellence. » C'est le style même que l'on pourrait supposer à Othello écrivant à Desdémone, et Davout, sans y songer, s'est rencontré dans cette phrase avec le grand poète anglais, tant la petite Amazone semble une traduction libre de *la belle guerrière* du Maure amoureux. « Malgré mes occupations, dit-il après une légère querelle que lui avait cherchée la maréchale, il faut que je trouve le temps de m'entretenir avec toi; à la fréquence de mes lettres, tu dois voir que cela m'est nécessaire pour supporter ton absence... Aimée, je t'écrirais des sottises que cela ne doit te toucher qu'un moment, parce que cela ne tient ni au cœur ni à la tête... Voilà assez de métaphysique de sentiment, je ne te fais pas

l'injure de croire que tous ces raisonnemens t'étaient nécessaires pour apprécier l'âme de ton petit Louis; *elle est toute de feu pour mon Aimée, et les mille baisers que je t'envoie t'assurent de cet élément.* » D'aucuns trouveront peut-être dans ces lignes l'accent du dernier siècle finissant, et il y est en effet, car n'est-il pas vrai qu'on ne s'étonnerait pas de les trouver au bas de quelqu'une des lettres de Mirabeau à Sophie, voire même, en changeant le sexe, de Mlle de Lespinasse à M. de Guibert? Ce qui est certain toutefois, c'est que cette marque est inconsciente et qu'en dépit d'elle le sentiment garde toute sa spontanéité. Que dites-vous encore de l'amusante anecdote de volière que voici : « Je ne croyais pas, ma petite Aimée, qu'il pût se trouver quelque circonstance où il fût, sinon permis, au moins excusable de battre sa moitié. Cependant tu prends tellement le parti du pauvre faisan qui, se voyant frustré dans ses espérances de se reproduire, est entré en fureur contre sa femme et s'est porté à des extrémités telles que la pauvre malheureuse eût succombé sans tes secours et ton intervention, tu prends tellement, dis-je, le parti du faisan que l'on pourrait croire que tu approuves sa brusquerie. Je ne partage pas ton indulgence pour le faisan, ma petite Aimée : les maris doivent dans des circonstances pareilles consoler leurs femmes, toujours plus sensibles et par conséquent plus affligées de ces malheurs. » Ou nous nous trompons fort, ou cela est par le ton, l'enjouement, la moralité piquante, de la meilleure plaisanterie française. Notez pour plus de saveur que cette moralité est une gracieuse leçon conjugale indirectement adressée à la maréchale, qui se désespérait de ne mettre au monde que des filles et avait laissé percer plusieurs fois la crainte que cette circonstance ne refroidît pour elle son mari, soupçon que Davout avait repoussé avec tendresse en assurant sa femme que les filles qu'elle lui donnait lui seraient aussi chères que des garçons. Nous pourrions multiplier nos citations, mais il faut se borner, et celles que nous venons de donner suffiront sans doute pour montrer que ce soldat sévère savait se dérider en face des siens et leur présenter un tout autre visage que celui dont il regardait l'ennemi.

Ce n'est vraiment pas assez que de dire, comme nous venons de le faire, qu'aimer en bourgeois et en amant est la meilleure manière d'aimer, nous devrions dire que c'est la plus complète, car c'est la seule qui embrasse l'être aimé dans son intégrité, corps et âme à la fois. Davout nous en est un exemple. Comme il aime sa femme en bourgeois, sa tendresse est minutieusement inquiète de tout ce qui regarde son bonheur matériel, et comme il l'aime en amant, elle est soucieuse à l'excès de tout ce qui peut lui conserver son bonheur moral. Aux plus longues distances et dans les momens

les plus critiques, il voit par les yeux du cœur les nécessités de son ménage, non-seulement dans les lignes principales, mais dans les plus menus détails; il multiplie les combinaisons pour alléger à sa femme le double fardeau que lui fait leur existence divisée, et pour ménager son repos en la rassurant sur la dépense. D'ordinaire c'est le mari qui est obligé de rappeler sa moitié aux règles de la bonne économie domestique; ici, au contraire, c'est lui qui stimule la femme à ne respecter ces règles que juste autant qu'elles ne seront pas contraires à l'agrément de sa vie. Il la presse, autant qu'il est en son pouvoir, de prendre sa part des plaisirs du monde, de ne pas s'ennuyer à la campagne, de louer un hôtel à Paris et d'y fréquenter les réunions agréables et les spectacles. « J'ai vu avec peine, ma chère Aimée, que tu as rejeté ma proposition d'employer l'argent du bien d'Italie à t'acheter des diamans, » écrit-il, en 1802, époque à laquelle sa fortune n'était encore qu'à ses débuts et où il l'avait grevée d'avance par la lourde acquisition de sa terre de Savigny; mais il venait alors de perdre son premier enfant, et toute considération d'économie disparaissait devant le désir de créer une diversion à la douleur de sa femme. « Je ne suis pas du tout de l'avis de la petite Aimée sur l'emploi qu'elle fait de son argent, écrit-il un an plus tard; en le mettant à se donner ce qu'elle appelle des chiffons, elle m'eût fait bien plus de plaisir qu'en l'employant à me donner des *surprises*. J'ai cherché à deviner ce qu'elle me préparait, mais en vain. Pour en revenir aux chiffons, ils sont nécessaires, ma bonne amie, ne les néglige pas trop. Je sais bien que ta figure, ta tournure n'en ont pas besoin, mais ils sont reçus dans le monde, et, je t'en conjure, pense un peu à toi. » Ne pouvant réussir à donner à sa femme des goûts mondains, il ne veut au moins laisser échapper aucune occasion de la flatter dans ceux qui lui sont particuliers. Il sait qu'elle aime son jardin, et il lui envoie de Belgique des oignons de tulipes et de renoncules; il sait qu'elle aime son rôle de ménagère, et il lui envoie d'Allemagne du linge de Saxe. Il est d'autres soins de nature moins matérielle qu'exigent les bons mariages, et Davout s'en acquitte avec un tact parfait. Mille inquiétudes, et quelques-unes de nature bien cuisante, obsèdent l'imagination de Mme Davout toujours séparée de son mari. Depuis la fable antique de Vénus et de Mars, les femmes aiment les victorieux; et Davout, elle le sait, n'est pas de ceux qui sont faits pour être à l'abri des provocations de la beauté. Bonaparte n'a-t-il pas eu la cruauté de lui faire certaines plaisanteries sur les belles dames de Gand à son retour de Belgique? Joséphine n'a-t-elle pas vu le général rire avec une jolie personne et ne l'a-t-elle pas menacé d'en prévenir sa femme? Pendant qu'elle varie ainsi de vingt manières diverses le mot du pigeon de La Fon-

taine : *L'absence est le plus grand des maux*, Davout met toute son âme à l'assurer qu'il ne méritera jamais du moins qu'elle lui applique le vers suivant de la fable : *Non pas pour vous, cruel!* Il marche droit à ces fantômes de jalousie, les dissipe, et l'apaise par des sermens d'invariable affection dont le ton de loyauté indique qu'ils méritent d'être crus. S'il reçoit quelquefois des reproches, Davout n'en adresse jamais à sa femme, et c'est en cela peut-être que se montre le mieux toute la délicatesse de cet amour. Il y avait cependant un sujet qui aurait justifié ses plaintes, la négligence de sa femme à cultiver ses rapports d'amitié et de parenté avec la famille consulaire, négligence qui, nous l'avons vu, lui avait été très sensible. Plus d'un mari en pareil cas se croirait autorisé à reprocher à sa femme les difficultés de situation où cette négligence pourrait le mettre, les obstacles ou les retards qu'elle pourrait apporter à sa carrière, les mécomptes qu'elle pourrait faire subir à son ambition, et ces reproches ne paraîtraient ni injustes ni mal fondés. Davout évite cependant d'en exprimer aucun, et le seul blâme qu'il inflige à cette négligence est la prière mainte fois répétée de ne pas la faire dégénérer en ingratitude.

La même bonté éclate dans ses rapports avec tous les siens, mais avec cette nuance fort curieuse à noter qu'il n'eut jamais avec aucun d'eux la familiarité que nous venons de lui voir avec sa femme. Ce n'est pas qu'il les aime moins, mais il les aime autrement. Même avec ceux qui lui sont le plus proches par le sang le tutoiement est banni ; pour sa mère il montre une tendresse profondément respectueuse, pour son frère une amitié protectrice pleine de générosité. On pourrait dire avec exactitude que Davout aima ses proches avec les formes de l'ancienne société, et qu'il aima sa femme avec l'expansion ennemie de la contrainte qui caractérise l'esprit nouveau. Cette différence dans les formes de l'affection est toute à l'honneur de l'homme qui sut la comprendre. La seule bonne manière d'aimer ses parens sera toujours de les aimer à la façon de l'ancien régime, c'est-à-dire avec déférence, retenue et respect, et la manière la moins périlleuse d'aimer sa femme sera toujours de l'aimer avec une vivacité assez intime pour écarter toute froideur. La générosité dont cette correspondance, tant avec sa mère et son frère qu'avec sa femme, donne un si grand nombre de preuves montre bien d'ailleurs que cette absence de familiarité n'impliquait pas une diminution d'affection. Dès qu'il eut conquis à la pointe de son épée sa magnifique dotation de Pologne, il s'empressa d'associer tous ceux qu'il aimait à son opulence.

« Il est bien juste, ma chère mère, écrit-il en 1808, que vous vous ressentiez de la grande fortune que je tiens de l'empereur. Je prendrai

des arrangemens aussitôt après ma rentrée en France pour que vous puissiez vous en ressentir et établir vos dépenses en conséquence; en attendant je vous enverrai de temps à autre quelques fonds. Vers la fin de ce mois, ou dans le courant de l'autre, je vous ferai passer 12 ou 1,500 francs; je vous prierai de donner sur cette somme de 2 à 300 francs à cette pauvre Fanchonnette (sa nourrice). Il n'est pas en mon pouvoir de lui rendre ce qu'elle a perdu, mais assurez-la que je lui donnerai des secours et que j'aurai soin de son aîné.

« Alexandre m'a fait part de vos projets de mariage pour lui. Connaissant l'amitié que je lui porte, vous ne pouvez douter du désir d'une réussite, si la jeune personne, aux conditions de la fortune qu'elle a, joint de bonnes qualités physiques et morales; mon amitié pour mon frère ne peut consister en des mots, et je me regarderais comme un très mauvais frère si, malgré que je ne tienne pas la brillante fortune que j'ai d'héritage, mais des bienfaits de mon souverain, je ne faisais rien que des vœux pour l'établissement d'Alexandre. Je vous autorise à annoncer que je m'engage à lui donner 100,000 francs; je paierai la moitié au moins de cette somme comptant; quant à l'autre moitié, les intérêts jusqu'au remboursement qui aura lieu au plus tard dans les deux ans. Indépendamment de cet avantage, vous pouvez lui donner et je vous autorise à lui céder tous les avantages que vous m'aviez faits pour mon mariage, c'est-à-dire la maison, le bien de ***, et même je m'engage à acheter du général de Beaumont le bien de Ravières à la condition qu'Alexandre ne pourra jouir de tous ces derniers articles qu'après votre mort, et lui et moi souhaitons que ce ne soit pas de sitôt.»

Alexandre Davout, militaire comme son frère, dont il était un des aides de camp, n'avait sans doute pas parcouru une aussi magnifique carrière que son aîné; cependant sa position n'était pas de celles qui sont à dédaigner. Il était colonel, baron d'empire, commandant de la Légion d'honneur, et à ces divers titres il réunissait encore une trentaine de mille livres de rente, dont le maréchal détaille les chiffres dans une seconde lettre à sa mère. C'est ce frère déjà si bien pourvu que nous venons de voir doter, et ce fait parle avec assez d'éloquence en faveur de la générosité du maréchal. Sa bienfaisance ne s'arrêtait pas à sa famille, ses officiers, ses serviteurs, ses anciens maîtres, ses amis, en ressentaient journellement les effets. Ici c'est une vieille nourrice qu'il soutient, là c'est un jeune aide de camp aux prises avec des embarras pécuniaires dont il veut payer les dettes, plus loin c'est un ancien professeur qu'il installe principal du collége d'Auxerre, une autre fois c'est un vieil ami de sa famille tombé dans l'indigence auquel il fait passer à diverses reprises des secours considérables. Quant à sa protection, il est toujours prêt à l'étendre sur quiconque en

est digne; mais il est un point qu'il faut se garder d'aborder avec lui si l'on n'a pas de goût pour les refus, le service militaire. Qu'on n'essaie pas de lui arracher à cet égard la moindre complaisance, les êtres qui lui sont les plus chers, femme, mère, frère, sont sûrs d'être repoussés, et de manière à n'avoir pas envie de revenir à la charge. Lisez les deux fragmens de lettres suivans, et dites si le sentiment du devoir militaire parla jamais un plus ferme et plus moral langage. La première de ces lettres est adressée à sa femme, à cette Aimée si chérie, si soignée, à laquelle il ne refusa jamais rien et qu'il grondait de ne pas assez lui demander.

« Ostende, 9 frimaire an XII. — J'ai reçu, ma petite Aimée, tes lettres des 2, 3 et 4 frimaire. Tous ces petits détours que ton adresse prend pour m'inviter à empêcher un conscrit, *désigné par le sort pour l'armée active*, de rejoindre l'armée, ne sont point capables de me faire commettre une pareille inconséquence. Si on se relâche sur les lois de la conscription, il n'y aura bientôt plus d'armée française, et si nous avions jamais une guerre continentale, le gouvernement serait obligé d'avoir recours à des levées en masse et autres moyens qui soulèveraient les esprits sans rien produire. Je ne puis donc entrer dans ta commisération... »

La seconde lettre est bien plus significative encore. Elle est adressée à sa mère, et il s'y agit de ce frère Alexandre pour lequel nous connaissons l'affection du maréchal :

« Vous me dites, ma chère mère, que votre désir est qu'il soit nommé général de brigade; je ne pense pas que votre désir se réalise, et j'estime assez mon frère pour être convaincu qu'il ne partage pas ce désir, auparavant au moins le rétablissement de sa santé, puisque tant qu'il sera dans l'état où il est, il ne pourra pas servir l'empereur. Il faut qu'il s'occupe du soin de sa santé; il a toutes les ressources possibles étant près de vous et de sa femme. Il ne faut pas, ma chère mère, avoir de ces idées que rien ne justifie, et vous me connaissez assez pour être persuadée que je ne les partagerai pas lorsqu'elles seront contre mes devoirs; lorsque vous m'en exprimerez de pareilles, vous m'affligerez en me mettant dans la nécessité de ne pas les seconder ou de les improuver. Quant à ce que vous me demandez pour Charles (un second frère), j'ai mis sous les yeux de l'empereur ses services, et S. M. a eu la bonté de le nommer chef d'escadron. J'espère qu'il continuera à se bien comporter, et il trouvera en moi un bon frère. »

Parmi ces papiers de famille, il en est un très exceptionnel, d'une réelle et sérieuse beauté. C'est une lettre écrite par le prince

d'Eckmühl à son frère Alexandre pour lui annoncer la mort de leur mère survenue en 1810, lettre que la fille du maréchal a raison d'appeler antique, tant l'âme qui s'y révèle apparaît ferme devant les cruautés de la nature, stoïque envers elle-même et pleine de mâle sensibilité. Voici cette lettre que tout lecteur ayant l'expérience des choses vraiment nobles nous remerciera de lui avoir fait connaître.

« Ravières, ce 8 septembre 1810. — Mon cher Alexandre, sur la nouvelle qui m'a été donnée que notre mère était indisposée, ma femme et moi sommes venus à Ravières pour lui donner nos soins; nous avons entendu faire avec bien du plaisir l'éloge de votre femme, tout ce que nous avons entendu dire d'elle ne peut qu'ajouter au désir que nous avions de faire sa connaissance. Vous et moi sommes très heureux par nos femmes. Aussi est-ce un devoir pour nous de faire leur bonheur. Je vous avoue que ce qui m'a fait supporter le malheur que j'ai éprouvé en perdant un fils unique, c'est l'idée que je me devais à mon excellente Aimée et à mes autres enfans. Sans cette idée, la vie m'eût été odieuse. Le moment, mon cher Alexandre, de mettre cette morale en pratique de nouveau est arrivé. Ainsi, supportez tous les malheurs domestiques avec fermeté; ce serait un crime que de s'y abandonner quand on a comme vous une femme estimable et un enfant en bas âge. Lorsqu'on est seul dans le monde, on peut sans inconvénient ne point vouloir lutter contre la mauvaise fortune; mais ce n'est point notre cas. Imitez-moi donc, supportez, par les considérations qui nous sont communes, le malheur commun que nous venons d'éprouver. Notre mère n'est plus. Je pars à l'instant avec mon Aimée, que je ne pourrais laisser plus longtemps ici dans l'état où elle est.

Achevez votre guérison, je vous le répète, et *montrez-vous un homme.* Assurez votre excellente femme de tout notre attachement. Vous savez que nous vous portons depuis longtemps ce sentiment; comptez que que nous vous le conserverons. »

Que le cœur est poète, cela est chose connue depuis longtemps; ce qui est plus contestable et plus contesté, c'est qu'il puisse être artiste au même degré, et cependant ici nous le voyons artiste accompli. La plus superficielle lecture de cette admirable lettre suffira pour faire apercevoir l'habile bonté avec laquelle elle a été composée. Quels ménagemens exquis pour empêcher que la nouvelle que le maréchal doit annoncer à ce frère toujours malade, alors en traitement, et qu'il sait plus faible que lui-même, ne lui soit trop cruelle, pour ouater en quelque sorte le coup qu'il va recevoir! Quelle science instinctive des gradations dans cette succession d'étapes par lesquelles il l'achemine à la fatale vérité! La lettre

commence presque sur un ton d'indifférence, annonçant une indisposition de leur mère, puis, de la manière la plus naturelle, et comme un incident né d'une réunion de famille, il lui transmet l'éloge de l'être qui lui est le plus cher, sa jeune femme, afin d'éveiller doucement en lui le sentiment des devoirs qui le lient à elle, et que ce sentiment devançant la triste nouvelle le prépare à l'entendre avec plus de fermeté; il insiste sur ce sentiment, il se donne en exemple, et par cette insistance qui devra nécessairement faire naître chez le lecteur de la lettre un certain étonnement, il crée un pressentiment du fait irrévocable que la ligne suivante va révéler. Quant à lui, il a pris de longue date l'habitude d'imposer silence à la douleur, et il ne se dément pas même en cette circonstance. C'est un chef-d'œuvre que cette lettre, qui serait classique depuis longtemps si elle se rencontrait parmi les *epistolæ* d'un Sénèque ou d'un Pline le Jeune, et qui mériterait de le devenir si le sentiment qui l'a dictée n'était à la fois trop haut et trop compliqué pour la plupart des hommes.

Parler du militaire tel qu'il transperce dans ces lettres à la maréchale d'Eckmühl et à ses autres parens, c'est encore parler de l'homme privé, tant il s'y fait un rôle effacé, tant il y parle avec retenue de ses actions les plus glorieuses. Davout avait horreur de se mettre en scène pour une occasion quelconque, il détestait l'affiche, comme on dit vulgairement, et ces *Mémoires* nous en fournissent quelques exemples remarquables. Désigné par les électeurs de l'Yonne pour présider le collège électoral de ce département, il refusa cet hommage bien naturel, et il fallut pour le lui faire accepter que le ministre de l'intérieur d'alors lui en fît un devoir. Entre Austerlitz et Auerstaedt, la municipalité d'Auxerre décréta qu'un buste en marbre du maréchal serait placé dans la salle de l'hôtel-de-ville où se réunissait le conseil afin de donner au plus illustre enfant du pays un témoignage d'admiration et de respect. Davout pria le conseil municipal de ne pas donner suite à sa délibération, n'estimant pas que ses actions lui méritassent encore une marque d'honneur de cette nature. Ces sentimens, il les conservait même avec ses proches, et il laissait volontiers la renommée les informer en détail de ses succès militaires. Encore l'éloge de ces succès l'indisposait-il fréquemment lorsqu'il lui revenait par l'organe des siens sans qu'il l'eût en rien provoqué. La maréchale l'ayant un jour félicité sur son éloquence militaire en reçut une réponse légèrement froissée et comme une semonce amicale. « Tu es bien indulgente, bien prévenue en ma faveur, ma petite Aimée, pour trouver que je suis éloquent sur les champs de bataille et en parlant aux troupes... Je garantis ma bonne volonté, mon zèle et mon dévoûment, il ne faut pas me supposer autre chose; quant à l'éloquence, permets-

moi, ma chère Aimée, de rire de tes éloges. J'ai le mérite d'exprimer ce que je pense sans la plus petite prétention. » Cet éloge de son éloquence lui était valu par un discours qu'il avait prononcé à une fête donnée par les Polonais en l'honneur de la bataille d'Auerstaedt, discours auquel les journaux du temps avaient fait une publicité qui lui avait fort déplu, « ayant beaucoup plus d'envie, dit-il dans cette même lettre, de servir de mon mieux l'empereur que de me voir cité dans des journaux *quand ce n'est pas dans un bulletin.* » S'il se plaisait ainsi à s'effacer, ce n'était pas par une étroite modestie, qui chez un tel homme aurait été faiblesse plus que vertu, c'était au contraire par une juste conscience de sa valeur qui, lui faisant trouver une bataille gagnée chose toute naturelle pour lui et allant de soi, le détournait de toute manifestation extérieure de contentement et de toute ivresse d'amour-propre. Cette légitime fierté lui fit détester toute sa vie les petits manèges politiques par lesquels les hommes se poussent en avant, se prônent eux-mêmes et mettent leurs services au-dessus de ceux de leurs rivaux : c'est aux hommes sans valeur, pensait-il et disait-il, à user de tels moyens; mes actions parlent pour moi, et elles sont assez hautes pour que je n'aie pas à craindre qu'aucun rival indigne essaie d'y atteindre et d'en diminuer l'importance. Quant à se servir de ces actions pour écraser celles des autres, c'est un autre genre d'indignité dont se rendre coupable serait la preuve que la fortune s'est trompée en me fournissant des occasions de gloire que je ne méritais pas. Aussi, dans cette longue correspondance intime, ne surprend-on ni la plus légère jalousie des succès d'autrui, ni la plus petite impatience devant les lenteurs d'équité du souverain, ni le plus petit dépit devant la non-réalisation de ses espérances. « Il faut attendre, désirer même, les bienfaits de notre souverain, écrit-il à sa femme, et ne jamais murmurer lorsqu'ils n'arrivent pas aussitôt qu'on les souhaite. Il y a toujours autant de bonheur au moins que de justice lorsqu'on en est l'objet, car si votre amour-propre vous dit que vous les avez autant mérités que tel ou tel, la justice dit que mille autres les ont mérités au moins autant que vous, et ces mille autres cependant seront oubliés parce que la fortune n'aura pas fait connaître leurs services. » Nombre de grands capitaines ont proclamé que c'était à la fortune plutôt qu'à eux-mêmes qu'ils devaient leurs succès, mais avez-vous souvenir d'aucun qui ait fait cette confession avec plus de noblesse, d'une manière moins blessante pour l'égalité et avec un plus délicat sentiment du droit?

A la fin d'une des lettres écrites après Auerstaedt, Davout parle des débris de la *jactancieuse armée prussienne* qu'il avait vaincue. Cette épithète robuste exprime admirablement le contraire de tout ce qu'il fut. Dans ces lettres intimes c'est à peine si un mot çà et là

jeté en courant vient nous rappeler que le personnage qui parle est quelqu'un de plus qu'un mari heureux ou un propriétaire soigneux qui envoie ses recommandations au plus cher de ses intendans. Ses relations de batailles, rares et sommaires, sont remarquables par l'absence complète de tout accent d'égoïste personnalité. Après Austerlitz, il se contente d'écrire à sa femme qu'il a eu dans cette journée son bonheur ordinaire. Cette discrétion sur sa personne n'étonne cependant pas trop pour cette bataille où il n'eut, comme on le sait, qu'une action secondaire soutenue principalement par la division Friant, mais elle est la même pour Eylau, où il eut un rôle si considérable; elle est presque la même pour Auerstaedt, qui ne releva que de son génie et de son initiative; nous ne disons rien d'Eckmühl, les lettres qu'il écrivit à la maréchale après ces deux célèbres journées s'étant perdues ou n'étant pas en la possession de l'éditeur de cette correspondance. Mais laissons ce héros sans jactance nous raconter lui-même quelques-unes de ses batailles; c'est le meilleur moyen de bien connaître la nature de cette discrétion, qui n'excluait d'ailleurs, comme on va le voir, ni le talent de peindre à grands traits, ni le don des expressions fortes. Lisez ces fragmens sur Eylau, et dites si ces impressions de la première heure, rédigées en toute hâte, n'ont pas saisi et rendu avec vigueur le caractère de cette journée tel qu'il reste fixé dans les imaginations par les récits laborieusement composés des historiens et la mise en scène pathétique du chef-d'œuvre de Gros.

« Nous prenons nos quartiers d'hiver, et je t'assure que les Russes n'auront pas cette fois l'envie de les venir troubler; la grande et sanglante bataille du 8 (février 1807) les a dégoûtés de l'envie de nous combattre; je dis *sanglante*, car elle a fait de l'*impression même sur les individus de l'armée victorieuse*. Il est vrai que ces individus ne sont pas ce qu'il y a de mieux dans notre armée; mais cela explique la grande terreur qui règne dans l'armée vaincue. Elle est telle que, obligée d'évacuer un pays qui n'offrait plus de subsistances pour les hommes et les chevaux et par conséquent de faire une retraite d'une trentaine de lieues devant une armée, — objet toujours délicat, — les Russes n'ont pas osé nous suivre. Toutes ces réflexions, ma bien bonne amie, sont peut-être trop du métier, mais la femme d'un militaire doit s'abonner à en entendre de pareilles...

« Cette bataille du 8 a produit, à en juger par ta lettre, un effet que j'ai remarqué sur bien des figures habituées à faire des campagnes jusque-là peu meurtrières; maintenant on n'est point satisfait d'une bataille à moins que tout un pays, beaucoup de places fortes et cent mille prisonniers n'en soient le résultat. L'empereur, ma bien bonne

Aimée, nous a gâtés par tous ses prodiges; dans cette journée, il avait assez bien manœuvré pour pouvoir espérer ce résultat; mais les tempêtes, les plus grandes contrariétés et le destin en avaient autrement décidé. Cette bataille devait être gagnée après avoir été bien disputée; mais le gain devait se borner au champ de bataille. Cependant ce n'est point peu de chose, car plus le champ de bataille a été disputé, plus l'armée qui est forcée à l'abandonner après des pertes immenses doit renoncer à l'espoir de vaincre à l'avenir. Chaque jour nous nous apercevons que les Russes ont perdu cet espoir et qu'ils ne se relèveront pas de sitôt des pertes majeures qu'ils ont faites; nous, au contraire, nous les réparons chaque jour. Jamais les Russes n'ont plus désiré la paix que depuis cette journée, et il est vraisemblable que leur empereur finira par céder à ce vœu. Ainsi il est présumable que ce sera la dernière bataille qui se donnera d'ici à longtemps. J'ai vu avec plaisir, ma bien bonne petite Aimée, que le bulletin n'avait pas fait mention de ma légère blessure, car tu n'aurais pas manqué de croire que l'on avait mis *légère* pour en imposer, et ton imagination bien ingénieuse à te tourmenter t'aurait fait supposer ton Louis blessé dangereusement... »

N'est-ce pas là une esquisse d'une touche magistrale et n'y sentez-vous pas l'impression de glaciale horreur de cette bataille sanglante, premier avertissement donné par le destin au vainqueur de l'Europe et prophétie des boucheries effroyables que tient en réserve un avenir prochain? Le soleil d'Austerlitz s'est voilé, et c'est sous un ciel blafard et sur un champ de neige que la victoire s'est abattue d'un vol contraint et d'un visage sévère. Il lui tarde visiblement de changer de camp, et elle restreint maintenant ses faveurs à sa seule présence. Eylau, c'est le point tournant de la fortune de Napoléon. Désormais la guerre va changer de caractère, et d'héroïque et lumineuse qu'elle avait été jusqu'alors elle va devenir sauvage et implacable. Vous aurez aussi certainement remarqué au passage la piquante observation de Davout sur les exigences insensées de l'opinion de l'époque, observation qui démontre à quel point les nations se blasent vite sur toute chose, et combien il est inutile pour les retenir de les mettre au régime des prodiges, la surprise au bout de peu de temps leur paraissant manquer d'imprévu et le miracle de nouveauté.

Des deux grandes batailles de Davout, Auerstaedt et Eckmühl, Eckmühl sombre, acharnée, meurtrière, opiniâtre, est peut-être la plus typique, en ce sens que c'est elle qui exprime le plus pleinement le génie sévère de son auteur; mais Auerstaedt est la plus originale par l'imprévu de la situation, la plus primesautière par l'élan et l'entrain de l'action. Les documens nouveaux nous manquent,

nous l'avons dit, pour la première de ces deux batailles, mais nous sommes plus heureux avec la seconde, que Davout lui-même va nous raconter sans vanité d'auteur, de sa plume simple et mâle.

« Ma bien bonne petite Aimée, depuis neuf jours il m'a été impossible de t'écrire faute de communications. Crois que, sachant apprécier les inquiétudes que mon silence t'aura données, j'ai été moi-même très tourmenté. J'espère qu'à l'avenir je serai plus heureux; peut-être que, malgré mon silence, tu auras eu connaissance auparavant cette lettre des rapports sur les opérations de l'armée qui auront dissipé tes inquiétudes sur ton Louis, en même temps que tu auras éprouvé une grande joie de voir qu'une belle occasion s'était offerte de chercher à mériter les marques d'estime et de bienveillance de mon souverain.

« Le 14, le roi de Prusse, le duc de Brunswick, les maréchaux de Mœllendorf, Kalkreuth, enfin tout ce qu'il restait à l'armée prussienne des anciens compagnons de gloire du grand Frédéric, avec 80,000 hommes, l'élite de l'armée prussienne, ont marché sur moi qui leur ai évité une partie du chemin. Aussi, dès les sept heures du matin, la bataille a commencé, elle a été très disputée, et très longue et très sanglante; mais enfin, malgré l'extrême inégalité des forces (le corps d'armée n'était fort que de 25,000 hommes), à quatre heures du soir la bataille était gagnée, presque toute l'artillerie de l'ennemi en notre pouvoir, beaucoup de généraux ennemis tués, parmi lesquels se trouve le duc de Brunswick. Ce succès inespéré est dû au bonheur qui accompagne les armes de notre souverain et au courage de ses soldats; la terreur est dans l'armée prussienne; aussi cette guerre peut-elle être regardée comme finie. Pour mettre le comble à ta satisfaction, je t'envoie copie de la lettre que m'a écrite l'empereur, et l'annonce que je n'ai pas été blessé dans cette glorieuse et sanglante journée. Toi, ma petite Aimée, dont l'existence est employée à ajouter à la considération de ton mari, qui as vécu de privations pour payer mes dettes, et empêcher par là qu'on ne puisse croire que mes affaires étaient dérangées, tu ressentiras, j'en suis certain, une vive joie d'apprendre que j'ai eu le bonheur de remplir les intentions de l'empereur et d'acquérir quelques titres à son estime et à sa bienveillance (1). »

(1) Sur cette bataille d'Auerstaedt, les mémoires contiennent nombre de documens nouveaux. Malgré l'intérêt qu'ils présentent, nous les passerons sous silence par l'excellente raison, qu'en ayant obtenu communication il y a quelques années par une faveur toute bienveillante, nous avons pu déjà en faire connaître à nos lecteurs quelques-uns des plus curieux (*), par exemple les piquans récits anecdotiques du général de Trobriand, aide de camp de Davout et envoyé par lui auprès de Bernadotte pour l'arracher à l'inaction calculée dont, comme on le sait, il refusa de sortir. Toutefois parmi ces documens il en est un fort curieux, quoique secondaire, dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs. C'est un court billet dont le prince de Talleyrand accompagna

(*) Voyez *Souvenirs de Bourgogne. Auxerre et le maréchal Davout*, nº du 15 octobre 1872.

Ce n'est pas la moindre gloire du maréchal Davout que d'avoir éveillé par ce succès d'Auerstaedt, non pas la jalousie, comme on l'a dit, mais l'ombrageuse personnalité de Napoléon. Il est certain qu'il fut coupable envers Davout de la pire des injustices, l'injustice par duplicité et dissimulation. Subtilement il essaya (le mot n'est pas trop fort) d'escamoter au maréchal sa victoire et de le réduire contre toute évidence au simple rang de collaborateur de sa gloire impériale. Cette injustice lui a été reprochée à bon droit, et lui-même s'en est repenti; cependant, pour dire toute notre pensée, rien ne nous paraît plus explicable que cette conduite, pour peu qu'on réfléchisse à la politique que suivit toujours Napoléon et qui lui était jusqu'à un certain point commandée par sa situation de souverain parvenu. « La différence entre vous et moi, écrivait à Béranger un des chefs du libéralisme sous la restauration, Benjamin Constant, si ma mémoire est fidèle, c'est que je crois, au contraire de vous, la liberté beaucoup plus assurée sous une vieille dynastie que sous une nouvelle. » Ce que ce libéral disait des libertés publiques, on peut le dire bien mieux encore d'une certaine justice, de celle qui s'applique aux individualités éminentes et aux actes exceptionnels. Un souverain d'une vieille dynastie peut être juste envers ses serviteurs sans craindre pour son autorité, et peut voir sans jalousie leurs succès les plus éclatans, parce que le pouvoir traditionnel dont il est investi le dispense d'être leur égal par la nature. Mais il n'en va pas ainsi avec un souverain qui, comme Napoléon, a acquis son pouvoir par son prestige personnel et à la pointe de son épée; ses serviteurs, dont il n'était hier encore que le compagnon d'armes, sont trop près de lui pour qu'il n'ait pas à craindre de les voir rétablir par leurs actions l'égalité rompue entre eux par le titre trop nouveau de souverain. En outre, un tel pouvoir, reposant sur cette opinion accréditée que le chef de l'état ne saurait été remplacé parce que nul ne pourrait faire les mêmes choses que lui, tout doit nécessairement émaner du souverain et se rapporter

l'envoi à la maréchale de la note officielle sur la bataille d'Iéna, note où Auerstaedt était présenté à dessein comme un simple épisode d'Iéna; le voici :

« Madame,

« Je m'empresse de vous donner connaissance d'une note que je viens de recevoir du quartier général sur la victoire d'Iéna. M. le maréchal Davout en est revenu, suivant son usage, avec une belle branche de lauriers que vous pourrez ajouter, Madame, à sa collection précédente. Je vous prie, Madame, d'agréer, etc. »

Ce billet est précieux non pour ce qu'il dit, mais pour ce qu'il ne dit pas. Talleyrand, malgré sa clairvoyance, a-t-il été lui-même dupe à la première heure de la ruse impériale, ou bien, en fin renard politique, a-t-il flairé l'intention du maître et a-t-il rédigé en conséquence ce billet où, comme on le voit, il libelle en quelque sorte l'injustice commise en confondant inconsciemment ou en feignant de confondre ces deux batailles en une seule ?

au souverain. Napoléon avait raison lorsqu'il se représentait toujours comme l'homme de la fatalité, car la nécessité est le véritable titre d'une telle souveraineté ; mais que devient ce titre si les événemens, trouvant d'autres moteurs, se chargent de prouver que ni la nature, ni le destin n'ont dit leur dernier mot en enfantant une grande personnalité? Dans de telles conditions, toute victoire qui n'est pas remportée, soit par le souverain en personne, soit sous sa direction immédiate, peut bien être un triomphe pour la nation qu'il commande, mais ne vaut pas mieux pour lui qu'une défaite, car elle porte atteinte à son pouvoir. Cela dit, il est facile de comprendre quel déplaisir secret lui fut cette surprise d'Auerstaedt. Comment donc! il y avait eu deux batailles livrées en même temps, et de ces deux batailles il y en avait une qu'il n'avait pas prévue et qui avait été gagnée sans sa participation! Comment! la principale armée prussienne n'était pas celle qu'il avait battue à Iéna, c'était celle que Davout avait battue à Auerstaedt! Mais alors la bataille où il commandait était donc la moins importante des deux! mais alors le véritable vainqueur de la Prusse, celui qui l'avait mise dans l'impossibilité de résister, ce n'était pas lui, c'était Davout! Autrefois, il est vrai, tels et tels de ses lieutenans avaient remporté des victoires pour leur propre compte, mais il y avait longtemps de cela, c'était à l'aube première de sa gloire, et eux-mêmes semblaient avoir perdu la mémoire qu'ils pussent rien faire de pareil. D'un coup d'œil Napoléon vit la situation originale que cette bataille faisait à Davout et le rang exceptionnel qu'elle allait lui créer parmi ses compagnons d'armes, et alors, ne pouvant la détruire, il la couvrit de son ombre, dissimula la vérité sans la nier, atténua et éteignit le succès de son lieutenant autant qu'il put, et retint la récompense qui en aurait été la constatation authentique.

Il ne fut cependant pas sans remords de cette dissimulation peu loyale et de ce déni de justice peu digne d'un victorieux comme lui. Ce qui prouve mieux peut-être que le titre de duc d'Auerstaedt, qu'il accorda par la suite à Davout, la réalité de ces remords, c'est un fait fort curieux consigné dans les présens mémoires, fait où le besoin de réparer et de rendre hommage à la vérité est manifeste. Dans ses dernières années, la vieille maréchale d'Eckmühl se plaisait à raconter que lorsque l'empereur l'avait revue à Paris pour la saluer duchesse d'Auerstaedt, il lui avait dit ces paroles remarquables : « Votre mari s'est tracé un chemin à l'immortalité. En Italie, j'ai vaincu Mélas avec des forces bien inférieures en nombre, mais j'avais divisé ses corps. » Tardive réparation cependant : l'injustice de Napoléon avait porté coup et avait eu des conséquences qui se continuent encore aujourd'hui. Il est certain, par exemple, que cette victoire d'Auerstaedt, si complète, si originale, si décisive par ses

résultats, si admirée de tous les véritables juges en matière militaire, n'a jamais eu la popularité dont tant de batailles moins importantes restent entourées, et à quoi cela tient-il, sinon à la demi-obscurité que lui fit l'égoïste duplicité de Napoléon? Mais si notre peuple n'en a pas gardé un souvenir en rapport avec son importance, il n'en a pas été de même du peuple dont elle consomma la ruine. Une anecdote contemporaine, trop curieuse pour n'être pas citée, mais dont nous laissons la responsabilité à l'éditeur de ces documens, atteste la fidélité de la mémoire prussienne. Pendant son séjour à Paris, en 1867, l'empereur actuel d'Allemagne, visitant une après-midi la salle des maréchaux aux Tuileries en compagnie du maréchal C..., qui lui avait été donné pour *cicerone*, se complut à se faire nommer chacun de ces hommes de guerre à mesure qu'il s'arrêtait devant un buste nouveau. « Et celui-ci, quel est-il ? demanda le roi lorsqu'il fut arrivé devant le buste de notre héros. — Davout. — Et quel titre portait-il? — Il était prince d'Eckmühl. » Un silence, puis brusquement et d'une voix forte le roi foudroya son interlocuteur de ces paroles : « Il s'appelait aussi le duc d'Auerstaedt, la Prusse le sait. »

Ce déni de justice fut un coup très sensible pour Davout, non-seulement parce qu'il essayait de le frustrer d'une partie de sa gloire méritée, mais parce qu'il portait atteinte en même temps à l'idole qu'il s'était formée et qu'il avait adorée jusqu'alors avec une confiance qui est un modèle de la foi militaire parfaite. Nous nous sommes trop avancés en effet en disant que les lettres du maréchal Davout ne sont pleines que de sa femme et de l'amour qu'il ressent pour elle; il y a dans cette correspondance une autre personne et un autre amour qui occupent au moins autant de place, la personne et l'amour de Napoléon. Cet amour fondé d'abord sur une admiration sans bornes va si loin qu'il lui fait identifier en Bonaparte patrie, civilisation et humanité. Il ne conçoit pas la France sans lui et la révolution autrement que par lui; c'est en lui que l'une et l'autre ont réellement la vie, le mouvement et l'être. Aussi quelles craintes lorsque quelque événement semble menacer ou menace en effet cette existence en qui tout se résume pour lui! Un jour une lettre de sa femme lui apporte l'histoire de l'homme en casaque rouge qui s'est dressé subitement devant le premier consul, — le fameux petit homme rouge de Béranger et de Henri Heine, — et aussitôt son imagination lui a présenté le spectacle de la France ressaisie par l'anarchie et du chaos renaissant. « L'histoire de cet habit rouge me fait encore frissonner, tu sais assez que ce n'est pas par intérêt. Pour moi je sais bien que *je n'ai de salut que dans le premier consul; je n'en veux point chercher d'autre*; mais l'impression que m'a faite ton récit n'a été que pour le consul. Que deviendrait

ma patrie s'il venait à nous manquer? Mon imagination ne me fournit dans cette hypothèse que les plus affreux spectacles et l'avenir le plus funeste. Il est toujours sauvé par des circonstances extraordinaires... » Ne surprenez-vous pas dans ces paroles l'accent même de la religion ? C'est qu'en effet c'est une religion véritable pour Davout que ce culte de Bonaparte. Toujours dans ces premières années, l'accent que nous venons de noter se maintient : « Partout où le consul passe, écrit-il pendant le voyage de Bonaparte en Belgique, il sème l'enthousiasme, et *il avance dans les pays conquis de vingt-cinq ans l'époque où tous les intérêts se confondront avec les nôtres.* » Comme tous les croyans fervens et sincères, Davout ne s'interroge jamais sur l'objet de sa croyance. Pour ce grand homme de guerre comme pour le plus naïf des hommes du peuple, Bonaparte est un créateur de miracles, un artisan de prodiges, le génie même qui s'est fait chair, la lumière qui a lui subitement dans les ténèbres et que pour leur bonheur les ténèbres ont comprise. Ce n'est donc pas un maître qu'il s'est choisi arbitrairement, c'est un maître qui s'est imposé à son âme, auquel il s'est donné tout entier, et qu'il a fait vœu de servir avec constance, fidélité et désintéressement. Sur ce dernier sentiment surtout, Davout se montre d'une délicatesse scrupuleuse, qui met sa renommée à l'abri de ce genre de reproches qui ont atteint plus d'un de ses compagnons. « Je n'aurai jamais d'autre fortune que celle que le premier consul (ou l'empereur selon la date des lettres) me fera, » répète-t-il sans cesse à sa femme. C'est donc en vain qu'elle l'entretient de leurs affaires embarrassées. « Je ne demanderai certainement au premier consul rien de plus que ce que j'en ai reçu, répond-il; plutôt vendre notre Savigny que de laisser soupçonner que le vil motif de l'argent est pour quelque chose dans mon dévoûment.» Jusqu'à l'époque de sa dotation d'Eckmühl, le maréchal n'eut pas de demeure à Paris, ce qui était souvent un grand embarras pour la maréchale, qui insistait souvent auprès de son mari pour qu'il s'ouvrît à l'empereur sur ce chapitre. Davout promit à sa femme de faire à l'empereur cette demande, mais, quand il fallut l'exécuter, il se conduisit comme les amoureux timides qui remettent toujours leur déclaration au lendemain, et finalement ce projet de sollicitation, toujours renvoyé de quinzaine en quinzaine, resta en suspens pendant des années sans qu'il pût trouver un jour favorable. Aussi, fort de ce désintéressement, Davout se croyait-il à l'abri, non-seulement de toute disgrâce, mais de toute marque de froideur, et rejetait-il bien loin tous les conseils de défiance et tous les avis que la maréchale lui faisait passer sur les manœuvres secrètes de ses rivaux et les menées ténébreuses de ses envieux. D'ailleurs sa prudence égalait sa fidélité. Comprenant et acceptant les exigences du pouvoir que la

France s'était donné, il s'était fait une loi d'imposer à ses paroles une retenue constante, de ne tenir jamais compte des détails où sa vanité seule pourrait être intéressée, et de s'effacer dans toutes les occasions où il était moins utile à l'empereur qu'à lui-même qu'il se montrât. Un exemple remarquable de cette prudence, c'est le refus motivé de l'hommage que le conseil municipal d'Auxerre avait voulu lui décerner après Austerlitz, hommage et refus dont nous avons déjà fait mention. Qu'avait-il donc à craindre, puisque son unique souci était le service du souverain, et n'avait-il pas bien le droit de se moquer des inquiétudes de la maréchale lorsqu'elle lui écrivait que nombre de ses lettres lui arrivaient décachetées? Il fallut l'affaire d'Auerstaedt pour lui prouver que faire son devoir n'assure pas toujours contre l'injustice et pour lui révéler le colosse de personnalité égoïste auquel il avait affaire.

C'est de cette époque qu'il faut faire dater la sourde mésintelligence qui devait désormais séparer Davout et Napoléon, sans aboutir jamais à une rupture ou à une disgrâce, mésintelligence toujours respectueuse du côté de Davout, discrète quoique souvent acerbe du côté de Napoléon, soigneusement voilée de silence et qui attendit pour éclater les scènes tragiques de la campagne de Russie. A partir d'Auerstaedt, le ton de cette correspondance change sensiblement. Ce n'est point d'abord qu'il doute de l'empereur, mais il a entendu siffler à ses oreilles les serpens de la jalousie, et il est entré en méfiance de ceux qui l'approchent. « Je suis très flatté, écrit-il à la maréchale, de l'impression qu'ont faite sur toi les éloges que l'empereur a bien voulu donner à ma conduite... *J'aurai plus besoin que jamais de sa bienveillance ; ceci n'est pas trop en faveur de mes collègues, mais enfin c'est la vérité.* Peu me pardonneront le bonheur que le 3e corps a eu de battre avec vingt-cinq mille hommes au plus, dont mille seulement de cavalerie, l'armée du roi de Prusse... Si je me réjouis de cet événement, je te le jure, quelque gloire que cela me donne, c'est plus parce qu'il a été utile à mon souverain que pour tout autre motif. Je m'en serais réjoui de bien bon cœur si cela était arrivé à un de mes camarades. » Le commandement de Pologne (1807-1808) vint bientôt donner un nouvel aliment à cette mésintelligence. Les Polonais, croyant les circonstances favorables, s'agitaient beaucoup pour amener l'empereur à reconstituer le royaume de Pologne et se montraient disposés à accepter le roi français qu'il voudrait leur donner, soit un prince de sa famille, soit même un de ses lieutenans, et un parti favorable au vainqueur d'Auerstaedt commençait à se former. Que se passa-t-il réellement alors entre Napoléon et Davout ? L'inquiétude du souverain éveillée depuis cette contrariante bataille qui avait soudainement donné une rivale à celle

d'Iéna le porta-t-elle à accueillir comme fondés les soupçons que la malveillance faisait courir sur les projets de Davout? le capitaine victorieux qui se sentait grandi ouvrit-il réellement son cœur à l'ambition, rêva-t-il sérieusement un trône et eut-il l'espérance que la main de l'empereur l'aiderait à s'y asseoir? Dans tout ce qui nous est dit à ce sujet, nous ne voyons rien d'assez précis pour autoriser autre chose que des conjectures; un fait seul est positif, c'est que Davout se déclara ouvertement pour la reconstitution de la Pologne et que l'empereur fit obstinément la sourde oreille à tout projet de ce genre. Si Davout avait eu d'ailleurs les velléités ambitieuses qu'on lui prêtait, il se serait bien vite aperçu qu'il y avait un obstacle insurmontable à ses visées dans le commandement qu'il exerçait en Pologne. De qui le tenait-il en effet? De l'empereur, qui était défavorable à la reconstitution polonaise, en sorte que Davout se trouvait par sa position obligé de décourager des espérances qui lui apparaissaient comme sacrées et de combattre les idées même dont il s'était déclaré partisan. Les contrariétés de cette fausse situation sont si vives qu'elles lui arrachent à lui, l'homme ferme et circonspect par excellence, un cri de dégoût et de lassitude. « Crois qu'à l'avenir je serai plus exact, puisque tu attaches autant d'importance à recevoir de mes nouvelles, écrit-il à la maréchale à la date de novembre 1807. Je n'aimais pas à t'en donner lorsque je me trouvais dans un de ces momens de contrariété, parce que mon style s'en ressentait et devait alors t'affecter; mais lorsque j'y serai, je ne t'entretiendrai que de moi et je serai laconique. Depuis un mois j'en éprouve du reste beaucoup moins. *C'est malgré cela un rude métier que je fais, parce que l'empereur l'a voulu, et qui est bien peu dans mes goûts.* » Il est évident qu'il y a à cette époque entre ces deux âmes un état d'hostilité sourde qui se traduit chez Davout par un stoïcisme amer, et chez Napoléon par de brusques rudesses et un ton de froid mécontentement. Par exemple, Davout ayant cru devoir faire remarquer au maître l'insuffisance de ressources dans laquelle certaines réductions nouvellement opérées vont le laisser pour couvrir les frais de sa maison militaire, l'empereur lui répond sèchement que sa dotation bien administrée doit rapporter 300,000 francs, tandis que celle du maréchal Lannes ne produit que 150,000 francs. Eh bien, qui le croirait? l'effet le plus certain de cette mésintelligence est de faire apparaître sous un jour plus éclatant la fidélité de Davout. Il faut citer, pour faire comprendre à quel point cette fidélité est admirable, quelques fragmens des lettres de ces deux années 1807, 1808. Rien ne peut l'ébranler, ni l'injustice des soupçons, ni la fausseté des accusations, ni la perspective même d'une disgrâce possible. L'empereur fût-il inique envers lui, son dévoûment res-

tera le même ; il s'est donné une fois et pour toujours. Et puis, par derrière l'empereur, il y a la France qu'il ne conçoit pas sans lui, et cette pensée suffirait, même fût-il privé de ses faveurs, pour qu'il désirât encore le maintien de son pouvoir et la continuation de ses triomphes.

17 novembre 1807. — « Je sers mon souverain du mieux que je peux, et les petites intrigues et jalousies ne m'ont jamais inquiété pour deux puissantes raisons : la première qu'elles ne peuvent avoir d'influence sur lui, la deuxième que, me conduisant dans l'intention de faire tout ce qui peut et doit être bon pour son service, je suis parfaitement tranquille sur les résultats. J'appelle être tranquille sur les résultats, ma chère Aimée, de ne pas craindre une disgrâce. Mon dévoûment sans bornes à l'empereur, l'indifférence que j'ai pour mes propres intérêts, le désintéressement que j'apporterai dans toutes mes actions, mille et mille raisons, toutes aussi bonnes, et qui, alors même que je ferais des fautes, m'inspirent la plus grande tranquillité, parce que mes intentions sont toujours droites, me dictent que la disgrâce n'aurait aucun motif fondé, et dès lors elle me serait indifférente. Je trouverais dans l'attachement de ma petite Aimée, dans celui de mes enfans et dans ma propre conscience, non-seulement mille motifs de consolation, mais le vrai bonheur, car il serait à espérer que les petites jalousies me laisseraient tranquille. »

24 novembre 1807. — « ... Si je passe un jour sans me donner le plaisir de t'écrire, crois que la faute n'en tient qu'à mes occupations. Elles sont toujours bien ennuyeuses et bien discordantes avec mes goûts; mais, dans cette circonstance comme dans toutes, je ne consulterai que ce que prescrit le service de l'empereur... Ma chère Aimée, ma conscience me rassure tellement que je ne redoute rien que d'être au-dessous des bienfaits de sa majesté. Si jamais elle me retirait sa bienveillance, je ne l'eusse point mérité, et je n'en éprouverais aucun mécontentement. Mes vœux pour l'empereur, mon admiration, ma reconnaissance seraient les mêmes, et mon bonheur particulier peut-être plus certain. Je m'y livrerais tout entier, et j'y trouverais mille satisfactions que je ne peux pas espérer dans les grandes places. »

19 février 1808. — « ... Je suis comblé des bienfaits de l'empereur. Eh bien ! je te jure que demain il me les retirerait que je ne lui en porterais pas moins ces sentimens d'admiration et d'amour que tout bon Français doit éprouver pour le sauveur de notre patrie, parce que rien ne peut m'empêcher d'être bon Français... »

22 janvier 1808. — « ... Tant que de tels désagrémens ne me viendraient pas de l'empereur, je n'y ferais aucune attention. S'ils me venaient de l'empereur, alors le sentiment qui me fait agir et qui me fait valoir quelque chose, celui de servir, de mériter l'estime du libérateur de ma patrie, de celui qui l'a portée au plus haut degré de

gloire, dont tous les momens sont consacrés à la France, alors, dis-je, le jour où ce véhicule me manquerait, je me retirerais en continuant à faire des vœux pour la conservation de jours si précieux à la France... »

La véhémence de ces sentimens pourra surprendre aujourd'hui; mais songez, pour la comprendre, que c'est un lieutenant de Napoléon qui parle, que nous sommes en 1807, au lendemain de Tilsitt, et que l'on croit la paix assurée, l'Europe vaincue et la nouvelle société française à l'abri de toute aventure sous la tutelle de l'empire.

En nous révélant un Davout inconnu, celui de l'intimité, un Davout bon et cordial, humain, familier, ces mémoires n'ont pas effacé pour cela le Davout de la tradition, le chef militaire inflexible, taciturne, stoïque, laconique, opiniâtre, car, tout en montrant les traits du premier, ils n'ont pas cessé, on vient de le voir, de nous laisser présente l'image du second. Est-ce donc que ce sont deux hommes distincts, et sommes-nous ici en présence d'un de ces caractères à faces multiples qui font penser à l'homme ondoyant et divers de Montaigne? Non, la nature du maréchal est essentiellement simple, sans complexité d'aucune sorte. C'est un personnage tout d'une pièce, d'une personnalité nettement tranchée, et pour lequel les nuances changeantes n'ont jamais existé. La contradiction entre les deux hommes que nous avons montrés n'est qu'apparente et ne peut embarrasser que si, parlant comme le vulgaire, on consent à appeler dureté ce qui est justice, et farouche humeur ce qui est sérieux d'esprit ou rectitude de caractère. « Lorsque Dieu créa le cœur et les entrailles de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. » C'est à propos des héros que le grand orateur sacré prononce cette parole mémorable, et nous avons vu que Davout n'est pas pour la démentir. Mais cette parole a besoin d'être comprise et complétée. Oui, lorsque Dieu crée les entrailles de quelqu'un de ces hommes qu'il désigne pour le commandement ou sacre pour l'autorité, il y met premièrement la bonté, mais il l'y met tout au fond, comme base de toutes les autres vertus, il l'y cache pour qu'elle n'y soit connue que de celui qui la possède, de manière que, restant ignorée, elle puisse être à l'abri des atteintes de la perversité ou des séductions de l'hypocrisie, et pour mieux rendre invulnérable celui qu'il doue de cette sainte faiblesse, il l'arme d'une indomptable énergie, revêt son visage d'un masque de sévérité et met dans le son de sa voix un accent de menace. Ce secret de la contradiction apparente qui se remarque en Davout comme en tant d'autres grands hommes d'action, c'est cette sage précaution de l'esprit qui mène le monde pour préserver contre tout abus des natures inférieures ses créatures d'élite; il n'en faut pas chercher d'autre.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA

COMMUNE A L'HOTEL DE VILLE

POST-SCRIPTUM

Après avoir terminé cette série d'études sur quelques faits relatifs à la commune de 1871, je crois devoir expliquer aux lecteurs de la *Revue* pourquoi je ne leur ai point offert un travail d'ensemble et pourquoi j'ai procédé par épisodes, ou, pour mieux dire, par monographies. Je n'ai jamais eu l'intention d'écrire une histoire complète de la commune, par l'excellente raison que les documens m'ont fait défaut. Si je m'en étais rapporté aux journaux du temps, aux livres nombreux que l'on s'est hâté de publier aussitôt que la victoire de la légalité a été obtenue, je me serais exposé à commettre de regrettables erreurs; car, dans ce premier moment d'effarement et d'indignation, on a accueilli sans critique ni contrôle les récits les moins vraisemblables et les fables les plus extravagantes. Les écrivains qui aujourd'hui parlent de la commune avec une indulgence pleine de tendresse ne se sont fait faute alors de répéter sans scrupule les bruits souvent calomnieux que la foule exaspérée propageait avec une excessive crédulité. J'ai dû négliger cette source de renseignemens, car ceux que j'y aurais puisés ne présentaient que bien peu de garantie. J'ai voulu, autant que cela m'a été possible, ne me servir que de pièces dont l'authenticité ne paraissait pas discutable, et c'est pourquoi j'ai dû limiter mon récit aux seuls épisodes que j'étais en mesure de raconter d'après des preuves justificatives et suffisantes. En un mot, j'ai cherché à mettre en lumière les documens que j'avais entre les mains; ils pourront n'être pas inutiles à une histoire future de la commune; mais cette histoire, je ne pouvais l'écrire, car les élémens n'en sont point encore réunis.

Je n'ai rien su, je n'ai rien pu savoir des séances à huis-clos du

comité central, de la commune, du comité de salut public; je ne sais rien de la délégation à la guerre; les instructions secrètes remises aux délégués qui furent envoyés vers la province pour la soulever me sont mal connues; les relations mystérieuses qui ont existé directement entre plusieurs personnages de la commune et M. Thiers restent pour moi dans une demi-obscurité un peu confuse; les opérations militaires de la fédération m'échappent, peut-être à cause de leur incohérence même; j'ignore ce qui s'est passé au ministère de l'intérieur, au ministère des finances, au ministère des travaux publics, où l'on besogna beaucoup; sur l'octroi, sur l'assistance publique, sur les hôpitaux, qui alors furent si intéressans, sur les difficultés du ravitaillement, qui parfois furent considérables, sur certains incendies, je n'ai que des notes incomplètes, curieuses à plus d'un titre, mais sans valeur déterminante pour l'histoire. La destruction de l'Hôtel de Ville, celle de la préfecture de police, celle du Palais de Justice, ont anéanti une prodigieuse quantité de documens, car la commune fut très écrivassière. Les endroits où trônait le gouvernement de la commune, où se vautraient les délégués à la sûreté générale, où gîtait Raoul Rigault avec ses substituts, étaient à étudier en détail et à décrire par le menu; c'était là une tâche bien tentante, mais à laquelle il a fallu renoncer, la preuve matérielle manque, le feu a tout détruit; quant aux témoins qui jadis furent si bavards, ils sont devenus muets aujourd'hui, et la plupart ont trouvé prudent d'avoir perdu la mémoire. Dans trop de cas, j'en aurais été réduit à procéder par induction, méthode toujours faillible et souvent périlleuse. J'ai donc résolûment écarté de mon récit une masse de faits qu'il ne m'a pas été donné d'approfondir dans des conditions de sécurité satisfaisante. La plupart de ces faits seront probablement connus plus tard et permettront d'écrire une véritable histoire de la commune, œuvre émouvante et de haute portée que j'ai dû renoncer à entreprendre, car il ne m'eût pas été possible de la mener à bonne fin.

Le grand dépôt des documens inédits pour servir à l'histoire de la commune n'est point ouvert; j'ai vainement frappé à sa porte qui, je crois, restera longtemps fermée. Je parle des greffes des conseils de guerre ; il y a là environ cinquante mille dossiers qui ne sont encore que des instrumens judiciaires, mais qui forcément deviendront un jour des documens historiques d'une incomparable valeur; tout est là : rapports, dépositions, enquêtes, correspondances, pièces holographes; c'est une mine inépuisable; on n'aura qu'à y fouiller pour en faire sortir la vérité sur chaque événement, sur les moindres détails de cette détestable époque. Là aussi on trouvera toutes les pièces officielles que les généraux de la com-

mune ont accumulées au ministère de la guerre, et que, sur l'ordre de M. Thiers, une commission a classées, cataloguées et placées à l'abri des investigations actuelles de l'histoire. Les greffes de la justice militaire, les greffes de la justice criminelle sont clos; lorsque l'heure sera venue de les ouvrir, on verra apparaître une histoire anecdotique, morale et politique de la commune qu'il me paraît impossible d'écrire aujourd'hui. Tout ce que l'on peut faire à cette heure, c'est d'utiliser les documens qui ont échappé aux incendies, qui n'ont pas été enfouis dans les cartons de la justice, et qui sont restés là où la commune les avait expédiés : dans les prisons, au Louvre, à la Banque, au ministère de la marine, et ailleurs; c'est ce que j'ai essayé de faire, sans me dissimuler les lacunes auxquelles un pareil travail était condamné.

Ce travail offre en outre un inconvénient qu'un écrivain plus habile que moi aurait sans doute réussi à éviter, mais auquel je n'ai pas pu échapper. J'ai souvent dans ces diverses monographies côtoyé des sujets dont j'avais déjà parlé, car ils se développaient parallèlement aux événemens que je racontais et exerçaient sur eux une sérieuse influence. Prenant l'histoire d'une administration au début même de l'insurrection et la conduisant jusqu'à la fin de celle-ci, j'ai dû, pour rester clair et aussi complet que possible, revenir sur des incidens qui avaient précédemment trouvé place dans mon récit. C'est là un grave défaut de composition, je le reconnais; car il m'a entraîné à des répétitions, à des redites, plus apparentes peut-être que réelles, mais qui ont pu surprendre et fatiguer le lecteur. Mon excuse est donc un besoin d'exactitude poussé parfois jusqu'à la minutie. A ce besoin j'ai tout sacrifié, même l'ordonnance de l'ouvrage entier.

Il est un fait que j'ai volontairement négligé : c'est le fait du 18 mars, que j'ai eu à indiquer, mais que je n'ai pas cru devoir raconter avec les développemens qu'il pourrait comporter. On m'a reproché d'avoir gardé le silence à cet égard, j'ai donc à m'expliquer. Des témoins se sont offerts, les documens abondent, et je crois que toute lumière peut être faite; mais, si le 18 mars est un point de départ, ce qui n'est pas douteux, le point de départ de la commune, il est avant tout une conséquence : il est la réalisation des projets formés, la mise en œuvre des doctrines professées dans les sociétés secrètes depuis plus de quarante ans; projets et doctrines connus, que les hommes du gouvernement de la défense nationale ont eu la nonchalance de ne pas combattre, et qui se sont cristallisés dans la formidable association armée de la fédération de la garde nationale. Au 18 mars, on a saisi une occasion propice que le gouvernement offrit imprudemment lui-même, et que sans cela l'on était résolu à faire naître bientôt sous n'importe quel prétexte.

L'histoire du 18 mars devrait donc être un ouvrage spécial, racontant les origines, remontant aux causes lointaines, dévoilant le mystère des sociétés révolutionnaires sous le règne de Louis-Philippe, la seconde république, le second empire, et démontrant que la capitulation de Paris n'a été qu'un prétexte dont on s'est servi pour faire réussir les tentatives qui avaient échoué plus d'une fois depuis l'attentat de Fieschi jusqu'au 22 janvier 1871. Le projet et les doctrines étaient étroitement liés dans la cervelle des saccageurs de société; le 18 mars vit l'accomplissement du projet, la commune fut l'application des doctrines; nous nous sommes borné à expliquer, par le récit des faits, comment celles-ci avaient été mises en pratique.

Ces faits ne sont point appréciés aujourd'hui de la même façon par tout le monde; on dirait qu'en vieillissant ils ont changé d'aspect, et que les flammes du pétrole sont devenues des flammes de Bengale. Les hommes que n'entraîne aucune passion politique, qui pour satisfaire leur ambition n'ont besoin de s'appuyer ni sur les foules aveugles, ni sur les foules criminelles, n'ont point eu à modifier leur opinion première et motivée; pour eux, comme pour tout individu doué de sens commun, épris de justice et aimant la liberté, la commune reste ce qu'elle a réellement été : un forfait exécrable. On peut en amnistier les auteurs et les rendre à leurs droits politiques, l'acte en lui-même demeure justiciable de l'histoire désintéressée, qui ne l'amnistiera jamais. La commune nous apparaît aujourd'hui telle que nous l'avons contemplée à la lueur des incendies allumés par elle : un accès d'envie furieuse et d'épilepsie sociale. Ceux qui menèrent le branle de cette énorme destruction n'eurent même pas la franchise de leurs détestables instincts; ils furent hypocrites. Sous prétexte de défendre la république que nul n'attaquait, ils assassinèrent, le 18 mars, le vieux républicain Clément Thomas; sous prétexte de donner une leçon de patriotisme à nos généraux et à l'assemblée nationale, ils tentèrent, le 29 mai, de livrer le fort de Vincennes aux Allemands victorieux : toute la commune est contenue entre ces deux dates et entre ces deux faits; l'intervalle n'est rempli que de crimes. « Il n'est point de pouvoir qu'on ne puisse accuser, a dit Charles Nodier; il n'est point de révolte qu'on ne puisse défendre; » s'il avait été le témoin de la commune, il n'aurait point ainsi parlé, car dans cette révolte il n'y eut rien qui ne fût absolument condamnable. La présence de l'ennemi sur notre sol bouleversé par les défaites la rendait sacrilège; la façon dont elle fut conduite la rend grotesque; les crimes inutiles et prémédités au milieu desquels elle s'effondra la rendent odieuse. Les gens qui la dirigeaient sont d'une si intense nullité que, malgré tout le sang, tout le pétrole versés, il est impossible de les prendre

au sérieux. Lorsque l'on étudie leur histoire, il faut toujours se rappeler leurs forfaits pour ne pas éclater de rire.

Cette opinion dont la sévérité n'a rien d'excessif, lorsque l'on se reporte par le souvenir aux actes qui l'ont fait naître, n'est plus de mise aujourd'hui. La commune a trouvé des défenseurs et des apologistes. Tous les torts sont du côté de la légalité, du côté de Versailles, comme l'on dit; le droit est devenu criminel, la révolte est devenue sacrée. L'assassinat des généraux sur les buttes Montmartre, le massacre des otages, l'incendie de Paris, ne sont plus que des peccadilles, à moins que ce ne soient des calomnies monarchistes et cléricales. Que pouvaient donc faire ces pauvres révolutionnaires de la fédération, du comité central, de la commune, sinon se défendre contre la France, la France tout entière, qui ne voulait pas leur permettre de faire sauter l'édifice social? C'est la vieille histoire du loup qui se plaint du berger, quand celui-ci ne le laisse pas tranquillement égorger le troupeau; étrange façon de travestir la réalité : c'est l'incendiaire qui crie : Au feu! c'est l'assassin qui crie : Au meurtre! Cela n'est pas grave et cela passera, rien ne prévaut contre la vérité : les passions ambitieuses et les scélérats malsains peuvent parfois l'obscurcir; mais ce n'est que pour peu de temps, elle reparaît bientôt dans son énergique nudité, et il lui suffit d'un regard pour dissiper tous les mensonges.

On a beau inventer des légendes, les propager, les mettre en prose ou en vers; on a beau parler de la grande bataille du Père La Chaise, des 40,000 exécutions sommaires, de l'héroïsme des communards, de la férocité des soldats, tout cela tombe, tout cela tombera devant l'étude impartiale des faits; les auteurs de ces erreurs volontaires en seront pour leurs frais d'imagination, et d'elles-mêmes ces historiettes rentreront dans le néant. Elles ont cependant actuellement une influence qui doit être signalée : elles ont fait croire aux révoltés de 1871 qu'ils avaient été les chevaliers et les apôtres d'une cause méconnue. En vérité, ils ont été les chevaliers de la débauche et les apôtres de l'absinthe; mais ils ne le croient guère et ils s'enorgueillissent. Ils ne sont pas des coupables repentis, comme les honnêtes gens pourraient se le figurer; non pas, ce sont des victimes injustement condamnées, ce sont de glorieux vaincus. Ils racontent la commune comme un soldat raconte ses campagnes; ils ne portent plus les galons qui leur étaient si chers, mais ils ont conservé les titres dont ils s'étaient affublés pendant ces jours de désolation, ils signent leurs lettres : ancien chef du... bataillon fédéré..., ancien chef d'état-major de..., ancien délégué à... Ils assignent au jour de la revanche ceux qui écrivent leur histoire, et dans les juges qui les ont condamnés ils ne voient que « des soudards ivres d'eau-de-vie et de sang. » Il faut sourire, cela ne vaut pas plus.

Ils ont parfois des fanfaronnades singulières. Dans le buffet d'une gare étrangère, j'ai entendu un homme se vanter d'avoir été un des assassins de l'archevêque; il entrait avec complaisance dans toute sorte de détails et, malgré son état de demi-ivresse, parlait avec un tel accent de sincérité qu'une femme qui l'écoutait s'éloigna en pleurant. Or je sais d'une façon positive que cet homme a réussi à quitter Paris le 22 mai et qu'il était à Nancy le 24, dans la soirée, au moment où Genton, Lolive, Mégy, Vérig et les autres assassinaient les otages dans le chemin de ronde de la Grande-Roquette; j'ajouterai que cet homme, — ce vantard pour la mauvaise cause, — quoique lieutenant-colonel et soldat de la révolte, avait été pendant toute la durée de la commune en relations suivies et rémunérées avec un des agens directs d'Ernest Picard, alors ministre de l'intérieur. Ce fait n'est pas rare, il s'est reproduit souvent dans le huis clos des cabarets et des tavernes; entre quelques bouteilles, plus d'un contumax s'est attribué des crimes qu'il n'a jamais commis. Ce n'est que de la gloriole; les vieux juges savent qu'il y en a parmi les scélérats plus que partout ailleurs.

Cette recrudescence dans l'hyperbole est due en grande partie aux défenseurs de la révolte, — défenseurs quand même, — qui font semblant de croire que les flammes des incendies sont les lueurs d'une aurore. La plupart, je me hâte de le dire, combattraient énergiquement la commune, si elle tentait trop manifestement de continuer l'œuvre interrompue par l'intervention de l'armée française; mais ils croient actuellement qu'il est de leur intérêt politique de glorifier les actes les plus coupables qui furent jamais, et ils ne s'en font pas faute. A ces protecteurs de l'illégalité, à ces souteneurs de la revendication par la violence, les études que je viens de terminer n'ont pas eu le don de plaire. Il n'est injure, médisance et calomnie dont ils n'aient essayé de me frapper. Cela m'a paru bien peu important au point de vue de la vérité, et je n'en ai tenu compte. J'ai trop voyagé dans les pays d'Orient pour n'en point connaître les proverbes; je me suis rappelé la parole turque : « Si tu t'arrêtes à jeter des pierres aux chiens qui aboient contre toi, tu n'arriveras jamais au but de ton voyage. » J'ai laissé aboyer et j'ai continué ma route. Et puis, lorsque l'on se souvient du traitement qui a été infligé à des archevêques et à des présidens de chambre de la cour de cassation, ce serait se montrer bien susceptible que d'être, non pas blessé, mais atteint par quelques extraits du catéchisme poissard; on éprouve même une certaine satisfaction à ne pas se sentir indigne de la colère de ceux qui se font ouvertement les champions des massacreurs et des incendiaires. La seule réponse à faire était de ne point répondre, de poursuivre mon travail et de rester fidèle aux engagemens que j'avais contractés envers le public.

Parmi les reproches qui m'ont été adressés, il en est un que l'on a répété à satiété. On m'a très nettement dit que je piétinais sur des cadavres; seulement on a négligé de m'apprendre sur lesquels, et je ne sais pas encore si j'ai piétiné sur les assassins ou sur les victimes. En attendant que l'on veuille bien m'éclairer à ce sujet, je crois pouvoir affirmer que je n'ai piétiné ni sur Mégy, ni sur Félix Pyat, ni sur Gabriel Ranvier, ni sur Eudes, ni sur tant d'autres qui traitaient de capitulards nos soldats écrasés par le nombre, qui reprochaient à nos généraux de n'avoir pas su se faire tuer, qui poussaient au crime le troupeau affolé de la fédération, qui resteront à jamais rouges du sang qu'ils ont fait verser; mais qui n'ont eu le courage que de se sauver et d'aller attendre hors de nos frontières le moment de revenir achever leur œuvre. Non, sur le cadavre de ceux-là je n'ai point piétiné.

Par une étrange aberration, on m'a aussi reproché d'attaquer la forme actuelle du gouvernement et, en flétrissant la commune, de porter préjudice à la république. Cela m'eût rempli de surprise, si je n'avais su, dès longtemps, que l'esprit de parti modifie arbitrairement la valeur des mots selon les besoins de sa polémique quotidienne. Ceux qui ont soutenu cette thèse insensée n'ont pas compris que la commune fut précisément l'inverse de la république et que la violation du pouvoir par une bande d'incapables furieux, l'absence de toute garantie pour la liberté et la vie des citoyens, le service insurrectionnel obligatoire, la suspension du culte dans les églises, le despotisme le plus abject imposé à la population, était le contraire d'un ordre de choses qui admet, en principe, la libre, l'équitable répartition des droits et des devoirs.

Plus tard, lorsque l'on verra dans son ensemble toute cette commune dont je n'ai pu que découvrir quelques coins, on reconnaîtra que la politique n'y fut jamais pour rien. Ceux qui l'inventèrent, l'imposèrent à Paris et ne reculèrent devant aucun forfait pour la prolonger, se disaient républicains : ce n'est là qu'une étiquette; lorsqu'on la soulève, on s'aperçoit promptement qu'elle cache des ambitieux amoureux d'eux-mêmes et ivres de pouvoir. Si un despote leur eût offert la puissance, la fortune et des titres, eussent-ils refusé? J'en doute. En voyant la persécution qu'ils se hâtent d'exercer, dès qu'ils sont les maîtres, contre tous ceux qui ne s'inclinent pas devant eux, en comptant les crimes qu'ils ont froidement commis avant de disparaître, je me suis toujours rappelé cette lettre fameuse : « Je viens de faire tomber deux cents têtes à Lyon; je me promets d'en faire tomber autant tous les jours; les larmes de la joie et de la vertu inondent mes paupières sous l'effort d'une sainte sensibilité. » Le « sans-culotte » qui écrivait ceci devait plus tard être duc d'Otrante, exécuter les œuvres secrètes de l'empire

et protéger la seconde restauration, dont il fut le ministre. Les vices et l'ambition de Fouché étaient à l'Hôtel de Ville pendant la commune; mais j'y cherche son intelligence, et je ne la trouve pas.

On n'a laissé à ces usurpateurs ni le loisir, ni l'occasion de prouver que, pour le plus grand nombre, la raideur des opinions n'était que la brutalité des convoitises; ils restent des hommes violens, obtus, dont la logomachie ne trompera personne. Ce n'étaient que des malfaiteurs qui ont invoqué des prétextes parce qu'ils n'avaient aucune bonne raison à donner : les assassins ont dit qu'ils frappaient les ennemis du peuple, et ils ont tué les plus honnêtes gens du pays; les voleurs ont dit qu'ils reprenaient le bien de la nation, et ils ont pillé les caisses publiques, démeublé les hôtels particuliers, dévalisé les caisses municipales; les incendiaires ont dit qu'ils élevaient des obstacles contre l'armée monarchique, et ils ont mis le feu partout; seuls, les ivrognes ont été de bonne foi : ils ont dit qu'ils avaient soif, et ils ont défoncé les tonneaux. Les uns et les autres ont obéi aux impulsions de leur perversité; mais la question politique était le dernier de leurs soucis, et la forme gouvernementale ne leur importait guère. Cette vérité ressortira avec évidence de l'étude des documens, lorsque ceux-ci seront livrés aux historiens futurs.

On s'étonnera aussi de reconnaître que, pendant un règne de deux mois, ces hommes, qu'ils appartiennent au comité central ou à la commune, ne peuvent faire que le mal, et qu'il n'est pas une seule de leurs actions qui ne soit coupable. Cela est naturel; lorsque la cause est criminelle, les effets sont forcément funestes. C'est à la commune que l'on peut, plus qu'à toute autre tyrannie, appliquer la belle pensée d'Ernest Renan : « Il est un comble de méchanceté dans le gouvernement qui ne permet pas au bien de vivre, même sous la forme la plus résignée. » Ce fut le cas de la commune : non-seulement elle fit le mal, mais elle ne put tolérer le bien, car celui-ci était absolument contraire à son essence; c'est pourquoi elle persécuta les humbles et les petits : les sœurs de charité, les frères ignorantins, les gendarmes, dont le modeste dévoûment effarouchait ses mauvais instincts. En vain quelques-uns de ces législateurs improvisés luttèrent pour empêcher la révolte de glisser sur la pente où elle était fatalement entraînée; ils ne furent point écoutés, et on se disposait à les traiter en ennemis publics, lorsque nos têtes de colonne franchirent les fortifications de Paris.

Ai-je été trop sévère en parlant de cette époque maudite? Je ne le crois pas; toute violence me fait horreur, qu'elle vienne de César ou qu'elle vienne de Brutus, et la commune n'a été qu'une explosion de violence, explosion d'autant plus douloureuse à supporter, d'autant plus impie, qu'elle se produisait à un moment où le plus

simple patriotisme commandait le recueillement, le retour sur soi-même, l'effort individuel au profit de la communauté, la soumission aux lois et le respect de sa propre dignité en présence de l'ennemi. Si l'indignation que j'ai ressentie alors s'est apaisée, elle a été ravivée par l'attitude provocante que les contumax ont affectée, par les projets de revanche qu'ils ont formulés, par les accusations iniques qu'ils ont portées contre la France, qui avait été réduite à les combattre et à les vaincre pour ne pas périr. Ils frelataient si résolûment leur histoire qu'il m'a paru convenable de dire ce que j'en savais pour lui rendre les médiocres et honteuses proportions dans lesquelles elle se meut.

Du 18 mars au 28 mai, je suis resté à Paris, attentif aux faits dont j'étais le témoin, me mêlant aux hommes, regardant les choses et prenant des notes; un goût inné pour la recherche des documens originaux m'a poussé à réunir de nombreuses pièces authentiques; des collections importantes d'autographes m'ont été ouvertes, des correspondances écrites alors au jour le jour m'ont été confiées, des journaux intimes rédigés par des hommes considérables ont été mis à ma disposition, de grandes administrations m'ont libéralement ouvert leurs archives. Appuyé sur de tels élémens, j'ai pu écrire quelques fragmens d'une histoire de la commune et leur donner, — je le crois du moins, — un degré d'exactitude qui mérite d'inspirer confiance au lecteur. Je n'ai pas besoin de dire que si, dans ces récits et dans les détails multiples qu'ils comportent, il s'est glissé des erreurs, ces erreurs sont absolument involontaires : nul esprit de parti ne m'a guidé, car je n'appartiens à aucune faction politique; l'étiquette gouvernementale m'est indifférente, pourvu que le gouvernement assure à chacun la sécurité à laquelle donne droit le paiement de l'impôt; je n'ai recherché que la vérité; j'ai tout mis en œuvre pour la découvrir et la faire connaître.

Plaise à Dieu que le récit de cette lugubre aventure en épargne le retour à la ville incomparable et terrible dont j'ai essayé de raconter la vie normale et les convulsions; plaise à Dieu, comme dit le chœur dans *les Euménides* d'Eschyle, « que jamais au sein de notre cité, la discorde insatiable de crimes ne fasse entendre ses clameurs, que jamais la poussière ne soit abreuvée, ne soit rougie du sang des citoyens, que l'intérêt de l'état domine dans tous les cœurs, que l'un pour l'autre les hommes soient pleins d'amour! » Puissent ceux qui viendront après nous vivre loin des malheurs qui nous ont accablés! Puisse le vaisseau symbolique de Paris, échappé déjà à tant d'orages, ne pas faire mentir sa vieille devise: *Fluctuat nec mergitur!* Qu'il vogue avec bon vent de fortune, et que jamais il n'ait plus à lutter contre les tempêtes déchaînées par l'alcoolisme, l'ignorance et l'envie!

MAXIME DU CAMP.

LES AMOURS

DE

FERDINAND LASSALLE

On a souvent prononcé le nom de Lassalle dans ces derniers temps; M. de Bismarck s'est chargé lui-même de remettre en honneur sa mémoire. Tout récemment encore, lorsque le *Reichstag* discutait la loi de sûreté publique, le chancelier de l'empire sut trouver l'occasion de parler avec éloge du célèbre agitateur, de l'éloquent tribun qui institua au printemps de 1863 l'association générale des ouvriers allemands, dont il fut jusqu'au terme de sa trop courte vie le président ou plutôt le dictateur. M. de Bismarck, on s'en souvient, se plut à célébrer la vigueur et l'étendue de son esprit, la diversité de ses talens, l'agrément de ses manières, le charme infini de sa conversation, et par forme de conclusion, il insinua que si ce grand révolutionnaire vivait encore, il renierait ses disciples et ses héritiers, qu'il serait aussi malheureux dans leur société qu'un aigle enfermé dans une basse-cour. Il est permis de comparer Lassalle à un aigle; il en avait, paraît-il, les yeux et le regard, il en avait aussi le bec, le cri, les serres puissantes, et quand il déployait la vaste envergure de ses ailes, le vent qui conspire avec les oiseaux de haut vol l'emportait parfois sur des sommets où ne montent jamais les corbeaux et les chouettes.

La loi de sûreté publique n'a pas encore produit les effets décisifs qu'on en attendait; les succès que viennent d'obtenir les socialistes dans les élections saxonnes en font foi. Il est naturel que les Allemands se demandent ce qui serait advenu du socialisme si, à trente-neuf ans, son fondateur n'avait été frappé mortellement dans ce tragique duel qui fit tant de bruit. Chacun arrange les choses à sa façon; dès qu'il s'agit de conjectures, l'imagination a beau jeu. «Ce qui nous manque, disent les démocrates socialistes, c'est un chef qui soit un grand politique. Nous l'avions, nous ne l'avons plus, et cependant nous sommes

devenus redoutables; si nous l'avions encore, nous aurions déjà ville prise. » — Les conservateurs de leur côté regrettent que Lassalle soit mort dans la force de l'âge, avant d'avoir dit son dernier mot. Il était patriote et il n'était pas communiste. Il y aurait eu moyen de s'entendre avec lui, il aurait tenu tête à M. Marx et au communisme international; son autorité aidée de son éloquence aurait eu raison des fous et des énergumènes.

Il est certain que Lassalle n'était pas communiste. On ne peut nier non plus qu'il ne fût à sa manière homme de gouvernement ou qu'au moins il n'eût un penchant naturel de sympathie pour ceux qui savent gouverner. Dix-huit mois avant sa mort, il disait aux ouvriers : « J'ai toujours été républicain; mais promettez-moi, mes amis, que si jamais la lutte éclatait entre la royauté de droit divin et cette misérable bourgeoisie libérale, vous seriez pour le roi contre le bourgeois. » Qu'on relise la tragédie historique, *Franz von Sickingen*, qu'il publia en 1859. Il y déclare que l'épée est le dieu de ce monde, la parole faite chair, l'instrument de toutes les grandes délivrances, l'outil nécessaire à toutes les grandes entreprises. Les vers sont faibles, rocailleux; la pensée est nette et ne saurait déplaire à M. de Moltke et à l'empereur Guillaume, qui plus d'une fois l'ont exprimée en prose, ne se piquant ni l'un ni l'autre d'être poètes. Qu'on lise surtout dans la scène 3e du IIIe acte les hautaines protestations de Franz von Sickingen contre les prêtres et leurs basses ambitions, contre les petits princes et la médiocrité de leurs pensées : — « Comment faire entrer une âme de géant dans des corps de pygmées?.. Ce que nous voulons, ajoute-t-il, c'est une Allemagne unitaire et puissante, la rupture avec Rome, un grand empire gouverné par un empereur évangélique. » Quelqu'un s'est chargé d'exécuter ce programme. Mais il ne faut pas oublier que ce même Franz s'écrie : « Je suis, moi aussi, du bois dont on fabrique les empereurs. » Il ne faut pas oublier non plus qu'après s'être longuement entretenu avec cet ambitieux, Charles-Quint, qui s'était flatté de le gagner à ses desseins et qui a deviné son secret, se dit à lui-même : « L'homme est grand, mais ce n'est pas la grandeur que je cherche et que je peux employer. »

Der Mann ist gross, doch ist es nicht die Grösse
Welche ich suche und gebrauchen kann.

Voilà apparemment ce que s'est dit M. de Bismarck après avoir causé et fumé avec Ferdinand Lassalle. On a ouvert la fenêtre, la fumée est sortie, et il n'est rien resté que le souvenir d'une conversation agréable avec un homme d'esprit.

Il est à présumer que tout le monde se trompe. On peut croire que les conservateurs se font illusion quand ils s'imaginent que Lassalle aurait fini par s'entendre avec eux, et il est probable que les socialistes

s'abusent lorsque ils prétendent qu'il possédait la trompette qui fait tomber les murailles de Jéricho. On peut mourir à trente-neuf ans et avoir dit son dernier mot ou tout au moins l'avant-dernier. La vie et la mort ont leurs mystères, et ce n'est pas la vertu, c'est la vieillesse qui n'attend pas le nombre des années. Quand on rapporta de Genève le corps du grand homme, le médecin de Dusseldorf qui l'examina y découvrit tous les symptômes d'une phtisie du larynx très avancée. A d'autres indices encore il est facile de reconnaître que Lassalle était atteint dans sa force, dans la libre possession de lui-même, qu'il ne s'appartenait plus tout entier. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que celui qui se vantait d'avoir toujours été maître de son cœur commençait à aimer les femmes d'un amour d'obédience qu'il avait jadis considéré comme la suprême servitude. L'heure des défaites avait sonné pour cette fière et audacieuse volonté.

Les femmes ont joué un grand rôle dans la destinée de Lassalle; c'est une femme qui a commencé sa gloire, c'est une femme qui l'a tué. Ce fut un malheur pour Samson d'avoir connu Dalila; mais il pouvait se féliciter d'avoir rencontré dans sa première jeunesse la femme de Thimna, car elle fut cause, comme dit l'Écriture, que « l'esprit de l'Éternel commença à l'agiter. » Il brûlait du désir d'entrer en dispute avec les Philistins, qui dominaient alors sur Israël; ce fut elle qui lui fournit l'occasion qu'il cherchait, et l'amour qu'elle lui inspirait le rendit si fort qu'il déchira de ses mains un jeune lion rugissant, mit le feu aux moissons et aux plantations d'oliviers des Philistins, et massacra mille hommes avec une mâchoire d'âne. Voilà les effets d'un grand amour.

Les femmes font les héros, mais ce sont les femmes aussi qui les défont, car elles aiment à défaire ce qu'elles ont fait, et en ceci l'histoire de Lassalle ressemble à celle de Samson. Comme le fils de Manoach, il aspirait à batailler contre les Philistins. S'il n'avait pas rencontré en 1845 la comtesse de Hatzfeld, si la comtesse n'avait pas été belle, si cette femme de quarante ans n'avait pas inspiré un goût assez vif à cet ambitieux jouvenceau, si elle n'avait pas eu un très vilain mari qui, non content de la maltraiter, la dépouillait de ses biens, si Lassalle ne s'était pas fait son avocat, son champion et son chevalier, il eût peut-être attendu longtemps l'occasion de débuter avec éclat dans le monde et de rompre en visière à la société. On peut douter qu'il l'ait aimée passionnément; il est probable qu'il l'aima parce qu'il trouvait son compte à l'aimer. Elle était femme, elle était belle, mais surtout elle était l'occasion désirée. Ce fut en plaidant sa cause pendant huit années devant trente-six tribunaux différens qu'il put révéler tout ce qu'il y avait en lui de ressources d'esprit, d'énergie de caractère, et ce don de fascination par lequel il attirait sur lui le regard des foules. Il n'a jamais méconnu le service qu'elle lui avait rendu en l'aidant à se faire connaître; il lui est demeuré attaché avec une constance qu'on

lui a souvent reprochée, car la comtesse avait beaucoup d'ennemis. Certaines gens qui recherchaient avidement la société de Lassalle évitaient d'aller chez lui de peur d'y rencontrer « une femme de soixante ans, fardée au delà de ce qui est possible, avec de faux sourcils en forme de sangsues, le teint jaune, la gorge sèche, fumant tout le jour entre de fausses dents des cigares de Havane longs de deux pieds, remarquable au demeurant par son intelligence, versée dans l'économie politique et dans le droit romain autant qu'un savant de profession, en un mot un vieux homme-femme, *ein altes Mannweib.* » — « Il est des circonstances, disait Lassalle, où je mangerais mes propres entrailles, mais jamais je ne tromperai quelqu'un qui m'a dit : Je crois en vous. » — C'est une belle vertu que la fidélité, c'est une belle carrière que la chevalerie errante; mais tel chevalier est doublé d'un homme d'affaires, et quand il défend l'innocence opprimée, il s'arrange pour y trouver quelque profit. Lassalle, qui reprochait aux journalistes de prostituer leur plume en touchant le prix de leurs articles, a touché sans scrupule jusqu'à la fin la pension viagère que lui servait son ancienne maîtresse. Il y a vraiment dans la biographie de ce Gracque prussien beaucoup de détails à sauver. Homme supérieur assurément, mais caractère trouble, équivoque, missionnaire jouisseur, humanitaire à gants jaunes, un de ces apôtres dont les convictions n'ont jamais contrarié les intérêts et les plaisirs et qui en définitive ne croient sérieusement qu'à leur tremplin. Don Quichotte a récolté sur les grands chemins de l'Espagne beaucoup de mésaventures, force coups de bâton, et sa gloire n'en est point diminuée; mais il suffirait d'une comtesse de Hatzfeld et d'une pension viagère pour nous gâter son histoire.

On assure que de toutes les passions la reconnaissance est celle qui laisse le cœur le plus tranquille, et Lassalle n'était pas homme à se contenter des passions tranquilles. Il était né pour la vie de tempête, il éprouvait le besoin d'agiter ses jours et ses nuits, c'est à cela que lui servaient les femmes. Il aimait peu, mais il entendait qu'on l'aimât avec fureur, avec emportement. Ses caprices lui étaient sacrés, il n'admettait pas qu'on leur résistât. Ce superbe sultan, qui remplissait Berlin du bruit de ses bonnes fortunes, jetait presque au hasard son mouchoir, et son mouchoir était toujours ramassé. Il avait une tête d'empereur romain, et il en était fier. On lui rapporta que le célèbre helléniste Bœckh avait dit de lui : « Lassalle est l'homme le plus génial et le plus savant que je connaisse. » Cet éloge le laissa froid. On lui rapporta aussi que le même soir une Berlinoise avait dit : « Lassalle est le plus bel homme que j'aie jamais vu. » Ce propos le ravit, et il s'écria : « Être le plus bel homme de son temps, voilà la vraie gloire; il faudra graver cette sentence sur mon tombeau, afin que la postérité n'en ignore. » A la beauté il joignait l'audace; il méprisait les longs sièges, il emportait les citadelles d'assaut, et il exigeait qu'on se rendît sans

conditions, sans rien stipuler, sans rien lui demander. Il écrivait un jour dans un français dont les incorrections ne sont point déplaisantes que « son amour était un feu dévorant pour les femmes qui s'y précipitaient » et que parmi toutes celles qu'il avait le plus aimées il n'en était pas une qui eût pu lui parler de mariage sans le faire frémir. — « C'est pour cela, ajoutait-il, que j'évitais toujours les jeunes filles. Deux fois seulement je parlai d'amour à des jeunes filles qui m'aimaient bien et qui donnèrent à moi le désir de les posséder, et cependant je débutais dans tous les deux cas avec la déclaration que je ne les épouserais jamais. Sauf ces deux exceptions, je m'en suis tenu seulement aux femmes mariées, dont j'étais, vous l'avez dit, l'enfant gâté, et dont quelques-unes m'aimaient bien fortement. Vous savez, les femmes, quand elles aiment, ont l'habitude de questionner; aucune à laquelle je n'aie avoué à sa demande avec ma franchise ordinaire que, dans le cas où elle serait libre, je ne l'épouserais pas du tout. Et malgré cela, et peut-être pour cela, on m'a bien aimé. Je voulais prendre, mais ne pas me donner. »

Pascal a dit qu'une vie est heureuse quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition. « Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-ci. » Malheureusement on ne choisit pas sa destinée. Celle de Lassalle était de commencer par l'ambition et de finir par l'amour. Ce grand vainqueur fut vaincu à son tour; l'une après l'autre deux jeunes filles le réduisirent en servitude. Elles se sont donné le plaisir de raconter à tout l'univers le détail de leur victoire, car à quoi sert de vaincre si l'univers n'en sait rien? Quand don Juan se met à aimer, cela prouve que sa volonté et son orgueil sont bien malades et qu'avant peu les femmes auront leur revanche. Au théâtre, la punition de don Juan consiste à être englouti par une trappe qui conduit à l'étang de feu et de soufre où l'on est brûlé tout vif. Dans la vie réelle, il rencontre tôt ou tard une petite fille qui, honnête ou perverse, a le diable dans les yeux et se moque du monde. C'est le vrai châtiment, pire que tous les étangs de soufre.

La première de ces héroïnes a voulu garder l'incognito, elle a pensé que la suprême coquetterie était d'arriver à la célébrité par le mystère (1). Comme César, elle parle d'elle-même à la troisième personne et ne nous dit guère que ce qu'il lui convient de nous dire. Elle se contente de nous apprendre qu'elle est Russe, qu'elle s'appelle Sophie Adrianovna, qu'elle avait vingt-cinq ans lorsqu'en 1860, Lassalle la rencontra à Aix-la-Chapelle, qu'à première vue il fut frappé de sa figure, qu'il se fit présenter à elle, qu'il la charma par sa conversation pleine de verve, de feu et d'éloquence, que de son côté elle le subjugua par son chant et sa musique. Elle ajoute « que nourrie dès son enfance des idées qui vers cette époque éveillaient la Russie à une vie nouvelle,

(1) *Une Page d'amour de Ferdinand Lassalle, récit, correspondance, confessions.* Leipzig, Brockhaus, 1878.

avec sa jeune et énergique nature, bouillonnant d'un désir ardent d'activité et d'abnégation, elle crut au bout de quelques semaines de connaissance intime avec Lassalle, trouver en lui l'incarnation vivante de son idéal, de l'apôtre social que sa jeune tête avait rêvé, mais que, tout en étant fière des attentions qu'il lui témoignait, elle ne se doutait guère de l'attachement sérieux, de la passion fiévreuse qu'elle lui avait inspirée. » Bientôt Lassalle se déclara; ce grand ennemi du mariage demanda la main de Sophia Adrianovna. Quelque penchant qu'on ait pour le nihilisme et pour l'abnégation, on ressent quelque plaisir à la pensée « d'avoir inspiré une passion fiévreuse » à un homme célèbre, et on se complaît à savourer son triomphe. Sophia Adrianovna n'eut garde de décourager brutalement Lassalle; elle lui répondit que, n'ayant pas encore aimé, il y avait une place d'attente dans son cœur et que peut-être il la prendrait. Elle le pria de lui laisser le temps de la réflexion, et il fut convenu qu'on s'écrirait. Il ne savait pas le russe, elle ne savait guère l'allemand, il fallut recourir au français, quoique Lassalle se plaignît « qu'il lui était impossible d'avoir aucun épanchement de cœur dans une autre langue que la sienne. — Ah! si je vous écrivais en allemand; quelle vie, quel mouvement il y aurait dans cette lettre! Ce ne seraient pas comme maintenant des lettres mortes, ce seraient autant de petits oiseaux aux ailes dorées, qui s'envoleraient d'eux-mêmes et s'abaisseraient devant vous pour vous baiser les mains et les pieds. »

L'inconnue n'a publié que les lettres de Lassalle: on sait que les inconnues ne publient jamais leurs réponses. — « Les hommes de ma trempe, écrivait-il de Berlin le 7 octobre 1860, sont nés pour souffrir. Je suis né, comme Heine l'a dit de moi lorsque j'avais dix-neuf ans, pour mourir comme un gladiateur le sourire à la lèvre. Que d'autres soient heureux! A des natures comme moi il suffit de combattre, de verser lentement jusqu'à la dernière goutte de leur sang, de manger leur cœur et, la mort dans l'âme, de paraître souriant... Vous m'avez forcé de vous aimer. Oui, je vous aime, et il en coûte beaucoup plus à ma fierté d'homme de faire cet aveu qu'il n'a jamais coûté à la timidité de la fille la plus pudique... Il n'est qu'une seule chose dont je vous prierai, Sophie, ne me laissez pas à la torture, dans l'attente. D'être mort, cela se supporte très bien; mais de ne savoir pas si l'on est mort ou vivant, oh! c'est affreux. » Il dut se résigner cependant à demeurer quelque temps suspendu entre la vie et la mort; on ne lui donnait que de vagues espérances. Pour être juste, il faut avouer que ses exigences étaient grandes et ses prétentions excessives. Il demandait à Sophie de l'aimer « de toutes les forces de son existence, de tous les abîmes de son cœur; » il entendait que son amour fût « un ouragan. » Il lui représentait aussi que la femme qui épouse Caius Gracchus doit se tenir prête « à passer par l'eau et par le feu, » à tout endurer, l'exil, la prison, la pauvreté, les derniers supplices. — « Je ne suis in-

différent à personne, disait-il. Le monde se divise à mon égard en deux parties. L'une me craint, me hait et me déteste. La seconde m'estime, m'aime et souvent m'adore. Pour ceux-ci, je suis un homme du plus grand génie et d'un caractère presque surhumain, dont il faut attendre les plus grandes choses. Ceux-là, les ennemis, s'attendent eux aussi à de très grandes choses de moi. Mais c'est précisément pour cela qu'ils me haïssent outre mesure... Quant aux femmes, pendant que les unes ne vous pardonneront pas d'avoir épousé un homme tel que moi, d'autres vous envieront cet avantage comme un bonheur dépassant votre mérite. La haine chez mes ennemis, l'envie haineuse chez beaucoup de femmes, voilà ce qui vous attend... Qu'aurez-vous en retour de tous vos sacrifices? Rien que deux choses, un homme et un cœur, mais un homme dans le vrai sens du mot et un cœur qui, s'il se donne à quelqu'un, se donne pour l'éternité. »

Ce qu'il faut le plus admirer dans les lettres de Lassalle publiées par l'inconnue, c'est la prodigieuse naïveté de cet homme d'esprit qui ne s'aperçoit pas qu'on se moque de lui, que Sophie est fermement résolue à ne jamais l'épouser, qu'elle s'amuse à le faire grimper à l'arbre. Il finit pourtant par s'en apercevoir, et son orgueil fut piqué au vif. On lui offrait une tendre et pure amitié; on lui disait : « Ne nous épousons pas, mais écrivons-nous. » Il répondit sèchement qu'il acceptait l'amitié, mais que désormais Sophie devrait écrire deux lettres au moins pour avoir le droit d'espérer une réponse. Tout pesé, ceci nous fait croire que Sophie s'abuse, que Lassalle n'eut pour elle qu'un amour de tête. Les passions de feu ne se consolent pas si vite de leurs déconvenues. D'ailleurs, quand on est Samson, on n'aime dans toute sa vie que deux femmes. La première, on l'aime ou on croit l'aimer, d'abord parce que c'est la première, ensuite parce qu'on cherchait l'occasion de partir en guerre contre les Philistins. Mais on ne donne son cœur tout entier qu'à la dernière, à la femme qui tue. Comme Samson, Lassalle n'aima véritablement que Dalila, « qui l'endormit sur ses genoux, lui coupa les sept tresses de ses cheveux et le dompta. »

Quand on apprit en Allemagne que, le 29 août 1864, Lassalle s'était fait tuer pour les beaux yeux de Mlle Hélène de Dönniges, il s'éleva de toutes parts un cri de pitié ou d'indignation. Ses amis conçurent l'étrange pensée de promener son corps de ville en ville, la police y mit bon ordre. Quant aux ennemis, ils se laissèrent attendrir par cette fin misérable, et tout le monde se réunit pour maudire Dalila, qui ne trouva pas un seul défenseur. Dalila s'est tue pendant quinze ans. Elle avait toujours rêvé de monter sur les planches, elle a satisfait son goût et accompli son rêve. Un jour qu'elle jouait à Breslau dans un travesti, son entrée en scène excita de bruyans murmures dans plus d'une loge. En la voyant paraître, on avait cru voir Lassalle en chair et en os. Cet incident lui remit en mémoire que Lassalle lui avait dit une fois : « Vous

et moi, nous nous ressemblons beaucoup. » A ce propos aussi, la pensée lui vint que, dans l'intérêt de sa carrière, elle ferait bien de dissiper certaines préventions dont l'injustice l'afflige, et de donner un coup d'époussette à son passé. Quoi qu'il en soit, Dalila a rompu le silence; elle a écrit son apologie, et le petit volume de près de deux cents pages, qu'elle vient de publier, est agréable à lire (1). Elle a de l'esprit, de la littérature, l'art de conter, du pittoresque, des traits heureux, et une plume qu'a taillée le diable en personne; c'est un service qu'il rend volontiers à toutes les femmes qu'il aime. Si elle s'est proposé d'amuser, elle y a réussi; mais si elle a voulu sérieusement se justifier, elle aurait mieux fait de continuer à se taire, car on trouvera peut-être que son apologie ressemble singulièrement à un réquisitoire en forme contre Mme Hélène de Racowitza, née de Dönniges. Qu'on en juge par la traduction et le résumé très succincts, mais très fidèles que voici:

« Mon père, nous dit-elle, était un homme distingué, fort aimé du roi de Bavière, très bien en cour, faisant à Munich la pluie et le beau temps, disposant de toutes les places, choyé, caressé de tout ce qui avait un nom. Ce qui m'agréait en lui, c'est qu'il avait une voix charmante; mais au reste c'était un triste père, et j'ai attendu pieusement qu'il fût mort et enterré pour dire tout le mal que je pense de lui. Ma mère, amie intime de la reine, était jolie, gracieuse, intelligente, mais légère, frivole à l'excès et infiniment personnelle. Mon bonheur lui était fort indifférent, elle ne s'intéressait à moi que pour le lustre que ma beauté donnait à son salon. J'avais des gouvernantes, mais je m'élevai toute seule par la grâce de Dieu. A peine sortais-je de l'enfance que j'avais déjà l'esprit mûr. J'avais tout lu et tout vu, tout appris ou tout deviné: je connaissais l'endroit et l'envers de toute chose, et j'étais fermement convaincue que l'univers est un lieu de plaisance qui a été inventé tout exprès pour que les petites filles s'amusent. Aussi je m'amusais beaucoup et je n'avais qu'un médiocre respect pour la vieille morale allemande. Je venais d'atteindre ma douzième année quand il plut à ma mère de me fiancer avec le commandant de la citadelle d'Alexandrie, que je n'avais jamais vu; elle avait pris en goût cet Italien, parce qu'il faisait la cuisine comme un maître-queux, c'était son seul mérite. Je fus charmée d'apprendre qu'il lui avait suffi de voir mon portrait pour tomber éperdument amoureux de moi, et je conçus pour la première fois la pensée que ma beauté était irrésistible, pensée fort judicieuse dans laquelle m'ont confirmée tous les événemens de ma vie. Mais quand je vis mon fiancé, sa barbe hérissée me fit peur et je le pris en aversion. Un peu plus tard, on m'envoya à Berlin chez ma grand'mère, et j'y fis la connaissance d'un jeune boyard, le prince Yanko Racowitza, qui avait à peu près mon âge. C'était un charmant

(1) *Meine Beziehungen zu Ferdinand Lassalle*, von Helene von Racowitza, geb. v. Dönniges, Breslau und Leipzig, 1879.

garçon, le teint basané, les cheveux crépus, les yeux d'un noir de velours, qui était tout le portrait d'Othello. Il s'éprit de moi comme l'Italien; il me plaisait, je lui faisais faire mes dix mille volontés, je le considérais comme ma chose, comme ma propriété, et je l'appelais mon page noir. De Berlin, je retournai en Italie, où je conçus une tendre sympathie pour un officier de la marine russe. Il en résulta que j'eus le courage de déclarer au commandant de la citadelle d'Alexandrie que je le détestais et de rompre avec lui, ce qui fit pousser les hauts cris à ma mère. Je passai un hiver à Nice, où mon père avait accompagné le roi. Il y avait là beaucoup de personnages de distinction, Meyerbeer, la grande-duchesse Hélène, Carl Vogt, lord Lytton Bulwer, et avec eux une écume où se trouvaient réunis côte à côte le plus beau monde, le demi-monde et le pire de tous les mondes. Cette écume me plut infiniment. J'étais charmée des hommages qu'on me prodiguait; je passais à Nice pour l'écuyère la plus intrépide, pour la danseuse la plus infatigable, pour la reine de toutes les folies, et je me brouillais de plus en plus avec la vieille morale allemande. De Nice, je retournai à Berlin; j'y retrouvai mon boyard, le jeune Yanko, et pour la première fois j'entendis parler de Lassalle; quelqu'un m'assura que j'étais la seule femme vraiment digne d'épouser ce grand homme. J'étais fort curieuse de le voir; je le rencontrai enfin à l'un des mardis de l'avocat Hirzemenzel. Je me tins quelque temps à l'écart, assise sur un tabouret, masquée par un sopha. Il ne me voyait pas, et je l'écoutais. Je sortis brusquement de ma cachette, je courus à lui, nous nous regardâmes les yeux dans les yeux, muets, étonnés, confondus. Ce fut un coup de foudre. Il finit par me dire : « Vous êtes Brunhilde, vous êtes Adrienne de Cardoville, vous êtes le joli renard dont on m'a parlé, vous êtes Hélène de Dönniges. » Là-dessus on soupa; nous restâmes ensemble jusqu'au petit jour sans déparler. Quand je sortis, il me tutoyait depuis deux heures, et il me prit dans ses bras pour descendre l'escalier. Cela me parut tout naturel. Il me raconta en me reconduisant chez ma grand'mère qu'un de ses amis lui avait dit : « Je t'ai trouvé une femme, mais cette femme est un renard. » Il en conclut qu'il voulait m'épouser. Je ressentais en l'écoutant la voluptueuse souffrance, *wonnige Qual*, que peut éprouver une somnambule sous le regard du magnétiseur. Cependant je prévoyais que mes relations avec cet illustre démagogue seraient très mal vues de ma famille; j'eus soin de ne rien dire à ma grand'mère. Heureusement il se trouva dans le meilleur monde de Berlin beaucoup de gens distingués qui se chargèrent de nous ménager des rendez-vous. Je revis Lassalle, et il me déclara une fois de plus qu'il était écrit au ciel que je l'épouserais. »

Si l'on en croit Mme Hélène de Racowitza, il se passerait des choses étranges dans le meilleur monde de Berlin, et on pourrait remarquer à

ce sujet... Ne remarquons rien et laissons la parole à Dalila. — « Peu après, ma grand'mère mourut, et avant de mourir, elle déclara à Yanko qu'elle le regardait comme mon fiancé. Je ne dis pas non, mais je confiai à mon jeune page que, si je l'aimais beaucoup, j'adorais Lassalle. Cet aveu l'affligea. Je lui représentai que je n'avais jamais eu l'habitude d'imposer aucune contrainte à mes passions. C'est précisément cette sauvagerie effrénée de ma nature, *diese Wildheit, die Schrankenlosigkeit meiner Natur*, qui fait le charme irrésistible de ma personne; il faut bien qu'on en accepte les côtés désagréables. Après avoir enterré ma grand'mère, j'allai rejoindre ma famille en Suisse, où mon père était chargé d'affaires; il résidait pour le moment à Genève. Yanko ne tarda pas à m'y suivre; il fit la conquête de mes parens, qui l'acceptèrent de grand cœur pour leur futur gendre. Je tombai malade, ma convalescence fut longue. Pour me remettre tout à fait, on m'envoya faire un tour dans les montagnes, sous la garde d'une dame anglaise et de ses enfans. Quoique Lassalle ne m'eût pas donné de ses nouvelles, je savais de science certaine qu'il faisait au Righi une cure de petit-lait. En passant à Kaltbad, je dis à un gamin : — « Lassalle est ici, va me chercher Lassalle. » Le gamin partit comme un trait et il m'amena Lassalle, qui s'écria : « Par tous les dieux de la Grèce! c'est elle! — Eh oui, c'est elle, lui répondis-je. » Sur quoi il nous accompagna au Righi-Kulm, pour y assister au lever du soleil. Nous ne vîmes pas le soleil, mais Lassalle eut le plaisir de me voir

. . . . dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

ce qui lui fournit l'occasion de me comparer à toutes les déesses de l'Olympe. »

Voilà une fille bien gardée, et on pourrait s'étonner que la dame anglaise... Ne nous étonnons de rien, sous peine de nous étonner de tout. Nous ne sommes pas en Suisse, nous sommes en pleine bohème germanique. — « Lassalle me mit au pied du mur, il me proposa ou de m'enlever ou de demander ma main à mes parens. Je me prononçai contre l'enlèvement, et j'eus grand tort. Quant au mariage, je demandai quarante-huit heures pour réfléchir. Avant de nous séparer, Lassalle m'offrit de faciliter les choses en abjurant le judaïsme. Je lui répondis : — « Fais ce qu'il te plaira, la religion ne m'importe guère, il m'est plus facile de croire à plusieurs dieux qu'à un seul. — Est-ce là aussi ton principe en amour? me demanda-t-il, et trouves-tu que plusieurs hommes valent mieux qu'un seul? » — Il avait rencontré juste, et sa question m'amusa. « Je dois avouer, lui dis-je, que jusqu'à présent un homme ne m'a jamais suffi. Depuis le jour où j'ai rencontré l'officier de la marine russe qui fut l'objet de ma première passion, j'ai toujours pensé qu'il fallait trois hommes pour en faire un, et j'ai partagé mon cœur en

trois. » Là-dessus je voulus lui faire le récit fidèle de toute ma vie et le détail de tous les attentats que j'ai pu commettre contre la vieille morale allemande; mais il me ferma la bouche en me disant : « Non, non, pour l'amour de Dieu, pas de fouilles de Pompéi, et ne pensons qu'à l'avenir. »

On demandera peut-être quel âge avait alors Mlle Hélène de Dönniges. Elle n'avait pas encore vingt ans, et elle fouillait déjà Pompéi. Elle a eu soin de nous apprendre « qu'elle est la femme la plus femme de l'univers, c'est-à-dire irresponsable, capricieuse et fille. » Elle nous apprend aussi « qu'elle a toujours payé de sa personne où elle croyait voir un vrai sentiment. » Elle nous dit cela en français, car elle sait très bien le français. — « La nuit suivante, j'écrivis à Lassalle : « Vous m'avez demandé mon consentement et vous m'avez déclaré que vous vous chargiez du reste. Je consens, chargez-vous du reste. » En quittant le Righi, j'allai à Berne, où Lassalle vint me retrouver. Nous avions besoin de nous voir pour concerter nos plans. Nous passâmes des journées délicieuses, les meilleures de ma vie. Je l'adorais comme un chrétien peut adorer le Christ, et je l'aimais aussi comme on aime un gros chien, à qui l'on dit : Couche-toi là! et qui se couche. Je lui disais : *Couche dich!* et il se couchait. Un soir, il enjamba ma fenêtre et demeura la moitié d'une nuit dans ma chambre; mais j'atteste à tout l'univers que nous employâmes tout notre temps à parler de M. de Bismarck. Au jour fixé, je partis pour Genève; Lassalle devait m'y rejoindre quelques heures plus tard. J'étais chargée de préparer les voies, il devait faire le reste. J'arrivai comme ma sœur Marguerite venait d'être fiancée au comte Kayserling. Mes parens étaient ravis de ce mariage, et je voulus profiter de l'heureuse disposition où je les voyais, pour obtenir leur consentement au mien. A peine en eus-je touché un mot, ma mère s'emporta et mon père entra dans une fureur que je renonce à décrire. Il suffit de dire que dans toute cette affaire il tint une conduite où le ridicule le disputait à l'odieux. Je résolus de me sauver, d'aller attendre Lassalle à l'hôtel où il devait descendre. Je pris mon chapeau, mon manteau, quelque argent et un petit poignard. »

Peut-être voudra-t-on savoir tout de suite à quoi servit ce poignard. A rien du tout, absolument à rien, et ce n'était pas la peine d'en parler. — « Je rencontrai Lassalle, je l'entraînai dans une maison amie, et cette fois je le suppliai de m'enlever. Il n'y consentit pas; la partie était engagée, il entendait la gagner. Ma mère nous surprit au milieu de notre délibération, elle nous accabla des injures les plus grossières. Lassalle lui dit : « Vous vous méprenez sur mon caractère; je vous rends votre enfant, mais avant peu je reprendrai mon dépôt. C'est de votre main qu'Hélène me sera donnée. » Puis il me dit à moi-même : « Je te quitte pour peu de temps; tu me connais, tu sais que je veux bien ce que je veux. Je vais m'occuper d'assurer notre bonheur; je ne

te demande qu'un peu de patience. Crois en moi, et je réponds de la victoire. » A ces mots, il sortit, et je ne l'ai pas revu. Cependant mon père arriva et me ramena chez lui en me traînant par les cheveux. »

On trouvera sans doute que, de la part d'un chargé d'affaires ou d'un ministre plénipotentiaire, ce procédé était un peu vif. Encore un coup nous sommes en pleine bohème; on y rencontre quelquefois des diplomates. « On m'enferma sous clé, on me mit au pain et à l'eau, continue Dalila. Aux invectives, aux menaces de mes parens, mes frères et mes sœurs joignaient de larmoyantes supplications. Je demeurai inflexible, intraitable ; j'étais un vrai rocher. Tout à coup le rocher changea d'idée, et ce jour-là mon père me déclara que j'étais un ange, un être adorable, un idéal de fille. Pour plus de sûreté, on m'emmena de nuit sur l'autre rive du lac ; la police escortait notre bateau. De là je fus conduite à Bex, où j'eus la surprise de voir Yanko apparaître un matin devant moi. Je fus sensible, très sensible à la tendresse qu'il me témoigna, et ce fut pour cela que je lui dis : « Toi et les autres, je voudrais vous assommer, vous empoisonner, vous étrangler tous de ma propre main. » Comme l'esprit de conséquence est la première des vertus et qu'il faut toujours conformer ses actions à ses paroles, je me résolus à ne plus rien refuser à mon père. Il prétendait, cet homme odieux, me contraindre à déclarer que je renonçais à Lassalle librement, de mon plein gré. Je dis, j'écrivis tout ce qu'on voulut, et je signai des deux mains. Pendant ce temps, Lassalle, fidèle à sa promesse, remuait ciel et terre; il avait bien raison de se vanter qu'il voulait bien ce qu'il voulait. Il avait couru à Munich, il faisait agir tous les ressorts et les plus hautes influences. Il finit par intéresser à sa cause le ministre des affaires étrangères, le baron de Schrenk, et le baron chargea un avocat de Munich, le docteur Hænle, de partir pour Genève et de faire entendre raison à mon père. Le docteur Hænle me fut présenté, et il me fut permis de lui parler. Je lui affirmai ma ferme volonté de ne jamais épouser Lassalle, et il se peut même que, comme on le prétend, j'aie assaisonné cette affirmation de termes ironiques, grossiers, outrageans, vraiment dignes d'une femme sans cœur, *unglaublich herzlose Antworten*. J'espérais que le docteur ne croirait pas un mot de ce que je lui disais, mais il s'avisa sottement de tout croire, et quand mes réponses furent rapportées à Lassalle, il ne respira plus que la vengeance, et il provoqua mon père en duel. Mon père, qui ne se souciait pas de se battre, trouva tout naturel que Yanko se battît pour lui, et Yanko, qui faisait tout ce qu'on lui disait de faire, se battit pour lui. Le pauvre garçon n'avait jamais touché un pistolet, Lassalle était un tireur de première force. Je ne doutai pas un moment que Yanko ne fût tué, et cette certitude me remplissait d'aise et de joie. Je me disais : « Quand on rapportera ici le cadavre de Yanko, tout le monde perdra la tête, la maison sera sens dessus dessous, et j'en profiterai pour m'évader et me

réfugier auprès de l'homme que j'adore. » Il se trouva malheureusement que ce fut Yanko qui tua Lassalle. J'en fus au désespoir, car je vous ai dit que j'adorais Lassalle, et après m'être consultée, je ne vis pas d'autre moyen de me consoler que d'épouser son meurtrier. Il en résulta que six mois plus tard j'étais la femme de Yanko de Racowitza, sans m'être avisée qu'il avait sur lui le sang de l'homme que j'avais adoré. Là-dessus, lecteur, embrassons-nous ; la sagesse des nations a décidé que tout comprendre, c'est tout pardonner. » Peut-être le lecteur se plaindra-t-il d'avoir trop compris; peut-être pensera-t-il que l'apologie de Mme de Racowitza pèche par un excès de clarté.

Quand on réfléchit sur l'emportement avec lequel Lassalle s'est précipité dans cette funeste et misérable intrigue où il a laissé sa vie, on ne peut s'empêcher de penser que ce joueur ne croyait plus à ses cartes et qu'il a voulu se venger sur lui-même des déceptions de sa destinée. Il est des âmes que l'insuccès rend impitoyables pour elles-mêmes. L'homme qui s'est chargé d'une mission sociale et qui croit résolûment à sa mission ne risque pas sa tête pour avoir raison des refus, des caprices et des repentirs de Mlle Hélène de Dönniges. L'âme de Lassalle n'était plus entière, et sa fin n'a pas été précoce, il était mûr pour le tombeau. En faisant le tour de sa forêt pour y régler ses coupes prochaines, le bûcheron avait fait une entaille à ce chêne, et il avait dit à sa cognée : Je te le donne. La grande association ouvrière que Lassalle avait créée n'était pour lui qu'un moyen, une machine politique ; elle se propageait lentement, et, son attente ayant été trompée, il se prenait à douter de son tremplin. On voit par une lettre qu'il adressait à la comtesse de Hatzfeld un mois avant sa mort qu'il était inquiet, découragé (1). En terminant le discours qu'il avait prononcé à Ronsdorf le 22 mai 1864, il s'était écrié : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !* Il commençait à se lasser des tracasseries de la police, des poursuites judiciaires qui se multipliaient, des condamnations qui pleuvaient sur lui, de la sottise de quelques-uns de ses partenaires, des haineuses jalousies auxquelles il était en butte, des complots ourdis contre sa dictature par des intrigans de bas étage, qui le traitaient d'insolent parce qu'il les dépassait de la tête. Pour surmonter les dégoûts, il faut avoir une forte conviction et beaucoup de désintéressement. Lassalle vénérait la mémoire de Robespierre, dont il possédait la canne, qu'il ne quittait jamais. Il était assurément fort supérieur à Robespierre, le plus médiocre des hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire; mais il était beaucoup moins convaincu que lui. Henri Heine, qui le connaissait bien, écrivait un jour à un ami : « Ferdinand Lassalle est un vrai fils des temps nouveaux, à qui il ne faut parler ni d'abnégation ni de modestie. Cette nouvelle génération entend jouir et faire la roue en plein

(1) *Die deutsche Socialdemokratie, ihre Geschichte und ihre Lehre*, von Franz Mehring. Bremen, 1877.

soleil. » Lui-même disait à Mlle de Dönniges : « T'imagines-tu vraiment que je sacrifie le repos de mes nuits, la moelle de mes os, la vigueur de mes poumons pour tirer les marrons du feu et les laisser manger à d'autres? Ai-je l'encolure d'un martyr politique? Je consens à agir et à combattre, mais je prétends jouir du prix du combat. » Ajoutons qu'ayant débuté dans la vie par une aventure, c'est par une aventure qu'il en est sorti; ainsi le veut le destin. Dans l'intervalle il avait expliqué Héraclite, composé une tragédie, publié un livre sur les origines du droit que les socialistes ne sont pas seuls à admirer, et la parole de ce tribun avait remué les foules et arraché un verdict d'acquittement à plus d'un tribunal, — après quoi l'aventurier a reparu, car nous finissons toujours comme nous avons commencé. Vraiment il est permis de croire que la balle qui l'a tué avait été fondue le jour même de sa naissance par cette main fatale qui fait tout et qu'on ne voit pas.

Quant à ceux qui prétendent que, s'il avait vécu, il n'aurait pas tardé à se brouiller avec ses utopies et à transiger avec les gouvernemens, ils affectent d'oublier sa dévorante ambition. Dans la nuit où il escalada la fenêtre de Dalila, il lui dit : « Nous ne nous sommes pas entendus, Bismarck et moi, et nous ne pouvions nous entendre. Nous sommes tous les deux trop finassiers, nous avons deviné notre finasserie réciproque. En vérité, nous aurions fini par nous rire au nez, mais nous sommes trop bien élevés pour cela; aussi nous sommes-nous contentés de nous voir et de causer ensemble comme deux hommes d'esprit. » Il était de cette race d'ambitieux qui ne peuvent s'accommoder que de la première place; or la première place était prise et bien gardée. Il s'en consolait en caressant des chimères dont il n'était qu'à moitié la dupe. Il promettait à Mlle de Dönniges qu'elle entrerait un jour à Berlin assise à ses côtés dans une voiture attelée de six chevaux blancs, au milieu des acclamations de tout un peuple. Il lui annonçait qu'avant peu il serait Ferdinand, l'élu de la nation allemande, Ferdinand, président de la grande république unitaire. Puis, l'entraînant devant une glace et attachant sur elle ses yeux d'oiseau de proie : — « Regarde dans cette glace nos deux images. Ne voilà-t-il pas un fier couple, vraiment royal? La nature n'a-t-elle pas créé ces deux êtres dans un moment de joyeuse et superbe humeur? et n'est-il pas vrai que la souveraine puissance nous siérait à merveille? Enfant, applaudis-toi de m'avoir choisi entre tous. Vive la république et sa présidente aux cheveux d'or! » Quelque justice qu'on puisse rendre aux talens de Lassalle et à la générosité naturelle de son esprit, l'Allemagne, il faut en convenir, n'a pas sujet de regretter qu'il ait emporté dans la tombe ses amours, son rêve et sa république. Quelle république, grand Dieu! et, malgré ses cheveux d'or, quelle présidente!

G. Valbert.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1879.

Oui vraiment, il y a encore, à ce qu'il paraît, de beaux jours pour les voyages à fracas, les représentations bruyantes et les vaines paroles. Oui, depuis plus d'une semaine, — la première semaine du « beau vendémiaire, » selon l'expression orthodoxe, — il y a un certain nombre de nos contemporains, sans oublier quelques ministres, qui semblent fort contens d'eux-mêmes, heureux de vivre, de se montrer aux populations et de distribuer des harangues. Ce ne sont dans certaines régions de la France que fêtes, réjouissances, ovations, banquets et discours, tantôt à propos d'un monument qu'on élève, tantôt à propos d'un anniversaire, tantôt à l'occasion du passage d'un ministre et de l'article 7, tantôt pour rien.

Dans l'est, à Montbéliard, c'est la statue de M. le colonel Denfert-Rochereau, le défenseur de Belfort, qu'on inaugure, et M. le ministre de l'intérieur en profite pour aller de ville en ville, déployant une intarissable faconde entre le Jura et les Vosges, non loin de la retraite de M. le président de la république, qui ne paraît pas, quant à lui, aimer le bruit. A Perpignan, en plein Roussillon, c'est l'inauguration d'une autre statue, tardif hommage rendu à un grand homme de science, François Arago, et M. le ministre de l'instruction publique, en visite universitaire à Bordeaux et à Toulouse, arrive aussitôt pour être de la cérémonie, pour rivaliser d'éloquence avec M. Paul Bert autour de la statue, comme dans le festin obligé. Les historiographes ne peuvent plus suffire à raconter les étonnans spectacles, — réceptions enthousiastes, multitudes joyeuses, illuminations, toasts, improvisations sans nombre. On parle partout et à tout venant dans ces bienheureux voyages, on parle sur le sommet du Lomont, on parle du haut des balcons ou dans les gares de chemins de fer. M. Jules Ferry, pour avoir dialogué avec quelques désœuvrés poussant des cris sur son passage, reste convaincu que la nation française tout entière, y compris les enfans de sept ans, a l'article 7 gravé dans son cœur. Et, comme il faut que les fêtes soient complètes, comme il faut qu'il y ait de l'enthousiasme pour tout le monde, M. Louis Blanc,

à son tour, débarquant à Marseille, voit dételer les chevaux de sa voiture; quelques Marseillais, avec ce sentiment de fierté qui n'appartient qu'à des hommes libres, s'attellent civiquement à son char de triomphe, — ce qui fait un grand honneur à M. Louis Blanc ainsi traîné et à ceux qui le traînent. M. Blanqui, arrivant peu après, n'a pas obtenu tout à fait la même faveur, il n'en a pas moins eu comme d'autres son jour dans la grande semaine des fêtes, des banquets et des discours; il a trouvé l'occasion de dire que M. le président Jules Grévy était un despote et que la république était en danger! Tout cela est certainement assez ridicule et ne laisse pas cependant d'avoir sa gravité, d'autant plus qu'à ce jeu, au milieu de toutes ces excitations de la vanité et de l'esprit de parti, on s'échauffe à plaisir, on dit souvent ce qu'on ne devrait pas dire quand on est ministre; on a l'air d'accepter un rôle dans des manifestations qui ne sont pas toujours innocentes, et on risque d'engager le gouvernement, les pouvoirs publics plus qu'il ne le faudrait; on prend au sérieux des ovations puériles et on finit par perdre le sens de la réalité dans tout ce tapage, assourdissant, artificiel, de voyages et de fêtes qui, de loin, fait un si singulier contraste avec la paix laborieuse du reste de la France.

Il faut s'entendre. Tout est évidemment affaire de mesure. Des ministres sont à coup sûr dans leur droit et même dans leur devoir quand ils parcourent les provinces, étudiant avec sollicitude les besoins moraux et matériels du pays, écoutant tous ceux qui représentent les intérêts locaux, et si sur leur chemin ils trouvent un accueil empressé, cordial, rien n'est plus simple et plus honorable. De même, c'est assurément une pensée légitime, une inspiration digne d'un peuple intelligent, de vouloir honorer ceux qui l'ont défendu de leur épée ou illustré par leur science, et de consacrer ces souvenirs de l'héroïsme ou du génie par l'éclat des solennités publiques; mais lorsque des ministres passent à travers le bruit, les ovations et les banquets, ayant l'air de rechercher une popularité équivoque et lorsque les inaugurations de statues ne sont plus que l'occasion de manifestations intéressées de parti, tout cela devient réellement une assez triste comédie. Certes Arago, par sa science, méritait tous les honneurs, il était de ceux dont la renommée appartient à la France. Est-ce bien toutefois le savant illustre qui a reçu l'autre jour de si bruyans hommages à Perpignan? Non, vraiment, c'est avant tout et par-dessus tout le républicain, c'est le père du suffrage universel, et même aussi, à ce qu'il paraît, le père de l'article 7 de la loi Ferry; c'est le politique qui a été fêté, et M. le ministre de l'instruction publique, qui s'entend aussi bien à caractériser les hommes qu'à juger le passé, a même trouvé le moyen de transfigurer Arago, de faire de lui un « administrateur incomparable! » Soyez donc un des premiers personnages de la science dans votre siècle pour être exposé un jour à subir cette banalité de

parti! Ce n'est pas tout cependant, et ce n'est pas même là ce qu'il y a de plus grave. La vérité est qu'il y a eu visiblement une intention, une préméditation dans la coïncidence de toutes ces fêtes, inaugurations de statues, commémorations, banquets qui ont eu lieu dans la même semaine, le même jour, — le 21 septembre : c'est le grand anniversaire républicain qu'on a essayé de remettre en honneur! M. le ministre de l'intérieur, au surplus, l'a dit lui-même à Montbéliard, M. Paul Bert l'a dit à Perpignan, tout le monde l'a dit plus ou moins. On a voulu célébrer, sinon officiellement, du moins moralement, la « date mémorable, » et c'est là justement ce qui fait la gravité de ces manifestations. Ce n'est rien, dira-t-on, c'est une fantaisie sans conséquence; c'est beaucoup, au contraire, puisque c'est le signe d'une sorte de superstitieuse faiblesse pour des souvenirs qu'on devrait répudier dans l'intérêt même de la république nouvelle.

Qu'a donc affaire cette république d'aujourd'hui, qu'on se plaît sans cesse à proclamer éternelle et à qui M. Thiers, avec son ingénieuse sagesse, souhaitait d'être simplement durable, qu'a-t-elle affaire, cette république nouvelle, avec cette autre république de 1792 qui naissait sous les effroyables auspices des journées de septembre, dont l'existence n'a été qu'une longue et sinistre convulsion? Assurément, si on veut dire que la révolution française dans son ensemble est la grande ère moderne, qu'elle a créé un monde nouveau, que nous venons d'elle, que ses œuvres et ses principes sont partout dans notre société, c'est un fait qui ne risque pas d'être oublié; c'est de l'histoire. Un peuple ne renie pas son passé sans doute; mais apparemment il n'est pas enchaîné dans sa vie présente à un mot, à une date, à des souvenirs qui ne peuvent que le troubler, et, en acceptant le passé, il accepte aussi les redoutables lumières de l'expérience, il garde le droit de choisir dans son histoire, dans ses traditions. Si on ne cède pas tout simplement à la plus vulgaire et à la plus dangereuse des superstitions, quel avantage politique trouve-t-on à évoquer ces sanglans anniversaires, à paraître rattacher un régime naissant à des temps qui heureusement ne sont plus, à faire revivre des confusions avec lesquelles on croyait en avoir fini? Y pense-t-on bien? Cette époque qu'on célèbre, d'où l'on prétend dater et qu'on propose sans doute en exemple, elle n'a vécu, à partir de 1792, que d'insurrections et de coups d'état : coups d'état sous toutes les formes, depuis celui qui a fait du roi un captif et une victime jusqu'à celui qui a fait des muets avec des révolutionnaires de la veille et des chambellans avec des jacobins! coup d'état contre la royauté, coup d'état supprimant la république modérée par l'exclusion de la Gironde, coup d'état supprimant Danton, coup d'état contre Robespierre lui-même! Puis encore les vendémiaire, les prairial, les fructidor, jusqu'au moment où cette république, qui n'a pas un seul jour connu le règne de la loi, expire d'un dernier coup sous l'épée d'un victorieux! Il faut bien savoir

ce qu'on fait : si on se passe la fantaisie de jouer avec ces malfaisans souvenirs, de réhabiliter la politique de sédition, l'ère des dictatures révolutionnaires, quel droit garde-t-on pour condamner les 18 brumaire? Cette « date mémorable » dont on parlait l'autre jour, elle ne rappelle qu'une carrière livrée à la force, ouverte par la force, close par la force; elle inaugure cette série d'attentats de toute nature qui faisait dire à M. Royer-Collard que « notre histoire était une grande école d'immoralité. » Est-ce là le genre d'histoire qu'on veut enseigner au peuple français d'aujourd'hui? Est-ce à cette école qu'on veut le conduire en recommandant à ses respects des temps où la force a régné?

Ce n'est point là sans doute absolument ce que veulent faire tous ceux qui à l'heure qu'il est célèbrent gravement ou naïvement le « quatre-vingt-septième anniversaire de la fondation de la république en France. » Ces réhabilitations choquantes, plus ou moins lyriques, qui se produisent par momens, qui se sont renouvelées l'autre jour dans les banquets du 21 septembre, ces réhabilitations, dit-on, sont l'œuvre de quelques fanatiques obstinés, de quelques radicaux excentriques, insensibles à toute expérience; elles ne sont pas dans la pensée de la masse du parti républicain d'aujourd'hui. C'est probable en effet, c'est certainement désirable. Il est évident que les républicains sérieux qui sont entrés dans les affaires depuis quelque temps n'ont pas envie de faire une république à la façon de 1792 et des années qui ont suivi. Nous l'entendons bien ainsi; mais alors que signifie cette coïncidence de fêtes de toute sorte célébrées le 21 septembre, à l'est et au midi, avec la complicité de quelques ministres? Pourquoi ne pas saisir cette occasion de marquer par un généreux désaveu des excentricités révolutionnaires, par l'affirmation claire et ferme d'une politique nouvelle la distinction nécessaire entre le passé et le présent? Qu'on le remarque bien : la république française d'aujourd'hui a eu cette fortune unique de naître dans des conditions toutes particulières de légalité et de régularité, avec la sanction graduelle du pays. Elle s'est promptement établie et accréditée, un peu sans doute parce que tout le reste était devenu impossible, mais en même temps parce qu'elle a ressemblé aussi peu que possible à la république d'autrefois, parce qu'elle a été entourée dès l'origine de toutes les garanties d'une organisation sérieuse, parce qu'en un mot elle est apparue comme un régime d'équité libérale et conservatrice. C'est sa force, c'est son titre. Tout ce qui tend à la dénaturer en la rattachant à d'autres traditions est un danger pour elle. Tout ce qui la fixe de plus en plus dans les conditions premières de son établissement est aussi pour elle une garantie de durée, et ce n'est qu'ainsi qu'elle peut remplir sans trouble son double rôle de protectrice de la sécurité à l'intérieur, de gardienne de la considération nationale à l'extérieur.

Qu'on voyage et qu'on pérore de Montbéliard à Perpignan, du Lomont

au Canigou, soit. Pendant ce temps, il y a d'autres voyages qui ont certainement aujourd'hui un peu plus d'importance pour l'Europe, pour les relations générales du continent. Après l'entrevue de l'empereur d'Allemagne et de l'empereur de Russie à Alexandrovo, c'est maintenant M. de Bismarck qui vient de faire une excursion passablement retentissante à Vienne. Le chancelier allemand ne s'est pas contenté des entretiens qu'il a eus il y a quelques jours à Gastein avec le comte Andrassy, il a tenu à se rendre en personne dans la capitale de l'Autriche, où il a été reçu avec un éclat exceptionnel. « Les peuples comme les hommes ont peu de mémoire, » aurait dit récemment, à ce qu'on assure, ce grand sceptique. Le fait est qu'il y a treize ans déjà que l'armée prussienne était aux portes de Vienne, que depuis ce jour bien des événemens se sont accomplis, et que cette fois M. de Bismarck a été accueilli par la population viennoise non-seulement comme un hôte illustre, mais encore comme un ami, messager de bonnes nouvelles. Il a été fêté partout. L'empereur François-Joseph est allé le visiter dans son hôtel et l'a reçu avec des honneurs particuliers à Schœnbrunn. Les entrevues et les conférences se sont succédé. Or, quand un politique comme M. de Bismarck fait avec un si grand apparat un voyage de ce genre, quand un souverain comme l'empereur François-Joseph témoigne à son hôte une courtoisie si marquée, quand de tels incidens se produisent dans certaines circonstances, il est assez simple qu'ils soient aussitôt l'objet de tous les commentaires, qu'ils soient interrogés curieusement comme le signe d'une situation nouvelle, de quelque évolution dans les rapports publics. Quelle est donc cette situation nouvelle? quelle est cette évolution de diplomatie que le voyage de M. de Bismarck à Vienne pourrait inaugurer?

Voilà bien des questions obscures qui depuis quelques jours ont fait le tour de l'Europe. Et d'abord il faudrait, ce nous semble, écarter la France de tout ce travail dont le but est jusqu'ici invisible et insaisissable. Un journal anglais, hardi dans ses interprétations, disait récemment que l'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche inaugurée par le voyage de M. de Bismarck devait avoir pour résultat de contenir « les aspirations agressives attribuées à la Russie et à la France, » et qu'à ce point de vue, elle ne pouvait être considérée que « comme une garantie de plus du maintien de la paix en Europe. » Si le chancelier allemand n'avait que cette pensée, il n'avait pas besoin d'aller à Vienne, il pouvait tout aussi bien continuer sa cure à Gastein ou aller se reposer à Varzin. Assurément la France, en ce qui la touche, n'a pas la moindre « aspiration agressive, » pas même l'intention d'ajouter aux difficultés que les autres suffisent parfaitement à se créer. Depuis longtemps elle n'a pas fait un geste qui puisse être malignement interprété, et le mérite de M. le ministre des affaires étrangères est justement d'avoir maintenu nos relations dans les termes les plus simples et les

plus corrects, d'avoir mis sa droiture à défendre notre politique de toute intrigue. La France ne menace personne, et elle a la confiance de n'être menacée par personne. Elle n'a pas plus à briguer qu'à accepter des alliances de fantaisie qui ne répondraient à rien, qui ne sont que de vaines imaginations, et ce serait vraiment la croire par trop facile, par trop crédule que de la supposer si prompte à prendre feu au premier signal, à la première tentation. Ce qu'elle a de mieux à faire pour le moment, c'est de rester ce qu'elle a été jusqu'ici, attentive, réservée, exacte dans ses rapports, zélée dans ses efforts pour la paix commune, et de voir passer les combinaisons nouvelles qui peuvent se produire comme elle a vu passer déjà bien d'autres combinaisons, bien d'autres incidens qui se sont produits et se sont succédé depuis sept ou huit ans. Toute sa politique, c'est de garder sa liberté et son indépendance, avec la certitude qu'une nation de trente-cinq millions d'hommes relevée par degré d'incomparables malheurs, unie par une même pensée de patriotisme, conduite avec prudence, retrouve un jour ou l'autre son action utile, bienfaisante, efficace dans le mouvement des influences et des intérêts européens. M. le ministre des affaires étrangères, avec le sentiment qu'il a de ses devoirs, ne semble nullement disposé à dévier de cette politique bonne aujourd'hui comme hier, et tout ce qu'il peut demander, c'est qu'on ne lui crée pas capricieusement à l'intérieur des difficultés de nature à affaiblir l'action et la considération de notre pays au dehors.

Cela dit et la France écartée, quelle est la signification réelle de ce bruyant voyage de M. de Bismarck à Vienne? quel peut en être l'objet direct et positif? M. de Bismarck est-il allé chercher une garantie de plus pour l'exécution du traité de Berlin, une alliance contre la Russie? Est-il allé préparer des événemens destinés à surprendre le monde un de ces jours? Vraisemblablement on exagère beaucoup en attribuant au chancelier allemand toute sorte de projets compliqués ou de profonds calculs. Que M. de Bismarck ait eu l'intention de rétablir entre l'Allemagne et l'Autriche des habitudes d'intimité, une entente politique plus ou moins permanente complétée par quelques arrangemens commerciaux et qu'il ait espéré par ce rapprochement créer au centre de l'Europe une force particulière de résistance faite pour avertir la Russie, c'est possible. Dans ces limites d'une certaine solidarité d'intérêts, d'un certain accord général, ce n'est rien de nouveau. C'est la politique qu'a suivie jusqu'ici le comte Andrassy et à laquelle s'est prêté le chancelier allemand, qui a fait son apparition au congrès de Berlin et qui a survécu au congrès. Au delà il ne peut vraiment y avoir une alliance réelle affectant un caractère plus actif, ayant un objet déterminé, impliquant ou préparant des événemens prochains. Évidemment ce qui pourrait convenir à Berlin ne conviendrait pas à Vienne. Les combinaisons qui pourraient satisfaire les ambitions de l'Allemagne ne deviendraient pos-

sibles qu'avec des compensations qui altéreraient complètement les conditions essentielles d'existence de la monarchie des Habsbourg. L'Autriche aurait acheté trop cher une alliance qui pour des garanties douteuses l'enchaînerait à l'empire allemand. Rien de semblable n'a donc pu être débattu dans les conversations de Vienne. Il ne s'agit ni de destinées nouvelles pour l'Autriche engagée vers l'Orient, ni de nouvelles révolutions d'équilibre par des remaniemens territoriaux, provisoirement laissés sous le voile. Tout cela est du domaine de la chimère, en dehors de cette vie réelle où les plus puissans eux-mêmes ne font pas toujours tout ce qu'ils veulent, où ils risquent de se heurter à chaque pas contre l'invincible nature des choses.

Ce qu'il y a de plus clair, c'est que M. de Bismarck, provisoirement à demi détaché de la Russie, a laissé son empereur aller à Alexandrovo et a pris, quant à lui, le chemin de Vienne. Après tout, ce n'est pour M. de Bismarck qu'une phase de plus, une évolution de plus. C'est la tactique assez ordinaire du chancelier allemand de modifier, non pas sa politique, mais ses amitiés, ses alliances, ses combinaisons selon les circonstances. Il procède dans sa diplomatie comme dans les affaires intérieures de l'empire. Hier, il faisait campagne avec les libéraux allemands, il dirigeait la guerre du *Kulturkampf* et il disait fièrement qu'il n'irait pas à Canossa; aujourd'hui, il se replie vers les conservateurs, les catholiques et le centre parlementaire, qui l'ont aidé à rétablir la protection commerciale en Allemagne, et à qui il doit bien quelques ménagemens. S'il ne va pas à Canossa, il négocie la paix religieuse, et ces jours derniers encore, il mettait une certaine affectation à rendre visite au nonce du pape à Vienne. Selon toute apparence, il attend le résultat des élections qui se font en ce moment pour fixer la mesure d'une évolution qui se manifestait il y a quelque temps déjà par les discussions du parlement et par la modification partielle du ministère de Berlin. Il en est de même dans les affaires extérieures. C'est M. de Bismarck lui-même qui, il y a quelques années, mettait la main à cette œuvre merveilleuse de l'alliance des trois empereurs, qui représentait cette alliance intime comme la sauvegarde de la paix. Il n'y a pas trouvé sans doute tout ce qu'il espérait, ou du moins il a fini par y découvrir des inconvéniens qu'il n'avait pas entrevus d'abord, et maintenant il se détourne de Saint-Pétersbourg pour concentrer ses prédilections sur Vienne. C'est avec l'Autriche qu'il veut resserrer ses liens. A l'alliance à trois il substitue plus ou moins l'alliance à deux. Il n'est toujours préoccupé que de la paix, c'est entendu, il ne cesse de le répéter, et il faut l'en croire. Il n'a aucun des projets chimériques et démesurés qu'on lui prête; il ne songe tout simplement qu'à la paix, à l'exécution du traité de Berlin, au maintien des rapports existans. Il a courtoisement visité l'ambassadeur de France, M. Teisserenc de Bort, et il a tenu à ne point laisser ignorer à notre représen-

tant que sa présence à Vienne n'avait aucune signification propre à inquiéter notre pays. Rien de mieux. Seulement il est bien permis de le dire, si M. de Bismarck n'a en vue que la Russie en se rapprochant de l'Autriche, s'il voit un danger dans l'extension de la puissance russe en Orient, c'est lui-même qui a contribué à aggraver ce danger contre lequel il sent le besoin de se prémunir aujourd'hui; s'il ne veut que la paix, le meilleur moyen de garantir cette paix précieuse n'est pas de faire de ces voyages mystérieux qui laissent toujours des impressions équivoques, qui réveillent tous les doutes et ouvrent la carrière aux imaginations défiantes.

Si engagée qu'elle ait été depuis quelque temps dans le vaste mouvement des affaires européennes, l'Angleterre ne semble pas s'émouvoir d'une manière particulière aujourd'hui de ce qui se passe sur le continent. Elle peut, comme d'autres nations, suivre avec curiosité, interroger le nouveau travail diplomatique dont une partie reste plus ou moins mystérieuse; elle commente avec sa liberté d'interprétation le voyage de M. de Bismarck, les incidens de Vienne, de même qu'elle commentait dernièrement l'entrevue de l'empereur Guillaume et de l'empereur Alexandre. Elle observe toute cette agitation à demi énigmatique entre les puissances du nord; elle n'y voit évidemment rien qui soit de nature à altérer la position qu'elle a prise, rien qui puisse troubler ou modifier les récens arrangemens des affaires orientales.

L'Angleterre a, il est vrai, d'autres affaires plus pressantes, d'autres sujets de préoccupation; elle a surtout cette question de l'Afghanistan, qui vient de renaître à l'improviste et qui ne se simplifie nullement, qui semble au contraire s'aggraver et se compliquer, qui nécessite dans tous les cas de nouveaux efforts. Les troupes anglaises en viendront à bout, cela n'est point douteux; elles réussiront à dominer le mouvement insurrectionnel qui a éclaté par le massacre de Caboul, et à rétablir une paix telle quelle, avec quelques garanties de plus, avec un traité de Gandamak plus avantageux : elles sont déjà en marche de toutes parts. Ce n'en est pas moins une épreuve pénible, peut-être très meurtrière pour l'armée anglaise, une déception irritante pour le pays, un embarras pour le gouvernement, et pour l'opposition une occasion nouvelle de reprendre le procès de la politique ministérielle, de remettre en cause l'esprit d'aventure du chef du cabinet. La guerre contre lord Beaconsfield avait été déjà vivement engagée à la fin de la dernière session du parlement; elle continue et s'anime plus que jamais dans les *meetings* qui se succèdent. Le désastre de l'Afghanistan est devenu un prétexte de plus, et il y a quelques jours, dans des réunions populaires, à Newcastle, le chef de l'opposition, lord Hartington, a visiblement touché le point vulnérable du ministère, en évoquant quelques-uns des plus récens mécomptes de la politique anglaise. Est-ce par un savant calcul de stratégie, est-ce par une vieille habitude d'optimisme? le fait est que lord

Beaconsfield, lui aussi, a eu récemment à parler au milieu des propriétaires et des fermiers d'Aylesbury, et il a mis son art le plus raffiné à ne pas même dire un mot de tout ce qui préoccupe l'opinion. On attendait peut-être de lui un discours politique, quelques explications sur l'Afghanistan : il a déconcerté tout le monde, il a parlé avec une imperturbable assurance de la crise agricole, des fermages, du Canada et des ressources qu'il offre à l'émigration. C'était se tirer d'affaire en habile homme, accoutumé à jouer avec les auditoires et les difficultés.

Au fond, lord Beaconsfield sait bien qu'en penser, et s'il avait eu d'abord l'idée de faire des élections au lendemain de ce qu'il considérait comme une série de succès diplomatiques ou militaires, il est probablement moins disposé aujourd'hui à risquer cette aventure sous le coup des sanglans incidens de Caboul. Les vacances sont longues en Angleterre; le parlement, tel qu'il est, ne se réunira guère qu'au mois de janvier ou de février. D'ici là tout aura pu être réparé. On en a déjà fini à peu près avec la guerre du Zoulouland par la récente capture de ce petit roi barbare Cettiwayo. Quelques mois suffiront sans doute pour mener à bonne fin la nouvelle campagne de l'Afghanistan. Lord Beaconsfield y compte bien, il compte toujours sur sa fortune, et il retrouvera sûrement la parole dès qu'il le faudra, quand il pourra aiguiser sa mordante et superbe ironie contre ses adversaires, contre l'opposition qui le menace de ses assauts. C'est un joueur audacieux qui ne réussit pas toujours, qui est souvent trahi par son imagination; il a eu du moins le mérite de relever l'Angleterre, de la replacer fièrement dans les conseils de l'Europe, de donner satisfaction à son orgueil aussi bien qu'à ses intérêts. C'est ce qui a fait sa popularité, et sous ce rapport comme pour sa belle humeur, il est de la race de ce ministre d'autrefois qui revit avec son originale physionomie dans un livre dont la seconde partie vient d'être mise au jour : *Lord Palmerston et sa correspondance intime*.

Y aura-t-il désormais, dans notre monde moderne si changeant, y aura-t-il même en Angleterre de ces grandes existences vouées tout entières aux affaires publiques, confondues pour ainsi dire avec la vie nationale? Palmerston avait eu cette fortune d'être membre de la chambre des communes avant vingt-cinq ans, d'être ministre, même ministre de la guerre dès 1810 en face du premier empire napoléonien et il ne s'est éteint qu'en 1865 : il est mort debout, premier ministre de l'Angleterre, après avoir vu quatre ou cinq révolutions passer sur la France et un autre Napoléon reparaître sur la scène. Pendant plus de soixante années, il n'a cessé un instant de voir de près les plus grandes affaires, d'être mêlé à tout, d'avoir un rôle souvent prépondérant soit dans le parlement, soit au pouvoir, de manier tous les ressorts de la puissance de son pays. Il a parcouru cette carrière d'un pied léger, en homme à l'esprit toujours vif, aux goûts mondains, à la parole prompte

aux railleries, accomplissant les choses les plus sérieuses sans se départir de sa bonne humeur et gardant jusqu'au bout assez de force pour faire à quatre-vingts ans de longues courses à cheval ou pour aller haranguer des multitudes sous la pluie et le vent. C'était un tempérament robuste et gai. A-t-il été un whig ou un tory? Il a été avant tout un grand Anglais au pouvoir, Anglais de caractère, de préjugé, d'ambitions. Il ne connaissait que sa nation dans la politique qu'il suivait, il se refusait à admettre qu'il y eût des alliés éternels ou des ennemis perpétuels pour l'Angleterre et il répétait volontiers : « Il n'y a que nos intérêts qui sont éternels et perpétuels. » Il reprenait pour lui le mot de Canning disant que « pour un ministre les intérêts de l'Angleterre devaient être le *shibboleth* de sa politique. » Le point culminant de cette carrière est évidemment ce jour de 1850 où, dans une discussion solennelle, lord Palmerston revendiquait fièrement pour tous les sujets britanniques dispersés dans le monde le privilège d'invoquer le *Civis romanus sum*, avec la certitude d'être protégés par « l'œil vigilant et les bras vigoureux de l'Angleterre. » C'est là le secret de sa force, de son crédit grandissant à travers les règnes et les révolutions. Lord Palmerston parlait au sentiment anglais par cette combinaison singulière d'un égoïsme superbe dans les affaires nationales et d'un certain libéralisme allant jusqu'aux connivences révolutionnaires dans la politique extérieure. Tel il était, tel il se peint dans cette *Correspondance intime* qui touche à tous les incidens d'une longue vie, aux révolutions de 1848, à la bourrasque du 2 décembre 1851, à la période agitée de l'empire jusqu'à ces derniers jours de 1865 où le vieux *Pam* récite encore quelques vers de Virgile avant de se livrer à la mort qui attend.

Et Palmerston, lui aussi, était de son vivant accusé de faire de la politique de coups de théâtre, de la « politique de sensation : » c'était Cobden qui lui faisait particulièrement ce reproche que M. Gladstone et l'opposition d'aujourd'hui adressent à lord Beasconfield. Palmerston lui aussi était accusé de jeter l'Angleterre dans les aventures, dans des campagnes diplomatiques inutiles, dans des guerres lointaines, d'imposer au pays des armemens ruineux par sa politique agitatrice. Lord Palmerston, bien loin de s'émouvoir, remerciait galamment M. Cobden de ces accusations qui, selon lui, ne pouvaient que constater son zèle pour l'agrandissement de la puissance anglaise. Il savait que les nations pardonnent beaucoup à ceux qui se font les représentans jaloux et passionnés de leurs intérêts, de leurs ambitions et même de leurs préjugés. Lord Beaconsfield le sait comme lord Palmerston, et c'est ce qui fera probablement sa force dans les luttes qu'il aura un jour ou l'autre à soutenir devant le parlement d'abord, puis devant l'opinion publique de l'Angleterre.

CH. DE MAZADE.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

